A. 10-02

NAF 28604 (8)

Casanova

Mémoires de ma vie

Tome VIII

Manuscrit autographe

262 f.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

1763

1 D. TX

Chap. VII

(Orig. Tome huitième. Chap. I)

pages 1 à 28

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Chapitre 1

Mon arrivée à Londres ; je suis presentée a la cour
à La Corneli ; je loue une maison meublée à je fait beaucoup de
connoissances. Morale des anglois.

A peine arrivé, j'ai appellé l'hote, et je me suis fait faire quitance de
ma chaise de poste que je lui laissois en la contreignant, et j'ai d'abord
avertè
demandé un paquet-bot pour l'avoir à mes ordres à l'heure qu'il me plairoit.
Il n'y en avoit qu'un de libre, un autre étoit pour tous les
passagers qui payoient six francs par tête. J'ai payé pour cela
six guinées
d'avance en tirant quitance, car j'étois
informé que c'étoit à Calais que l'homme commençoit à avoir tort
dans toutes les contestations où il ne pouvoit pas demontrer sa raison
palpable, et visible. Clairmont avant que la marée fasse on em-
barque tout mon equipage, et j'ordonne à voyer. L'hote m'avertit
qu'en Angleterre les louis ne courent pas, et il me les change con-
tre des guinées sans demander aucun profit. J'admire son honeteté, car
avoit
la guinée a une valeur intrinsèque de dix sept sous de France au dessus
du Louis.

Aranda

Le petit Traité avoit pris son parti. Il étoit là tranquille, glo-
rieux de m'avoir fait voir la Louvre à cheval. Nous nous met-
tons à table, et j'entens du bruit de grandes anglois à la porte de
ma chambre. L'hote entre, et me dit que c'étoit un courier de
Milord Duc de Bedfort, ambassadeur d'Angleterre qui alloit arriver
pour retourner à Londres venant de Versailles. Ce courier dispu-
toit avec le maitre du paquet-bot que j'avois frété ; il lui disoit qu'
il l'avoit notifié par lettre, et qu'il ne pouvoit pas en disposer : l'
autre lui repondoit qu'il n'avoit pas reçu la lettre, et personne
ne pouvoit le convaincre du contraire. Je me felicite alors d'avoir
le paquet-bot à moi. Je vais me coucher, et le Lendemain de
bonne heure mon hote vient me dire que l'ambassadeur étoit ar-
rivé à minuit, et que son valet de chambre desiroit de me parler.
Je le fais entrer, et il me dit de la part de Milord, qui étoit pressé de
retourner à Londres que si je voulois lui ceder le Paquet-bot je serois le

maître de passer à Douvres tout de même — Je prens alors la plume, et j'écris ma reponce en ces termes. Milord Duc peut disposer de tout mon Paquet-bot, excepté de la place que trois personnes peuvent occuper, avec lit mon petit equipage. Je saisis avec empressement l'occasion de faire ce petit cadeau à l'ambassadeur d'Angleterre.

Le valet de chambre revient pour me dire, que l'ambassadeur me remercie; mais qu'il veut payer — Cela n'est pas possible, car c'est payé — Il vous remettra les six guinées — Dites à ce seigneur qu'il est le maître sans payer; pas autrement, car je ne reçois pas la marchandise que j'ai achetée. ~~Le tout que j'aurois~~ ~~Le marchand fois.~~

Une demi heure après, voila le Duc qui se fait annoncer, et qui vient d'un air noble me dire que j'avois raison; mais qu'aussi il n'avoit pas tort de refuser la politesse trop grande que je voulois lui faire. J'en convien d'un air mortifié; mais je n'en demords pas. Il y a, me dit il, un tempérament. Si vous l'adoptez; je ne vous serai pas moins obligé. Nous payerons la moitié chacun — Je l'adopte Milord; et c'est moi qui vous aura l'obligation de l'honneur que vous m'accordez. Je ne partirai que lorsque vous serez prêt. Il mit trois guinées sur ma comode sans me le montrer; et il sortit me remerciant. Une Lieue après je lui ai rendu la visite. J'ai fait dire au maître du Paquet-bot, que je le croyois maître d'embarquer Milord, et tout son equipage, et je ne me suis pas mêlé dans les disputes qu'il eut avec les officiers de l'ambassadeur pour se faire payer. Cela ne me regardoit pas.

Nous passames la Manche en deux heures et demie avec un vent des plus forts. Le lendemain la visite des commis pour voir si j'avois des contrebandes me parut fort ennuyeuse, impertinente, indiscrete, et même indecente; mais il falut la souffrir, et dissimuler, car l'anglois Langue ayant pour lui la loi est beaucoup plus impertinent du françois.

L'isle qu'on appelle Angleterre est d'une couleur differente de celle qu'on voit sur la surface du continent. La mer est extraordinaire en

qualité d'Océan, puisqu'elle est sujette au flux, et au reflux, l'eau de
la Marnire à un autre gout different de celui de toutes les rivieres du mon:
de. Les bêtes, à corps, les poissons, et tout ce qu'on mange est different en gout de
ce que nous mangeons, les cheveux ont d'une espece particuliere
jusque dans la forme, et les hommes ont un caractere a part commun
à toute la nation, qui lui fait croire d'etre ~~le plus droit de la terre~~ superieure aux
autres. C'est une imagination comune à toutes les nations; cha-
cune se croit la premiere. Elles ont toutes raison:

~~pour je pense je crois~~

~~vanité d'imagination.~~

J'ai vu d'abord la grande propreté, la solidité de la nourriture,
la beauté de la campagne, et celle des grands chemins: j'ai
admiré la beauté des voitures qui on fournit à la poste à ceux
qui voyagent sans en avoir une à eux, la justesse et du prix
des courses, la facilité de les payer, la rapidité avec la quelle
on court toujours tout jamais galop, et la façon, dont sont faites les
villes par les quelles je suis passé pour aller de Douvres à Londres,
Cantorbery, et Rochester donnent une grande population de leur Longueur;
geur ne soit rien en proportion de celle
dix huit heures après notre depart de Douvres chez
Madame Cornelis. C'étoit le nom qu'avoit pris Helene
fille du comedien Viner, femme de Pompeati danseur, qui
puis
s'étoit fui à Vienne en arrachant hors de son ventre, ou:
vert avec un rasoir, ses boyaux, dans une minute;
Cette Pompeati qui en Hollande avoit pris le nom
de Mrenti, avoit pris à Londres celui de Cornelis à l'hon:
neur de Rigerboos son amant qu'elle a ruiné, dont
j'ai parlé dans mon quatrieme tome. Je suis
donc arrivé à la porte de la maison Soho Squarre, vis à
vis celle du Resident de Venise, qui demeuroit à l'an:
tre coté du carré. Je suivois en arrivant chez elle l'or:
dre qu'elle m'avoit donné dans sa derniere Lettre de lui
à vous écrire le jour dans lequel j'espérois de la voir.
~~avois écrit, dès que possible, dans quel jour j'arriverois chez~~

Bnf MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je descens, laissant son fils dans la voiture, croyant de la voir d'abord; mais le portier me dit d'attendre. Deux minutes après, un domestique me remet un billet dans lequel Madame Cornelis me dit d'aller descendre à une maison où ce domestique me conduiroit, et où elle viendroit souper avec moi. Je ne trouve pas ce procéder étrange. Elle pouvoit avoir des raisons. Je remonte, et les postillons arrivent à la maison, que le domestique leur indique. Une femme Françoise qui l'appelloit Rancour à grand embonpoint, et deux domestiques nous viennent au devant; la grosse femme embrasse Monsieur Cornelis, et se réjouit de son heureuse arrivée, me faisant une froide ~~se retire~~ reverence. En moins d'un quart d'heure conduit par la Rancour Clairmont, place tout ~~tout l'équipage et la~~ mon équipage ~~suivit~~ dans une chambre qui avoit un cabi: net par lequel je pouvois entrer dans l'appartement sur le devant, composé de trois belles chambres ~~sur le devant~~, où la même Rancour fait mettre la malle du seigneur Cornelis, qui étoit là ébahi, et embarassé à lui répondre lorsqu'elle lui dit: ces deux domestiques vous appartiennent; et je suis votre très humble servante

Je rentre dans ma chambre par le même cabinet, et me voyant non seulement mal logé, mais logé en subalterne, je me possede, chose fort rare, et je ne prononce par le mot; je demande seulement à Clairmont où est pour qu'il aille y mettre la malle ma chambre, qui étoit là près des miennes, et après y être allé il vient m'informer que cette grosse dame lui avoit montré son lit dans une chambre en haut, où dormoit un des deux domestiques de Monsieur. Clairmont, qui me connoissoit, s'étonne de m'entendre lui répondre tranquillement: c'est fort bien; porter y votre malle — Defera-t-il les votres? — Non. Vous ferez cela demain. Toujours dissimulant, je rentre dans la chambre de mon maître

qui étoit là avec l'air rendu pour avoir voulu courir une poste à cheval, n'ayant jamais pu le faire galoper. Il contoit ma: dame Rancour, qui, assise près de lui, lui detailloit l'état ma: gnifique de Madame Cornelis, sa mere, ses vastes entreprises, son credit immense, la superbe maison qu'elle avoit fait ba: tir, qu'elle tenoit, trente trois domestiques, deux secretaires, six chevaux, maison de campagne, et que sais-je — Comment se porte ma soeur Sophie? — S'appelle-t-elle Sophie? On l'ap: pelle miss Cornelis. C'est une beauté, Monsieur, un prodige d' esprit, de graces, et de talens; elle chante, elle joue sur tous les instrumens à livre ouvert, elle danse, elle parle les trois langues, et elle les écrit avec exactitude, elle a sa gouver: nante à part, comme une fille de chambre aussi. C'est un dommage qu'elle ait trop petite pour son age, car elle a huit ans.

Elle en avoit dix; mais, comme cette femme parloit sans m'honorer d'un regard, je n'ai rien dit. Le seigneur Cornelis, qui avoit besoin de se mettre au lit, lui demanda à quelle heu: re on souper, et elle lui repondit à dix heures, et pas avant, car madame Cornelis étoit occupée jusqu'à cette heure là avec son avocat à cause d'un grand procès qu'elle avoit contre sir Frederic Tarmer. Je vais alors dans ma chambre, et sans rien dire, je prens mon chapeau, et ma canne, et je vais me promener. Il n'étoit que sept heures. Attentif à ne pas me desorienter, je vais au hazard, et un quart d'heu: re après j'entre dans un caffé, où il y avoit beaucoup de monde. C'étoit le caffé d'Orange fameux à cause de ceux qui le frequentoit, qui étoient la lie de tous les mauvais su: jets italiens qui étoient à Londres. J'en avois été averti à Lyon, et je m'étois proposé de n'y aller jamais: c'étoit nuit, et le hazard m'y a amené; aussi n'y ai-je plus mis les pieds dans la suite. Je vais m'asseoir à part, je demande une limonade; et un homme

vient s'asseoir près de moi pour profiter de la lumiere qui étoit
sur ma table, et lire une feuille. Je la voit imprimée en langue
~~[illegible]~~ italienne.
L'homme avec un crayon à la main effaçoit des lettres, et y mettoit
toit la correction à la ligne. C'est un auteur, me suis-je dit.
J'observe qu'il efface une lettre au mot ancóra, et que met:
tant un hache à la ligne il pretend de faire imprimer anchóra.
Je ne peux pas me tenir. Je lui dis que depuis quatre siecles on
ecrivoit le mot ancora sans hache — D'accord; mais je cite Boccace,
et aux citations il faut être exact — Vous avez raison; je vous
demande excuse. Vous êtes homme de Lettres — Très petit. Je suis
Martinelli — Pas petit. Je vous connois de reputation. Vous êtes
parent de Calsabigi, et il m'a parlé de vous. J'ai lu de vos satires
— Oserois je vous demander à qui je parle — Je m'appelle Sel:
galt. Avez vous fini votre edition du Decameron! — J'y suis après,
en tachant toujours d'augmenter mes souscripteurs — Si vous me
voulez — Vous m'honorez.

Il me donne alors un billet, et voyant que ce n'étoit qu'une
guinée, je lui en demande un autre, je le paye, et je me leve
pour m'en aller, lui disant que j'espérois de le voir encore au
même caffé. Je lui en demande le nom; et il me le dit étonné
que je l'ignore; mais il me l'étonne plus grand je lui dis que j'e:
toit arrivé à Londres pour la premiere fois dans l'instant.
Vous serez donc embarassé, me dit il, à retourner chez vous, et
je viens vous accompagner. A peine sorti, il m'avertit honnete:
ment que le hazard m'avoit conduit dans le caffe, le plus decrié de
tout Londres — Mais vous y allez — Je peux y aller avec l'escorte
du vers de Juvenal cantabit vacuus coram latrone viator. Les
fripons n'ont pas la force de mordre sur moi. Je ne leur parle
pas; et ils ne me parlent point. Il y a cinq ans que je suis ici, je ne
fais ma cour qu'à milord Spencer, je m'occupe dans des ouvrages
de littérature, je suis seul, je gagne assez pour vivre en chambre gar:
nie, et allant dîner à la taverne. J'ai douze chemises, et cet habit, et

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

je me porte bien : nec ultra deos Locello.

C'est homme, qui parloit le toscan dans la plus grande pureté, me plait. Je lui demande, chemin faisant, comment je pourrois m'y prendre pour me bien loger ; et après avoir su comment je voulois l'être, il me conseille de prendre une maison toute entiere à moi, toute meublée, et avec tout ce qu'il me falloit pour la cuisine, pour la table, et pour le linge de table, et de lits. On vous donne, me dit il, l'inventaire, et d'abord que vous aurez un repondant, vous serez le maitre souverain, domicilié comme un anglois, et ne dependant que des loix. Je le prie de m'indiquer une maison dans ce gout là ; et dans le moment même il va dans une boutique ; il parle à la maitresse, il écrit, et il sort après avoir copié d'un advertiser tout ce qu'il me falloit. C'étoit les differens endroits où les maisons que je voulois existoient. La moins eloignée de l'endroit où nous étions étoit dans une grande rue appellée Pale-male, et nous fumes la voir. Une vieille femme qui nous ouvrit la petite porte d'abord qu'il frappa un coup, nous fit voir le rez de chaussée, et trois etages. Chaque etage avoit deux chambres sur le devant avec cabinet, cela va sans dire à l'on: dres, et deux sur le derriere ; A chaque appartement il y avoit deux lits, un dans la chambre, et l'autre dans le cabinet. Tout avec la plus grande propreté, porcelaine, miroirs, sonnettes ; c'étoit à la perfection. Dans une tres grande armoire dans la chambre du rez de chaussée où la vieille couchoit il y avoit tout le linge, et dans un'autre des couverts d'argent, et des services de porcellaine, et de fayance. Dans la cuisine la batterie étoit tres abondante, et dans l'appartement sous terre au quel je ne m'attendois pas, il y avoit de quoi loger toute une famille, et cave, et magasin pour tenir tout ce qui étoit necessaire à une bonne maison. Le loyer étoit de vingt guinées par semaine. J'ai dit à Martinelli que la maison me plaisoit, et que je voulois la prendre dans le moment pour y entrer quand bon me semblerait.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

D'abord qu'il traduisit à la vieille femme ma sentence, elle lui dit, que si je voulois la garder en qualité d'Auskeyer, je n'avoit pas besoin de caution, lui suffisant seulement que je lui payasse toujours la semaine d'avance, mais que si je voulois mettre une autre personne qu'elle à la garde de la maison, elle avoit alors besoin au moins de deux jours pour rencontrer l'inventaire avec la personne que j'y mettrois, et qui pour Lors devroit donner caution. Je lui ai répondu que je la garderois sous condition qu'elle prît une servante que je payerais, et qui ne dependrait que d'elle, mais qui parlerait françois, ou italien outre l'anglois. Elle me promit qu'elle auroit la ser: vante le Lendemain, je lui ai payé quatre semaines d'avance, et elle me donna quitance sous le nom de Chevalier de Seingalt; je ne me suis jamais appellé autrement à Londres. Martinelli, charmé de m'avoir servi, me quita, quand me voyant dans ma chambre je l'ai remercié lui souhaitant la bonne nuit. Je me mis entre mes draps, mais je ne pus fermer l'oeil de toute la nuit, car Madame Cornelis qui on l'attendoit encore, malgré que dix heures venaient de sonner. Le petit Cornelis dormoit sur le canapé. Ce fut ainsi, que malgré tous ceux qui disent que Londres est un chaos où un étranger en y arrivant a besoin de trois jours pour le moins seulement pour se loger, je me suis excellement bien logé deux heures après y être arrivé. J'étois aussi enchanté d'avoir fait connoissance avec Martinelli, dont j'avois depuis six ans tres bonne idée. Il m'avoit donné l'adresse de sa chambre qui étoit au dessus du café d'Orange, et celle de son imprimeur. Chaque dans l'une de la façon, dont la Cornelis m'avoit reçu à Londres, je l'attendois avec impatience, determiné cependant à faire bonne contenance.

On frappe à la fin trois coups (marque de maitre) et je la vois de la fenetre sortir d'une chaise à porteurs, je l'entens monter rapidement, elle entre, elle se montre joyeuse, et tres contente de me voir, mais elle ne court pas à mon cou; elle ne se souvient pas de la façon, dont elle m'avoit traité à la Haye; elle rejete sur son fils, elle le prend

entre ses bras, elle le couvre de baisers qu'il accepte d'un air endormi, qu'il lui rend froidement en lui disant ma chere maman, ma chere maman. Je lui dis qu'il étoit fatigué, et que pour des gens qui avoient besoin de se reposer, elle nous avoit fait trop attendre. On lui dit qu'on avoit servi, et elle me fait l'honneur de me prendre à mon bras pour aller souper dans une sale que je n'avois pas vue. Elle fait ôter le quatrieme couvert; je lui demande pour qui il étoit; et elle me dit qu'il étoit pour sa fille qu'elle avoit laissée à la maison, parceque d'abord qu'elle lui avoit dit que j'étois arrivé avec mon frere, elle lui avoit demandé si je me portois bien — et vous l'avez puni pour cela? — Surement, car il me semble qu'elle auroit dû être curieuse en premier chef de la santé de son frere, et en second de la votre. Trouvez vous que je pense juste? — Pauvre Sophie! Je la plains. La reconnoissance a plus de pouvoir sur elle que la force du sang — Il ne s'agit pas d'un sentiment, mais d'accoutumer les jeunes gens à parler comme il faut.

Elle parla beaucoup à son fils, qui ne lui repondit jamais que des réponses etudiées, toujours avec les yeux baissés, air de respect, et jamais de tendresse. Elle lui dit qu'elle travailloit pour le laisser riche à sa mort, et qu'elle m'avoit obligé à le lui ramener parceque il étoit en age de l'aider, et de partager ses travaux dans la maison qu'elle tenoit; et pour cet il lui demanda quels étoient les travaux qu'il devoit partager. Je donne, lui dit elle, douze soupers, et bals à la rose, et donne aux bourgeois par an à deux guinées par fête, et j'ai souvent cinq à six cent personnes: la depense est immense, et étant seule il est impossible qu'on ne me vole, car ne pouvant pas être par tout, je dois mettre ma confiance en des personnes qui peut être en abusent, mais actuellement que vous êtes ici vous pouvez veiller à tout, mon cher fils, tenir tous les clef, écrire, tenir la caisse, payer,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

recevoir les quitances, et aller par toute la maison pour voir si
les dames, et les seigneurs sont bien servis, faire en fin les fonc-
tions de maitre, et la figure dans une maison ou vous le serez ef-
fectivement en qualité de mon fils — Vous croyez donc, ma
chere maman, que je saurai faire tout cela? — Oui: car vous
apprendrez — Cela me paroit impossible — Un de mes secre-
taires viendra demeurer avec vous dans cette maison que j'
ai pris exprès, et il vous mettra au fait de tout. Pour un an
vous ne ferez ~~rien~~ autre chose qu'étudier l'anglois, et venir
aux assemblées pour que je vous presente aux dames, et d'tout
ce qu'il y a de plus grand à Londres; et peu à peu vous deviendra
anglois: tout le monde parlera de mister Cornelis — Cor-
nelis! — Oui c'est votre nom — Mon nom! je m'en vais le
crire pour ne pas l'oublier.

Croyant
Elle ~~croit~~ qu'il plaisantoit; elle me regarda un peu sur
pris. Elle lui dit d'aller se coucher, ce qu'il fit d'abord en ri
rennant. Etant restée seule avec moi, elle me dit qu'il
lui paroissoit mal elevé, et trop petit pour son age, et qu'elle
croyoit qu'il falloit commencer trop tard peut être à lui
donner une autre education. Qu'a-t-il appris en six ans?
— Il auroit pu apprendre toutes les sciences, car il a été
dans la premiere pension de Paris; mais il n'a appris que ce
qu'il a voulu, jouer de la flute, monter à cheval, faire des
armes, bien danser le menuet, changer de chemise tous les
jours, répondre avec politesse, se presenter avec grace, conter
joliment, et se mettre avec elegance. Voila tout ce qu'il sait.
N'ayant jamais voulu s'appliquer, il n'a pas l'ombre de la lit-
terature, il ne sait pas écrire, il ne sait faire aucun compte,
il ne se soucie pas de savoir que l'Angleterre est une isle de l'
Europe — Voila six ans perdus. Ma fille se moquera de lui. C'est
que c'est moi qui l'a elevée. Il sera honteux quand il la verra à l'

age tendre de huit ans remplie de connoissances ; elle sait la géogra
phie, l'histoire, les langues, la musique, et elle raisonne avec un
esprit infini. Toutes les dames se l'arrachent des mains. Je la tiens
dans une école de dessein toute la journée, elle ne vient à la mai:
son que le soir. Les dimanches elle y dine, et si vous me faites le plai:
sir de venir dîner chez moi dimanche vous verrez que je n'ai pas
exagéré.

C'étoit un Lundi. Je ne dis rien ; mais je trouve étrange qu'elle ne
me croye pas impatient de la voir, qu'elle ne me dise pas qui
j'aille souper chez elle le lendemain, qu'elle ne ~~me~~ l'ait conduite
~~soit qu'elle me dise~~ à souper avec elle. Elle me dit que j'étois
arrivé à Londres à temps de voir la dernière fête de cette année là
qu'elle donnoit à la noblesse, qui dans deux ou trois semaines
~~la~~ qui elle alloit passer l'été en campagne. Je ne peux pas, me dit elle, vous
donner un billet, car je ne peux en donner qu'à la noblesse ; mais vous pouvez
y venir ~~chez moi~~, et en vous tenant près de moi en qualité de
mon ami vous verrez tout. Si on me demandera qui vous
êtes je dirai que vous êtes celui qui a eu soin de remettre à
Paris, et qui est venu me le rendre — Je vous suis bien re=
connoissant. Nous sommes restés à table à causer jusqu'à deux
heures du matin : elle m'a raconté en détail tout l'état du
procès qu'elle avoit contre M. Termor. Il prétendoit que la
maison qu'elle avoit fait bâtir, et qui coutoit dix mille gui:
nées lui appartenoit, car c'étoit lui qui lui avoit donné l'
argent ; mais il avoit tort, selon le code qu'elle citoit, puis:
que c'étoit elle qui avoit payé les ouvriers, et c'étoit à elle qui
il avoit fait les quittances ; la maison donc ~~lui~~ appartenoit à elle ;
mais l'argent, disoit Termor, ne vous appartenoit pas. Elle
le devoit à le prouver, à montrer une seule quittance. Il est
vrai, disoit l'honnête femme, que vous m'avez donné plus d'
une fois mille guinées tout d'un coup ; mais c'étoit une ge=
nerosité de votre part, et point étrangere à un riche anglois,

puisque nous nous aimions, nous vivions ensemble.

Ce procès, qu'en deux années de Term, elle avoit gagné quatre fois, et qui ne finissoit pas en force de la chicane que Mermor employoit pour lui contester la victoire, avoit coûté beaucoup à la Cornelis, et lorsque nous parlions ils'agissoit d'une appellation pour le faire aller à l'équité, où il falloit attendre le jugement treize ou quatorze ans. Elle me dit que ce procès deshonoroit Mr Termor, et je comprenois cela très bien; mais je ne comprenois pas comment elle pouvoit concevoir qu'il lui feroit honneur: c'est pourtant ce qu'elle croyoit de bonne foi. Dans les différens pro: pos que nous tinmes en trois Lettres de colloque, elle ne me de: manda jamais si je me trouvois bien logé; elle ne fut pas curieuse de savoir si je pensois de rester quelque tems à Londres, et ce que j'imaginois d'y pouvoir faire, et elle ne m'offrit ni ses services, ni son crédit, car pour la bourse elle me dit en riant qu'elle n'avoit jamais le sou. Il lui entroit plus de vingt quatre mille livres sterling par an; mais dans ces trois premières années elle en avoit dépensé plus de quatre vingt mille. Aussi, me disoit elle, elle comptoit de finir de payer toutes ses dettes dans l'hiver prochain.

La Cornelis ne s'étant pas montrée curieuse de mes affaires, je me suis diverti à ne lui en rien dire. Elle ne s'étonna pas non plus de cette marque de richesse: je n'avois qu'une montre tout unie; tous mes diamans étoient dans ma cassette. Je me suis allé me coucher piqué, mais non pas fâché, car au fond j'étois bien aise d'avoir découvert son mauvais caractere. Malgré l'im: patience que j'avois de voir ma fille, je me suis déterminé à

ne l'a voir que le Dimanche allant dîner chez elle, comme elle me l'avoit dit par manière d'acquit.

Le lendemain à sept heures, j'ai dit à Clairmont de mettre tout mon equipage dans une voiture, et lorsque tout y fut je suis allé dire à mon pauvre petit qui étoit encore au lit que j'allois me loger en Pale-male dans la maison écrite sur l'adresse que je lui avois laissée — Comment? vous ne resterez pas avec moi! — Non, car votre mere a oublié de me loger — C'est vrai. Je veux retourner à Paris — Ne faites pas cette bêtise. Songez qu'actuellement étant chez votre mere, vous etes chez vous, et qu'à Paris vous ne trouverez peut être plus de gîte. Adieu. Je dinerai avec vous demain chez votre mere.

Clairmont arrangea tout en moins d'une heure dans ma nouvelle maison. Je suis sorti en fiacre, et j'ai porté à M. Zuccato, resident de Venise, la lettre de M. Morosini Procurateur; il la lut, et il me dit froidement qu'il étoit bien aise de m'avoir connu. Je lui ai demandé de me presenter à Lord Byron, et ma demande le fit rire. Je l'ai laissé rire, et je n'ai plus mis les pieds chez lui. Je suis allé porter la lettre du meme procurateur à Milord d'Egremont, qui étoit malade, je la lui ai laissée. Peu de jours après il est mort. Quelque tems après la meme epreuve la comte de Brühl Marschicken, qui est encore à Londres ministre de l'Electeur de Saxe. Je suis allé chez M. le comte de Guerchi ambassadeur de France avec une Lettre de M. le Marquis de Chauvelin qui lui parloit de ma personne de façon qu'il m'a invité à dîner pour le Lendemain, me disant qu'il me presenteroit à la cour de St James le dimanche après la chapelle. J'ai connu le Lendemain à table de cet

ambassadeur le Chevalier d'Eon son secretaire d'Ambassade, qui dans
la suite fit tant parler toute l'Europe. C'étoit une femme qui
avant d'entrer dans la diplomatique avoit été capitaine de Dragons.
Malgré beaucoup d'esprit ministeriel et les manières d'homme, je
l'ai soupçonné quelque chose de moins d'homme. Sa comedie a co=
mencé peu de tems après au depart de Londres de M. de Guerchi,
qui eut un congé. Dans cette semaine je fus allé me faire connoï=
tre de tous les banquiers entre les mains desquels j'avois cent mille
livres pour le moins.
Ils acceptèrent les traites, et en force des lettres de recomman=
dation de M. Rouston, et Baux ils m'offrirent leurs services parti=
culiers. Je suis allé aux Theatres de Covengarde, de Drurilaine,
inconnu de tout le monde, et à dîner aux tavernes pour m'
habituer peu à peu aux moeurs angloises. Le matin j'allois à la
Bourse, où je faisois de connoissances; ce fut là que le negociant Bo=
sanquet, auquel je m'étois recommandé pour avoir un bon domestique,
qui parla outre l'anglois, l'italien, ou le françois, me donna un ne=
gre qu'il me garantit fidele. Ce fut Bosanquet qui me donna un cuisinier
anglois qui parloit françois, qui entra d'abord chez moi avec toute
sa famille, et ce fut lui qui m'introduisit dans plusieurs cen=
saisies singulieres, dont je parlerai en tems et lieu. Dans cette
semaine j'ai aussi voulu connoître les Begrè choisis, ou un
homme riche va se baigner, souper et coucher avec une
fille de joye precieuse. C'est une partie magnifique qui
coute en tout six guinées; l'economie peut la reduire à
quatre; mais l'economie gate les plaisirs.

Le Dimanche à onze heures je me suis mis avec elegance,
et ayant mes belles bagues, ma montre, et mon ordre
en sautoir mon bon ponceau, je suis allé à la cour, où j'ai
appris le Comte de Guerchi à la derniere antichambre. Je
suis entré avec lui, et il me presenta à George III qui me
parla; mais il bat, que je n'ai pu y repondre que par une inch=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

nation de Tête. Mais La Reine y suppléa. Je fus enchanté de voir entre ceux qui lui feroient La cour Le Resident de Venise. D'abord que M. de Guerchi prononça mon nom j'ai vu Le Resident etonné, car Le Prononçateur, m'avoit nommé Casanova; dans sa Lettre la reine M'ayant d'abord demandé de quelle province de France j'étois, et ayant eu pour ma reponse que j'étois Venitien, elle regarda Le resident de Venise, qui par une reverence montra qu'il n'avoit rien à dire contre. Elle me demanda si je connoissois Les ambassadeurs qui étoient partis six semaines auparavant, et je Lui ai repondu qu'ayant Le Resident. A M. de Morosini m'avoit donné des Lettres pour Mil: d'Egremont, j'étois à Lyon avec eux. Elle me dit que Monsieur Que: me dit elle en riant nini l'avoit faite beaucoup rire. Il m'a dit que je suis un petit diable — Il a voulu dire, Madame, que V. M. a de l'esprit comme un ange.

J'avois voulu qu'elle m'eut demandé par quelle raison celui qui me presentoit n'étoit pas M. Zuccato, car je Lui avois repondu de façon que Le resident qui n'avoit pas eu beaucoup de plaisir.

Après La cour je fus rentré dans ma chaise à porteurs qui me transporta au Soho Square chez Mistris Cornelis où j'étois invité à dîner. Un homme marche Labitté pour aller à La cour n'oseroit pas aller à pied par Les rues de Londres; un porte-faix, un fait neant, un poltron de La lie du peuple Lui jetteroit de La boue, Lui riroit au nez, Le heurteroit pour l'exciter à Lui dire quelque chose de desagréable pour avoir une raison de se battre à coups de poings. L'esprit democratique dans le peuple anglois, même existe beaucoup plus qu'dans le françois actuellement; mais La force de La constitution Le tient endormi. L'esprit de rebelion enfin existe dans tous Les grands villes, et Le grand ouvrage du sage gouvernement est celui de Le tenir endormi, car s'il se reveille c'est un torrent que nulle digue peut retenir.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

On s'arrete à la porte de la maison de la Cornelis, je dis à mon nègre, qui s'appelloit Farbe, de renvoyer mes porteurs, j'entre, et on me fait monter au premier, où au bout de douze ou quatorze chambres on m'introduit dans celle ou madame Cornelis étoit avec deux femmes, et deux hommes anglois. Elle me reçut avec la politesse de l'amitié la plus familiere, et après m'a: voir fait asseoir pres d'elle, elle poursuivit son propos avec les quatre personnes, leur parlant anglois sans leur dire qui j'étois, et sans me dire avec qui j'étois. Quand on maitre d'ho: tel est venu lui dire qu'on avoit servi, elle ordonna qu'on fa: fit descendre les enfans. A l'apparition de Sophie, je cours à elle avec émotion pour la prendre entre mes bras, et la baiser; mais ainsi instruite, elle se retire; et me faisant une profonde reve: rence, elle me fait un compliment appris par coeur, auquel j'ai la discretion de ne pas repondre pour ne pas la faire ros: ter courte. La Cornelis presente alors son fils à ces messieurs, et leur dit que c'étoit moi qui le lui avois ramené au bout de six ans dans les quels j'avois eu soin de son education; elle leur dit cela en françois, et je vois avec plaisir que toute la compagnie parloit françois.

Nous nous mettons à table, elle entre ses deux enfans, et moi vis à vis entre les deux anglois, dont une, quoiqu'en age, me plut d'abord par son esprit. Ce fut avec elle que j'ai été des propos, quand j'ai vu que la Cornelis ne me parloit que par hazard, et que Sophie qui voulait ses beaux yeux sur chacun de la compagnie ne me regardoit jamais: elle me sautoit visible: ment: elle executoit une instruction que je trouvois aussi ridicu: le qu'impertinente: étant fache de m'en sentir piqué, et decidé à ne pas vouloir le paroitre je fis naitre des propos plaisans a: vec les anglois femmes et hommes sur les moeurs que je trouvois en Angleterre, sans cependant la moindre ombre de critique, qui les font vivre, qui leur rendent ma societé agreable; et à mon tour je ne regarde jamais la Cornelis.

Ma voisine, après avoir examiné la beauté de mes dentelles, me demande ce qu'il y avoit de nouveau à la cour — Tout me paroit nouveau, Madame, car je ne l'ai jamais vue avant ce jour — Avez vous vu le Roi, me demande Sir Joseph Cornelis — Mon fils, lui dit la mere, on ne fait jamais des questions pareilles — Pourquoi, ma chere mere? — Parceque cette demande peut ne pas plaire à Monsieur? — Au contraire, lui dis-je, il m'a fait Mardi. Il y a six ans que je lui ai inculqué qu'il doit toujours demander. Un garçon, qui ne demande jamais rien, reste toujours dans l'ignorance.

La Cornelis boude, et ne répond rien. — Avez cela de malin, petit, vous ne m'avez pas répondu si vous avez vu le roi, ou non — Oui, mon cher, S. M. m'a parlé, mais je ne sais pas ce qu'il m'a dit: la différence de qui la reine, me parla très clair. — Qui vous a présenté — L'ambassadeur de France — C'est fort bien, dit la mere; mais avouez que cette derniere question est de beaucoup trop — Faite à un autre; mais pas à moi qui suis son ami. Vous voyez que ce qu'il m'a obligé à lui répondre me fait honneur. Si je n'avois pas voulu qu'on sut que j'ai été à la cour, je ne serois pas venu dîner chez vous habillé ainsi — A la bonne heure. Mais puisque vous aimez à être questionné, je vous demanderai aussi pourquoi vous vous êtes fait présenter par le ministre de France, et non pas par celui de Venise — Parceque celui de Venise n'a pas voulu: il eut raison. Avec cent autres propos nous étions au dessert, que ma fille n'avoit par encore dit le mot. Ma chere fille, lui dit sa mere, dites donc quelque chose à Monsieur de Seingalt — Je ne savois, ma chere maman. Faites plutôt que ce soit lui qui me parle: et je lui répondrai mieux que je peux — Eh bien! lui dis-je, dites moi ma belle enfant à quelle étude vous vous appliquez actuellement — Au dessin; et il vous voudra je vous ferai voir de mon ouvrage — Je le ferai avec plaisir; mais je vous prie de me dire en quoi vous

croyez de m'avoir offensé, car vous avez l'air coupable — Moi! Je ne vous ai certainement manqué en rien — Vous me parler sans me regarder. Etes vous honteuse d'avoir de beaux yeux? Et encore: vous rougissez. Quel crime avez vous donc commis?

Vous l'embarasser, me dit sa mere. Reponds lui, que tu n'ai commis aucun crime; mais que c'est par respect, et par modestie, que tu ne fixes pas les personnes avec lesquelles tu parles. Elle ne repondit rien.

~~La petite~~ Après un court silence de toute la compagnie on se leva, et la petite, après avoir fait la reverence, alla prendre ses devants, et vint à moi. Mademoiselle je ne veux rien voir à moins que vous ne me regardiez — Allons, dit sa mere, regarde monsieur — lui dis-je Oh pour le coup, ~~je vous reconnois~~, je vous reconnois. Et vous, vous souvenez vous de m'avoir vu autrefois? — Malgré qu'il y a six ans, je vous ai reconnu d'abord que vous êtes ex: fré — Comment pouvez vous m'avoir reconnu, si vous ne m'avez jamais regardé? Si vous saviez, mon ange, quelle impardonnable impolitesse est celle de ne pas regarder la personne à laquelle on parle! Qui peut vous avoir donné un si mauvais precepte?

La petite regarda alors sa mere, qui était allée à la fe: nêtre et quand j'ai vu que je m'étois assez vengée, et que les anglois avoient tout compris, j'ai commencé à examiner ses dessins, et à louer tout en detail, la felicitant sur son talent, et faisant compliment à sa mere, qui lui procuroit une si belle education. Elle étoit toute glorieuse des eloges que je faisois tantot à sa fille, tantot à elle, et il n'y avoit plus question d'yeux bai. Sophie se voyant en possession de me regarder, usa de la permission tacite sans relache: j'ai vu dans sa physionomie une belle ame, et je l'ai plainte en moi même

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

de devoir vivre sous l'empire de sa mere qui étoit une folle. Elle se mit au clavecin, elle chanta en italien, puis elle s'accompagna des petits airs sur la ~~guitarre~~ Guitarre, et enfin elle voulut qu'elle danse un menuet avec son frere, qui avoit appris à Paris, et qui dansoit fort mal, parce qu'il se tenoit mal; et sa sœur, après l'avoir embrassé, le lui dit. Elle le danse d'abord avec moi, et sa mere ayant trouvé le menuet superbe lui dit qu'elle devoit se laisser embrasser, ce que j'ai fait en la prenant sur mes genoux, et en lui donnant tous les baisers qu'elle me rendit, et qu'elle me rendit avec toute la tendresse que je pouvois desirer. Sa mere n'en fit que rire, et elle l'embrassa avec tendrement, lorsqu'après m'avoir laissé elle est allée lui demander s'elle étoit fachée.

Elle me fit voir la sale qu'elle avoit fait batir pour le bal, et pour donner à souper à quatre cent personnes tout à fait commodement qu'il n'y avoit pas à Londres une sale plus vaste. On donnoit la dernière fête avant la clôture du parlement cinq à six jours après. Elle avoit à son service plus de vingt servantes, et dix à douze valets. Toute cette canaille qui la volait, à ce qu'elle disoit, lui étoit necessaire; et cela devoit être. J'ai laissé la Cornelis admirant son courage, et lui souhaitant du bonheur.

~~Une fête comme je la décris~~, je me suis fait porter dans le parc de S. James pour aller chez Miladi Harington; j'avois une Lettre pour elle, comme le Lecteur sait: elle demeuroit dans l'enceinte de la cour, et par cette raison elle tenoit assemblée chez elle tous les dimanches: il étoit permis de jouer chez elle, car dans le parc la jurisdiction étoit royale: par tout ailleurs on n'ose ni jouer, ni donner des concerts: des espions qui marchent dans les rues de Londres écoutent attentivement quelle espece de bruit on fait dans les parlois des maisons, et

BnF MSS

s'ils peuvent juger qu'on y joue, ou qu'on y chante, ils le cachent ou'ils peuvent, et d'abord qu'ils voyent la porte ouverte, ils se glissent dedans, et ils mettent en prison tous les mauvais chrétiens qui osent ainsi manquer de respect au très saint dimanche, qu'on peut cependant sanctifier en allant aux tavernes s'enivrer avec des bouteilles, et des filles, dont Londres fourmille.

Je monte chez Miladi Harington, je lui fais passer ma lettre, elle me fait d'abord entrer, et je me vois entre vingt cinq à trente personnes hommes et femmes, je fais ma reverence à Miladi qui me dit d'abord qu'elle m'avoit vu chez la reine, et qu'elle desiroit de me voir chez elle aussi. Pour trois quarts d'heures au moins je fus seul parlant, demandé, regonné tour jours les mêmes qui se font en occasion d'un etranger. Miladi Harington à l'age de quarante ans encore belle, fameuse à Londres par son credit, et par ses galanteries aussi me fait d'abord connoitre son mari, et quatre filles nubiles toutes charmantes, miladi Stanop, Belle, et Emilie, j'ai oublié le nom de la troisieme: elle me demande pourquoi j'etois ~~si je comptois de~~ allé ~~rester~~ à Londres dans la saison ~~la plus chaude~~ que tout le monde alloit à la campagne, et je lui reponds que je comptois d'y passer un an. Elle n'a pour lors plus rien à me reprocher, et elle me dit que pour ce qui pouvoit dependre d'elle, elle me procureroit dans la patrie tous les agremens possibles. Vous verrez, me dit elle, toute la noblesse Jeudi a Soho square: je peux vous donner un billet. Tenez. C'est rogner, et bat. Il coute deux guinées. Je les lui donne; et pour lors elle ecrit sur le même billet payé Harington. Je me lui dis rien que je venois de diner avec la Cornelis.

Elle m'arrange un Visk, et elle me demande si j'avois des lettres adressées à d'autres dames. Je lui dis que j'en avois une d'une espece très singuliere que je comptois remettre à la dame le

lendemain. Cette lettre est un portrait de la dame — l'avez vous sur vous — Oui Miladi — Puis-je le voir? — Pourquoi non. La voila — C'est la duchesse de Northumberland ~~recoit~~. Allons le lui donner. Attendons qu'on marque le robber.

Le lord Percy m'avoit donné ce portrait le jour que j'ai soupé chez lui, me disant qu'il me servoit de lettre de recommandation lors qu'allant à Londres je le presentois à sa mere.

Voila duchesse, une lettre de recommandation que Monsieur a eu la bonté de vous remettre — Ah oui. C'est M. de Seingalt. Mon fils m'a ecrit; je suis ravie de vous voir. J'espere que vous viendrez chez moi. Je reçois compagnie trois fois par semaine — Permettez donc, miladi, que je vous remette ma precieuse lettre de recommandation — Volontiers; vous avez raison.

J'ai fait un Wisk un tres petit jour, et j'ai perdu quinze guinées; mais j'ai payé sur le champ, et à cette occasion Miladi Hamilton me prit à part pour me donner une leçon digne d'être écrite. Vous avez perdu, me dit elle, et vous avez payé en or; j'imagine que vous n'avez pas sur vous des billets de banque — Pardon Miladi: j'en ai de cinquante, et de cent — Il falloit en changer un, et payer ainsi, ou attendre à payer un autre jour. Chez nous, payer en monnoye sonante est une petite grossiereté qu'on pardonne cependant facilement à un étranger, qui ne peut pas savoir les usages; mais tachez que cela ne vous arrive pas une autre fois. Vous avez vu que la dame a souris — Qui est elle? — C'est Lady Coventri, soeur de la Duchesse d'Amilton — Dois-je lui demander excuse? — Point du tout. Elle est peut etre bien aise, car elle y gagne quinze schelings.

Voila un petit trait mechant. Mais cette Lady Coventri étoit une belle femme possible. J'ai fait connoissance avec Milord Hervey, le même qui avoit conquis l'Havane. Homme aimable, et d'esprit. Il avoit epousé Miss Chudeleig, et il avoit caché le mariage. Cette celebre Chudeleig etoit demoiselle d'honneur de la reine princesse de Galles, elle devint après Duchesse de Kinston. Ses assez aventures sont tres connues. Je parlerai d'elle à tems et lieu. Je suis retourné à la maison ~~chez moi~~ assez content de ma journée. J'ai commencé le lendemain à manger chez moi, et je me suis

trouvè fort satisfait de mon cuisinier anglois, qui outre les plats favoris de sa nation qu'il me donnoit tous les jours, il me donnoit la poularde, et des ragouts françois tres delicats. Ce qui me faisoit un peu de peine etoit que j'étois seul: je n'avois ni la jolie maitresse, ni l'ami, et à Londres on peut bien inviter un homme comme il faut à diner en compagnie à la taverne, où il paye sa part; mais non pas à sa propre table. On rioit quand je disois que je mangeois chez moi pour eviter les taverne on ne donnoit pas de soupe. On me demandoit si j'étois toit malade. L'Anglois est criard. Il ménage presque par de pain, et il pretend d'être econome en ce qu'il épargne la depense de la soupe, et du dessert; ce qui me fit dire que le diner des anglois n'a ni commencement ni fin: la soupe est considerée comme une grande depense, parcequ'les domestiques mêmes ne veulent pas manger du bœuf avec lequel on a fait du bouillon. Ils disent qu'il n'est bon que pour etre donné aux chiens. Leur bœuf salé au lieu de bouilli est excellent. J'ai essayé de m'accoutumer à la bierre; mais j'ai dû la laisser en huit jours. L'aventure qu'elle me laissoit n'étoit pas supportable. Le marchand de vin que Bosanquet m'avoit donné me fournissoit des vins de France excellens, parcequ'ils étoient naturels; mais je devois les lui payer chers.

Le lundi matin Martinelli me fit une visite. Il y avoit une semaine que j'étois logé là, et je ne l'avois jamais vu; je l'ai prié à manger ma soupe, et m'ayant dit qu'il devoit aller au Museum pour y rester jusqu'à deux heures, je suis allé avec lui pour voir ce fameux cabinet qui fait tant d'honneur à la nation angloise. J'ai lié connoissance avec le docteur Mati, dont dans la suite j'ai dû faire grand cas. J'en parlerai à son tems. A deux heures nous allames diner, et Martinelli me fit excellente compagnie, parcequ'il m'instruisit des moeurs

du païs où j'étois, et aux quels je devois me conformer si je vou: loit y vivre bien. Dum fueris Romæ, Romano vivito more.

Je lui ai narré la grossieretè que j'avois commis de payer en or ce que je devois payer noblement en papier, et après en a: voir un peu ri, il me demontra que c'étoit non seulement une marque de la prosperitè, et de la richesse de la nation; puisqu'elle donnoit à son papier la preference sur l'or, mais aussi une preuve de la confiance avec la qu'elle avoit dans sa banque, où la nation étoit sure qu'il y avoit toute la // valeur reelle des tous les billets qui circuloient dans les trois royaumes. Cette preferance du papier à l'or etoit aus: si remarquable par le gain de cinq livres sur cent que la gui: nèe faisoit sur la livre Sterline, et que l'anglois mepriçoit. Vous devez cent guinèes à quelqu'un, et vous lui donnez cent livres sterling en papier, il ne dit rien malgrè qu'il y perd, et il vous remercie. Par cette politique la nation an: gloise a rendu double son numeraire. Montez les richesses qu'elle possede en monnoyes comptantes lui seront à faire le com: merce exterieur, et elle fait l'interieur avec les signes repre: sentatifs des mêmes richesses reelles

BNF MSS

[illegible]

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

[illegible]

Après dîner je suis allé avec Martinelli à la comédie au Théâtre de Shaviland. Au commencement de la pièce le pauvre Terre se voyant trompé, parcequ'on ne lui donnoit pas la pièce qu'on lui avoit promis fit du tapage; Garick célebre comedien qu'on a entendu vingt ans après à Westminster, s'est presenté en vain pour parler au parterre, et pour le calmer; on l'a hué, il dut se retirer, et les furieux enragés ont crié Sauve qui peut, et à cette voix j'ai vu le Roi la Reine, et tout le monde quitter leur Loges, sortir et abandoner le Theatre à la rage du peuple irité, et qui executoit son dessein en n'ayant. On demeura là en moins d'une heure tout l'or fut les meurs. Après cette execution tous ces assassins democratiques

allerent se coucher de ligueurs fortes aux tavernes. En deux ou trois semaines on rebatit toute la sale, et on afficha la pre= miere representation. Garick au lever de la toile se presen= ta pour implorer l'indulgence du public; mais dans le mo= ment qu'il demandoit pardon une voix du parterre dit a genoux, et ce mot repeté par cent bouches obligea le Roscius de l'Angleterre à se mettre a genoux. On cherça alors des mains, et tout fut fini. Tel est le peuple de Londres, qui bafoue le Roi, la Reine, et tous les princes lorsqu'ils peuvent les voir en public: aussi n'y vont-ils que tres rarement.

Quatre ou cinq jours après avoir connu Sir Auguste Hervei je l'ai trouvé au Swin-pare, dans le moment qu'il venoit de parler à quelqu'un. Qui est, lui dis-je, ce monsieur là? — C'est le frere du Lord Herax qu'on a fait mourir par les mains du bourreau il y a deux mois parcequ'il a tué son valet de chambre — Et vous lui parlez? N'est il pas deshonoré? — Deshonoré pour cela? Ce seroit plaisant. Son frere même n'est pas deshono= ré. Il a payé de sa vie la violation de la loi, il n'est plus de= biteur. C'est un honete homme qui a joué gros jeu. Je ne connois dans notre constitution aucune peine qui deshono= re. Elle seroit tyrannique. Je peux voler de sang froid toute loi d'abord que je me sens disposé à succomber à la peine enjoin= te à la violation. C'est un peu fort, j'en conviens; mais j'en suis le maitre. On ne pouvoit regarder comme deshonoré qu'un criminel, qui pour eviter la peine attachée à son crime au= roit fait des lachetés, ou des bassesses indignes d'un gentil= homme — Par exemple? — Engager le Roi à lui faire grace: demander pardon au peuple: ou que sais-je — Fuir la fuite — Nora, car se sauver est un action de valeur. Remarquez que

pour prendre une fuite l'homme courageux n'a besoin que de ses propres forces soit morales, soit physiques : il combat ou: tre la mort, qu'il affronte en fuyant Vir fugiens denuo pu= gnabit — Que penser vous donc des voleurs du grand chemin ? — C'est une canaille que je deteste, car elle incomode la société ; mais en même tems je la plains, quand je pense, que le métier qu'elle fait tient toujours devant ses yeux la poten= ce. Vous sortez de Londres tout seul dans un fiacre pour al= ler faire une visite à un ami, qui demeure dans un village à deux ou trois milles. A moitié chemin un homme leste saute sur le marche pied de votre voiture, et vous demande la bourse tenant un pistolet devant votre poitrine. Que faites vous alors ? — Si j'ai un pistolet prêt, je le tue ; et si non je lui donne la bourse en l'appellant infame assassin — Vous aurez toujours tort. Si vous le tuez, vous serez condamné à la mort par la loi, car vous n'êtes pas le maitre de la vie d'un anglois ; et si vous l'appellez infame assassin il vous ré= pondra qu'il ne l'est pas, car il ne vous attaque pas par derriere, et en vous attaquant par devant il vous offre le choix. C'est honête ; car il pouvoit vous tuer. Vous pouvez, en lui donnant de sang froid la bourse, lui reprocher le vilain métier qu'il fait, et il en conciendra. Il vous dira qu'il ~~est~~ éloignera de lui ~~sera~~ la potence tant qu'il lui sera possible ; mais qu'il la prevoit inevitable. Il vous remerciera après, et il vous con= seillera à ne jamais sortir de Londres qu'avec un domes= tique armé à cheval, car pour lors un voleur ne sera= t n'osera pas vous attaquer. Nous autres anglois, qui savons que cette vermine existe dans notre pays, voyageons avec deux bourses, une petite pour la donner aux voleurs ever= chets que nous pouvons rencontrer, l'autre avec l'argent qui nous est necessaire.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Que repondre à ce discours? Je l'ai trouvé raisonnable. L'île qu'on appelle Angleterre est une mer qui a des bancs de sable; ceux qui y navigent doivent la parcourir avec des precautions. Cette leçon de sir Auguste me fit un plaisir infini.

Passant d'un propos à l'autre, il deplora la destinée du voleur, qui après avoir volé soixante et dix mille livres sterling au jeu des actions, et s'être refugié en France croyant d'être sûr, il avoit été malgré cela pendu dans ces jours là à Londres. Le roi, me dit il, l'a demandé il y a ~~six mois~~ un an au duc de Nivernois ambassadeur de Louis quinze dans les articles conditionels de la paix. Le duc qui a de l'esprit répondit au ministre que son maître s'il auroit aucune difficulté à debarasser la France d'un voleur, le rendant à la patrie; et effectivement on nous l'a envoyé, et la nation enchantée de voir prendre un compatriote qui a: voit osé la tromper fut sensiblement obligée à l'esprit du Lord Halifax qui fit acheter à nos voisins la paix à une condition si humiliante pour eux, car ils ont trahi le droit des gens dans ce miserable — On a ainsi recouvré 70 mille livres — Par le roi — Comment? — Parceque on ne lui a pas trouvé le vol. Il a apparemment laissé le petit tresor entre les mains de sa femme, qui vit très à son aise, et qui allez riche, et jolie pourra se remarier très avantageusement — Je m'etonne qu'on l'ait laissée tranquille — Que pouvoit on lui faire? Vous sentez qu'elle n'auroit jamais avoué que son defunt mari lui eut laissé l'argent. On n'a pas seulement pensé à faire des diligences pour recouvrer la somme. La loi contre les voleurs ordonne qu'on les pende; elle ne parle pas du vol, car elle le suppose disparu. Encore: si on raisonnoit sur les voleurs qui auroient restitué les effets volés, et sur ceux qui ne les auroient pas restitués il faudroit faire deux loix, et établir deux peines differentes, et

vous voyez la confusion. Il me semble d'ailleurs qu'il ne faut
pas infliger deux peines à un seul crime: la peine de la restau-
ce suffit sans y ajouter celle de la restitution du vol, il estime n'est
pas liquide et en état d'être reclamée par celui qui en
etoit proprietaire avant le vol, car ayrès, l'effet volé
ne lui appartient plus: c'est le voleur qui en est devenu
proprietaire, par une violence il est vrai, mais qui n'empeche
pas qu'il n'en soit reellement le maitre, car il peut en
disposer. Cela étant, chacun doit avoir soin de bien garder
ce qu'il possede, car une fois qu'on le vole, il croit que la resti-
tution est trop difficile. J'ai pris la Havane à l'Espagne, grand
col executé par la force prepondérante, et on l'a rendue,
parceque je n'ai pas pu mettre l'île de Cuba dans ma
poche; comme j'ai mis en division quarante millions de piastres, dont
on n'a pas seulement fait mention.

Après plusieurs doctrines sublimes toutes de cette espece, je
suis allé avec lui chez la duchesse de Northumberland, ou j'ai
connu miladi Rochefort, dont le mari étoit nommé ambas-
sadeur en Espagne. Cette Lady étoit une des trois illustres,
dont la galanterie fournissoit tous les jours des histoires a-
gréables aux curieux de la grande ville. La duchesse me
dit qu'elle attendoit tous les jours son fils de retour.

La veille de l'assemblée de Soho square, Martinelli dina
avec moi, et le propos étant venu, il me parla de la Corneli, des
dettes dont elle étoit obérée, à cause desquelles elle étoit reduite
à ne pouvoir sortir de sa maison que les dimanches, jours dans lequel les
debiteurs ne pouvoient pas être arretés. L'énorme depense qu'elle
faisoit, et qu'elle auroit pu se passer de faire la mettoit dans une de-
tresse qui devoit un peu de tems la reduire aux abois. Elle devoit, me
dit il, quatre fois plus qu'elle ne possedoit en comptant même la maison,
dont un procès existant lui rendoit la possession douteuse.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

17

1763

Chap. VIII

Tome VIII

(Orig. chap. II)

pages 29 à 56

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Chapitre II

La Cornelis perte. Aventure à Ranelagh. Dégoût des courtisanes anglaises. Pauline Portugaise.

Je vais à l'assemblée de la Cornelis en donnant mon billet à la porte à son secrétaire qui écrit mon nom. Je la vois, et elle me fait compliment sur ce que j'étois de l'assemblée par billet; elle me disant qu'elle étoit sûre de me voir. Miladi Harington arrive; c'est tout une de ses grandes protectrices: elle lui dit qu'elle avoit un bon nombre de guinées à lui remettre, et elle ajoute en me voyant en conversation avec elle qu'elle s'étoit imaginée que nous connoissions; mais qu'elle n'avoit osé me rien dire — Pourquoi Miladi? Je me fais un honneur de connoître depuis longtems madame Cornelis — Je le crois, dit-elle en riant, et je vous fais compliment. Vous connoissez surement aussi cette charmante fille.

Elle prend alors entre ses bras Sophie, elle la baise, et elle me dit que si je m'aimois, je devois l'aimer aussi parcequ'elle avoit ma même physionomie. Elle la prend par la main, et elle la conduit dans la foule de l'assemblée se prenant à mon bras. Ce fut alors que j'ai dû écouter avec patience vingt demandes faites à Miladi Harington par des femmes, et par des hommes, qui ne m'avoient pas encore vu. C'est donc le mari de Madame Cornelis qui est arrivé — Non, non, non disoit Miladi Harington à tous les curieux; et je m'ennuyois, car on me disoit en forme de compliment que j'avois enfant n'a tout ressemblé à son père comme la petite Cornelis me ressembloit, et je devois qu'elle laissat aller la petite; mais cela la divertissoit trop pour me faire ce plaisir. Rester, me dit elle, près de moi, si vous voulez connoître tout le monde; et elle l'assit en m'ayant fait accroire un côté tandis qu'elle tenoit la petite debout près d'elle. La mere vient pour faire la cour, et devant aussi répondre aux demandes qu'on lui feroit si j'étois son mari, elle prend son parti, et elle dit que je n'étois que son ancien ami, et que c'étoit avec raison que tout le monde s'étonnoit de la grande ressemblance qu'il y avoit entre

la fille, et moi. Tout le monde rit, et lui répond qu'il n'y a rien d'éton-
nant à cela; et la Cornelis pour rompre le propos dit que la petite a-
voit appris à danser le menuet à la perfection — Voyons, voyons, dit
Miladi Harington, faites venir un violon.

Comme nous étions dans une chambre, et qu'on n'avoit pas en-
core commencé le bal, un violon vient; et désirant que la petite
se fît honneur je la prens, et le menuet réussit à mériter le
plus grand applaudissement des assistans. Le bal commença, et
dura jusqu'à la pointe du jour, jamais interrompu, car on alloit
à manger par pelotons dans les chambres à toutes les heures.
J'ai connu toute la noblesse, et tous les princes, car ils y étoient
tous excepte Le Roi, la Reine, et la princesse de Galles. La Cornelis
avoit reçu plus de douze cent guinées, mais la depense étoit aussi
enorme sans economie, et sans les precautions necessaires à
empecher les vols en tous les articles. La Cornelis s'evertuoit à
presenter son fils à tout le monde, qui le tenoit là comme une
victime ne sachant que dire, et ne faisant que des profondes re-
verences qui à tous les propos, et en Angleterre deviennent fort
gauches. Il me faisoit pitié. Dans cette figure subalterne qu'il
représentoit pour la premiere fois de sa vie il étoit le plus en-
fonné de tous les garçons de la terre.

Rendu chez moi j'ai dormi toute la journée, et le lendemain
je suis allé dîner à Storren-taverne ou on m'avoit dit qu'on y a-
voit les plus jolies, et les plus reservées d'entre toutes les filles de
Londres. J'avois vu cela à l'assemblée de Soho d'un milord
Pimbrock qui m'avoit dit qu'il y alloit très souvent. D'entre
à un valet
dans la taverne ~~dans la Pigne-dille~~, je demande une chambre à
parti ~~à manger~~. Le maître qui s'apperçoit que je ne parle pas an-
glois m'approche en françois vient me tenir compagnie ordonne ce que
je veux, et m'etonne par ses manieres nobles, graves, et sérieuses au
point que je ne me trouve pas le courage necessaire pour lui dire que
je voulois dîner avec une jolie angloise. Je lui dis à la fin par des

detours que je ne savois pas que si Milord Pembrock m'avoit trompé en me disant que je pourois avoir ici les plus jolies filles de Londres — Non monsieur; il ne vous a pas trompé, et si vous voulez en avoir vous en aurez tant que vous voudrez. Il dit Weter, et à ce mot un garçon fort propre se presente, auquel il ordonne de faire venir une fille pour mon service, comme s'il lui ordonnoit de me porter du pain pier, et de l'encre. Le Weter s'en va, et dix minutes après voila une fille, donc l'aspect me rebute. Je dis net au seigneur Italien: mieux qu'elle ne me plait pas — Donnez un autre pour les pro: lens, et renvoyez là. On ne fait pas de façon à Londres Monsieur. — J'ordonne qu'on donne le chelin, et j'en demande une autre jolie. La seconde arrive plus que la premiere. Je la renvoye. Je revoye ainsi la troisieme, la quatrieme, et la cinquieme jusqu'à dix, charmé de voir que bien loin de deplaire au maitre, mon gout difficile l'amuse. Je ne veux plus de filles, je veux dire; mais je lui dis que j'etois sûr que le Weter s'étoit moqué de moi pour faire plaisir aux postens — Cela peut être, monsieur; ils font toujours comme cela quand on ne leur dit pas le nom, et la demeure de la fille qu'on veut.

Vers le soir je vais au parc S. James, je vois que c'étoit un jour de Rendez-vous, j'étois curieux de voir cet endroit, c'étoit loin, je prens une voiture, et veut sans domestique j'y vais pour m'amuser jusqu'à minuit, et tacher de faire connoissance avec quelque ~~fois~~ que jolie fille ~~je me dirige~~ ~~je vais~~ ~~l'abord je~~ ~~on apporte~~ ~~une~~ ~~une~~ ~~je~~ ~~je~~. La rotonde de Ren: ~~ne~~ ~~je~~ ~~beaucoup~~ je mange du pain avec du beurre en bu: vant du the, je danse quelque menuet, mais point de connoissance, je vois des filles, et des femmes fort jolies, mais de tout en blanc je n'ose ~~vers minuit~~ en aborder aucune. Enfin je me determine à partir, et je vais à la porte ~~croyant~~ ~~de trouver~~ mon fiacre, car je ne l'avois pas payé; mais ~~il n'y etoit plus~~ j'etois là jurant en vain; personne

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Bl ne trouvoit la voiture que je demandois, et je me voyois fort embarassé à retourner chez moi. Une jolie femme qui voyoit ma detresse, et qui depuis cinq à six minutes etoit là pour attendre la sienne, me dit en françois que si je ne demeurois pas loin de Hide-ale, elle pouvoit me conduire à ma porte. Je lui dis où je demeurois, la voiture arrive, un de ses Laquais ouvre la portiere, nous y entrons, et elle ordonne qu'on aille chez moi en Pale-male.

Dans la voiture qui etoit tres comode je m'exprime en expressions de reconnoissance, je lui dis mon nom, je lui dis que je m'etonnois de ne l'avoir pas connue à l'assemblée de Soho. Elle me dit qu'elle arrivoit de Bath le même jour, je m'appelle heureux, je baise ses mains, puis sa jolie figure, puis sa belle poitrine, et ne trouvant en lieu de resistance que la plus douce complaisance, et la vive de l'amour, je n'en doute plus, et je lui donne la plus grande conviction que je la trouvois parfaitement à mon gré. Me flattant de ne lui avoir pas deplu par la facilité avec laquelle elle m'a laissé faire, je la supplie de me dire où je devois aller voir pour lui faire ma cour la plus assidue tout le tems que je passerois à Londres, et elle me repond que nous nous rencontrerions encore. Je ne la presse pas, et me voila chez moi tres content de cette avanture. J'ai passé quinze jours sans la voir nulle part, lorsqu'enfin je l'ai trouvée dans une maison, ou mi-a dit Harington m'avoit dit d'aller me presenter à la maitresse de la part: c'etoit miladi Betti-Lennox c'elle femme, mais illustre. Elle n'y etoit pas; mais elle devoit rentrer dans quelques minutes. Je voi la belle qui m'avoit conduit de Ranelay chez moi attentive à lire une gazette: il me vient dans l'esprit de la prier de me presenter. Je m'avance donc vers elle, qui interrompt sa lecture, m'ecoute, et me repond d'un air poli qu'elle ne pouvoit pas me presenter, car elle ne me connoissoit pas — Je vous ai dit mon nom madame. Et ce que vous ne me remettez pas — Je vous remets tres bien; mais ces folies là ne forment pas un titre de connoissance. Ses bras me tom-berent à cette singuliere reponse. Elle poursuivit à lire tranquillement

sa gazette, miladi Betti-Cremen arriva. La belle philosophe pen-
dant deux heures s'amusa parlant à d'autres, sans faire le moin-
dre semblant de me connoitre; ~~elle~~ ne me parlant cependant
le propos ne permettoit de lui adresser la parole. C'étoit une Ladi,
qui jouissoit à Londres d'une tres belle reputation.

Etant un matin chez Martinelli auquel je n'avois jamais
rendu une visite, je lui ai demandé qui étoit une fille, qui
me faisoit des baisemains de la fenetre qui étoit de l'autre
coté de la rue: je fus surpris quand il me dit que c'étoit la
Demoiselle Madame Binetti. ~~Elle~~ Il n'y avoit pas encore quatre
ans qu'à Stutgard elle m'avoit rendu le grand service dont
~~quelle il y avoit quelque~~ mon Lecteur peut se souvenir.
~~service à Stutgard~~, je ne savois pas qu'elle étoit à Londres.
~~depuis~~ Je pris congé de Mar-
tinelli pour aller la voir avec encore plus d'empressement,
Lorsqu'il me dit qu'elle ne vivoit pas avec son mari, mais
bien qu'il devoit donner avec elle au theatre de
Hai-market.

Je vous ai connu d'abord, me dit elle en me recevant. Je
vous voir à Londres
suis surprise, mon cher Doyen, ~~de vous trouver à Londres~~
~~ne vous voyois~~. Elle m'appelloit Doyen parceque j'é-
tois la plus ancienne de toutes ses connoissances. Je lui dis,
qu'elle y etoit
que je ne savois rien, et que je ne pouvois pas l'avoir vue
dancer parceque j'étois arrivé trois jours après la clôture de l'
opera. D'où vient que vous ne vivez plus avec votre mari? —
Parcequ'il joue, il perd, et il me vend tout. Outre cela une fem-
me du théatre, si elle vit avec son mari, elle ne peut pas es-
perer d'avoir un amant, qui vienne
riche
visant seule, tous mes amis peuvent venir me voir sans
rien craindre — Qu'auroient ils à craindre de Binetti? Je ne
l'ai jamais cru si jaloux, ni difficile — Il ne l'est pas non plus.

B4 34

Mais il faut que tu sache qu'il y a en Angleterre une loi, qui autorise un mari à faire arreter un amoureux de sa femme, s'il le trouve en flagrant delit avec elle. Il a besoin que de deux temoins. Il suffit qu'il le trouve assis sur le lit avec elle, ou en posture qui puisse indiquer qu'il a fait avec elle quelque chose que le seul mari a droit de faire. C'est amoureux est condamné par la loi à payer au mari qui dépose d'avoir été fait cocu la moitié de son bien. Plusieurs riches anglois furent ainsi attrapés, et voila pourquoi il ne vont pas chez des femmes mariées, et principalement italiennes — Tu dois donc être bien aise de la complaisance que ton mari a, bien loin de te plaindre; car ayant ta liberté, tu peux recevoir qui tu veux, et devenir riche — Eh, mon cher doyen, tu ne sais pas tout. D'abord qu'il s'imagine que j'ai reçu un present de quelqu'un qui est venu me voir, et dont des espions l'ont déjà informé, il vient la nuit en chaise à porteur, et il menace de me mettre dans la rue, si je ne lui donne tout l'argent que j'ai. Tu ne connois pas cet infame coquin. Je lui ai donné mon adresse la pluralité de venir chez moi quand elle voudroit en me faisant cependant avertir la veille. Ce fut encore une leçon que j'ai reçu sur l'article d'aller faire visite à des femmes. Il y a en Angleterre des très belles, et très bonnes loi, mais telles qu'on peut très facilement en abuser. L'obligation où les juges sont de ne les tenir en force qu'on les executant à la lettre fait que plusieurs n'étant pas écrites assez clairement on leur donne une interpretation toute opposée à celle que d'ordinaire on leur donnoit, et pour cela le juge se voit embarassé. Par cette raison on fait tous les jours au parlement des nouvelles Lois, et des nouvelles gloses aux anciennes.

Milord Pembrock m'ayant vu à la fenetre monta chez moi. Après avoir vu ma maison, et vu que j'avoi un cuisinier, il me fit compliment, et il me dit qu'il n'y avoit pas dix lords à Londres, excepté ceux qui y demeuroient toujours, qui se fussent avisés de tenir une maison pareille à la mienne. Il me fit un calcul en gros que voulant diner, et soyer avec des amis je devois depenser trois cent livres par mois. Il me dit en passant que je devois tenir une jolie fille au second, ou au troisieme qui me conteroit fort peu, et qu'étant garçon, ceux qui le sauroient trouveroient que je suis sage — En tenez vous une chez vous Milord — Point du tout, car je suis un malheureux qui d'abord que j'ai couché avec une femme ou fille je ne peux plus la souffrir, ainsi j'en ai une nouvelle tous les jours, et sans être aussi bien que vous je depense quatre fois plus que vous. Notez que je suis garçon, et que je vis à Londres comme un Stranger ne mangeant jamais chez moi. Je m'étonne que vous vous contentiez de manger seul — presque toujours, car je connois ma nation — Je ne parle pas anglois, j'aime la soupe, les entrées à la Françoise, et les vins excellens: par cette raison je ne peux pas me souffrir à vos tables.

Mais quand je lui ai dit qu'à Stoventaverne j'avois vu huit à dix voyé dix à douze filles, et que c'étoit lui qui en étoit la cause. — Je ne vous ai pas dit le nom de celle que j'envoye chercher — Il falloit me le dire — Mais ne vous connoissant pas elle ne seroient pas venues, car elles ne sont ni à la disposition des portiers de chaises, ni à celle des Valets. Promettez moi de les payer comme moi, et je vous signerai dans l'instant des billets avec leurs noms. Quand elles verront mon nom je vous assure que vous les aurez, même ici il vous coutera. — Ici j'ai me cela beaucoup plus. Faites moi des billets dans l'instant, et

B6 et disposer du prix donnant
la preference à celles qui parlent françois — Ah! c'est un
dommage, car les plus jolies ne parlent qu'anglois
Après avoir, cependant, bien pensé il m'ecrivit cinq à six a:
lettres signées de son nom. J'ai copié sur un papier à part
tous les noms de ces filles en mettant l'argent que je devois
leur donner pour avoir passé avec moi la nuit, ou trois ou
quatre heures. C'étoit quatre, six, et une valoit douze
guinées — Celle-ci eit donc jolie plus que les autres du dou:
ble — Ce n'est pas la raison; mais c'est qu'elle fait comm
un duc pair de la grande Bretagne qui lui donne aller d'
argent, mais qui ne la touche qu'une fois ou deux par mois.
Je lui ai demandé s'il vouloit quelque fois me faire l'honneur
de gouter de mon cuisinier, et il me dit qu'oui; mais au pis
aller — Et il vous ne me trouvez pas? — J'irai à la taverne.
N'ayant rien à faire ce jour là, j'ai envoyé un de
billets de Milord à une des deux qu'il m'avoit agreé à
quatre Louis, lui feront dire que c'étoit pour dîner seule à
seule, et elle vint. Malgré l'envie que j'avois de la trouver
aimable, elle ne me plut que pour badiner un peu
après dîner. Quand elle vit quatre guinées, elle pas:
fit fort contente. La seconde à quatre guinées vint le
lendemain avec moi. Elle avoit été fort jolie; mais je la
trouvai triste, et trop douce: je n'ai pas pu me resoudre
à la faire déshabiller. Le troisieme jour à Convent garden,
j'ai vu une fille attrayante, et je l'ai abordée en fran:
çois, et je fus enchantée de l'entendre me repondre: je
lui ai demandé si elle vouloit souper avec moi à la taverne,
et elle me demanda quel present je lui ferois — Je vous don:
nerai trois guinées — C'est bon.
A la fin de la comedie nous soupons là, je la trouve charmante,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

je lui demande son adresse, et je trouve que c'étoit une des trois que Milord m'avoit mis à six louis. Elle s'appelloit Chenedi. Les deux autres etoient voeux; elles s'appelloient Sarick: elles ne me plurent que peu des grailades. J'ai gardé la dernière de douze guinées pour la bonne bouche à souper, et je ne me suis pas soucié de faire cocu le Lord.

Je suis allé le lendemain de bonne heure lui faire une visite ~~à~~ ~~Milord Pembrok~~ ~~qui m'avoit~~ toute l'histoire des six putanes qu'il m'avoit fait connoitre — Je suis charmé que Chenedi vous ait plu, et qu'elle ne sache pas que je vous avois donné son nom. J'ai appris à connoitre votre goût. Elle a été la favorite de Berlendis secretaire des ambassadeurs de Venise. Je n'ai pu coucher avec elle qu'une seule fois.

Le Lord Pembrok etoit jeune, beau, riche, et plein d'esprit. Il sortoit de son lit, et vouloit aller se promener il dit à son valet de chambre de le raser — Je ne vois pas lui dis-je de barbe — Vous n'en verrez jamais sur ma figure, car je me fais raser trois fois par jour — Comment trois fois ? — Quand je change de chemise, je me lave les mains, et quand je me lave les mains je me lave aussi le visage, et le visage d'un homme se lave avec le rasoir — A quelle heure donc faites vous ces trois ablutions ? — Quand je me leve: quand je rentre pour aller dîner en ville, ou pour aller à l'opera; et quand je vais me coucher, car la fille qui a été au lit avec moi ne doit pas trouver ma figure desagréable à cause de la barbe. J'ai fait l'eloge de sa propreté. J'ai observé que son valet de chambre ne feroit positivement que lui passer le rasoir sur la peau ce qui étoit fait en moins d'une minute. Je l'ai laissé pour aller écrire. Il m'a demandé si je dinois chez moi, et je lui ai dit qu'oui. J'ai pensé qu'il pourroit y venir; et j'ai deviné. J'ai averti mon cuisinier de se faire honneur sans que pourtant il pensât que c'étoit parceque j'attendois quelqu'un.

La Binetti frappa à midi, et enchantée de me trouver elle entra dans ma chambre me disant qu'elle étoit venue mon: ger ma soupe, ~~Elle~~ Elle m'a fait le plus grand plaisir, puisque toujours seul je m'ennuye — Mon mari pour le coup se donnera au diable pour dîner où j'ai dîné.

Cette femme me plaisoit toujours, ~~malgré ses défauts~~ ~~elle en avoit~~ ~~avec elle~~. Elle avoit alors trente cinq ans; mais personne ne pouvoit lui en donner plus que vingt deux, ou vingt trois. Elle avoit des charmes puissans sur toute la personne, et ses belles dents, et ses levres superbes forçoient le critiqueur à avouer que la bouche n'étoit pas trop grande: on: tre cela elle possedoit un enjouement qui saisissoit la compagnie.

A une heure, et demi ~~arrivoit~~ arrivoit Milord Pem: brock qui entra dans ma chambre, et la Binetti, et lui firent ensemble un cri de surprise. J'entens de Milord qu'il étoit amoureux d'elle depuis six mois, qu'il lui avoit écrit des lettres de feu, et qu'elle l'avoit toujours mepris̀e; et j'entens d'elle qu'elle n'avoit jamais voulu l'ecouter parceque c'étoit le seigneur le plus libertin de toute l'Angleterre, et que c'étoit un dommage parcequ'il étoit le plus aimable. Les baisers qui suivirent cette explication demontrerent le contentement des deux parties. On fit des eloges au hazard, dont on me reconnut pour le sacré ministre, et nous nous mimes à ta: ble où nous fimes chere exquise angloise, et françoise. Mi: lord jura qu'il n'avoit jamais si bien dîné; mille pont dans tou: te l'année, et me ~~plaignit~~ pleignit de ce que je n'avois pas compagnie tous les jours. La Binetti ~~étoit~~ étant friande, et gourmande comme l'anglois, et nous etant tenus à table deux heures nous nous levames fort gai, et avec grande envie de faire l'amour; mais la Binetti ~~étoit trop~~ au fait du grand manege pour être faite avec l'anglois: des baisers à foison, et par d'avantage.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je m'occupant avec des livres que j'avois achetés j'ai laissé qu'ils se parlent en secret tant qu'ils voudroient, et pour les empecher de me demander à diner ensemble un autre jour j'ai dit que j'espereois que le hazard me feroit souvent des graces pareilles. Arrivé Leures La Binetti se fit porter au Parc pour aller de là chez elle à pieds, Milord alla chez lui pour s'habiller, et je suis allé à Vaux-hale où j'ai trouvé ~~encore~~ M. Malingan officier françois au quel j'avois ouvert ma bourse à Aix la Chapelle. Il me dit qu'il avoit à me parler, et je lui ai donné mon adresse. J'ai trouvé là un homme beaucoup trop connu nommé le chevalier Goudar, qui me parla beaucoup de jeu, et de filles, et le même Malingan me presenta comme un homme rare, et qui pouvoit m'etre très utile à Londres un ~~Lan~~ individu âgé de quarante ans à figure grecque sous le nom de Mister Frederic fils du feu Roi Theodore pretendu roi de Corse qui quatorze ans avant cette epoque étoit mort miserable à Londres un mois après etre sorti de prison où il avoit été detenu pour dettes dix ou sept ans. J'aurois mieux fait de ne pas aller à Vaux halle ce jour là.

Pour entrer dans l'enceinte nommée Vaux-Halle on payoit la moitié moins qu'on ne payoit à Ranelag-aus; mais les plaisirs qu'on pouvoit y prouver étoient grands. Bonne chere, promenade dans des allées obscures où on trouvoit des bosquets, et promenades dans des allées garnies de lanternes, on y voyoit pele-mele les plus fameuses beautés de Londres du plus haut jusqu'au plus bas rang.

Au milieu de tout de plaisirs je m'ennuyois parceque je n'avois pas une bonne amie au lit, et à table, et il y avoit déjà ~~huit~~ cinq semaines que j'étois à Londres. Ma maison étoit faite exprès pour que je puisse y tenir une maitresse avec toute la decence, le

Lord Pembrock avoit raison : ayant la vertu de la constance il ne me manquoit que cela pour être heureux. Mais comment trouver à Londres cette fille faite pour moi, et ressemblante pour le caractere à quelqu'une entre celles que j'avois tant aimé ! J'avois déja vu à Londres cinquante filles que tout le monde trouvoit jolies, et je n'en avois trouvé aucune qui m'eut entierement persuadé. J'y pensois continuellement. Il me vint une pensée bizarre, et je l'ai suivie.

Je suis allé parler à la vieille, qui étoit à la garde de ma maison, et la servante que je prayois me servant d'interprete, je lui ai dit que je voulois louer le second, ou le troisieme étage de ma maison pour avoir compagnie, et que malgré que j'en fusse le maitre je lui ferois present d'une demi-guinée par semaine. Je lui ai donc dit de mettre l'ecriteau à ma porte conçu dans ces mêmes termes, que je lui ai ecrit sur le champ. Second, ou troisieme appartement garni à louer à bonne adresse à une jeune demoiselle seule, et ~~tranquille~~ 16.re qui parle anglois, et françois, et qui ne recevra aucune visite ni dans le jour ni dans la nuit. La vieille angloise qui avoit vu le Balai se mit tout à rire quand ma servante lui expliqua l'ecriteau en anglois que j'ai cru qu'elle mourroit de la toux. Pourquoi rire vous tant ma bonne dame ? — Je vois pourquoi cet ecriteau a été fait exprès pour faire rire — Vous croyez donc qu'il ne se presentera personne pour louer l'appartement ? — Au contraire. J'aurai des filles toute la journée qui viendront voir ce que c'est. J'en choisirai l'embarras à venir. Dites moi seulement combien je dois demander par semaine — Ce sera moi qui fera le prix en parlant à la demoiselle. Songez que ces filles ne seront pas en si grand nombre, parcequ'je la veux jeune, parlant anglois, et françois, et qui plus est honnête fille, car elle ne doit absolument avec

voir aucune visite, pas même de son père, ou de sa mere.
— Mais il y aura toujours du monde attroupé à notre porte pour
lire l'écriteau — Tant mieux.

L'ecriteau fut mis le Lendemain, et comme la vieille me
l'avoit dit j'ai vu que tous les passans le lisoient et le relisoient
deux ou trois fois, puis ils alloient leur chemin en souriant.
Les deux premieres journées personne ne se presenta; mais le
troisieme jour Barbe est venu me dire que l'annonce de cet
ecriteau singulier se trouvoit dans le S. James cronicle, où
l'auteur de la feuille lui feroit un commentaire fort joli. Je
lui ai dit de me le porter traduit. Le glorieux disoit que
l'appartement au premier de la maison à l'ecriteau devoit ap-
partenir aux habiter le propriétaire des second, et du troisieme,
qui trouvoit par ce moyen le pouvoir une compagnie
agréable, et de son gout, sûr d'être reçu en forme de la con-
dition annexée au contract. Il disoit qu'il risquoit d'en être
la dupe, puisqu'il pouvoit trouver une fille fort jolie, qui
ayant obtenu l'appartement à très bon marché ne s'en ser-
voit que pour y aller coucher, et meme pour n'y aller qu'
une, ou deux fois par semaine, et qui pouvoit même re-
fuser la visite du propriétaire s'il l'avoit de la lui faire.

Cette glose très bien raisonnée me fit plaisir, car elle me
fournissoit des armes contre la surprise. Voila la raison que le
feuilles anglaises sont seduisantes: elles jasent sur tout ce qui
arrive à Londres, et elles ont le talent de rendre interessans
les bagatelles.

Milord Pembroke fut le premier qui vint me dire que mon e-
crit de mon ecriteau; puis Martinelli vint me dire que mon e-
criteau pouvoit me devenir peut être fatal, car à Londres
il y avoit des filles d'esprit, qui pouvoient venir exprès pour
me faire tourner la cervelle.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

La narration detaillée de toutes les filles qui viennent huit ou
dix jours de suite voir les deux appartemens, et aux quelles je les
ai refusés sous plusieurs pretextes ne vaut pas la peine d'etre é-
crite. Celles que j'ai rejetées me deplurent toutes, ala ca sans
dire; j'ai vu des vieilles qui se disoient jeunes, des coquines, de
gueuses, des impertinentes, jusqu'a ce qu'enfin j'ai vu paroitre
devant moi etant à table une fille de vingt deux à vingt quatre
ans, de la grande taille, vetue sans luxe, mais proprement,
d'une physionomie noble, et reservé, belle en tout point, à
cheveux noirs, et au teint pale, ~~qui n'etoit blanc~~. Elle
entre en me faisant une tres humble reverence, qui me force
à me lever; elle me prie de rester à table, et pour me forcer
à y rester, elle accepte un siege. Je lui offre des confitures, car
elle m'avoit déjà frappé, et elle refuse tout tres modestement.
Elle me dit, non pas en françois comme elle avoit debuté,
mais dans l'italien le plus pur qu'on puisse parler, et sans au-
cun accent etranger qu'elle prendroit une chambre au troi-
sieme, et qu'elle esperoit que je ne la lui refuserois pas, car elle
croyoit d'etre encore jeune, et qu'elle n'auroit aucune difficulté
à observer les autres condition — Vous etes la maitresse de ne
vous servir que d'une chambre; mais tout l'appartement vous
appartiendra — Malgré que l'ecriteau dise à bon marché tout
l'appartement seroit toujours trop cher pour moi, car je ne peux
depenser pour me loger que deux ecus par semaine — C'est
precisement le prix que j'avois fixé à tout l'appartement, et ~~six~~ quatre
pour le second; ainsi vous voyez, Mademoiselle, que vous etes la
maitresse de tout l'appartement. La servante de la maison
vous fera tout le service de la chambre, et elle vous procure-
ra fidelement la necessaire pour votre nourriture, et elle fera
blanchir votre linge. Elle fera aussi vos petites commissions pour
que vous ne soyez pas obligée de sortir pour des bagatelles de rien.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je donnerai donc congé à ~~Je dois donc quitter~~ me repondit elle ma servante, et je n'en suis pas fachée, car elle me volait rien que des sous, mais c'étoit toujours trop pour mon e= conomie; et je dirai à la votre ~~Je dirai donc à la votre~~ ce qu'elle doit m'acheter tous les jours pour ma nourriture sans jamais excéder, lui donnant ~~de lui donner~~ dix sous par semaine pour ses peines — Elle sera contente. Je peux même vous recommander à la femme de mon cuisinier, qui pourra vous fournir à diner, et à souper pour le même ar= gent que vous dépenseriez en envoyant chercher à manger de= hors — Je crois que cela n'est pas possible, car je suis honteuse à vous dire ce que je dépense — Quand vous ne dépenserez que deux sous par jour, je lui dirai de ne vous donner que pour deux sous. Je vous prie de n'être pas honteuse d'avoir la vertu de me= surer votre dépense avec vos forces. Je vous conseille de vous conformer à la nourriture ~~mettre en pension~~ que vous pourrez avoir de ma cuisine, où on ne sait que faire de ce qui reste; et je vous promets de ne pas m'en mêler. Je vous recommanderai seulement, et j'espere que vous ne trouverez pas mauvais que je m'intéresse à vous. Attendez un moment, et vous verrez comment tout cela ira naturellement.

J'appelle alors Clairmont, et je lui dis de faire monter la servante, et la femme du cuisinier. Dites moi, ai je dit à celle-ci ~~la femme du cuisinier~~, pour combien d'argent par jour vous pouvez donner à manger à une personne à diner, et à souper dans la chambre à cette demoiselle qui n'est pas riche, et qui ne veut manger que pour vivre — Je pourrois la bien nourrir à très bon marché, car vous manger presque toujours seul, et vous faites faire à manger pour quatre — Fort bien. J'espere donc que vous nourrirez bien la ~~cette demoiselle~~ pour l'argent qu'elle vous dira qu'elle veut dépenser. — Je ne peux dépenser que cinq sous par jour — Et pour cette cinq sous par jour je vous nourrirai.

BNF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

J'ai dit à la servante de faire d'abord ôter l'écriteau, et de servir tout le nécessaire dans les chambres qu'il lui plaira d'occuper au Troi= sième. Elle me dit d'abord qu'elle n'en allerait, qu'elle ne sortoit que pour aller à la messe les jours de fête à la chapelle du minis= tre de Bavière, et une fois par mois pour aller chez la personne qui lui donnoit trois guinées pour vivre. Je lui ai répondu qu'elle étoit la maîtresse de sortir sans en rendre compte à personne. Elle finit par me prier de ne jamais conduire personne chez elle, d'ordonner à la portière de ne jamais permettre à qui que ce soit de monter chez elle; et de dire même qu'elle ne la connoissoit pas si quelqu'un se présentoit pour demander d'elle. Je l'ai assu= ré que l'ordre seroit donné, et elle partit en me disant qu'elle alloit d'abord revenir avec sa fille. Elle s'est arrêtée chez la vieille pour payer la semaine, et pour en recevoir la quittance. Après son départ j'ai ordonné à tous mes gens d'avoir pour cette fille toute la déférence, et toutes les complaisances imaginables, car ce qu'elle m'avoit confié m'obligeoit à avoir pour elle tous les égards. J'apren qu'elle étoit venue, et partie en chaise, et cela me sur= prend un peu. La vieille me fit dire de prendre garde à l'attrape

— Quel attrape? Je ne risque rien. Si elle est rage, et si j'en deviens amoureux, tant mieux: c'est ce que je désire. Il ne me faut que huit jours pour la connoître dans l'ame. Quel nom vous a-t-elle donné? — Je vois la Mistriss Pauline. Elle est arrivée ici fort pale, et elle est partie toute enflamée.

Mes satisfait de cette trouvaille, je me sens content. Je n'avois pas besoin de femme pour satisfaire à mon tempera= ment; mais d'aimer, et de reconnoître dans l'objet qui m'inté= ressoit beaucoup de mérite tant à l'égard de la beauté, comme à celui des qualités de l'ame; et mon amour naissant gagnoit en force, si je prévoyois que la conquête devoit me coûter des soins. Je mettois la possibilité de la non-réussite dans la ligne des impossibles: je savois qu'il n'y a pas de femme au monde qui puisse résister aux soins aidés, et à toutes les attentions

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

d'un homme qui veut la rendre amoureuse. ~~C'étoit sait, mais je gageois toit bien cette ruse, et je n'ai été que bien aise de la voir.~~

Je suis allé à la comedie; et lorsque je fus de retour à la maison la servante me dit que madame avoit pris un cabinet sur le derriere, qui ne pouvoit être que le gite d'un domestique; mais que malgré cela elle s'y étoit arrangée en se passant de vider la grande male, car il n'y avoit qu'une petite table, quatre sieges, et point de comode. Elle avoit soupé, et bu de l'eau, et elle l'avoit priée de dire à la cuisiniere, que la soupe, et un plat lui suffisoit; elle lui avoit répondu qu'il falloit prendre ce qu'elle donnoit, et qu'elle, la servante, mangeroit le reste. Elle s'étoit après cela disposée à écrire, et lorsqu'elle l'a laissée, elle s'est enfermée — Que prend elle le matin? — Je lui ai demandé, et elle me dit qu'elle ne mangeoit qu'un peu de pain — Tu lui diras demain matin, que la coutume de cette maison est que le matin la cuisiniere fait present du dejeuné à tous ceux qui y habitent soit qu'ils veuille du café, ou du the, ou une soupe; et dis lui que si elle refusoit ce cadeau, cela pourroit me deplaire; mais tu ne diras pas que je t'ai ordonné de la lui dire. Voila une couronne pour toi que je te donnerai toutes les semaines pour que tu ayes pour elle toutes les attentions. Avant de me coucher je te donnerai un billet que tu lui porteras demain matin, dans lequel je la prierai de quiter le cabinet pour prendre une chambre où elle sera plus comodement.

Je lui ai écrit de façon qu'elle se vit obligée à se loger dans une grande chambre; mais elle se tint sur le derriere. Elle me dit aussi qu'elle avoit accepté le dejeuné du café au lait. Devant de la faire diner, et souper avec moi, je m'habillai pour aller lui faire une visite, et pour lui demander ce plaisir d'une façon qu'elle ne put pas me le refuser, lorsque Clairmont m'annonça la jeune Cornelis qui desiroit de me parler. Je l'ai reçue en riant, et la remerciant de la premiere visite depuis six semaines que nous étions à Londres — Maman ne m'a jamais permis de venir; ~~Je n'en puis plus.~~ ~~Donne-moi malgré elle, je n'en puis plus, je meurs pour~~ ~~Donne-moi~~ finis cette lettre, et vous y trouverez quelque chose qui vous surprendra. C'est elle même qui vient de l'écrire à ma presence. Je l'ouvre, et je trouve ceci.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

" Un Bedeau leger a attendu le moment que ma porte étoit ouverte, entra
" chez moi, et m'arreta. J'ai dû le suivre, et je suis en prison chez lui; mais
" si aujourd'hui je ne donne pas caution il me conduira ce soir à la vers:
" table prison de Kings-bench. Cette caution est de 200 pieces que je
" dois pour une Lettre de change echue, et que je n'ai pas pu payer.
" Faites moi sortir d'ici d'abord, mon bienfaiteur ami, car je peux
" avoir demain le malheur de voir plusieurs autres creanciers qui me
" feront écrouer, et pour lors mon precipice sera inevitable. Compe:
" chez ma porte, et celle de mon innocente famille. Inquiete d'e:
" tranger vous ne pouvez pas me cautionner; mais vous n'avez qu'
" à dire un mot à un chef de maison, et vous le trouverez prêt.
" Si vous avez le tems de parler où je suis, venez, et vous sauvez que
" si je n'avois pas signée la Lettre de change je n'aurois pas pu
" donner le bal, car j'avois toute la vaisselle, et la porcelaine en
" gage. Mon fils a l'adresse de la maison où je suis detenue.

Determinée à la laisser perir, je prens la plume, et je lui écris en peu de mots, que je la plaignois, que je n'avois pas le tems d'aller la voir, et que j'avois honte à prier mes amis de se rendre caution en j'agissant d'une Lettre de change echue dont le payement ne pouvoit pas honnetement être mis en contestation. Je cachete la Lettre, je la donne au jeune homme, qui court me laisser l'adresse de la maison du Bedeau, et que je reprise. Il s'en va triste avec un domestique qui l'attendoit à ma porte.

Je dis à Clairmont de monter chez mistriss Pauline pour lui demander si je pouvois aller la voir. Elle me fait dire que j'en etois le maitre; j'y monte, et je la trouve bien logée ayant sur une table des livres, et le necessaire pour écrire, et sur la co: mode des nippes qui n'indiquoient ni misere, ni même un certain besoin. C'est elle qui commence par me dire qu'elle etoit infini: ment sensible aux bontés que j'avois pour elle, et je lui reponds sans façon, que c'étoit moi qui avois besoin des siennes — Que puis-je faire, monsieur, pour vous demontrer ma reconnoissance? — Vous gener, Madame, m'honorant de votre compagnie à table toutes les fois que je n'aurai pas du monde; car quand je suis seul je mange

comme un loup, et ma santé en souffre. Si vous ne vous sentez pas
disposée à me faire ce plaisir, vous m'excuserez, si je vous l'ai de=
mandé, mais les avantages, que je vous ai procurés chez moi, ne
diminueront pas à cause de cela votre refus — J'aurai l'
honneur, monsieur, de manger avec vous toutes les fois que
vous serez seul, et que vous me le ferez dire. La seule chose qui me
déplait est que je ne suis pas sûre que ma compagnie puisse vous
être utile, ou pour le moins vous amuser — Fort bien, Madame,
je vous suis reconnoissant, et je vous assure que vous ne vous repenti=
rez jamais d'avoir eu pour moi cette complaisance. J'espere même
que ce sera moi qui vous amusera. Vous m'avez hyer inspiré l'in=
terêt le plus vif. Nous dinerons à une heure.

Je ne me suis pas assis, je n'ai pas regardé les livres, je ne lui ai pas
demandé si elle avoit bien dormi: la seule chose que j'ai remarqué
fut qu'en entrant dans la chambre je l'ai trouvée pâle, et qu'elle
avoit les yeux d'écarlate, quand je l'ai quittée.

Je suis allé me promener au Parc amoureux d'elle, et dans la
ferme resolution de faire tout au monde pour l'obliger à m'aimer,
decidé à ne rien vouloir de la complaisance. Ma curiosité de savoir
qui elle étoit etoit extreme, sûrement elle ne pouvoit etre qu'ita=
lienne; mais je m'étois promis de ne l'importuner avec la moin=
dre interrogation, idée romanesque; mais qui vient dans l'esprit d'
un homme qui pense à employer tous les moyens possibles de se
captiver le coeur d'un objet inconnu, et qui l'interesse beaucoup.
De retour à la maison, Pauline me descendit sans que je
l'aie avertie; et cette attention me plut; aussi l'en ai je remerciée
vivement: ayant devant nous une demie heure, je lui ai de=
mandé si elle étoit contente de sa santé; et elle me repondit que
la nature lui avoit donné une si heureuse constitution qu'elle n'avoit
jamais dans toute sa vie eu la moindre indisposition, que sur mer ou
la mer lui revoltoit l'estomac — Vous avez donc voyagé sur mer?
— Cela doit être, car l'Angleterre est une ile — Vous avez raison; mais
je pouvois vous supposer anglaise — C'est encore vrai.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Sur la table devant le canapé, où nous étions assis, il y avoit un echiquier ouvert, et Pauline maniant les pions, je lui ai demandé si elle connoissoit ce jeu — Je le joue, et même bien à ce qu'on m'a dit — Et moi mal. Jouons donc. Mes defaites vous amuseront.

Nous commençons, et Pauline au troisieme coup me donne echec et mat; mon Roi attaqué ne peut plus ni se couvrir, ni se retirer. Elle rit. Nous recommençons, et elle me donne echec, au cinquieme, et pour lors elle m'enchante en riant de tout son coeur. Je flatte alors mon a= mour naissant en regardant dans son rire combien ses dents etoient parfaites, combien sa physionomie étoit plus belle, et combien son ame susceptible de tout de gayeté pouvoit être heureuse. Je me rejouis en songeant que j'y contribuerois de toutes mes forces. Nous enta= mons la troisieme partie que Pauline negligea, et nous la quitons pour aller nous mettre à table; mais à peine sommes nous assis que Sophie annonca Miss Cornelis avec madame Rancour. Allez dire que je dine, et que je ne sortirai de table que dans trois heures, et qu'elles peuvent donc s'en aller; mais une minute après voila la petite Sophie qui monte par force, et qui vient en courant se mettre à genoux devant moi fondant en larmes, et ne pouvant pas pro= ferer, car les sanglots l'etouffoient. Touché à ce triste tableau, je la prens sur mes genoux, je seche ses pleurs, je l'appaise en lui disant que je savois ce qu'elle vouloit, et en l'assurant que je ferois tout ce qu'elle desiroit. A ces mots Sophie passe de la tristesse à la joye re= flechie, elle m'embrasse en m'appellant son pere, son tendre pere, elle m'arrache des larmes, je lui dis que je ferois tout après dîner, et qu'elle m'encourageroit en dinant avec moi. Sophie alors va em= brasser Pauline, qui pleuroit aussi sans savoir pourquoi, et nous commençons à dîner. Sophie me prie de faire donner à dîner à Madame Rancour, à laquelle sa mere avoit defendu de monter chez moi.

Mais tout ce que Sophie me dit à ce dîner, où Pauline toute etonnée ne faisant qu'ecouter ne dit jamais le moindre mot, me surprit. En rai= sonnant, comme si elle avoit eu l'age de vingt ans, elle ne fit que condam=

ner la conduite de sa mere, et s'appeller malheureuse de ce que son devoir l'obligeoit à dépendre d'elle, et à faire aveuglement tout ce qu'elle lui ordonnoit — Tout de bon ne l'aimes donc pas — Comment l'aimerois-je si elle me fait toujours peur? Je la crains — Mais d'où partivent donc tes larmes avant dîner? — De la pitié que toute notre famille me fait. Des paroles qu'elle me dit qu'il n'y avoit que moi qui pût vous attendrir; qu'elle n'esperoit qu'en moi — Et tu étois sûre que tu me persuaderois — Je le croirois en me souvenant de ce que vous m'avez dit à la Haye Ma mere elle dit que je n'avois alors que trois ans, tandis que je sais que j'en avois cinq. Ce fut elle qui m'ordonna de vous parler sans vous regarder; mais vous l'avez confondue. Tout le monde lui dit que vous étes vraiment mon pere, et à la Haye elle me l'a dit elle même; mais ici elle m'a dit que je suis fille de M. de Montgarnis — Mais, ma chere Sophie, ta mere se fait du tort, et elle t'insulte, puisqu'elle veut te faire passer pour batarde tandis que tu es fille legitime de Pompeati danseur, qui s'est tué à Vienne, et qui lorsque tu es née vivoit avec elle — Si je suis fille de ce Pompeati, vous n'étes donc pas mon pere? — Non vraiment, car tu ne peux pas étre fille de deux peres — Mais comment donc vous ressemblois-je tant? — Par hazard.

Pauline que ces dialogues ravissoient ne lui parla que des peu; mais elle lui donna des baisers à tout moment. Elle me demanda si c'étoit mon epouse, et lui ayant repondu qu'oui, elle l'appella la chere maman, ce qui la fit beaucoup rire. Au dessert je lui ai donné quatre billets de banque de cinquante piéces chacun, en lui disant qu'elle pouvoit en faire present à sa mere; mais que c'étoit à elle que je les donnois. Moyennant cette somme, ma chere Sophie, ta mere pourra aujourd'hui aller coucher dans sa chambre — Dis lui que c'est à moi que vous les

donner, car je n'oserois pas le lui dire moi même — Ma chere en=
fant, je ne peux pas lui écrire cela, car j'insulterois à sa dou=
leur. Entens tu cela? — Oui: très bien — Tu peux lui dire que tou=
tes les fois qu'elle t'enverra diner, ou souper avec moi elle me
fera un vrai plaisir — Ah! écrivez cela; je vous en prie. Ma
chere maman, dit-il regardant Mlle Pauline, priez mon papa d'écrire cela; et je dinerai avec vous
très souvent.

Pauline alors n'ayant de toutes ses forces, et m'appellant mari,
me pria serieusement d'écrire ces quatre mots sur un papier
volant, qui certainement ne pouvoient que faire connoitre à
la mere que j'aimois Sophie, et augmenter la consideration qu'elle de=
voit avoir pour elle; et j'ai cedé. Sophie partit avec la joye
dans l'ame après nous avoir couverts de baisers.

Il y a bien long tems que j'en'ai tant ri, me dit Pauline, et je
ne crois pas d'avoir fait dans toute ma vie un plus agreable
diner. Cette fille est un bijoux très rare; et la pauvre petite
est malheureuse. Elle ne le croit pas si j'étois sa mere.

Je lui ai dit alors qui elle étoit, et les raisons que j'avois de
donner des marques de mepris à sa mere — Je vis de ce qu'elle
lui diroit qu'elle vous a trouvé à table avec votre femme — Elle
ne le croira pas, car elle sait trop bien que le mariage est un
sacrement que j'abhorre — Pourquoi? — Parceque c'est le tom=
beau de l'amour — Pas toujours

Pauline soupira en baissant ses beaux yeux, et en tournant le pro=
pos sur matiere differente. M'ayant demandé, si je comptois de
faire un long sejour à Londres, et lui ayant repondu que je com=
ptois d'y passer neuf mois, j'ai cru de pouvoir lui faire la mê=
me question, et elle me repondit qu'elle n'en savoit rien, car
le retour à la patrie dependoit d'une lettre — Oserai je vous de=
mander quelle est votre patrie? — Je prevois que je n'aurai pas
des secrets pour vous pour peu que vous en ayez curieux; mais de grace
laissons passer quelques jours. Je n'ai commencé à vous connoitre

qu'aujourd'hui, et d'une façon qui vous rend bien respectable à mon esprit. — Je me trouverai très flatté, si je peux me gagner votre estime ; mais pour le respect je ne l'aime pas trop, car il exclue l'amitié. J'aspire à la vôtre, et je vous avertis que je vous ferai des pièges pour la conquérir — Je vous crois trop habile à cette chasse, et je dois vous prier de m'épargner. Une grande amitié que je pourrois concevoir pour vous me rendroit douloureuse la séparation, qui peut arriver tous les jours, et que je dois désirer.

Nous terminames notre partie, et après elle me demanda permission de monter chez elle. J'aurois passé toute la journée avec elle très volontiers, car je n'avois guere connu des femmes douées de maniere plus douces. J'ai passé le reste de la journée chez la Binetti, qui me demanda d'abord des nouvelles du Lord Penbrok. Elle étoit fachée. C'est un homme abominable, me dit elle, qui veut une nouvelle femme chaque jour. ~~Il lui dit~~ Comment trouves tu cela ? — Je suis jaloux de toutes les heures qu'il a de pouvoir l'obtenir — Il l'a parceque les femmes sont sottes. Il m'a attrapée parceque'il m'a surprise chez toi. Sans cela il ne m'auroit jamais eue. Turis ! — Je vois, parceque s'il t'a eue, tu l'as eu aussi, ainsi c'est egal — Ce n'est pas egal : tu ne sais pas ce que tu dis.

A huit heures je suis rentré chez moi, et Pauline descendit d'abord. La servante executoit son ordre. Elle l'avertissoit d'abord. Si Pauline, me disois-je, a formé le projet de me rendre amoureux par des attentions, nous sommes d'accord, et notre affaire est faite. Nous nous mimes à table à neuf heures, et y restames jusqu'à minuit. Je lui ai fait des contes pour rire. Elle me dit en me quittant que je lui ferois trop oublier ses malheurs.

Milord Pembrock vint le lendemain dejeuner, et me faire compliment sur l'écriteau Até. Il s'avoua curieux de connoître ma locataire ; mais je lui ai dit que cela n'étoit pas possible parceque c'étoit une solitaire par gout, qui ne me souffroit que parceque elle ne pouvoit pas autrement. Il n'insista pas. Je lui ai dit que la

52 Binetti detestoit son inconstance, et cela l'a fait vivre — Dinez vous chez vous aujourd'hui? — Non Milord — J'entens tout.

Martinelli vint me faire vivre en me lisant en italien trois ou quatre annonces dans le gout du mien qui étoient sur un adversaire de la cité. Des plaisans avoient parodié le mien. Un disoit qu'il avoit un appartement vide convenable à une femme jeune et jolie qui se marieroit de son mari, parce qu'il trouveroit mauvais qu'elle l'eut fait cocu le lendemain de ses noces, il nommoit la maison ou l'appartement étoit, et il disoit que la fugitive ne payeroit que six sceling par semaine; mais que pour cet argent elle auroit sa table, et le maitre de la maison qui coucheroit avec elle toutes les nuits. Les autres affiches étoient tous dans ce gout là, et indecens. On abuse extrêmement à Londres de la liberté de la presse. Martinelli ne m'a rien dit sur ma locataire. C'étoit un dimanche; je l'ai prié de me conduire à la messe chez l'envoyé de Baviere. Je croyois d'y voir Pauline; mais je ne l'ai pas vue. Elle alloit se mettre, comme elle me le dit après, dans un endroit ou on ne pouvoit pas l'observer. L'eglise étoit remplie de monde, et Martinelli me montra des Lords, et de ladis, qui étoient catholiques, et qui ne l'en cachoient pas.

Un laquais de la Cornelis me remit un billet dans le moment que j'entrois. Elle me disoit qu'elle pouvoit sortir sans rien craindre tous les jours de fete, et qu'elle desiroit de venir dîner avec moi. Je lui ai dit d'attendre. Je suis d'abord allé chez Pauline pour savoir si elle vouloit dîner avec la Cornelis, et elle me dit qu'elle n'avoit aucune difficulté d'abord qu'elle ne conduisoit pas avec elle des hommes. Je lui ai donc écrit de venir sans hommes. Elle vint avec Sophie, qui pour le coup sans aucun menagement se tint toujours entre mes bras. La Cornelis genée par la presence de Pauline elle me prit à part pour me

parler de la reconnoissance jusqu'aux larmes, et pour m'informer de plusieurs idées chimeriques qui voulaient dans la tete faites pour la faire devenir riche en peu de tems. Sophie fut l'arme de notre dîner. Je n'ai pu m'empecher de dire à la Cornelis que Pauline etoit une dame etrangere a laquelle je louois un appartement — Ce n'est donc pas votre femme? me dit Sophie — Non; je ne suis pas si heureux: j'ai badiné — Dans ce cas là je veux coucher avec elle? — Quand? — Quand maman me le permettra — Il faut voir, lui dit la mere, si maman le veut — Elle est sûre de moi, dit Pauline en l'embrassant. — Eh bien, Madame, je vous la laisse donc; je reviens la Rancour la prendre demain matin — Il suffit, lui dis-je, demain à trois heures. Elle dinera avec nous. — Sophie alors alla donner à sa maman mille baisers. Cette femme ne connoissoit pas le plaisir qu'on ressent à se faire aimer.

Après le depart de la Cornelis, j'ai demandé à Pauline, si elle vouloit aller se promener quelque part avec la petite, et moi aux environs de Londres, où personne ne nous verroit, et elle me repondit qu'elle devoit avoir la prudence de ne pas sortir en compagnie de quelque sorte, ainsi nous passames toute la journée chez nous sans point du tout nous ennuyer. Sophie chanta des airs italiens, françois, et anglois, qu'elle se savoit accompagner si elle avoit eu un clavecin. Elle chanta des duos anglois avec Pauline, qui me firent le plus grand plaisir. Nous soupames avec la meme gayeté, et vers minuit je les ai conduites au troisieme en disant à Sophie que je monterois pour dejeuner avec elle sous condition qu'elle m'attendroit au lit, car j'avois envie de voir si au lit elle etoit si jolie qu'habillée, et elle me promit de m'attendre. Je n'ai pas osé prier Pauline de me faire la même politesse. Aussi l'ai-je trouvée à huit heures du matin déjà levée quoiqu'en grand negligé.

Sophie toute nüe se cacha sous la couverture quand elle

me vit paroître ; mais d'abord que je me mis jetté sur le lit, près d'elle, et que j'ai commencé à la chatouiller, elle mis dehors son minois, que j'ai couvert de baiser, et je me mis ravi des droits de père pour voir entièrement comme elle étoit faite par tout, et pour après maudir à tout ce qu'elle avoit, ~~de qui j'étois par avance mis épris~~ qui étoit encore très verte. ~~bien contraire très aigre, et quelque fois bien faite~~, elle étoit très petite mais faite à ravir. Pauline me vit lui faire toutes ces caresses sans me supposer l'ombre de malice ; mais elle se trompoit. Si elle n'avoit pas été là la charmante Sophie auroit dû éteindre d'une façon ou de l'autre le feu que ses petits charmes avoient allumé dans son papa.

Très content d'elle, je lui ai dit de se lever, et nous déjeuna mes fort gayement. J'ai passé toute la matinée ainsi avec ces objets agreables à mon coeur, et après dîner la Rameur étant venue prendre la petite je mis resté avec la grande Pau: line, qui commençoit à me fouler d'importance. Je ne l'avois pas même pas encore non seulement embrassée, mais prise par les mains. Ainsi près d'elle après le départ de ma fille, je lui ai pris une main, lui colant ~~la~~ mes lèvres dessus, et lui demandant si elle étoit mariée ; elle me dit qu'oui. Connoissez vous, lui dis-je, l'a= mour maternel ? — Non ; mais je me le figure assez bien. J'ai un mari, qui n'a pas encore couché avec moi — Est il à Londres ? — Non. Il est fort loin d'ici. Je vous prie n'en parlons pas — Dites moi seulement, il quand je vous reverrai, ce sera pour al= ler le rejoindre — Oui. Je vous assure, que à moins que vous ne me donniez congé, je ne sortirai de chez vous que pour voir le de l'Angleterre, et je ne sortirai de cette île heureuse que pour aller être heureuse moi même dans ma patrie avec le mari que je me suis choisi.

Ma charmante Pauline, je resterai ici malheureux, car

je vous aime, et je crains de vous déplaire en vous en donnant les plus tendres démonstrations — Hélas ! je vous prie de vous dominer, car je ne suis ma maîtresse ni pour me livrer à l'amour, ni pour y résister, si vous ne m'épargnez pas — je vous obéirai ; mais je languirai. Comment puis-je être malheureux ayant le bonheur de vous plaire — J'ai des devoirs, mon cher ami, auxquels je ne peux passer pour dessus qu'en me devenant méprisable — ~~Non Monsieur je dépit pour pour~~ ~~si à vous exposer à jamais je jugeais plus je dirais de vous~~ ~~je serais de vous de vous~~ ~~à la même~~ — Je me croirais le plus traître, le plus affreux de tous les hommes, le plus indigne d'être aimé d'une femme digne de l'être, si je pouvais lui diminuer de mon estime parce qu'elle ferait son bonheur ~~en~~ cédant à un penchant que moi-même je lui aurais inspiré — Eh bien. Je ne vous en crois, non plus, pas ~~ca~~ pable ; mais modérons nous ~~en~~ songeant que nous pouvons peut être nous voir obligés à nous séparer demain. Avouez que notre séparation serait bien plus douloureuse. Si vous n'en convenez pas c'est une marque que votre amour n'est pas de la nature du mien — De quelle nature est donc l'amour que j'ai eu le bonheur de vous inspirer ! — Il est tel que la jouissance ne me semble que l'accessoire — Quel est donc le principal ! — Vivre ensemble dans l'accord le plus parfait — C'est un bonheur que je possède, et que vous possédez. Nous en jouissons tous les deux du matin au soir. Pourquoi ne pouvons nous pas aussi être indulgents avec l'accessoire, qui ne nous occupera que quelques moments, qui nous laissera dans nos âmes ainoureuses une paix, et une tranquil=

lité qui nous sont nécessaires? Avouez aussi que cet accessoire est de nourriture à l'heureuse consistence du principal — J'en conviens; mais aussi convenez que cette nourriture lui est le plus souvent mortelle. — On ne peut pas le croire, ma chere amie, quand on aime bien; et je suis dans ce cas là. Pouvez vous croire vous, qu'en m'ayant rendue, et amoureuse entre vos bras, vous m'aimeriez moins après? — Non je ne le crois pas: et c'est precisement à cause de cela que je crains de me rendre le moment de la separation desesperant — Je dois ceder à votre puissante dialectique, ma charmante Pauline. J'ai envie de voir avec quoi vous nourrissez votre esprit sublime. J'ai envie d'examiner vos livres. Voulez vous que nous montions? Je ne sortirai pas — Avec plaisir; mais vous allez être attrapé — De quelle façon? — Allons.

Nous montons; je vais à ses livres, et je les trouve tous écrits en portugais, excepté Milton anglais, l'Arioste italien, et les cahiers de la Bruyere françois — Tout cela, ma chere Pauline, me donne une idée avantageuse de vous; mais pourquoi cette preference à Camoens, et à tous ces autres portugais? — Parceque je suis portugaise — Vous portugaise? Je vous ai cru italienne: à votre age vous savez cinq langues, car vous devez aussi parler espagnol — Cela s'entend — Quel est votre éducation? — J'ai vingt deux ans; mais je savois les langues à dix huit — Dites moi qui vous etes. Dites moi tout — Tout, et dans l'instant, me confiant en vous sans nulle crainte, car si vous m'aimez vous ne pouvez que me faire du bien — Et qu'est ce que tous ces cahiers manuscrits? — Mon histoire, que j'ai ecrite ici. Attendons nous.

Bd IX

1763

" 1er Aoust (page 87)

" 10 " (. 90)

Chap. IX

Tome VIII

(orig. chap. III)

pages 57 à 91

BnF MSS

(ne diffère pas sensiblement de 1902.)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je suis la fille unique du malheureux comte de X-o que Carvalho Oeiras fit mourir en prison après l'attentat à la vie du roi qu'on attribua aux jesuites. Je ne sais pas si mon pere étoit coupable ou non, mais je sais que le ministre tyran n'a osé ni lui faire faire son procès ni faire confisquer ses biens, dont je suis maitresse, mais dont je ne pourrai jamais jouir que retournant à la patrie.

Ma mere me fit élever au couvent sous la conduite de sa soeur qui en étoit abbesse, et qui me donna toute sorte de maitres: entre autres un italien natif de Livourne, homme savant qui en six ans m'apprit tout ce qu'il se crut permis de m'apprendre. Je ne le trouvois avare à satisfaire à mes questions que quand elles regardoient la religion; mais je voyois sa reserve. Sa prudence, bien loin de me deplaire, je peux vous assurer qu'elle me le faisoit chérir d'avantage, car il me permettoit, et même il me fournissoit matiere à penser.

Après la mort de mon pere, j'avois dix huit ans quand mon aïeul me fit sortir du couvent malgré que je me fusse declarée que j'y demeurois avec plaisir jusqu'à ce que l'occasion de me marier se fut presentée. Je me sentois tendrement attachée à ma tante, qui après la mort de ma mere feroit tout ce qui dependoit d'elle pour me rendre moins sensible à la perte que j'avois faite. Ma sortie du couvent fut l'époque qui decida de toute la destinée de ma vie: si ma volonté y a eu part, vous voyez que je ne peux me repentir de rien.

58 Mon aïeul me mit chez la marquise de X^o sa belle soeur, qui me céda la moitié de son hôtel. On me donna une gouvernante, de laquelle je devois dépendre, une sougouvernante, une noble demoiselle de compagnie, femmes de chambre, et pages, qui étoient tous à mon service; mais qui ne dépendoient pas moins pour cela de ma grande gouvernante. Mais c'étoit une très honnête femme.

Un an après mon apparition dans le monde, mon aïeul vint me faire une visite pour me dire, ma gouvernante se trouvant présente, que le comte H me demandoit pour épouse de son fils qui devoit arriver de Madrid dans ce jour là — Que lui avez vous répondu? mon cher papa — Que ce mariage ne pouvoit que plaire à toute la noblesse, et obtenir la plus ample approbation du roi, et de toute la famille royale — Et on n'en doute pas — Mais moi, et qu'il me plaira? — On n'en doute pas — Mais moi, j'en doute: ainsi nous verrons — Vous vous connoîtrez avant de conclure; mais cela ne pourra faire naître aucun obstacle à la conclusion — Je le désire, et je l'espère.

Après son départ, j'ai dit à ma gouvernante que je ne consentirai jamais à me donner à un homme, dont je n'aurois pas connu d'avance le caractère. Elle ne me répondit pas; et quand je l'ai vivement excitée à me dire, si j'avois raison de penser ainsi, elle me répondit que sur cette matière, elle ne me diroit jamais son avis. C'étoit me le dire. Je me suis trouvée aussi que ma gouvernante pensoit comme moi. Le plus tard que le lendemain, je suis allée faire une visite à ma tante l'abbesse, qui après avoir entendu l'affaire me dit qu'il étoit à désirer que le comte me plût, et que je lui plusse; mais que quand même nous nous déplairions il y avoit apparence que ce mariage se feroit, car elle

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

croïoit savoir que le projet venoit de madame la princesse du Bresil qui favorisoit le comte H.

Ainsi prevenue, je suis retournée chez moi determinée à ne jamais donner mon consentement à aucun mariage auquel je ne trouverois toutes mes convenances.

Quinze jours après, le jeune comte H arriva, mon aïeul me le presenta accompagné de son pere plusieurs dames se trouvant dans l'assemblée. On ne parla pas du mariage; mais on fit pour lui beaucoup le nouveau arrivé des pays étrangers, et des moeurs des autres nations européennes. J'ai ecouté tout avec la plus grande attention sans presque jamais ouvrir la bouche. Ayant fort peu d'experience du monde je n'étois pas dans le cas de juger de mon futur pretendu en force de comparaison; mais il me sembloit impossible que cet homme pût aspirer à plaire à une femme, et qu'il pût arriver que je dusse un jour lui appartenir. C'étoit un vicomte prevenant, fête, et devot jusqu'à la superstition, laid, et mal bati, et malgré cela fat à un point qu'il n'eut pas honte de debiter à l'assemblée, avec un air dedaigneux, plusieurs bonnes fortunes galantes qu'il avoit eu en France, et en Italie.

Je suis retournée chez moi esperant de lui avoir déplu, et huit jours de silence me confirmerent dans cet espoir; mais on me detrompa. C'etoit chez ma grande tante qui m'invita à dîner que mon aïeul en compagnie des H pere, et fils me presenta me priant le tout l'appellant mon futur epoux, ce dernier dit assez poliment de nommer le jour, et l'heure que je signerois le contract de noces. Je lui ai répondu, pas trop poliment, que je lui ferois connoître le jour, et l'heure quand j'aurois decidé de me marier. Après le caffé, je me suis retirée.

BNF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

60 Quelques jours s'étant écoulés après cette scene sans que je visse personne, je me flattois qu'on ne me parleroit plus de ce mariage lorsque ma gouvernante me fit dire que le pere un tel etoit dans sa chambre, et desiroit de me faire sa re= verence. J'y fus dans l'instant. C'etoit le confesseur de la princesse du Bresil, qui après bien des detours me dit que S. A. R. me feroit compliment sur mon futur mariage avec Le comte H. Je lui ai repondu modestement qu'il n'y avoit La dessus rien de decidé, car je ne pensois pas encore à me marier. Il me dit gaiment qu'à mon age j'avois le bonheur de n'etre obligée à penser à rien, et de laisser ce soin à ceux qui m'aimoit, et des quels j'etois heureuse de dépendre, et que cela etant ma decision ne devoit que l'affermir un moment. Mes repliques à ses raisonnemens ne furent que des sourires; mais prevoyant la guerre qu'on me feroit, je suis allée dans le jour suivant en compagnie de ma gouvernante chez ma chere tante l'abbesse, qui dans ma detresse ne pouvoit pas me refuser son conseil. Ce conseil ne pouvoit regarder que ma conduite en consequence, car j'ai commencé par lui dire sans detour que je ne consentirois jamais à ce mariage.

Elle me répondit qu'on lui avoit presenté Le comte, et qu'à la verité elle l'avoit trouvé insoutenable; mais qu'elle craignoit qu'on ne trouvat Le secret de m'y forcer.

La sensation que me causa cet avertissement fut si forte que je ne me restant pas La force de repliquer, j'ai parlé de toute autre chose jusqu'à la fin de ma visite. Mais de retour à la maison, j'ai pris Le plus extraordinaire de tous Les partis sans con= sulter personne. Ma gouvernante ne voulant pas s'en mê= ler, je ne voyois avec moi que des imbecilles.

Ler, je me suis enfermée dans mon cabinet, et j'ai communiqué

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

dans une courte lettre toute mon affaire au bonneau de mon
pere, à l'impitoyable Oeiras. Je la finissois par implorer sa pro=
tection pour obtenir celle du roi faite pour me garantir de
toute violence, et de toute crainte de m'attirer la disgrace de
madame la princesse du Brezil dans la ferme resolution où j'étois
de ne vouloir me marier que quand je m'y serois librement
determinée.

Je lui envoyai le lendemain ma lettre par un page. Sans
supposer au ministre un coeur humain, j'ai cru pouvoir penetrer
le coeur de l'homme. J'ai compté sur son orgueil: je me suis
sentie certaine que me rendant justice, il croiroit de me convaincre
de n'avoir pas été injuste envers mon pere. Je ne me suis pas trompée
Le surlendemain un jeune gentilhomme vint me dire de la part,
m'ayant priée de l'ecouter à l'écart, que je devois répondre
à tous ceux qui me solliciteroient à consentir à ce mariage que je n'
y consentirois que quand ils me convaincront que S.A.R. la de=
sire. Le ministre me feroit demander excuse, si par des raisons
à lui connues, il ne me répondoit pas par écrit. Le messager,
après m'avoir dit ces vingt paroles s'en alla, me laissant une pro=
fonde reverence, et sans attendre la moindre réponse; mais
vous ne sauriez vous figurer ni ma surprise à l'apparition de
ce jeune homme, ni l'impression qu'il laissa dans mon esprit.
Ce qu'il me dit fut plus que suffisant à me tranquilliser, car
le ministre ne pouvoit m'avoir fait donner cet avis qu'étant
bien fondé à me rendre certaine, que la princesse ne se mé=
loit plus de mon mariage, mais cette pensée cessa de
m'occuper dans l'instant même que le jeune homme
me quita. Je l'ai suivi des yeux toute étonnée, et un mo=
ment après étonnée de mon étonnement je me suis trouvée
bête, et j'ai ri me moquant de moi même.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

62 Toute prodigieuse cependant que l'impression que me fit ce jeune homme m'eut paru, elle se seroit effacée entièrement en peu de jours, car l'ayant vu pour Lazard la semaine suivante à l'église je ne l'ai pas d'abord reconnu; mais dans la suite elle devint forte. Par tout où j'allois je le rencontrois, aux Thé=atres, aux promenades, et toujours quand je remontois dans ma voiture sortant d'une maison où j'avois fait une visite.

Au bout de trois ou quatre mois, s'il m'étoit arrivé de ne pas le rencontrer dans l'église où j'étois allée, je me trou=vois inquiete.

Je voyois presque tous les jours Madame de H chez ma grande tante; mais comme il n'y avoit plus question de mon mariage, ils ne me faisoient plus ni froid ni chaud. Je leur avois pardonné; mais je ne me trouvois pas heureuse. Le jeune homme, dont j'ignorois le nom, se présentoit à mon esprit toutes les fois que je voyois mes pages, et un souvenir in=direct qui sortoit de ma poitrine me faisoit rougir: j'étois de=pité de ce que j'en devinois la raison.

Me trouvant dans cet état, je suis entrée un matin chez ma femme de chambre attirée par le son d'une voix que je ne connoissois pas; je vois sur une table des dentelles devant une fille qui se tenoit de bout, qui me fit la reverence, et que, les dentelles m'occupant d'abord uniquement, je n'ai pas regardée. Ne trouvant pas des blondes que j'avois voulu, la fille me dit qu'elle m'en apporteroit dans le jour suivant, et lui répondant qu'elle me feroit plaisir, je l'ai regardée. Imaginez vous ma surprise quand j'ai vu la figure du jeune homme qui ne m'occu=poit que trop souvent. Ce double fut ma seule ressource. La fille que je voyois là pouvoit lui ressembler: elle me paroissoit plus grande, et d'ailleurs tout de Lauderer ne sembloit ressem=bler. Elle s'en alla après avoir ramassé ses paquets sans m'avoir jamais regardée en face, ce qui augmenta mon soupçon.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

connoisser vous cette fille ? Dis-je froidement à ma femme de chambre. Elle me répondit qu'avant ce jour elle ne l'avoit jamais vue. Je me suis retirée.

Réfléchissant toute seule à cette ressemblance, j'ai enfin cessé de m'en occuper, quand je me suis trouvée ridicule ; mais j'ai décidé de parler à cette fille, et de vouloir savoir qui elle étoit. Elle étoit peut être soeur de mon jeune homme. Elle ne manqua pas de revenir à la même heure avec une boete remplie de blondes, et quand j'en fus avertie, je n'ai pas hésité à la faire entrer dans ma chambre. Elle ayant d'abord adressé la parole, non sans une forte emotion, elle ne put me répondre sans me regarder, et pour lors me sentant convaincue que je ne me trompois pas, j'en ai pas eu la force de lui faire les questions que j'avois préméditées, ma femme de chambre se trouvant là présente. Mais quand, après avoir choisi quelques blondes, je lui ai dit d'aller prendre l'argent pour les payer, mon étonnement fut extreme, voyant tomber le marquis à genoux devant moi. Decidez, madame, me dit il, de ma vie, ou de ma mort ; je suis sûr que vous me reconnoissez — Oui, je vous reconnois ; et je ne peux juger autre chose si non que vous etes fou — Je vous adore — Levez vous, car ma femme de chambre va rentrer — Elle ait du secret — Qu'exige-je ! Il se leva cependant, et ma servante intrepide lui commanda son argent. Après avoir remis dans la boete ses marchandises, il me fit la reverence, et il partit.

Dentelles, il me fit la reverence, et il partit.

Après son depart c'étoit fort naturel que je parlasse à la femme de chambre, et mon devoir vouloit que je lui donnasse dans l'instant son congé ; mais je n'ai pas senti la voix de cette nature, et par consequent j'ai negligé la

loi que mon devoir m'auroit prescrite, si je me fusse arrêtée
à le consulter.

Seule dans mon cabinet examinant ce fait j'ai vu qu'il
étoit déjà trop tard pour me déterminer à des voyes de fait.
J'aurois dû sur le champ faire arrêter le jeune audacieux,
mi avoit
devant avertir ma gouvernante: mais mon coeur ~~me parla~~
parlé à
~~lui~~ la faveur, et à la suite de cette indulgence la punition
se seroit trouvée
de ma femme de chambre ~~devenoit~~ absurde. Je n'ai rien
qu'elle
fait; et j'ai voulu croire ~~que~~ ~~femme de chambre~~
ignoroit qu'il m'eut dit qu'elle étoit du secret. J'ai
pris le parti de dissimuler espérant de ne plus le revoir, et
qu'ainsi la grande chose deviendroit comme non avenue.

Mais cet espoir devint une véritable crainte au bout
de quinze jours qui s'écoulerent sans que je visse plus le jeune
homme dans aucun des endroits où le hazard, ou son amour me
le feroit rencontrer. Je me rentois invinciblement curieuse de
savoir au moins son nom, s'il n'y avoit que ma servante qui
pût me le dire, car je ne pouvois pas penser à aller m'informer
chez le comte d'Oxtal ~~de~~ que je haïssois quand la voyant à ma
presence je me figurois qu'elle savoit peut être que son crime
m'étoit connu, et qu'elle jouissoit de la peine que je devois
ressentir dans ma contrainte. Elle pouvoit même tirer des
conséquences de ma reserve au préjudice de ma gloire, et
croire que je l'aimois. Le soupçon de la part, qui m'auroit
outragée, me desespéroit quand je pensois qu'il pouvoit exis-
ter. Pour ce qui regardoit le jeune imprudent qui s'étoit
exposé à ma juste colere, il me semblait de ne pouvoir que
le plaindre, et sûre qu'il ne pouvoit pas deviner que je l'aimois,
il me suffisoit de savoir qu'il devoit être convaincu que je le me-
prisois. Cette certitude me vengeoit dans les momens où ma

vanité s'élevoit au dessus de mon amour ; mais elle me
faisoit dire d'autres fois quand je pensois, ne le voyant plus,
qu'il avoit peut être pris le parti de ne plus penser à moi,
et qu'il m'avoit déjà oubliée. Vous voyez que je combattois, et
que tout que le combat dure la victoire reste toujours douteuse.
Mon état de violence n'est jamais permanent, et si rien ne
l'aide à sortir de l'oscillation qui l'agite, il en sort enfin de lui
même pour regagner l'equilibre.

Me plaçant au cou un fichu garni de la dentelle que j'avois
acheté de la feinte marchande, qu'est elle devenue, dis-je à la
fine servante, cette fille qui ~~—~~ nous l'a vendue?
Notez que je lui ai fait cette question sans l'avoir d'aucune
façon premeditée. Ce n'est peut être que mon ~~Ge~~ Genie, bon
ou mauvais, qui la fit sortir de ma bouche
me repondit
craignant apparemment ~~quand~~ elle, que Madame seroit ap=
perçue de son deguisement, et que sa hardiesse lui ait deplu,
elle n'a plus osé reparoitre — Sûrement je m'en suis appers
que ; mais je suis un peu surprise dans ce moment où j'apprens
que vous saviez que c'etoit un garçon — Je ne pouvois pas l'i=
gnorer, puisque je connoissois la personne — Qui est il? —
C'est le comte Al que vous deviez reconnoitre puisque vous
l'avez reçu, il y a quatre mois, dans cette même chambre —
C'est vrai ; et il se peut même que je l'aie reconnu ; mais je
voudrois savoir pourquoi vous avez menti quand je vous ai de=
mandé si vous connoissiez cette fille — Pour ne pas vous gê=
ner. J'ai cru que vous seriez fachée d'apprendre que je connois=
sois le marquis — Vous m'auriez fait plus d'honneur suppo=
sant le contraire. Quand dans le moment que vous etiez dans
votre chambre, je lui ai ordonné de partir, l'appellant fou, et
lui faisant craindre que rentrant vous pourriez le surprendre

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

à genoux, il m'a dit que vous étiez du secret — Du secret!
Je regardai ce jeu comme une farce de nulle importance — C'est
vrai; mais de mon coté je lui ai attaché tout d'importance, que
pour ne pas vous renvoyer de chez moi, j'ai pris le parti de
ne vous rien dire, faisant semblant de ne rien savoir — J'ai
cru que cette scene ne pouvoit que vous faire rire, et actuelle=
ment que j'entens que vous l'avez prise au serieux, je suis vraiment
fachée de pouvoir d'une certaine façon me reprocher d'avoir manqué
à mon devoir.

Ce dialogue, dans lequel j'ai trouvé ma femme de chambre plei=
nement justifiée, me mit le coeur en paix, mais ne rendit pas
à mon esprit toute la tranquillité qui m'étoit necessaire. Je savois
qu'un jeune comte Al étoit entierement devoüe, et qu'il n'espe=
roit autre fortune que celle que la protection du ministre pouvoit
lui procurer l'employant, et je n'etois pas fachée d'avoir appris que
ce comte Al m'aimoit, et la pensée que je pouvois être moi même
l'heureux auteur de sa fortune commença à faire les delices de
mes reveries quand je me trouvois ici à cris de moi même. Trou=
vant facilement que ma femme de chambre pouvoit avoir plus d'esprit
que moi ne regardant la demarche du jeune comte que comme
une espieglerie de nulle consequence, je me trouvois ridicule dans
l'excès de ma trop scrupuleuse delicatesse; mais après ces pensées
aller consolantes une autre s'ennuyoit qui m'ennuyoit beaucoup, car
elle m'humilioit, La resolution que le comte Al avoit pris de ne plus
me voir, me forçoit à lui supposer ou un esprit tres borné, ou un defaut
d'amour que me deplaisoit encore plus ~~je trouvois ridicule~~ que son petit talent
à raisonner. S'il s'etoit offensé de ce que j'avois trouvé que sa
démarche étoit d'un fou, il ne pouvoit etre ni delicat, ni sage, ni
digne de ma tendre estime.

Mon amour languissant ainsi dans la cruelle incertitude qui souvent
le mene à la mort voila ce qui est arrivé pour l'armer de toute la
force qui lui étoit necessaire pour devenir tout puissant.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Ma femme de chambre, à mon insu, comme je l'ai apris dans la suite de lui même, lui écrivit, qu'il pouvoit aller la voir sous le même déguisement, etant sûre que je ne trouverois pas cela mauvais. Il suivit son conseil, et un beau matin, elle entra chez ma chambre en riant, et me disant que la feinte marchande étoit dans la sienne avec des colifichets. A cette nouvelle, je me suis mise à rire comme elle prenant sur moi, car la chose ne me sembloit pas risible; mais quand elle me demanda si je voulois qu'elle le fit entrer, j'ai pris un air sérieux lui demandant si elle etoit devenu folle, lui disant cependant que j'irois moi même chez elle.

Ce fut ce jour là que la grande negociation s'entama. Ma femme de chambre allant, et venant nous eumes tout le tems necessaire à nous expliquer, et à nous faire toutes les declarations que nous pouvions desirer. Lui avouant sans detours que je l'aimois, je lui ai tellement fait sentir que je devois l'oublier, car je ne pouvois par me flatter, que mes parens conentiroient à notre union. Il me dit à son tour que le ministre son protecteur ayant decidé de l'envoyer en Angleterre tout au plus tot, il mourroit infailliblement ou avant de s'embarquer, ou en voyage, car sans moi il ne pouvoit par vivre, ou au moins sans l'esperance de pouvoir un jour à me posseder. Il me paroissoit de ne pouvoir lui rien promettre. Il me demanda si je lui permettois de le presenter souvent à ma femme de chambre toujours sous le meme habit de fille, et je lui ai alors representé à quoi il m'exposoit, et il s'exposoit. Il me répondit qu'il lui suffisoit de n'avoir rien à craindre pour moi, car ses visites ne pouvoient jamais être mises sur mon compte; mais j'avois beaucoup à craindre pour lui, car son déguisement étoit un crime. Malgré cela, lui recomandant d'être prudent, je lui assurai que je le verois toujours avec grand plaisir.

La comte Al huit pouces plus petit que moi, agé de vingt deux ans, habillé en femme, ne pouvoit etre pris pour homme de personne, ni même au son de la voix, ni au manque d'un certain embonpoint. Il a même les gestes, et les manieres de notre sexe, ou il les imite facilement. Ayant très peu de barbe au menton, il avoit, quand il veut, qu'on ne

BnF MSS

lui en voye la moindre trace.

Il poursuivoit ainsi à me voir venir deux ou trois fois par semaine presque trois mois de suite toujours dans la chambre de ma servante, et tou= jours dans les bornes du plus grand respect ; mais quand même nous aurions été seul, et en pleine liberté, c'etoit égal : il avoit trop peur de me déplaire pour entreprendre quelque chose de contrai= re aux egards qu'il me devoit. Mais je vois que cette retenue de la part autant que de la mienne fut precisement la matiere dont le feu de l'amour avoit besoin pour se rendre inex= tinguible.

Quand nous reflechissions au moment qui devoit bientot arriver dans lequel nous aurions dû nous separer, la tristesse s'emparoit de nos esprits ; mais point de projets, point d'idée de prendre un parti fait pour nous rendre heureux. Notre amour même accablé par la tristesse nous rendoit comme stupides : nous nous flattions ou que le cruel moment n'arriveroit jamais, ou nous en eloignions la pensée : ainsi le moment arriva inattendu, et par conséquent trop tot, ou que nous voulussions prendre un parti, ou nous de= terminer à n'en prendre aucun.

Un beau matin, mon amant me donna la nouvelle, les larmes aux yeux, que le ministre lui avoit donné une lettre pour Lon= dre adressée à M. de Saa envoyé de Portugal qui est ici, et une au= tre ouverte adressée au capitaine d'une fregate, qui alloit arriver du Texel, et qui devoit, sans s'arreter que quelques heures, aller en Angleterre. Le ministre ordonnoit au capitaine de recevoir à son bord mon amant, de le traiter avec distinction, et de l'y transporter.

J'ai dans l'instant enfanté le hardi projet d'aller avec lui en qualité de son domestique, ou même sans avoir be= soin de déguiser mon sexe, prenant la qualité de sa femme. J'ai vu mon amant étonné grand je lui ai communiqué le hardi projet. La grandeur de son bonheur l'excedoit au point qu'il me

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

dit que le lendemain incapable d'y soisonnoit dessus, il me laissoit arbitre de tout. Je lui ai dit que nous en parlerions plus au long dans le jour suivant.

Voyant les obstacles que je pouvois rencontrer sortant de mon hotel habillée en femme, j'ai decidé de m'habiller en homme; mais ne pouvant en qualité d'homme representer que le valet de mon amant, j'eus peur de me voir sujette en cas de necessité, dans un voyage sur mer, à des fatigues superieures à la foiblesse de mon sexe. Cette reflexion me fit penser à faire moi même la figure de maitre, si le capitaine ne connoissoit pas personnellement le comte Al. Mais l'idée de voir mon amant forcé à faire l'emploi de mon valet me deplaisant egalement, j'ai decidé de le faire passer pour ma femme. D'abord qu'on nous auroit debarqués en Angleterre nous nous marierions, et nous reprendrions les habits de nôtre vrai sexe. Notre mariage effaceroit le crime de mon evasion, ou d'enlevement dont on pouvoit accuser mon epoux, et je ne trouvois pas vraisemblable que le comte d'Oxford put se resoudre à me persecuter ayant fait la fortune de son protegé. Pour vivre en attendant que je devinsse maitresse de mes revenus la vente de mes diamans de mes soufflets. J'avois l'ecrin à ma disposition.

Mon amant ne fut, ou n'osa trouver le moindre mot à redire, quand je lui ai communiqué le lendemain ce projet extraordinaire. Le seul obstacle insurmontable auroit été, si le capitaine du vaisseau qu'on attendoit l'eut connu; mais la chose ne lui paroissoit pas vraisemblable. Il falloit en courir le risque. Il me pourvut lui même des habits qui m'étoient necessaires. Ma taille surpassoit soit la sienne de huit pouces.

Je ne l'ai revu que trois ou quatre jours après vers le soir. Il me dit qu'il avoit reçu un billet d'un commis du bureau de la marine

70 Miguel l'avertissoit que la felle fregade etoit arrivée du Ferol, et etoit au large à l'ancre à l'embouchure du Tage pour etre prete à poursuivre son voyage d'abord que le capitaine, qui en étoit decendu pour porter des depeches au premier ministre retourneroit à bord. Sa chaloupe devoit se trouver à minuit dans le tel endroit, où le capitaine esperoit de le trouver arrivant.

Cette resolution etant prise comme j'étois jeune et avois par heureuse d'en savoir davantage. Il me nomma l'endroit, et la maison où il m'attendroit, et je lui ai promis de m'y rendre. Je me mis en mesure faisant semblant d'etre indisposée, j'ai mis dans un petit sac le peu qui m'étoit indispensablement necessaire, et l'ecrin qui contenoit tous les diamans de ma mere, et habillée en homme je suis sortie de mon appartement sans que personne me voye, et je suis descendue au bout du corridor par un escalier qui ne servoit qu'aux domestiques qui ne m'ont pas meme aperçue quand je suis sortie de l'hotel.

Le comte Al habillé en homme, craignant que je puisse m'egarer, m'attendoit à cent pas de ma porte. Il me surprit me prenant au bras. Nous allames ensemble à la maison où il avoit sa mâle, qu'il ouvrit pour y mettre ses habits d'homme, et pour tirer de hors ceux de femme, dont il s'habilla en moins d'une demie heure. Puis se faisant suivre par l'homme qu'il avoit chargé de sa mâle, et de mon petit sac, il me conduisit à la chaloupe. Nous y entrames à onze heures. J'ai tiré de mon sac l'ecrin qui contenoit mon petit tresor, lui disant que je le croyois plus sûr dans sa poche. Quelques minutes après minuit, Le capitaine arriva suivi d'un de ses officiers, qui me voyant me dit qu'il avoit ordre du ministre d'avoir pour moi tous les egards, et il se rejouit quand je lui ai presenté ma femme sans trouver extraordinaire que le meme ministre ne l'eut pas prevenu que je m'embarquerois avec elle. En moins d'une heure nous arrivames à la fregade qui étoit trois milles en mer, et on sepa sur le champ. On nous donna une chambre fort ample où il y avoit un grand lit,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

un Strapontin, et un hamac. Le capitaine après avoir reçu de moi la
Lettre qui lui ordonnoit de ~~me~~ transporter en Angleterre mon amant qui
heureusement il n'avoit jamais connu nous quita. Nous passames tout le
Le reste de la nuit à raisonner sur le grand pas que nous venions de
faire, et quand le jour parut nous fumes fort aises de ne pas voir Lis=
bonne. Ayant besoin de me reposer, je me suis jetée sur le Strapon=
tin, et mon amant sur le hamac sans meme penser à nous deshabiller.
Mais à peine couchés, ~~[illegible]~~ la mer commença à nous traiter com=
me elle traite tous ceux qui n'y sont pas habitués. Dans les premieres
vingt quatre heures elle netoya notre estomac pretendant d'en faire
sortir meme ce qui ne s'y trouvoit pas, et dans les deux jours suivans
nous ne fimes que dormir, et gemir; mais dans le quatrieme, tourmen=
tés par un appetit devorant, nous nous étonnions de ne pas pouvoir par=
venir à le calmer à force de manger
Ce voyage est fort long en Europe, car, comme vous savez, il tra=
verse toute la mer Atlantique, et cependant nous l'avons fait en
quatorze jours. Mon amant n'etant jamais sorti de sa chambre,
le capitaine ne le presenta jamais pour lui faire une visite; je ne
pouvois attribuer cela qu'à politesse, car chez nous il est permis
d'etre jaloux sans craindre de faire rire. Mais moi je passois presque
toute la journée au grand air m'amusant à regarder avec une
lunette d'approche tous les objets que l'eloignement ne me lais=
soit pas distinguer. Le ~~[illegible]~~ septieme jour mon coeur trembla quand on
me dit qu'un vaisseau que nous distinguions à une moyenne dis=
tance étoit une corvette qui malgré qu'elle fut partie de
Lisbone au moins un jour après nous, arrivoit cependant en
Angleterre ~~[illegible]~~ trois jours avant nous.

Nous y arrivames au point du jour, et ce fut dans le port de

Plimuth qu'on jeta l'ancre.

L'officier que le capitaine envoya d'abord à terre pour avoir la permission de debarquer les passagers retourna à bord vers le soir, et lui remit des paquets, et des lettres. Après en avoir lu une avec plus d'attention que les autres, il m'appella à part. Mon amant étoit toujours dans sa chambre. Cette lettre, me dit il, est du comte d'Oeiras. Il m'ordonne sous peine de la vie de ne pas laisser sortir de mon vaisseau une demoiselle Portugaise, si elle y est, à moins qu'elle ne me soit particulierement connue. Il m'enjoint de la reconduire à Lisbone après avoir fait les commissions qui me retiendront quelques jours à Cadix. Sur mon vaisseau il n'y a ni fille, ni femme, excepté la vôtre. Demontrez moi qu'elle est vôtre femme, et je vous laisse descendre d'abord avec elle: sans cela vous devez être convaincu que je dois obéir à l'ordre du ministre — Elle est ma femme; mais je n'ai aucun papier pour vous en convaincre — Tant pis. Elle retournera à Lisbone avec moi, respectée, et bien traitée, comme le comte m'ordonne; soyez en sûr — La femme, monsieur, est inseparable du mari — D'accord. Vous êtes le maitre de retourner à Lisbone sur la Corvette: Vous y serez avant elle — Pourquoi ne puis-je y retourner avec elle? — Parceque j'ai ordre de vous debarquer ici. Pourquoi ne nomme-t-on pas vôtre femme aussi dans la lettre que vous m'avez donné? Si elle n'est pas la personne qu'on veut savoir, vous êtes sur qu'on vous la renverra à Londres — Permettez que j'aille lui parler — Vous ne parlerez, mais à ma presence.

Avec le coeur navré, je fus dire à mon amant l'appellant ma femme, par quelle fatalité, et par quel ordre cruel nous devions nous separer. Il me répondit, ayant la force de retenir ses larmes, que nous n'avions autre parti à prendre que celui d'avoir patience, étant d'ailleurs tres sûrs de nous revoir dans deux mois tout au plus tard. Etant gené par la presence du capitaine, il ne pouvoit pas me dire d'avantage. Je lui ai dit

que de Londres j'ecrivais d'abord à madame l'abbesse, que c'étoit la 73
premiere personne qu'il devoit voir à Lisbone, et que ce seroit d'elle qu'il
sauroit mon adresse. Je me suis bien gardée de lui demander mon ecri=
=ture. La capitaine avoit peut etre eu de devoir s'en rendre depositaire, et la ri=
=chesse des diamans, lui auroit fait penser que ma pretendue femme ne pou=
=voit être qu'une demoiselle que j'avois seduite. Nous dinions nous aban=
=donnez entierement à notre destinée, en nous embrassant nous pleurames;
et le capitaine aussi quand il l'a entendu me dire recommandez votre
honneur et le mien à ce digne capitaine.

On mit dans la chaloupe ma mâle, et j'ai dû laisser le sac: ainsi je
ne me suis trouvée maitresse que d'habits d'homme. J'ai vu à la visite
qu'on me fit tout ce que je portois. Des cahiers, des lettres, des livres,
des chemises, deux ou trois habits, une epée, et des pistolets de me=
=sure, et de poche: j'ai mis dans les miennes ces derniers. Je suis
allée avec ma mâle à l'auberge, où l'hote me dit d'abord que si je
voulois partir pour Londres au point du jour avec deux dames, et
un ministre il ne m'en couteroit qu'un cheval, et il m'incita à sou=
=per avec ces trois personnes, dont le maintien me demontra que
je ne devois pas refuser la compagnie. Ils me trouverent d'ailleurs
digne de la leur. Nous arrivames ~~arrivames~~ dans cette ville le
lendemain de tres bonne heure, et nous descendimes dans le Strand
à une auberge, ou me trouvant mal logée je ne suis restée que pour y
dîner. Après j'en suis sortie pour me procurer un bon gite convena=
=ble à l'état où je me trouvois. Je portois une bourse qui contenoit
cinquante Liborines, et une bague à peu près de la même valeur.
Après avoir vu plusieurs chambres dans differentes maisons, j'en ai pris
une à un troisieme étage persuadée par la bonne, et l'hote mine
de l'hôtesse. Sans experience, et sans recomandation, je me pouvois
confier qu'en Dieu, et en ma bonne volonté, m'abandonnant à la syn=
=pathie. Cette femme me plut. Je me suis d'abord accordée à dix chelins
par semaine, et à l'heure même je l'ai priée de m'acheter pour m'
habiller en fille sans le moindre luxe, n'osant absolument plus sortir

habillée comme j'étois. Pas plus tard que le lendemain j'ai eu pour mon argent chemises, robes, souliers, et tout l'attirail necessaire à une pauvre fille, qui ne vouloit ni eblouir, ni faire pitié, ni aller à la piste d'avantures. Parlant assez bien anglois pour que personne ne put douter que je ne fusse angloise, je savois quelle conduite je devois avoir pour me garantir de tout ce que je devois craindre.

Mais en moins de quinze jours j'ai vu que la maison de ma bonne hôtesse n'étoit pas celle qui convenoit à mon système, à ma paix, et à mon economie, car mon affaire pouvoit durer longtems, et mon argent d'argent je me serois trouvée malheureuse au supreme degré. Je me fus determinée a en sortir. Etant la maitresse de ne pas recevoir des visites, je n'en recevois pas; mais je ne pouvois pas empecher que de curieux ne vinssent toute la journée à ma porte, et plus on savoit que je ne recevois personne plus les importuns augmentoient en nombre. La maison où j'étois étoit trop frequentée. A S. Sol, à peu de distance de la bourse, une quantité de jeunes gens venoient manger au premier, et au second, et s'empressoient tous à vouloir me guerir de ma tristesse, malgré que je n'en eusse pas besoin.

Determinée à ne vouloir depenser pour vivre qu'une guinée par semaine, et ma bague ne m'étant pas necessaire j'ai decidé de la vendre; mais peu à peu. Un vieux marchand qui logeoit dans mon même étage, et dont mon hôtesse me garantit l'honnêteté m'en offrit 150 pieces, et je la lui ai cedée sous condition qu'il me la payeroit a quatre par mois, et que je pourrois la retirer de ses mains quand je lui-conterois celles qu'il m'auroit deja avancé. J'ai voulu garder l'argent comptant que j'avois, et que j'ai encore pour retourner à ma patrie par terre quand on m'écrira que je peux y aller sans rien craindre. Je ne veux pas y aller par mer. J'en ai pas depensé beaucoup pour m'habiller; et il m'en reste encore assez. Ma bague me suffit pour vivre trois ans, et dans une année que j'ai deja passée ici je n'ai reçu que le tiers de sa valeur.

Sortant donc de la maison de mon honnête hôtesse, qui poussoit

toujours à etre ma bonne amie, j'ai pris une chambre dans une
honete maison une autre fois dans le Strand pour le meme prix, mais j'ai
dû necessairement prendre une servante, car je n'ai jamais pu me
resoudre à manger ailleurs que dans ma chambre. Le besoin de tenir cette
servante a toujours fait mon malheur, car je n'ai trouvé que des
coquines, et vous sentez que ne voulant depenser pour vivre qu'un
Schelin par jour il m'etoit impossible de resister au vol. Je mangeois
peu, et ne pouvant pas souffrir la bierre, je buvois de l'eau. Le vin
d'Oporto excellent chez nous est ici cher et mauvais. Toutes ces abstinences
me faisoient maigrir, je ne savois comment faire pour me delivrer
de cette misere, quand mon bon ange, si j'ose m'en flatter, m'a fait lire
sur un advertiller le singulier ecriteau qu'on voyoit sur votre porte.
Apres en avoir vu, car il etoit trop plaisant pour ne pas en rire, je n'ai
pu resister à l'envie d'aller vous parler. J'ai voulu voir, si je pouvois
ameliorer ma condition sans augmenter ma dépense. La curiosité
Le aussi s'en mêla, car le même advertiller disoit que celui qui etoit le
maitre de disposer de la maison etoit un italien qui apparamment ne sai-
groit pas l'attraper; et de mon coté je ne craignois pas la violence, et
en cela je ne me suis trompée, car il y a telles violences auxquelles il
est doux de ne pas resister. Ayant été elevée par un italien, j'ai tou-
jours conservé une grande inclination à votre nation.

Voila, Madame, une petite histoire qui m'a bien interessé. Vous
avez un esprit d'ange; et actuellement que je sais que vous etes Por-
tugaise je me reconcilie avec votre nation — Vous ne nous ai-
miez donc pas — Je vous en voulois, depuis avoir su que vous
aviez laissé mourir de misere, il y a deux cens ans, votre Virgile —
Camoens, vous voulez dire; mais comment pouvez vous l'ai-
mer tant, n'entendant pas notre Langue? — Je l'ai lu tra-
duit en vers heroïques Latins, si beaux que j'ai cru lire Vir-
gile — Ciel! Que me dites vous! Je promets dans ce moment
à Dieu meme; oui je fais un voeux d'apprendre le Latin —

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Mort hier ; mais de moi. J'irai vivre, et mourir en Portugal si vous me promettez votre coeur — Que n'en ai-je deux ! Depuis que je vous connois je m'aime moins ; j'ai peur de n'etre qu'une incons= tante — Je suis content que vous ne m'aimiez que comme si j'etois votre pere ; mais laissez que votre pere serre quelque fois entre ses bras sa fille. De grace, poursuivez votre histoire. Il me reste à savoir l'essentiel. Qu'est devenu votre amant ? Et qu'ont fait vos parens d'abord que votre evasion leur fut connue ? —

Le troisieme jour après mon arrivée dans cette immense ville, j'ai écrit une longue Lettre à madame l'abbesse ma tante dans laquelle dans le plus grand detail, et dans toute la verité, je l'ai informée de tout ce qui m'est arrivé, la suppliant de pro= tèger mon epoux, et de me soutenir dans l'intention où j'é= tois de ne retourner à Lisbone que quand elle me rendroit sûre qu'à mon arrivée mon mariage ne trouveroit aucune oppo= sition, et qu'en possession de mes biens je pourois vivre publique= ment avec mon mari. Je l'ai priée en attendant de m'informer de tout, et de m'adresser ses reponses me nommant Mlle Pauline sous enveloppe à mon hotesse, dont je lui ai indiqué la demeure. Je lui ai envoyé ma Lettre par Paris, et Madrid, car par terre il n'y a pas de route plus courte, par consequent je n'ai reçu la reponse que trois mois après. Elle m'informa que la fre= gate sur laquelle j'étois partie etoit retournée à Lisbonne il n'y avoit que huit à dix jours, et que le capitaine ayant averti d'abord le ministre qu'il avoit reconduite à Lisbone la seule dame qu'il avoit à son bord, malgre que le comte lui demandoit ses ordres. Il soutint qu'elle étoit sa femme, le ministre ne doutant pas que cette dame ne fût moi, or= donna au capitaine, lui envoyant une Lettre qu'il devoit lui remettre, de conduire la dame à son couvent, et de la lui

consigner. Dans cette lettre le ministre disoit à l'abbesse qu'il lui envoyoit sa niece, et qu'il la prioit de la tenir sous bonne garde jusqu'à nouvel ordre. Ma tante en fut surprise; mais elle l'auroit été bien d'avantage, si elle n'eut reçu trois ou quatre jours auparavant la lettre où je l'informois de toute mon affaire. Elle remercia le capitaine, elle conduisit sa prétendue niece dans une chambre où elle l'enferma, et lui le chargea d'écrire au comte d'Oeiras qu'en conséquence de son ordre elle avoit reçu dans son couvent une demoiselle que Son Excellence appelloit sa niece; mais que cette demoiselle n'étant ni sa niece, ni demoiselle, mais un garçon habillé en fille, elle ne pouvoit pas le garder dans son couvent. Elle le prioit donc d'envoyer le retirer de ses mains tout au plutôt. Après avoir envoyé au ministre cette singuliere réponse elle alla faire une visite au comte Al, qui se jetta d'abord à ses genoux. Ma tante le releva lui disant qu'elle savoit tout, et lui montrant ma lettre. Elle lui dit en même tems qu'en conséquence de son devoir elle venoit d'écrire au ministre qu'elle ne pouvoit pas garder dans son couvent un homme, et que partout il devoit s'attendre à être conduit ailleurs dans une heure ou deux. Le comte fondant en larmes ~~lui~~ recommanda alors à la protection ses affaires, et les siennes, et lui remit mon ecrit qu'il avoit toujours tenu dans sa poche, que l'abbesse reçut en depot avec grand plaisir. Elle le quita après l'assurant qu'il m'informe=roit de tout. Elle ne l'a plus revu, malgré qu'il fut passer dans la chambre où il étoit toute la nuit, et partie du matin du jour suivant, le ministre étant allé à une de ses terres à 3 ou 4 lieues de Lisbone. N'ayant reçu la lettre que fort tard, il ne put lui répondre que le lendemain; mais ce fut une réponse qu'il crut devoir lui porter lui même en personne. L'abbesse l'a facilement convaincu de l'importance du secret sur cette affaire, car la clôture de

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

son couvent se trouvant violée, la perte de son honneur s'ensuivoit. Elle fit lire au fier ministre la lettre qu'elle avoit reçu de moi, et elle lui dit qu'elle avoit reçu en depot l'ecrin. Il lui ~~dit~~ répondit qu'elle devoit le garder. Il la remercia de la franchise avec laquelle elle l'avoit mis à port de tout, et il lui demanda excuse en voiant s'il lui avoit envoyé un joli garçon lui tenir bonne compagnie. Après avoir ~~reflech~~ réfléchi quelques minutes à reflechir, il lui dit que dans cette affaire le secret etoit de la plus grande importance, et que cela étant le marque de: voir d'abord ~~pa~~ partir du couvent, et aller avec lui. Madame ne pouvant qu'être de son avis alla le prendre, le conduisit à la porte, et le fit entrer dans la voiture du ministre qui etoit tout seul, et le fit asseoir à sa droite. Elle ne savoit pas me dire ce qu'il avoit fait de lui, et personne n'en savoit rien. Toute Lisbonne en étoit curieuse, car on contoit l'histoire publiquement, mais avec une circonstance qui mettoit dans le fait une difference essentielle qu'elle devoit laisser couvrir, et qui devoit faire vivre le comte d'Oeiras. On disoit à Lisbonne, et on le dit encore, que le capitaine de la frégade m'a consigné à ma porte par ordre du ministre, mais que le ministre, par plus tard que le lendemain, est allé en personne tout seul me retirer du couvent, et que personne ne savoit où il me feroit. Par conséquent tout le monde croit que le comte Al est ici à Londres. Il est cependant faux que le comte d'Oeiras n'ignore rien sur ce qui me regarde, car il sait mon nom, mon adresse, et il ne manque pas d'espions. Ainsi conseillé par ma sœur je lui ai écrit il y a deux mois que je suis prête à retourner à Lisbonne, si S. Ex: me fera l'honneur de m'écrire de sa propre main que d'abord arrivée à la porte le comte Al sera publiquement mon époux, avec une condition aussi que personne ne m'ordonnera d'aller, ni ~~dorm~~ donné conduire, par même en qualité d'ami. Sans cela je me declare prête à passer toute ma vie à Londres, où les loix me garantissent libre. J'attens tous les jours la reponse du ministre.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Cette histoire pourra paroître un roman à ceux sur les quels le caractere de la verité n'a aucun pouvoir ; Malgré le nom marqués plusieurs personages notables de Lisbone savent qui sont les veritables acteurs ; mais étant sages ils ne les nommeront jamais.

Nous vivions ainsi Pauline et moi, ne nous quittant jamais, et devenant tous les jours plus amoureux precisement parceque nous prétendions de faire mourir nôtre amour de faim ; mais c'est l'amour qui à la fin m'auroit tué, car je maigrissois à vue, je ne pouvois plus dormir, et mon appetit perissoit. Pauline au contraire engraissoit et devenoit toujours plus belle. Je lui disois que si ma souffrance servoit à augmenter ses charmes, elle devoit empêcher ma mort puisqu'un mort a fini de souffrir. Elle m'a convaincu que mon desespoir venoit non pas de mon amour, mais de la vie que je parrois chez moi sans jamais sortir. Si vous m'aimez, me dit elle un jour, donnez m'en une marque. Allez vous promener à cheval — Et après ? — Vous me trouverez revenir à cheval, et vous mangerez avec plaisir, et vous dormirez toute la nuit.

Vite un cheval : vite mes bottes. Je lui baise la main, car je n'étois pas encore allé au delà, et je m'achemine vers Kingstrinton. Trois fois par encore allé au delà, et je m'achemine vers Kingstrinton. Le trot m'incommodant, je veux forcer mon cheval à galopper, et il prend le mors aux dents, et ruente à leur les quatre jambes en l'air, et me voila sur le pavé precisement ici où finit la rue qui marque, et me voila sur le pavé precisement ici où finit la porte du Duc de Kingston, où Miss Chudleigh à la fenetre me reconnoit, et envoya un de ses domestiques à mon secours. Je me leve, je veux aller la remercier, mais je ne peux pas marcher sur le pied droit. On me porte dans la sale, on me debotte, on me visite, et un valet de chambre chirurgien decide que c'étoit une entorse avec luxation. Il touche l'os, et il le trouve deboité hors

80 de la jointure. Il m'ordonne huit jours de lit pour le remettre dans son
assiette, il me fait un grand bandage, et la charmante Miss me fait por-
ter chez moi, et envoye le cheval à son maitre.

Chez moi, je me fais mettre au lit, et un chirurgien qui demeuroit à
vingt pas de la maison, ote le bandage, et vit de la pretendue luxation.
Il veut gager cent guinées que ce n'est qu'une entorse, et il en est fachè,
car, je voudrois, me dit il, que ce fût une rupture pour vous faire voir
qui je suis. Il étoit françois. Je le remercie, et je lui jure que je n'avois pas
besoin de cette experience pour etre convaincu de son talent.

Je ne vois pas Pauline. On me dit qu'elle étoit sortie en chaise. Je la
vois enfin de retour deux heures après toute emue ayant vu de la vieille
femme que j'en m'étois coffé une jambe. Malheureuse! J'en suis la cause.
Elle palit, et elle tombe sur le lit — Ma chere amie, ce n'est rien. Une
entorse — Mechante vieille! Dieu soit loué. Sautez mon coeur — Je le
sens. Heureuse chute!

Je colle mes levres sur les siennes, le double baiser sort, et je bénis l'entorse.
Pauline vit. De quoi riez vous? — De la fourberie de l'amour toujours notre
maître — Où etes vous allée? — Je suis allée retirer ma bague, ren-
dant à l'honnete homme quarante huit livres qu'il m'a données quatre
chaque mois, et je vous en fais present pour que vous ayez un souvenir
de mon amitié. Jusqu'à mon depart nous vivrons ensemble comme
femme, et mari, et nous ferons la noce ce soir souper ici sur votre
lit, car l'entorse, et moi, nous vous defendons de le quitter — Ah!
Ma chere Pauline! Quelle nouvelle! Permettez, de grace, que j'en doute,
car la certitude avant le fait me tueroit — Eh bien: doutez en,
mais peu, et fort peu, car autrement ce doute pourroit me faire du
tort. Lorsque je vivrai avec vous vous vivant, et vous rendant mal-
heureux, j'ai pris ce parti il y a trois heures vous voyant monter à
Laval, et je suis allée prendre ma bague pour ne plus sortir de
vos bras que lorsque la fatale lettre qui m'appellera à Lisbone
arrivera. Mon coeur depuis huit jours ne fait que la craindre.
Non. Je ne la verrai plus — Puisse le courrier qui
emporte etre devalisé.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Comme elle me parloit debout, je l'ai invitée à tomber en=
tre mes bras, mais la porte étant ouverte elle n'a pas voulu,
et pour me calmer elle est allée prendre l'Arioste, et elle
voulut me lire l'aventure de Ricciardetto avec Fiordispina
princesse d'Espagne, qui fait toute la beauté du vingt-cinquie=
me chant du poeme que je savois par coeur. Elle se figuroit
d'etre la princesse, et que j'étois Ricciardetto, et elle se com=
plaisoit s'imaginant che il ciel l'abbia concesso
Bradamante cangiata in miglior sesso.
Quand elle parvint à la stance qui dit
Le belle braccia al collo indi mi getta
E dolcemente stringe, e bacia in bocca:
Mi puossi pensar se allora la saetta
Divizza amor, se in mezzo 'l cor mi tocca.
Elle voulut une glose sur la phrase baciar in bocca et sur
l'amour qui dans ce moment rendit vaide la fleche de
Ricciardetto. Lui fesant alors le commentaire de l'action,
elle parut fachée que par surprise je lui eusse fait toucher
la fleche; mais elle dut eclater de rire quand elle fut aux
deux vers — Io il veggo, io il sento, e a pena vero parmi:
Santo in marchio di femmina mutarmi.
Et aux deux autres de la stance suivante
Così le dissi, e feci ch'ella stessa
Trovò com'han la verità de espressa.
Elle s'etonnoit que Rome n'eut pas defendu ce poeme, ou
il y avoit tant de saletés, mais elle se retracta quand je l'ai
convaincue que les seules choses qui meritent d'etre appellées
saletés son celles qui dégoutent. Elle trouvoit l'Arioste plaisant
dans ce qu'il avoit choisi une Espagnole de preference à une
femme d'une autre nation pour lui attribuer le gout baroque

qui la porta à devenir amoureuse de Brodamante. Mais j'ai cru
que mon tour étoit venu quand elle fut ces trois vers

Je sens scale in su la rocca salto,
E lo stendardo piantovi di botto,
E la nemica mia mi cacciò sotto.

J'ai voulu à l'instant lui faire voir la chose en action ; mais elle
me dit que je risquois de rendre mon entorse plus forte — Sans
il donc attendre ma guerison pour consommer notre mariage ? —
Je le crois. Vous ne pouvez, si je ne me trompe, vous dispenser d'
un certain mouvement.... — Vous vous tromper ma chere ;
mais quand même, je ne differerai pas à demain, soyez en sûre,
quand cela devroit me coûter la jambe. Encore : vous verrez
qu'il y a des moyens. Etes vous persuadée ? Repondez moi, car
votre zele m'inquiete — Et bien ! La femme doit obéir au mari.
Je ferai tout ce qu'il vous plaira — Quand ? — Après souper —
Ma chere femme, parlons nous de souper. Nous dinerons mieux
demain — Non. Songez que nous devons nous garder de
donner motif aux domestiques de deviner.
J'y ai consenti ; mais nous ne pourrons pas manger, et à dix
heures nous nous trouverons en pleine liberté.
Mais cette charmante fille qui avoit eu le courage de m'
annoncer en termes si clairs que nous deviendrions mari, et
femme après souper, n'avoit pas celui de se deshabiller à
ma presence. Elle ne pouvoit pas s'y resoudre : elle me
le disoit se moquant d'elle même — Mais vous avez ha-
bité quatorze jours de suite dans la même chambre avec
votre amant — Il y est toujours resté sur son hamac me
tournant le dos, quand arrivé sur mon strapontin je me
deshabillois, comme quand je m'habillois le matin — Mais
de vertu est presqu'incroyable — Je crois, mon ami, que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

quand on n'a pas commencé, il est plus facile de se contenir que de se laisser aller. Sous cette première nuit je me coucherai moi de vous toute vêtue — Voulez vous que je m'habille aussi? — Vous êtes cruel. Pardonnez donc à ma foiblesse — Mais, mon ange, ne sentez vous pas combien cette honte est indigne de votre esprit! — Eteignons les bougies; et dans une minute je vien entre vos bras — Vite eteignons.

Mais malgré les rideaux baissés la Lune luisante donnoit à la chambre assez de lumiere pour me laisser discerner les plus charmans profils dans la favorable distance où elle étoit allée se mettre. Mon trouble ne paroissoit fait que pour me rendre plus ardent; mais Pauline savoit qu'elle n'avoit pas besoin d'employer l'art. Pauline vint entre mes bras, et nous nous concentrames d'abord dans un profond silence. Nos feux se confondirent, et les gemissemens furent mes seuls garans que ses desirs étoient plus vifs que ceux que je ressentois, et que les besoins étoient plus grands que les miens. Le devoir indispensable de menager son bonheur me fit soudain faire halte, et recueillir dans un mouchoir les glorieux marques de la victoire dont je venois de triompher. Jusqu'à ce moment-là l'amour seul m'avoit animé; mais après le sanglant sacrifice je me suis empressé de mettre à ses pieds, et de reconnoissance. Je me suis évertué en expressions pour la rendre certaine que je connoissois toute l'etendue de mon bonheur, et qu'elle me devoit toujours prêt à exposer ma vie aux risques les plus evidens pour la conservation de ma constante tendresse. Après avoir renouvellé plusieurs fois nos combats, nous nous trouvames reduits à l'impuissance d'achever le dernier, et nous nous endormimes si fort qu'à notre reveil nous ne pumes pas croire d'avoir dormi.

Voyant ~~Contemplant~~ entre mes bras la premiere beauté du

Portugal, l'unique rejeton d'un illustre famille qui s'étoit donné à moi, et qui cependant ne m'appartiendroit que fre peu de tems, je contemplois Pauline appuyé sur un coude, et submergé dans cette triste réflexion — A quoi penses tu, mon cher ami? — Je tache de me convaincre que mon bonheur n'est pas un songe. Si c'est une realité, je desire de mourir avant que de le perdre. Je suis le fortuné auquel tu as livré un tresor inestimable, et dont je me crois indigne malgré que je t'aime plus que moi même — Non mon ami - Tu en es tres digne, si tu peux encore m'estimer, car je ne doute pas de ta tendresse.

Pauline, sensible aux caresses qui suivirent mes paroles, devint ardente d'abord qu'elle s'apperçut du renouvellement de mon feu, et laissant briller à mes yeux avides toutes les beautés dont je pouvois être curieux, se mit en état de jouir de mon troisieme assaut, où je l'ai vue dans sa longue durée plusieurs fois aux abois de l'amour. J'ai fini par lui faire voir en instant après les marques de mon respect dont je ne l'avois frustrée que pour menager son honneur — Je te jure, mon ami, que l'amour ne m'a pas laissé le tems d'y penser. Ce devoit être ton affaire; mais je suis bien aise de voir que je ne serai jamais tentée de me repentir de m'être abandonnée à son empire.

Elle sortit alors du lit pour s'habiller revint de ce que ma presence ne la genoit plus. Si ~~[illegible]~~ la disparition de la honte, me dit elle, est un effet de l'acquisition de la science, dis moi pourquoi nos premiers parens ne devinrent honteux qu'après l'avoir acquise — Je n'en sais rien, mon ange, mais je desire savoir si tu as fait cette question au savant précepteur italien qu'on t'a donné avant que tu sortes du couvent — Eh bien! Oui — Que t'a-t-il dit? — Qu'ils furent honteux non par d'avoir joui, mais d'avoir desobéi. Ils

couvrant les parties qui les avoient séduits, ils leur sembloit de
desavouer la faute qu'elles leur avoit fait connaître. Mais, quoi=
qu'on en dise, Adam fut beaucoup plus coupable qu'Eve — Com=
ment cela? — C'est qu'Adam avoit reçu la défense prohibition de
Dieu même, tandis qu'Eve ne pouvoit l'avoir apprise que d'Adam
— Ils la reçurent de Dieu tous les deux — Tu n'as donc pas
lu la Genese? — Tu te moques de moi — Tu as donc mal
lu, car il y est dit très clairement que Dieu fit Eve après avoir
defendu la chose à Adam — Je trouve singulier que nos inter=
pretes n'allèguent pas cette circonstance, car elle me semble es=
sentielle — C'est que ce sont des fripons, presque tous ennemi
de notre sexe — Oh! pour cela — N'en parlons pas je t'en
prie; mais mon precepteur étoit un honete homme — E=
toit il jesuite? — Oui; mais de robe courte — Qu'est ce que
cela? — Nous en parlerons une autre fois

Ma chere Pauline étoit une preuve si attachée à sa religion
qu'elle l'en occupoit beaucoup plus que moi. Je ne l'aurois jamais
trouvée telle, si je ne fusse parvenu à coucher avec elle. J'ai trouvé un
grand nombre de femmes faites ainsi: pour
Leur ame, il faut commencer par les damner: pour lors on
gagne toute leur confiance, et elles n'ont plus rien de secret pour
l'heureux qui sut les conquerir. Par cette meme raison ce charmant
sexe aime le brave, et abhorre le poltron, si ce n'est quelque fois
un joli guerluchon qui les amuse, mais que dans le fond elles me=
prisent, car si le brave lui donne des coups de baton elle vient.
Après cette nuit celeste j'ai decide de ne plus sortir de ma
maison tant que Pauline resteroit à Londres. Mon projet lui plut.
Elle ne m'a jamais quitté que pour aller les jours de fête à la
Messe. J'ai fermé ma porte à tout le monde, et au chirurgien
aussi, car mon entorse disparoissoit d'elle même. J'en ai donné l'a=
vis à l'honorable Miss Chudleigh, qui cessa d'envoyer deux fois

par jour un laquais pour s'informer de ma santé.

Pauline etant remontée dans sa chambre après l'amoureux conflit, elle me parut un ange incarné quand je l'ai revue à midi. Son teint que l'abstinence d'un an avoit fait devenir trop pale, étoit devenu un incarnat de lis, et de roses, et sa figure avoit gagné un air de satisfaction, et de contentement que mes yeux ne pouvoient pas finir d'admirer

Desirant d'avoir son portrait en miniature, comme elle desiroit d'avoir le mien, j'ai écrit à Martinelli de m'envoyer le peintre plus celebre de Londres pour la ressemblance, et il m'a envoyé un juif qui reussit parfaitement. Je lui ai après fait monter en bague, et ce fut le seul present que Pauline ait voulu accepter de moi, qui m'auroit cru devenu plus riche, si elle eut voulu recevoir tout ce que je possedois.

Trois semaines s'ecoulerent ainsi après nos noces, dont tous les moments, toujours avec la meme influence, nous rendirent egalement heureux. Nous etions devenus tels que nous ne pouvions plus trouver la moindre difference de l'un à l'autre: c'etoit une suite jamais discontinuée de jouissances au point que nous ne pouvions plus desirer: les desirs ne pouvant venir qu'en consequence de besoin, nous ne pouvions pas en sentir, car la nature, et la fortune nous fournissant tout nous ne pouvions avoir besoin de rien. Tout desir d'ailleurs est inseparable de trouble, et d'inquietude, et nous nous moquions, Pauline, et moi, des philosophes, qui le regardoient comme nous plaindre parceque nous n'avions plus des desirs: Il est impossible d'en avoir quand on possede tout, et nous possedions tout. Il nous étoit impossible d'imaginer que nous aurions pu être plus riches, ou plus heureux, excepté si nous eussions voulu penser à l'avenir; mais nous n'avions pas la force d'y penser. Ce manque de force feroit le vrai fond de nos richesses reelles. Dans une entiere satisfaction de nos sens qu'est ce qui auroit pu diminuer notre

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

bonheur, si nous nous fussions arrêtés à un severe examen de nous mêmes? Ce n'auroit pu être que nos sentimens. Nos sentimens! Nous aurions trouvé nos coeurs purs.

Tous les jours je trouvois quelque chose de nouveau, et d'adorable dans son heureux caractere, et elle commençoit déjà à réfléchir que la fatale lettre qui l'auroit obligée à partir n'arrivoit plus. Elle ne pensoit plus au comte A[illegible] que pour faire des réflexions sur la force materielle d'une jolie figure que la raison devoit réprouver, et que le seul hazard pouvoit rendre heureuse.

Le premier du mois d'Août fut un jour funeste pour elle et pour moi. Pour elle qui reçut deux lettres de Lisbonne, et pour moi qui entr'autres j'en ai reçu une de Paris, qui m'annonçoit la mort de madame d'Usé. C'étoit madame du Rumain qui m'écrivoit que les medecins disoient sur le témoignage de Brongniole sa femme de chambre qu'elle s'étoit empoisonnée prenant une trop forte dose d'une liqueur qu'elle appelloit medicine universelle. Elle me disoit qu'on lui avoit trouvé un testament fou, car elle laissoit tout son bien au premier fils, ou fille dont elle accoucheroit, et dont elle se disoit grosse. C'étoit moi qu'elle instituoit heureux du nouveau né, ce qui me perçoit l'âme, car cette histoire dut avoir fait vie au moins pour trois jours tout Paris. Madame la comtesse du Chatelet sa fille s'étoit emparée de sa riche succession en bien immeubles, et de son portefeuille où à mon grand etonnement on avoit trouvé 400 m ℔. Les bras me tomberent; mais j'ai contre ma douleur, et me repentir dans l'interêt que je prenois aux deux lettres qu'avoit reçu Pauline, une de sa part, et l'autre du comte d'Usez qui l'excitoit à retourner à Lisbone tout au plutôt par mer ou par terre l'assurant qu'à son arrivée elle seroit mise en possession de tout son bien, et elle

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

le marieroit publiquement au comte M. Il lui envoyoit une lettre de credit à vue de vingt millions. Cette somme qui me sembloit ne fe: soit cependant que deux mille livres sterling à peu près, car les Portugais comptent par vers qui est une monnoie indivisible, comme le maravedis en Espagne. Il la conseilloit à faire le voyage par mer, et si elle s'y determinoit, il lui feroit savoir que M. de Saa lui procureroit l'embarquement sur une frigate qu'il nommoit, et qui dans ce moment là devoit se trouver dans un port de l'Angleterre. L'abbesse la tante, que le ministre avoit informée, lui disoit la meme chose; mais Pauline ne vouloit entendre parler ni de mer, ni du ministre portugais Saa, car elle ne vouloit donner le moindre motif à ce qu'on pût dire à Lisbone qu'on l'eut forcée à y retourner malgré elle. Elle étoit fachée que le ministre lui eut envoyé la lettre de change, car c'étoit une marque qu'il supposoit qu'elle se trouvoit dans le besoin. Je l'ai cependant convaincue qu'elle devoit lui en savoir gré, car il ne lui disoit pas qu'il lui en feroit present. Elle le sentit cruellement insultée. Pauline étoit riche, et elle avoit l'ame grande: on peut le juger par la bague qu'elle m'avoit forcé à recevoir le trouvant pour ainsi dire dans la misere, et certainement elle ne comptoit pas sur ma bourse, malgré qu'elle fut sûre que je ne l'aurois jamais abandonnée. J'ai toujours laissé qu'elle me croye fort riche.

Nous passames toute la journée tres tristement, et la nuit aussi. Ce ne fut que le lendemain qu'elle me parla ainsi.

Mon cher ami, nous devons nous separer, et qui plus est devoir de nous oublier, car mon honneur veut qu'à Lisbone je devienne la femme d'un homme auquel tout le monde doit croire que je me suis déjà donnée, et en sera devenu reellement mon mari, mon devoir exige qu'il sera devenu reellement mon mari, mon devoir exige

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

que je le mette en possession de mon coeur sans partage. Je ne peux pas concevoir comment sans cela je pourrois vivre heureuse. Mais cela ne me sera pas difficile d'abord que je ne le verrai plus. La premiere impression, que tu as presqu'effacée, reprendra sa force, et je suis sûre que j'aimerai mon mari, d'ailleurs honête, et doux, comme je l'ai fort bien connu dans le peu de jours que nous avons vécu ensemble.

Après ce preambule, voici, mon cher ami, ce que je dois te demander, et que tu dois m'accorder quand ce ne seroit qu'à titre de grace. Il faut que tu me promettes de ne jamais venir à Lisbone à moins que je ne t'en donne la permission. J'espere que tu n'as pas besoin que je te dise les raisons qui m'obligent à te faire cette défense. Tu ne dois pas risquer de venir dans ma patrie à troubler la paix de mon ame. Je ne pourrois devenir criminelle sans devenir en même tems malheureuse, et tu ne dois pas souffrir l'idée d'en devenir la cause m'aimant comme tu m'aimes, et me connoissant comme tu me connois. Helas! crois le. Je me figure d'avoir vécu avec toi comme ta veritable femme, et d'abord que tu m'aura quittée, je me figurerai d'être devenue veuve, et d'aller me marier à Lisbone en secondes noces.

Fondant en larmes, et la serrant entre mes bras, je lui ai promis obéissance. Elle repondit d'abord au ministre, et à l'abbesse qu'elle iroit à Lisbone dans le mois d'Octobre, et qu'elle leur donneroit de ses nouvelles d'abord qu'elle se trouveroit en Espagne. Ayant assez d'argent, elle se mit en equipage, elle acheta une voiture, et elle prit une femme de chambre qu'elle reçut des mains de l'honête hotesse où elle avoit logé au commencement de son séjour à Londres. Elle employa

go ainsi les derniers huit jours qu'elle vecut avec moi à Londres.
J'ai obtenu d'elle, aussi à titre de grace, qu'elle ne prit pas une re=
fuser, qu'elle se laissât servir par mon valet de chambre Clermon,
dont je connoissois la fidelité, et la capacité, jusqu'à Madrid.
De Madrid il devoit, suivant mon ordre, retourner me rejoindre à
Londres; mais la malheureuse destinée avoit disposé de lui autrement.
Nous passames ces huit jours dans la plus grande douceur à l'exce=
sieur, et dans l'amertume de notre coeur, et de notre esprit. Nous
nous regardions sans parler, nous nous parlions sans savoir ce que nous
nous disions, nous oublyons d'aller nous mettre à table pour nous
nourrir, et nous allions nous coucher ensemble sans savoir que l'a=
nous ne nous permettoit pas de dormir; mais nous nous trom=
pions: une Letargie involontaire plongeoit nos sens accablés par la
douleur dans le noir Styx au milieu des carreaux que foulent les ex=
istans de nous convaincre que nous étions immortels.
Pauline ne peut pas me refuser le plaisir de l'accompagner
jusqu'à Calais, ni se le refuser à elle même.
Nous partimes le dix d'Août; et je me suis trouvé très con=
tent de la mine de la femme de chambre, qui avoit l'air d'une
gouvernante; et le lendemain nous ne voulumes à Douvres que
pour attendre qu'on eut placé la voiture dans un paque-bot,
qui quatre heures après nous déposa à Calais où Pauline,
commençant à vouloir se croire, me pria d'aller me coucher
tout seul dans une autre chambre.
Elle partit le matin à quatre heures précédée par Clermon,
et déterminée à ne voyager jamais pendant la nuit.
La ressemblance entre cette séparation à Calais, et celle qui m'a
parue l'ame a Geneve quinze ans auparavant au départ d'Henriette
est frappante, frappante la ressemblance des caractères de ces

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

deux femmes incomparables, dont l'une ne différoit de l'autre que dans la beauté. Il falloit peut être cela pour que je devinsse éperdument amoureux de la seconde comme je l'avois été de la première. Toutes les deux sages, toutes les deux douées d'un esprit profond, ce ne pouvoit être qu'en force de leur différente éducation que la première étoit plus gaye, avoit plus de talens, et moins de préjugés; dans l'une avoit le noble orgueil de sa nation, plioit au revieux, et avoit la religion dans le coeur encore plus que dans l'esprit. Outre cela elle surpassoit Henriette dans le penchant au plaisir d'aimer, et dans les transports qui viennent à sa suite. Je fus heureux avec toutes les deux parce qu'elles me trouvèrent riche, sans cela je n'aurois connu ni l'une ni l'autre. Je les ai oubliées; mais quand je me les rappelle je trouve l'impression que me fit Henriette plus forte, et la raison en est que mon ame en étoit plus susceptible à l'age de vingt deux ans qu'à celui de trente-sept.

Je suis retourné à Douvres en huit heures, après une traversée des plus incomodes, dans un paquet-bot où il y avoit dix à douze passagers tous malades. Je n'étois que triste.

A mon arrivée à Londres, j'ai mis adieu à m'enfermer chez moi pensant aux moyens que je pourrois me procurer pour oublier Pauline. Barbe me mit au lit. C'étoit un bon et brave garçon; mais qui me fit frissonner le lendemain entrant dans ma chambre par une naïveté qui une minute après me fit rire. Il me demanda de la part de la vieille femme qui gardoit la maison, si je voulois qu'elle remit à la porte le même ecriteau — Comment! Sacr.....! Et ca que cette vieille scelerate ose..... — Point du tout. C'est par malice.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

1763

53

Bd IX

Chap. X

Tome VIII

(orig. chap. IV)

pages 85 bis à 106

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

55 J3 bis—85

Chapitre IV

Singularités des Anglois. Castel Bajac. Comte de Schwerin. Ma fille Sophie en pension. Ma reception au club des penseurs. La Charpillon

Je ne suis sorti que le surlendemain; mais triste, reveur, et au surplus comme un homme qui ne fesoit que d'arriver. Je suis entré dans un caffé où vingt personnes lisoient la gazette. N'entendant pas l'anglois, je me fesois là tran= quille à voir les allans, et les venans. Un marchand qui par= loit françois dit à ~~un~~ son autre qui lisoit qu'un fel s'étoit fé, et qu'il avoit bien fait parceque ses affaires etant dans un desordre extreme il ne pouvoit plus vivre que malheureux — Vous vous tromper: j'ai été leger à l'inventaire de ses effets, puisqu'il étoit mon debiteur aussi, et nous avons tou trouvé qu'il a fait une sottise, car il pouvoit differer encore six mois à se donner la mort poursuivant même à vivre dans le desordre.

Ce calcul m'excitoit à vivre, je suis allé à la bourse pour prendre de l'argent. Je trouve Borromeck qui me donne d'abord ce que je lui demande; et en sortant de la chambre où je lui ai fait quitance ~~je trouve~~ voyait un homme dont la figure me ~~rend~~ rendoit curieux ~~de~~ je lui demande ~~qui~~ ~~il est~~ à Borromeck qui c'étoit — C'est un homme qui vaut cent mille pieces — Et celui là? — Il ne vaut rien — Mais je vous demande leurs noms? — Je ne le sait pas. Le nom n'est rien. La connoissance d'un hom= me depend de savoir de combien il peut disposer; car qu'est-ce que le nom? Demander moi mille pieces, et faites moi la gra= ce à ma presence prenant le nom d'Attila, et cela me suffit. Vous ne me rembourserez pas comme le inglat, mais

comme monsieur Attila, et nous rions — Mais lorsque vous si-
gnez des lettres de change — Pour lors c'est different, car je
dois les signer avec le même nom que le tireur me donne.

Je le quitte, et je vais au parc ; mais avant d'y entrer je
veux changer en monnoye un billet de banque. J'entre chez
un gros marchand bon vivant que j'avois connu à la taverne,
et je le prie de me donner des guinées pour mon billet de
vingt que je jette sur son comptoir — Venez, me dit il, dans
une heure, car dans le moment je n'ai pas le sou — Fort
bien, je reviendrai en sortant du parc — Prenez votre bil-
let : vous me le donnerez quand je vous donnerai la monnoye
— C'est egal. Gardez le. Je ne doute pas de votre probité
— Cela est fort, mon ami, car il vous me laisser le billet,
je ne vous donnerai plus la monnoye, quand ce ne seroit que
pour vous apprendre à vivre — Je ne vous crois pas capable
d'une action si malhonête — Je ne le suis pas non plus ; mais
s'agissant d'une chose si simple, comme d'un billet de banque,
qui ne vous cause aucun embarras dans votre poche, et laissé
sans en avoir reçu la monnoye, je me persuade plus facile-
ment de vous avoir donné la monnoye, ~~et de l'avoir oublié~~,
malgré tout ce que vous pourriez
me dire que de croire que vous ayez fait la bêtise
~~que de la faire~~ de me laisser
le billet
sans la recevoir — Vous avez raison.

Je vais au parc ; je vois Martinelli, et je le remercie de m'
avoir envoyé son Decameron. Il me fait compliment sur
ma nouvelle apparition dans le monde, et sur la belle pers-
onne, dont j'étois devenu l'esclave, que Milord Pembroke avoit
vue, et qu'il avoit trouvée charmante — Quoi quoi ! où l'a-t-
il vue ? — Avec vous dans une voiture à quatre chevaux allant

à grand trot vers Rochester il n'y a que trois à quatre jours — Fort bien ; je peux vous dire à present que je l'ai conduite à Calais, et que je ne la verrai plus — ~~Un~~ Forever encore vos appreh= vous
mens ! — Fournis de la vie. J'en ai été trop pourvu, malgré que l'amour m'ait bien traité. Venez diner avec moi quand vous voudrez. ~~voudrez~~ Allant vers Buckingham je vois à ma gauche en= fre les bouteilles à douze ou quinze pas une indecence qui me surprend. Quatre ou cinq personnes ~~les~~ à différentes dis= tances qui faisoient leurs necessités montrant à ceux qui se promenoient leur derriere. C'est mal honnête, dis-je à Martin nettin ; ces cochons là devroient plus tôt se tenir tournés vers nous — Point du tout, car pour lors on les connoitroit, et à coup sûr on les regarderoit, pendant qu'on nous mon= tront leur cu, ils nous obligent, à moins que nous ne soyons fort curieux de cette partie là, à ne pas y regarder. — C'est fort bien raisonné, mon ami ; mais comme c'est nouveau pour un etranger, vous m'excuserez — Vous aurez remarqué qu'un anglois, qui marchant par la rue a besoin de cracher ~~de~~ son l'crache ne va pas comme chez nous piller à la porte de quelqu'un, où dans son allée, ou dans sa cour — J'ai observé. Ils se tournent vers le mi= lieu de la rue, et ils pissent là. Mais ceux qui passent en voiture les voyent, et cela n'est pas bien, me semble — Qui ordonne à ceux qui passent en voiture de re= garder là ? — C'est encore vrai.

Nous allons au Grim-Pare et nous rencontrons le Lord Pembrok à cheval, qui s'arrête, et fait les hauts cris quand il me voit : je m'imagine pourquoi, et je lui dis que depuis qua= tre jours j'etois devenu libre, et que je me trouvois isolé à ma bonne table — Je suis un peu curieux. Je viendrai peut

être aujourd'hui. Il i'en va, et y comptant dessus, je vais chez moi pour lui faire faire bonne chere: Martinelli ne pouvoit pas y venir; mais il me fait sortir par une porte que je ne connoissois pas, et il m'accompagne pour me mettre sur le bon chemin.

Nous voyons au bout d'une rue une foule, dont le centre de= voit avoir quelque chose de curieux puisque tout le monde s'allon= geoit pour y voir. Martinelli i'approche, reste là quelques minu= tes, puis il me dit que je vais entendre quelque chose de singulier. Toute cette foule, me dit il, est là attentive pour voir un homme qui va mourir peut être dans un quart d'heure d'ici, à cause d' un fort coup de poing qu'il reçut à la tempe en se battant con= tre un autre en Brave homme — N'y a-t-il pas de remede? — Un chirurgien qui est là soutient qu'il ne mourra pas si on le lui permet de le soigner — Qui peut le lui defendre? — Cest cela qui est etonnant. Ceux qui le lui defendent sont deux hom= mes qui ont parié sur la vie, ou sur la mort vingt pièces. Un d'eux a dit je parie qu'il meurt, l'autre a parié qu'il ne mourra pas, et la gageure est allée. Voila le chirurgien qui veut le soigner: celui qui a pa= rié qu'il mourra s'empeche, car il dit l'autre veut avoir vingt guinées. Il ne veulent pas entendre parler d'accom= dement, ainsi cet homme mourra peut être à cause de cette mau= dite gageure — Par Dieu, voila un homme bien mal= heureux, et des parieurs injitoyables — L'anglois est singulier sur l'article de parier. Il y a une confraternité, ou un club qu'on appelle de parieurs, et si vous en etes curieux je vous ferai presenter — Il parle-t-on françois? — Sans dou= te il y a des gens d'esprit, et de distinction — Et qu'y fait-on? — On raisonne, et lorsque quelqu'un nie une chose que l'au= tre avance comme un fait, si l'autre le defie à parier, il doit parier sous peine d'une amende pecuniaire qui va dans la caisse

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

du club, et que les associés partagent au bout du mois — Mon cher ami, faites moi entrer dans ce charmant club, qui me fera devenir riche, car je n'épargnerai par mon avis lorsque je me trouverai d'un sentiment contraire, et je serai de ceux qui etant sur de mon fait — Prenez garde à vous, car ils sont subtils.

Mais retournons à propos de cet homme qui meurt d'un coup de poing. Que fera-t-on à celui qui l'a tué? — On lui examinera la main; et si on la lui trouve dangereuse, on le pendra: si on la lui trouve comme la votre et la mienne on ne lui fera autre chose si non qu'on la lui marquera — Je grace expliquez moi cela. Comment connoit on une main dangereuse? — Quand on la lui trouve marquée. On est sûr pour lors que cet homme en a tué un autre, et quand on lui a marqué la main on lui a dit de se bien garder de tuer le second, car il ira à la potence. Mais si cet homme à la main dangereuse, puisque dangereuse il y a, est attaqué? — Il montre sa main; et pour lors tout le monde doit le respecter, et le laisser en repos — Et si on le force? — Pour lors il se defend, et s'il tue ce n'est rien, pourvu qu'il ait des temoins — Le combat à coup de poing peut fort bien causer la mort, je m'étonne qu'il soit permis — Il n'est permis qu'en qualité de gageure. Si les deux qui se battent n'ont point jeté par terre avant le combat une piece ou deux, ce qui est l'indice evident de la gageure, s'il arrivent mort, le tueur est condamné à la potence. — O loi, o mœurs!

C'est ainsi que j'apprenois à connoître cette fière nation. J'ai fait apprêter au noble Lord un bon dîner, et il n'a pas manqué d'y venir. Malgré que tête à tête notre dîner fut fort

long, car j'ai voulu des commentaires sur toutes les belles choses que j'avois ajouté le matin, et particulièrement sur la société des parieurs. L'aimable Lord me conseilla de n'y pas entrer à moins que je ne me proposasse de garder au moins pour un mois un parfait silence — Mais si on m'interroge ? — Tergiverser. Sans doute je le ferai, quand on me demandera mon avis, et que je ne me trouverai pas en état de le donner ; mais dans le cas contraire, étant sûr, le diable me ne pourra me faire taire. Ce ne sont pas des fripons j'espere — des fripons ! Tous nobles, savans, riches, et bons vivans ; mais inquisitoyables pour accepter, et pour proposer le pari — Mais la cagnotte est elle riche ? — Très pauvre ; car plus tôt que payer l'amende on se contente de perdre la gageure. Qui vous présentera ? — Martinelli — Oui ; il pensera à Spencer, qui est de la société. Je n'ai pas voulu y être — Pourquoi ? — Parceque je n'aime pas à disputer. Mais vous êtes un homme singulier — Par quelle raison ? — Un mois enfermé avec une femme, qui resta à Londres quatorze mois, et que personne n'a pu jamais reconnoître, ni savoir même de quel pays elle est, et qui ne fut connue que de vous étranger est un événement qui nous pique — Comment avez vous su qu'elle fut ici quatorze mois ? — C'est qu'elle demeura le premier mois chez une Lorette voisine, ou plusieurs personnes l'ont vue ; mais elle ne voulut jamais lier connoissance avec quelqu'un. Votre ecritoire l'a forcée tomber entre vos mains — Malheureusement pour moi, car je n'aimerai plus aucune autre femme — Oh ! dans huit jours un autre. Peut être demain, si vous voulez venir dîner chez moi à la campagne. Je me suis engagé hier par hazard à Chelsea, ou une Françoise, qui est une beauté me demanda à dîner. J'ai envoyé mes

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

ordres, et j'ai fait avertir cinq ou six de mes amis, qui aiment le jeu — Jeu de hazard — sans doute — Et ce que cette charmante Françoise aime à jouer ? — Pas elle ; mais son mari — Comment l'appeller vous ? — C'est lui qui se fait appeller comte de Castel-Bajac — Garçon — Oui — Maigre, grand, brun, et marqué de la petite vérole — Precisement. Je suis charmé que vous les connoissiez. N'est il pas vrai que sa femme est une beauté ? — Je n'en ai point d'idée, car il y a six ans que j'ai connu cet homme, et je n'ai pas vu qu'il fût ~~a~~ marié. Je m'entends, et je suis bien aise de me trouver dans cette partie. Je vous avertis cependant d'une chose, et c'est de ne rien dire en cas qu'il fasse semblant de ne pas me connoître. Il peut avoir de fortes raisons pour en agir ainsi. Je pourrai vous conter une histoire ayre demain, qui ne lui fait pas d'honneur. Je ne sais pas qu'il fût joueur. Je prendrai garde à moi dans la société des parisiens, et vous m'irez prendre garde à vous dans la société de demain. — Je donnerai mon adresse à votre negre.

Il partit à cheval, et je suis allé voir la Cornelis, qui m'avoit ecrit huit jours auparavant que sa fille étoit malade, et qui se plaignoit qu'on lui avoit dit deux fois que je n'y étois pas quand elle savoit que j'y étois. Voilà mon excuse fut que j'étois amoureux, et elle dut la recevoir pour bonne ; mais l'état de Sophie m'alarma. Elle étoit au lit avec une fievre continuelle, fort maigrie, et me regardoit avec des yeux qui me disoient qu'elle se mouroit de chagrin. Sa mere étoit au desespoir, car

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

elle l'aimoit à la folie; ~~et~~ j'ai cru qu'elle alloit m'assommer
quand je lui ai dit à la présence même de la malade que si
elle mouroit ce seroit elle qui l'auroit tuée. La petite alors dit
non non, ~~et~~ se jeta au cou de sa mere, et l'appaisa; mais avant
que de partir, je l'ai prise à part, et je lui ai dit que Sophie
mouroit, parcequ'elle se faisoit trop craindre, et avoit avec
elle d'un despotisme ~~affreux~~ insupportable. Mettez la, lui dis-je, en pension
pour deux ans avec des filles nobles, et choisies, donnez lui
vous verrez qu'elle se
cette nouvelle ce soir, et ~~Dites que je viendrai pour le~~
portera
~~portera pas~~ mieux demain. Elle me répondit qu'une bon-
ne pension, compris les maitres coutoit cent guinées par
an. Je lui ai dit que je pouvois, ayant avoir une quelle pen-
sion c'étoit, payer ~~d'avance~~ au maitre, ou à la mai-
tresse une année d'avance de ma bourse. A cette offre
cette femme, qui vraiement étoit dans l'indigence
malgré son luxe, m'embrassa avec les marques de la plus
vive reconnoissance.

Venez, me dit elle, dans l'instant avec moi, et donnez
vous même cette nouvelle à votre fille. Je veux voir
sa physionomie — Volontiers.

Ma chere Sophie, lui dit-je en entrant, votre mere
est persuadée qu'en changeant d'air vous voyagerez
votre santé. Si vous vouliez aller pour un an ou deux dans
une des plus nobles pensions de Londres, je lui mets-
rois d'abord cent guinées — Je ne saurois qu'obeir à ma
chere mere — Il n'y a pas question d'obeissance. Dites
vous volontiers en pension? Parlez franchement —
Mais cela feroit il plaisir à ma mere? — Très grand,
ma chere fille, il en y vas volontiers — Très volontiers.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Le village de la petite devint alors enflammé: je l'ai laissé en la priant de me faire savoir de ses nouvelles. Je suis retourné tristement chez moi à penser à Pauline [illegible]

Le lendemain à dix heures Sarbe me demanda si j'avois oublié que je m'étois engagé de dîner chez Milord Pembrok— Non sûrement. Il n'est que dix heures— Fort bien; mais nous avons vingt milles à faire— Vingt milles?— Oui: voilà l'adresse qu'il m'a laissé: il faut aller à S.t Albans

Je trouve singulier que le Lord ne me l'ait pas dit; mais tels sont les anglois. Je prens la poste, ce qui n'est pas dire fiacre à Londres, car elle est partout, et je vais à la maison à S.t Albans en moins de trois heures. Rien n'est plus beau que les chemins de l'Angleterre, et rien n'est plus riant que la campagne: il n'y manque que la vigne. Particularité du sol très fertile de cette île qui ne peut pas donner du vin.

La maison de ce Lord n'étoit pas vaste; mais assez grande pour y loger vingt maîtres. La dame n'étoit pas encore arrivée; il me fait voir ses jardins, ses bains, ses délices, ses fourneaux sous terre pour avoir des fruits hors de saison; et entre autres choses il me fait voir un coq enchaîné dans une loge qui vraisemblablement avoit l'air féroce— Qu'est ce que cela? C'est un beau coq; mais enchaîné! Pourquoi?— Parcequ'il est féroce. Il aime les poules, et il les enfuiroit pour aller les chercher, et il feroit

94 102

tous les corps auxquels elles appartiendroient — Et pourquoi
te condamner vous au celibat ? — Pour qu'il se maintienne fort
à la guerre. Tenez voyez la liste de ses victoires.

Il ouvre un tiroir, et il tire un long papier sur lequel on
avoit registré tous les combats d'où il étoit sorti vainqueur à=
pré avoir tué son adversaire. Il y en avoit au dela de trente.
Il me montre ses éperons d'acier très brillants. Je compre=
mit en les voyant, et je ne peux me tenir d'eclater dans
une grande risée. Mon enthousiasme, l'animal elevoit ses
pates pour se les faire adapter. Après cela il me montre
son casque d'acier — Mais avec ses avantages il est sûr
de vaincre son adversaire — Point du tout car quand il
est arrivé de toute pièce il dedaigne un adversaire devan=
mé — Vous m'étonnez Milord — Vous ne vous étonne=
rez plus lorsque vous lirez ceci.

Il tire alors d'un quatrième tiroir une liste où il y
avoit toute sa genealogie. Il pouvoit prouver cinq
quartiers de noblesse, de pere, cela s'entend, car
si il avoit pu prouver la noblesse de mere, milord lui
auroit mis au cou au moins la croix de Malte. Il me
dit qu'il lui coutoit deux cent guinées, mais qu'il ne le
donneroit pas pour mille. Je lui ai demandé s'il avoit
des enfans, et il me repondit qu'il y travailloit ; mais que
cela étoit difficile ; et je ne me romiens pas des difficultés
qu'il m'a alleguées. Les anglois à tout moment offroient
à ma cupidité des singularités enchanteresses.

Mais voila une voiture avec une femme, et deux hom=
mes. Je vois le coquin Castel Bajac, et un maigre personna=
ge. que Castel Bajac presente à Milord sous le nom de

60.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

...ets du
...mais
...ai deux,
...cer —
...ommer
...de la
...Là, je
...e des
...ser la
...de à
...lorsque
...dont
...nt a
...le doit
...es nou:
...enou:
...ent
...eux
...eplain:
...ard
...dant
...quel:
...ub par
...et par:
...qu'il se
...gue
...dant
...sper:
...l'accusé
...Après
...supérieur

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

61

nF
SS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

62

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

cendre du
n'on voit
2. Ma
minois
la d'a=
voit
des bas:
voit un
savoir
celle
de
par
ontcha:
der
itres
ton:
elle
elles
ras
labil:
leur
l'asne
~~ièbe~~
~~ses bras~~
~~je vous~~
sans
celle,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

63

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

partient,
l'ami a :

et j'étois
voyois que
le quel :
ujours.
ymérion
t'en ai :
doi mon
rendu
; mais
Ba :
dermi :
ge, aux
un dan :
nière.
ne j'ap :
le me
on ; mais
me plus
BnF MSS
ême que
à ton :
toi cher
le, il m'
le voir,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

64

dossier
ure avec
. A la
e. de
guire
l'avois
e. Je
rement
r deux
ar eux :
citer
ore =
me pre =
ous ays :
bonné
le cou
, me
ne bien
à ~~cinq~~
e j'étois
hard —
rement,
der à
qu'est
BnF
M&S
ur bon =
lateur
i vous
s ——
n'appelle

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

comte de Schwerin neveu de l'illustre feldmaréchal [illegible] 5

mort sur ce qu'on appelle le lit de l'honneur. Le General Baker.... anglois qui commandoit son regiment au service du roi de Prusse, et qui étoit un des convives, lui fait politesse, et lui dit qu'il étoit mort à sa presence: ce modeste neveu tire alors de sa poche le cordon de l'aigle noir enrangsanté que le maréchal avoit sur lui quand il reçut le coup de la mort. Sa Majesté, nous dit il, me permit de le garder. Mais étant dans la poche, lui répondit un anglois qui étoit là, il n'est pas à sa place.

Milord s'est d'abord emparé de madame: Je l'examine, et en comparaison de Pauline elle me semblerien. Plus blanche pour: ce qu'elle étoit blonde, moins grande, et sans le moindre air de noblesse elle ne m'interesse pas. Quand elle étoit toute sa beauté disparoissoit. C'est un grand malheur pour une femme jolie que le vice l'enlaidisse; le vice qui ajoute la force d'embellir une laide.

Le Lord Pembrok, qui avoit le mot, presente ses amis à la dame, et à ces messieurs, et quand il me nomme, Casteldajac, qui sous le nom de Seingalt auroit pu faire semblant de ne pas me reconnaitre, se réjouit, et m'embrasse.

On dine gayement à chere anglois, on boit le punch, et c'est madame qui demande un petit Pharaon. Milord ne joue jamais; c'est le General Baker.... qui veut bien faire une banque pour amuser la compagnie. Il met là cent guinées, et huit ou neuf cent en billets de banque. Il distribue gaiment vingt jetons à chaque ponte; disant que chaque jeton valoit une demie guinée. Voulant jouer or contre or je n'en accepte pas. A la troisieme taille, Schwerin fut le premier qui n'ayant perdu ses vingt jetons en demande encore vingt. Le banquier lui dit qu'il ne feroit pas sur la parole.

BnF NAF 28604 (8)

La mesure du felt maréchal ne répond pas à mot, et ne joue plus.

Dans la taille suivante, la même chose arriva à Castelbajac. Etant à mon côté, il me demande la permission de me prendre dix pièces. Je lui réponds froidement qu'il me portoit guignon, et je regouvre sa main. Il sort pour aller se promener au jardin. Madame dit que son mari avoit oublié de prendre son portefeuille. Une heure après, le General met les cartes bas, et je prens congé priant milord avec toute la compagnie à dîner chez moi le lendemain.

Je fus de retour chez moi à onze heures sans avoir rencontré des voleurs, comme je m'y attendois. J'avois une petite bourse avec six guinées disposée à leur service. On m'avoit agrii cela. J'ai fait reveiller mon cuisinier pour l'avertir que le lendemain j'aurois douze personnes à dîner avec moi. C'étoit le premier beau dîner que je donnois. J'ai trouvé un billet de la Cornelis qui m'avertissoit que le dimanche suivant elle viendroit dîner chez moi avec notre fille, et que nous irions voir la pension où elle avoit destiné de la mettre.

Milord Pimbrock arriva chez moi le premier avec la belle françoise dans une voiture à deux places gênées. Cette gêne étoit favorable à l'amour. Les autres vinrent un ou deux à la fois, et les derniers furent le Garçon, et le Perruquier.

Nous nous mîmes à table à deux heures, et nous nous levâmes à quatre, tous contens du cuisinier, et plus encore du marchand de vin, car malgré l'usage de quarante bouteilles que nous avions dans le corps aucun de nous n'étoit gris.

Après le caffé le General invita toute la compagnie à souper chez lui, et madame Castelbajac m'excita à faire une banque. Sans me faire prier, je l'ai faite de mille pièces, moitié en or, et moitié en billets de banque. N'ayant ni jettons, ni fiches, j'ai dit que je ne tiendrois qu'or contre or, et que je finirois quand

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

bon me sembleroit sans annoncer la dernière taille.

Je fus charmé de voir que les deux comtes étrangers payerent en billets de banque au Général leur petite dête. Je leur ai changé en guinées deux billets pareils qu'ils me presenterent, et j'ai changé au Général les mêmes deux billets qu'ils lui donnerent. J'ai mis ces quatre billets à part sous ma tabatière, et le jeu commença. N'ayant point de croupier, et laissant que tous les ponte tiroient leur jeu, je devois tailler tres lentement. Ceux qui m'occupoient beaucoup étoient les deux comtes qui se trompoient toujours à leur avantage. Cela m'ennuyoit. Ayant eu tous les deux le malheur de perdre, et pour mon bonheur n'ayant plus des billets de banque, Castelbajac tira de sa poche une Lettre de change de deux cent pièces, et me la jeta me priant de la lui escompter : je lui répondis que je ne me connoissois pas en Lettre de change. Un anglois l'examina, puis me la rend me disant qu'il ne connoissoit ni le tireur, ni l'accepteur, ni l'endosseur. L'endosseur c'étoit, dit le Garçon, et je crois que cela suffit. Tout le monde vit, moi excepté, de la lui rendre poli= ment lui disant qu'il pourra l'escompter à la bourse. Il s'en va, murmurant des mots impertinens, et Schuwalow le suit.

Après le depart des capons j'ai poursuivi à tailler tres tard= quillement jusque fort avant dans la nuit. J'ai quité en peste à cause du Général dont je voyois le bonheur trop decidé. Avant de s'en aller il me prit à part avec milord pour le prier de faire en sorte que dans la nuit suivante les deux escrocs n'allassent pas chez lui, car si le Garçon lui disoit la moitié de ce qu'il avoit osé me dire il l'auroit fait sortir par la fenetre. Le Lord lui répondit qu'il ne pouvoit donner cette nouvelle qu'à sa femme. Je lui demande si les quatre billets qui venoient d'eux, et que je tenois pouvoient être faux. Il me ré=

BNF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

pond en riant, les voyant tous neufs, que cela étoit possible — Que feriez vous pour sortir de doute? — J'enverois la faire changer à la banque — Et si à la banque on les trouvoit faux? — J'aurois patience, ou je ferois arrêter celui qui me les auroit donnés.

Après m'avoir donné l'adresse du Général, il partit avec la dame. Le lendemain à la banque je fus surpris de la froide indifference avec laquelle un homme très simple, auquel j'avois donné mes quatre billets le priant de m'en donner des guinées, me les rendit me disant que c'étoit de la fausse monnoie. Il fit un sourire quand je l'ai prié de les examiner un peu mieux. Il me dit de revenir à l'après = midi; ce que je ne trouvois pas difficile.

Je savois bien que j'étois le maître de faire mettre en prison ces coquins; mais y ayant de la répugnance je pris le parti d'aller chez milord pour savoir où ils logeoient. Milord dormoit encore, un de les laquais me mene chez eux, et ma présence les surprend. Je leur dis avec assez de sang froid que les quatre billets qu'ils m'avoient donnés étant faux ils devoient sans différer me donner quatre vingt guinées. Castelbajac me répond qu'il n'avoit pas d'argent; mais que cela l'étonnoit. Je ne peux, me dit-il, que les rendre à la personne qui me les a donnés, si cependant les billets que vous tenez ont les mêmes que nous vous avons donnés.

A cette alternative le sang me monte à la tête, et je les quitte. Le laquais même qui m'attendoit me mene où, après m'avoir fait jurer, on me donne un bil qui me rend maître de les faire arrêter. Je vais chez l'Alderman qui s'en charge, puis je retourne chez moi fort ennuyé de cette longueur affaire. J'ai trouvé Martinelli qui étoit venu me demander à dîner. Je l'ai informé de la chose sans lui dire que les coquins al=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

soient être arrettés. Le philosophe me dit qu'à ma place il brûleroit 99
les faux billets. Il se vantoit peut-être de cet heroïsme; mais le
conseil étoit bon. Je ne l'ai pas suivi. Voyant m'engager, il me dit
qu'il avoit fixé avec milord Spencer le jour de mon introduction au
Club des penseurs, et je lui ai répondu que l'envie d'y entrer m'étoit
passée. On en veut souvent à un homme sage qui donne un bon
conseil qu'on n'a pas le courage de suivre.

Sur la route je me suis rendu chez le General où j'ai vu la
comtesse assise sur les genoux du Lord Pembroke. Le souper fut
gai, les deux malheureux n'y parurent pas, et on ne fit pas mention
d'eux. Sortant de ~~table~~ souper, nous entrames dans une autre
chambre, où la table pour le Pharaon étoit prete. Le General
tailla jusqu'à la pointe du jour, et je revi retourné chez moi en perte
de deux ou trois cent guinées. Je me suis mis au lit, et je ne me
suis reveillé que fort tard.

On m'a annoncé un homme que j'ai fait entrer, et qui ne
parlant qu'anglois, je fus obligé d'appeller Turba pour me
servir d'interprete. C'étoit le chef de bureau, qui me dit que si
je voulois lui payer le voyage, il étoit sûr d'arreter Castel=
bajac à Douvres pour où il étoit parti à midi: il étoit sûr
d'arreter l'autre avant la nuit. Je lui ai répondu lui faisant
present d'une guinée que l'autre me suffisoit, et de laisser aller
le garçon à tous les diables.

Le lendemain, jour de Dimanche, le seul jour où ~~cette~~ la Comedie
extraordinaire pouvoit marcher par Londres, ~~j'en~~ je l'eus à
dîner chez moi avec ma fille, qui savoit d'aise de la voir au mo=
ment de sortir des mains de la mere avoit engagé la société.
La pension étoit à Hornsich, et nous y allames après dîner.

La directrice de cette maison étoit une Lady catholique qui
malgré ses soixante ans avoit encore l'air frais, beaucoup

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

d'esprit, et d'usage du monde. Ayant été prevenue par la recomman=
dation de miladi Harington, elle fit à la jeune Cornelis le plus gra=
cieux accueil. Elle avoit en pension quinze ou seize filles, dont la plus agée
avoit à peine treize ans. Je les ai vues toutes au jardin jouant entr'
elles à des jeux innocens. Quand Miladi leur presenta Sophie leur di=
sant qu'elle alloit devenir leur camarade, elles l'empresserent toutes
à lui faire les plus tendres caresses. Cinq ou six de ces demoiselles, et
particulierement une me parurent des anges incarnés, et deux ou
trois me firent peur, tant elles étoient laides. On voit ces deux ex=
tremité en Angleterre plus que partout ailleurs. Ma fille étoit petite
de taille plus que toutes les autres; mais son minois ne lui laissoit
pas perdre courage. Elle se distribua d'abord à toutes, leur parlant
comme si elle les avoit connues depuis longtems. Quand miladi nous
invita à aller voir la maison, elle nous suivirent toutes.

Chaque fille avoit une petite chambre à elle près d'une autre où
une cloison separoit de la sienne, où habitoit une camarade avec
laquelle elle pouvoit causer. Elles mangeoient à quatre par table,
et six servantes avoient soin de toutes. Elles avoient toutes sorte
de maitres, qui alloient leur donner leçon dans une grande sale,
où j'ai vu des clavecins, des harpes, des guitares, et des tables
où il y avoit tout ce qui étoit necessaires à apprendre à dessiner.
Me croyant le pere de Sophie elle me parlerent toutes, et je vo=
yois mortifiées celles qui n'avoient pas encore parler françois,
ou italien. J'étois là extasié. Leur habillement succint avec un
corps à l'angloise de baleines qui leur laissoit decouverte toute la
poitrine me rendoit l'ame stupide

Après avoir visité toute la maison, nous allames avec la
seule maitresse dans une chambre, ou madame Cornelis lui
donna en billets de banque les cent pièces pour un an, elle en fit
quitance. Elles retirerent d'accord que la petite entrevoit d'abord

qu'elle le presenteroit avec son lit, et tout son petit necessaire. Sa mere s'acquita de tout-cela dans le dimanche suivant.

Le lendemain de tres bonne heure un homme de l'Alderman vint me dire que le comte Schmesin étoit prisonnier chez lui, et il me presenta un billet dans lequel il me prioit d'aller lui parler. Je me suis determiné à y aller quand cet homme me dit qu'il n'avoit pas le sou, et que s'agissant de faux billets de banque il alloit le conduire à Newgate. Je ne pouvois pas m'accoutumer à l'idée de le laisser aller à la potence. J'y fus donc, et je ne peux pas redire combien j'ai souffert à l'aspect de ses larmes intarissables, à ses gestes de desespoir, à l'aveu de ses crimes, aux barreaux aux quelles il eut recours pour m'émouvoir à pitié. Il me jura que les billets lui avoit été donnés par Castelbajac; mais qu'il savoit de qui il les avoit achetés, et qu'il étoit prêt à me nommer la personne, si je voulois le remettre en liberté. Je lui ai dit que nommant la personne de qui il les tenoient il étoit sûr de n'être pas pendu, mais que je le tiendrois en prison également lui payant quatre sous par jour jusqu'au moment qu'il me donneroit mon argent. Ses cris alors recommencerent, me jurant qu'il étoit dans la misere, et me cuidant ses poches. Il m'offrit alors, comme engage, son cordon enrangé de l'ordre noir, et l'envie me prit d'en devenir possesseur. Je l'ai donc accepté, lui donnant quitance, et m'engageant de le lui rendre quand il me remettroit quarante livres sterling. J'ai écrit mon deslitement, j'ai payé les frais de sa detention, j'ai soldé à la presence les faux billets, et je l'ai laissé aller.

Deux jours après j'ai vu chez moi la pretendue comtesse Castelbajac, qui me dit que son mari, et son amant étant partis elle ne savoit pas où donner de la tête. Elle se plaignit amerement de Milord Pembrock qui l'avoit aussi plantée après qu'elle lui avoit donné des marques evidentes de sa tendresse. Je lui ai dit qu'il auroit eu tort de la quitter auparavant, car il devoit la regarder

comme sa debitrice. Elle me repondit qu'il etoit vrai qu'il lui avoit donné une bonne Leçon. Si j'ai enfin voulu me debarasser d'elle, j'ai dû lui donner de quoi aller rejoindre son miserable amant à Calais, car elle m'a juré qu'elle ne vouloit plus voir Castelbajac, qui d'ailleurs n'étoit pas son mari. Dans trois ans d'ici le Lecteur verra, reparoître sur la scene ces deux personnages

Dans ces mêmes jours un evenement tragicomique ne laissa pas de m'amuser.

Un italien vint me remettre une Lettre de mon ami Balletti. Il me recommandoit le porteur de la Lettre qu'il appelloit Signor Costantini natif de Vicence, qui passoit à Londres pour une affaire de grande importance qu'il me communiqueroit. Il me prioit de lui etre utile en ce que je pourrois. Etant moi même le seul juge, et le seul arbitre de la mesure de mes pouvoirs, j'ai dit à Monsieur Costantini, que j'estimois beaucoup l'ami qui me l'adressoit, et qu'il pouvoit compter sur moi en conséquence.

Monsieur, me dit il, je suis arrivé à Londres hyer au soir, et le long voyage m'ayant fait depenser tout l'argent que j'avois, je ne me trouve maitre dans ce moment que de deux guinées, mais je sais que ma femme est ici, elle est riche, et il m'est facile de savoir où elle loge. Vous savez qu'en qualité de mari je suis le maitre de tout ce qu'elle a ——Je n'en sais rien —— Vous ignorez donc les loi de ce pays ?! —— Je les ignore —— J'en suis fachè; mais la chose n'est pas moins ainsi. Je compte d'aller chez elle demain, et de l'envoyer dans la rue avec la robe qu'elle aura sur le corps, et pas d'avantage, car tous ses meubles, ses habits, ses diamans, tout enfin ce qu'elle possede est à moi. Oserois-je vous prier d'etre en ma compagnie quand j'executerai cette belle scene ?

Fort surpris de la chose, et plus encore de la proposition, je lui demande s'il avoit informé de son affaire mon ami Balletti. Il me répond qu'il ne l'étoit confié à personne, et que j'étois le premier

à qui il s'ouvroit.

Je ne pouvois le depecher pour tout, car absolument il n'en avoit pas l'air, et voyant d'ailleurs qu'il etoit tres vraisemblable que la loi qu'il m'alleguoit pût exister en Angleterre, je lui ai répondu laconiquement que je ne me sentois pas disposé à ~~accompagner~~ le seconder dans son entreprise, que d'ailleurs je desapprouvois entierement à moins que son epouse ne lui eut volé tous les effets que, selon ce qu'il me disoit, elle possedoit actuellement — Non monsieur. Elle ne m'a volé que mon honneur, et elle m'a quité n'ayant rien que son talent. Elle s'est vendue ici, et elle a fait grande fortune. N'ai-je pas raison de m'en emporter quand ce ne seroit que pour la punir, et me venger? — Cela peut être; mais, comme vous me paroissez homme de bon sens, je vous demande ce que vous penseriez de moi, si de bout en blanc je consentois à devenir vôtre compagnon dans une entreprise que malgré vos raisons je trouve cruelle. Ajoutez qu'il se pourroit que je connusse votre femme, et meme que je fusse son ami — Je vous la nommerai — Je vous prie de vous taire, malgré que je ne connoisse aucune madame Costantini — Elle a changé de nom: elle s'appelle Calori, et elle chante à l'opera de Hai-market. — Je sais qui c'est à present; mais vous avez tort de me l'avoir nommée — C'est que je ne doute pas de vôtre discretion. Je vais de ce pas m'informer de sa demeure. C'est le principal.

Il m'a quité essuyant ses larmes, et il m'a fait pitié. J'etois cependant fachè qu'il m'eut fait depositaire de son secret. Trois ou quatre heures après je suis allé faire une visite à la Binetti, qui après m'avoir conté que la de Amicis à son depart de Londres etoit devenu folle tout-à-fait pour l'entrepreneur Mattei qui ne l'aimoit pas, me conta toutes les histoires que j'ai voulu de toutes les virtuoses qui se trouvoient alors à Londres. Quand elle fut à la Calori, elle me dit qu'elle avoit eu plusieurs amans qui lui avoient donné beaucoup; mais que dans le moment elle n'avoit personne que le celebre violon Giardini dont elle etoit actuellement

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je lui ai demandé d'où elle étoit, et si elle étoit mariée, et elle me répondit qu'elle étoit de Vicence, et qu'elle ne la croyoit pas mariée.

Je ne pensois presque plus à cette mauvaise affaire quand trois jours après ce discours avec la Binetti j'ai reçu un billet de la prison de Kingsbench, où je fus surpris de voir souscrit le nom de Costantini. Ce malheureux me disoit qu'il me regardoit comme le seul ami qu'il pouvoit avoir à Londres, et que par conséquent il espéroit que je serois allé le voir pour lui donner au moins un bon conseil.

Trouvant cela fort singulier, et ne comprenant pas comment cela pouvoit être, je prens un fiacre, et je cours à Kingsbench. Je le trouve dans la desolation avec un vieux procureur anglois qui parloit italien, et que je connoissois. Costantini avoit été arrêté la veille en force de plusieurs billets à l'ordre faits par sa femme, et qu'elle n'avoit pas payés à l'échéance. Sa femme par ces billets payoit distribua aux porteurs de mille pièces environ. Le procureur savoit qui étoit là étoit dépositaire des billets, qui appartenoient à des noms que je ne connoissois pas. Ils étoient cinq. Il étoit allé proposer au prisonnier des accommodemens.

Fort surpris de cette infame supercherie que je n'aurois pas eu pour elle, si je n'avois vu de la Binetti que la Colonie bien loin d'être endettée étoit riche, j'ai prié le procureur de s'en aller ayant besoin de parler avec M. Costantini tête à tête.

On m'arrête, me dit-il, pour des dettes de ma femme, et on me dit que c'est à moi à les payer parceque je suis son mari — C'est un tour que votre femme vous joue. Elle a vu que vous étes à Londres — elle m'a vue de la fenêtre — Pourquoi avoit vous tardé à exécuter votre projet? — Je l'aurois exécuté ce matin; mais pouvois-je croire que ma femme avoit des dettes? — Elle n'en a pas non plus. Ces billets sont fictifs. On les a antidatés, et ils ont été faits hyer. C'est une mauvaise affaire, qui pourra lui coûter cher — Mais je suis en prison — Restez y, et comptez sur moi. Nous nous verrons demain.

Outré de cette fripponerie, et déterminé à prendre fait et cause pour ce malheureux, je vais conter tout le fait à M. Bosanquet qui me répond que des tours de cette espece étoient fort commun à Londres, et qu'on y avoit apris depuis longtems les moyens propres à les déjouer. Il me dit enfin que si le prisonnier m'intéressoit il le mettroit entre les mains d'un avocat qui le tireroit d'affaire, et qui feroit repentir sa femme, et l'on amant qui apparémment etoit l'auteur de la fripponerie. Je lui ai répondu que l'homme m'intéressoit, et je l'ai prié d'agir, et de lui etre meme caution si il le fallait étant prêt moi même à m'en constituer garant. Je lui ai donné le nom de l'homme, et il me conseilla de ne plus m'en mêler. —

Cinq à six jours après, il vint me dire que le sieur Costantini étoit sorti de prison, et meme d'Angleterre à ce que l'avocat, qui avoit entrepris la defense, croyoit — Comment cela? — C'est tout simple. L'amant de la femme même, prevoyant l'orage, doit l'avoir fait persuader à recevoir une somme sous condition qu'il s'en iroit, et le pauvre malheureux y a consenti. Ainsi l'affaire est finie; mais c'est une petite nouvelle qui fait rire, et qu'on lira sur les feuilles, où on dira que Giardini a très bien fait à conseiller mademoiselle Calori à faire cette belle action. J'ai appris ici de la Binetti qu'elle lui a fait donner deux cent guinées. J'en fus fort aise, et j'ai écrit à Baletti toute cette histoire. Quelques années après j'ai trouvé la Calori à Prague.

Un officier Flamand, qui avoit servi en France, le même que j'avois secouru à Aix la Chapelle, m'avoit fait plusieurs visites, et avoit même deux ou trois fois dîné chez moi, et j'étois fâché de n'avoir pas fait en cela lui l'acte de devoir d'aller au moins une fois lui faire ma reverence là où il logeoit: il me feroit rougir, quand me rencontrant par Londres il m'en feroit

civilement le reproche. Il avoit avec lui sa femme, et sa fille. Un peu de curiosité aussi me fit venir envie d'y aller. Ce fut mon mauvais Genie qui m'y traîna, car le bon m'empecha toujours d'y aller.

Quand il me vit il me sauta au cou, et d'abord qu'il me presenta à sa femme, me nommant son sauveur, j'ai dû recevoir tous les complimens que les fripons font aux bonnes gens qu'ils esperent de duper. Cinq ou six minutes après je vois entrer une vieille femme avec une jolie fille. M. Malingan me presente leur disant que j'étois le meme chevalier de Seingalt, dont il leur avoit parlé plusieurs fois. La demoiselle, affectant la surprise, me dit qu'elle avoit connu un M. Casanova qui me ressembloit beaucoup, je lui réponds que c'étoit également mon nom; mais que je n'avois pas le bonheur de la remettre. Moi aussi, me dit elle, je m'appellois alors Ausperger, et je m'appelle aujourd'hui Charpillon, et me m'ayant vu, et parlé qu'une seule fois, il est facile que vous m'ayez oubliée, d'autant plus que je n'avois alors que treize ans. Quelques ans après je suis venue à Londres avec ma mere, et mes tantes, et il y a deja quatre ans que nous y sommes. — Mais où ai-je eu le bonheur de vous parler? — A Paris, au palais mon-Chard, vous étiez avec une charmante dame, vous me fites pre-sent de ces boucles (et disant cela elle me les fait voir à ses pieds) puis encouragée par ma tante, vous m'avez fait l'honneur de m'embrasser.

Je m'en souviens alors parfaitement, et mon Lecteur peut s'ap-peller que j'étois avec la belle Barett marchande de bas. Mademoiselle, je m'en souviens ~~parfaitement~~ très bien, et je vous remets, mais je ne remets pas madame votre tante — Celle ci est sa sœur; mais il vous aura la complaisance de venir prendre du the chez nous, vous la verrez. Nous demeurons dans le Panemark street Soho. Je vous ferai voir par ecrit le compliment flatteur que vous m'avez fait.

1763

Bd IX

« commencement de Septembre (108 pages)

Chap. XI

Tome VIII

(orig: chap. V)

pages 107 à 138

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Chapitre V

Au nom de Charpillon je tire de mon porte-feuille la carte que M. le procureur Morosini m'avoit donnée à Lyon, et je la lui remets — Que vois-je! Mon cher ambassadeur! Et depuis trois mois que vous etes à Londres vous ne penseriez jamais à me porter cette carte? — C'est vrai: je devois m'informer; mais l'ambassadeur ne m'a-yant pas marqué un certain empressement, j'ai negligé cepetit de-voir, et je remercie le hazard qui fait que je m'en acquitte — Venez donc dîner chez nous demain — Je ne peux pas, car Milord Pembrock m'a dit de l'attendre — En compagnie ou tout seul? — Tout seul — J'en suis bien aise. Attendez moi aussi avec ma tante. Ou demeurez vous? Je lui donne mon adresse, l'assurant qu'elle me fera hon-neur, et plaisir, et je reste surpris de la voir vive. Vous etes donc l'italien, me dit elle, qui fit mettre, il y a deux mois, sur la porte de cette maison, le singulier ecriteau qui fit tant rire? — Le même — On m'a dit qu'il vous a coûté cher — Au contraire. Je dois à l'ecriteau mon bonheur — Vous devez par conséquent, actuellement que la dame est partie, être devenu malheureux. Personne ne sait qui elle étoit. En faites vous vraiment un mystere? — Certainement; et je mourois plutôt de la reveler — Je vous demander à ma tante si je ne voulois pas aller me presenter pour vous demander une chambre. Mais ma mere me l'a empeché — Quel besoin avez vous de chercher à vous loger à bon marché? — Aucun; mais j'avois besoin de rire, et envie de punir l'audacieux auteur d'un ecriteau de cette espece — Comment m'auriez vous puni? — Vous rendant amoureux de moi, et vous faisant après souffrir des peines infernales par mes traitemens. Ah! Que j'aurois ri! — Vous vous croyez donc maitresse de rendre amoureux qui

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

— vous voulez, formant d'avance le projet infame de devenir le tyran de celui qui auroit rendu à vos charmes l'hommage qui leur est dû ? C'est le projet d'un monstre, et il est malheureux pour les hommes que vous n'en ayez pas l'air. Je profiterai de votre franchise me tenant sur mes gardes — En vain. A moins que vous ne vous abstenez de me voir.

Comme elle a soutenu ce dialogue toujours riant, je l'ai pris comme il étoit naturel que je le prisse ; mais admirant dans elle une sorte d'esprit qui joint à ses charmes m'a d'abord convaincu qu'elle étoit effectivement maitresse de se faire aimer de qui que ce soit. Ce fut le premier echantillon qu'elle m'en donna dans ce premier jour que j'eus le malheur de la connoitre.

Ce fut dans ce fatal jour au commencement de Septembre de l'an 1763 que j'ai commencé à mourir ; et que j'ai fini de vivre. J'avois trente huit ans. Si la ligne perpendiculaire d'ascension est egale en longueur à celle de descente, comme elle doit l'etre, aujourd'hui premier jour de Novembre 1797, il me semble de pouvoir compter sur presque quatre années de vie, qui en consequence de l'axiome motus in fine velocior parleront bien vite.

La Charpillon que tout Londres a connu, et qui, je crois bien : etoit une beauté à laquelle il étoit difficile de trouver un defaut. Ses cheveux étoient chatain clair, ses yeux bleux, sa peau de la plus pure blancheur, et sa taille presqu'egale à celle de Pauline comptant ces deux pouces qu'elle devoit gagner parvenant à l'age de vingt ans, car elle n'en avoit alors que dix sept ; sa gorge étoit petite, mais parfaite, ses mains potelées, minces, et un peu plus longues que les ordinaires, son pied mignon, et sa demarche sûre, et noble. Sa physionomi douce, et ouverte indiquoit une ame que la delicatesse des sentimens distinguoit, et cet air de noblesse qui

ordinairement dépend de la naissance. Dans ces deux seuls points la na=
ture s'etoit plue à mentir sur sa figure. Elle auroit dû plus tôt n'etre vraie
que là, et mentir dans tout le reste. Cette fille avoit premedité le dessein
de me rendre malheureux meme avant d'avoir appris à me connoitre; et
elle me l'a dit.

Je suis sorti de la maison de Malingan non pas comme un homme
sensuel qui passionné pour le sexe doit se sentir joyeux d'avoir connu
une fille, dont ayant reconnu la sage beauté il se trouve sûr de
satisfaire facilement à tous les desir qu'elle lui a inspiré; mais
stupefait, et surpris que l'image de Pauline que j'avois encore de=
vant mes yeux, et qui se presentoit inopinément à mon es=
prit toutes les fois que je voyois une femme qui avoit droit de plaire
pour me la faire mepriser, n'eut pas eu le pouvoir de rendre
cette Charpillon incapable de me surprendre. Je me suis pour=
donné decidant que ce qui m'avoit enchanté n'avoit été que la
nouveauté, et la combinaison des circonstances, et que le des=
enchantement ne tarderoit pas à venir. Je cherchai, me disoit-je,
de la trouver merveilleuse d'abord que j'aurai couché avec elle:
cela ne tardera pas à arriver.

Comment pouvois-je me l'imaginer difficile? Elle l'étoit
invitée elle meme à diner chez moi; elle avoit été donnée
amie du procurateur, que certainement elle n'avoit pas fait
soupirer, et qui dut l'avoir payée, car il n'étoit ni bel homme,
ni assez jeune pour l'avoir rendue amoureuse. Sans même
me flatter de pouvoir lui plaire, je savois que j'avois de l'ar=
gent, que je n'étois pas avare, et qu'elle ne resisteroit pas.

Milord Pembrok etoit devenu mon ami après le bon accueil
que j'avois fait envers le comte Schwerin, et l'autre honnete procedé
ne pretendant pas du General la moitié de la somme. Il m'avoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

dit que nous arrangerions une partie de plaisir qui nous feroit passer une journée agréable.

Quand en arrivant il vit quatre couverts il me demanda qui étoient ces deux autres qui dineroient avec nous, et il fut surpris quand il sut que c'étoit la Charpillon, et sa tante, et qu'elle l'étoit elle même d'abord qu'elle sut que c'étoit lui qui devoit avec moi. Cette fille, me dit il, m'ayant donné une forte envie de l'avoir, je l'ai enfin trouvée une nuit a Vauxhalle avec sa tante, et je lui ai proposé vingt guinées, si elle vouloit venir se promener avec moi dans l'allée obscure. Elle y consentit, me demandant la somme d'avance, et je fus assez bon pour la lui donner. Elle vint dans l'allée; mais elle se detacha d'abord de mon bras, et je ne l'ai plus trouvée — Vous auriez dû la souffleter en public — Je me serois fait une affaire, et on se seroit moqué de moi. C'est une étourdie qu'à present je méprise. Et etes vous amoureux! — J'en suis curieux comme vous l'étiez — C'est une petite coquine qui fera tout son possible pour vous attraper.

Elle arrive; et elle dit à Milord les plus jolies choses du monde sans a peine me regarder. Elle rit; elle conte elle même le tour qu'elle lui a joué à Vaux-hall, et elle le taxe de peu d'esprit pour avoir renoncé à elle à cause d'une espieglerie qui au contraire auroit dû l'engager à l'aimer encore d'avantage. Une autre fois, lui dit elle, je ne vous echapperai pas — Cela ne peut car je ne vous payerai pas d'avance — Fi donc! Payer est un vilain mot qui vous degrade.

Milord loua son esprit, et ne fit que rire de tous les propos impertinens qu'elle lui tint fort exigue de l'attention indolante avec laquelle il suivoit ses propos. Après dîner elle nous quita après m'avoir fait promettre d'aller dîner le lendemain avec elle.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

J'ai passé toute la journée suivante avec cet aimable Lord,
qui me fit connoître le bagne à l'anglaise. C'est une partie de
plaisir qui coute fort cher, et dont je ne ferai pas la description, car
elle est connue de tous ceux qui ont passé quelque tems à Londres,
et qui ont dépensé volontiers six guinées pour jouir de ce plaisir.
Nous eumes deux voeux fort jolies qu'on appelloit les Gavich.
Dans le jour fixé je fus allé chez la Champillon pour y dîner
comme je lui avois promis. Elle me présente à sa mere qui quoi-
que malade, et dechaynée ne m'echappa pas. L'année 1759 un
Genevois nommé Bolomé m'avoit persuadé à lui vendre des
effets en bijoux pour la valeur de 6000 ℔. Elle m'avoit donné deux
Lettres de change tirées sur le même Genevois par elle, et les deux
sous; elle s'appelloit Augsburger. Le Genevois accepta les Lettres
avoit fait banqueroute avant l'echéance, et les demoiselles Augs-
purger avoient aussi disparu peu de jours après. Or me voila sur-
pris de les voir en Angleterre, et encore plus surpris de me voir intro-
duit chez elles par la Champillon, qui ne connoissant pas cette mau-
vaise affaire de la mere, et de les filles ne lui avoit pas dit que
M. de Seingalt étoit le même Casanova auquel elles devoient 6000 ℔.
Madame, j'ai le plaisir de vous remettre, furent les premiers
mots que je lui ai dit — Monsieur, je vous remets aussi. Le co-
quin de Bolomé..... — N'en parlons pas, madame, remettons
ce propos à un autre jour. Je vois que vous avez été malade —
A la mort; mais à present cela va mieux. Ma fille ne vous a pas
annoncé sous votre nom — Pardonnez. Il est à moi, comme
celui que je portois à Paris, quand je l'ai connue sans savoir qu'
elle vous appartenoit.

La grande mere alors qui s'appelloit Augsburger comme la fille
entre avec les deux filles, et un quart d'heure après arrivent
trois hommes, dont l'un étoit le ch.r Goudar, que j'avois connu

111
120. à Paris, et Les deux autres que je ne connoissois pas, dont l'un s'appelloit Rostaing, et l'autre Courvoir. C'etoient Les trois amis de La maison, tous Les trois fripons de profession, dont l'emploi étoient d'y conduire des dupes pour pouvoir ainsi à Leur reciproque subsistance. Ce fut dans cette infame société que je me suis vu introduit, et malgré que je m'en soie d'abord apperçu, je ne me suis ni sauvé, ni promis de n'y mettre plus Les pieds. J'ai cru devoir rester me tenant sur La defensive, et n'ayant autre projet que celui de nouer une intrigue avec La fille, je n'ai rien negligé à cet egard Là que comme des êtres n'ayant rien de commun avec mon entreprise. A table je me suis mis à l'unisson, j'y ai donné le ton, j'ai agacé, on m'agacha, et je fus convaincu de venir sans peine à bout de tout. La seule chose qui me deplut fut une demande que La Chevillon me fit après m'avoir demandé excuse de m'avoir fait faire mauvaise chere chez elle. Elle me pria de lui donner à souper avec toute La compagnie, et de lui nommer Le jour. Je l'ai priée sans biaiser de le fixer elle même; et après avoir consulté Les arcanes, elle le nomma. Quatre robes au Vieux, où j'ai toujours perdu nous me= revenant jusqu'à l'heure de souper, et vers minuit je suis retourné chez moi ennuyé, et amoureux de La Chevillon

Malgré cela j'ai eu la force de ne pas aller La voir dans Les deux jours suivants. Le troisieme étant celui qu'elle avoit pris pour souper chez moi, je l'ai vue avec satisfaction à neuf heures. Je suis venue, me dit elle, pour dejeuner avec vous, et pour vous communiquer une affaire — D'abord, ou après avoir dejeuné? — Après, car nous devons etre tête à tête.

Dans ce tête à tête, après m'avoir informé de La situation actuelle de sa famille, elle me dit qu'elle cherchoit d'etre à l'étroit, si sa fortune, qui étoit dans l'autre chambre avoit cent guinées. Avec cette somme elle feroit le bonheur de vie qui feroit sa fortune. Elle me parle des vertus de ce beau mari, de l'affluence du debit,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

dont on ne pouvoit pas douter à Londres, et du profit que j'en tirerois moi même, etant, comme il étoit juste de moitié avec elle, independe-ment de cela, elle me dit qu'en recevant les cent guinées, sa mere, et ses Tantes s'obligeroient par écrit à me rembourser la même somme au bout de six mois. Je lui dis que je lui donnerois une reponse positive après souper.

Lui disant cela, et me trouvant seul avec elle, je pris un air de gayeté, cet air qui un homme poli prend quand étant amoureux il veut s'a-cheminer aux faveurs aux quelles il aspire, et je commence à me remuer en consequence sur l'ample sopha où nous étions assis; mais la Char-pillon, d'un air riant aussi, s'oppose à tous mes mouvemens, et m'in-terdit à reprises tout ce que mes mains douces, et caressantes vou-loient entreprendre: elle me repoussa les tiennes, elles s'attache à mes bras tournant sa tête de l'autre coté quand elle voit la mienne à portée de lui lancer un baiser, et à la fin elle se leve, et toute gaye, elle va rejoindre sa Tante dans l'autre chambre. Le devoir d'en rire aussi; je la suis, et une minute après elle s'en va me disant adieu jusqu'à ce soir.

Pensant tout seul à cette première scene, je la trouve naturelle, dans l'ordre, et point du tout de mauvaise augure principalement dans le besoin qu'elle avoit des cent guinées dont elle m'avoit déjà fait la demande. Je voyois fort bien que je ne pouvois pas refuser à ses faveurs sans les lui donner, et certainement je ne pensois pas à marchander; mais elle devoit voir aussi qu'elle ne les auroit pas, si elle s'avisoit de faire la Legueule. C'étoit à moi à me regler de façon à ne pas craindre l'attroppe. Ne me souciant pas de dîner, je vais me promener au parc, et vers le soir me voilà chez moi.

La compagnie arrive, il n'est pas fait, la belle enfant me prie de leur faire une petite bourse, et après un grand eclat de rire, auquel elle ne s'attendoit pas, je m'en dispense. Un tiers au moins, me dit elle — Vous n'êtes donc pas pressée de la réponse sur l'af-faire en question? — Oh bien! Vous vous êtes donc déterminé —

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Oui: venez'

Elle me suit dans l'autre chambre, où après l'avoir fait asseoir sur le même sopha du matin je lui dis que j'avois les cent guinées prêtes à son service — Vous les donnerez à ma tante, car ces messieurs croiroient que je les aye obtenues par des complaisances honteuses.

— Fort bien je les donnerai à votre tante: soyez en sûre.

A la suite de ces mots, je l'ai entreprise comme j'avois fait le matin; mais toujours en vain. J'ai cessé d'être pressant quand elle m'a dit que je n'obtiendrai jamais rien d'elle ni par argent, ni par violence; mais que je pouvois tout espérer de son amitié, quand elle me verroit devenir tête à tête avec elle doux comme un mouton. Je me suis alors levé, et elle me suivit.

Sentant ma mauvaise humeur circuler, j'ai vu que je ne pouvois la cacher que me mettant du vinaigre qu'on avoit déjà arrangé. Elle avoit l'air fort gai, et la gayeté m'ennuyoit. A table près de moi, elle m'impatienta avec cent folies qui m'auroient élevé au ciel, si elle ne m'avoit pas deux fois dans ce même jour rebuté.

Au moment de partir, elle m'appella à part pour me dire qu'elle me feroit venir sa tante dans l'autre chambre, si j'avois irrévocablement décidé de lui donner les cent guinées. Je lui ai répondu qu'il falloit écrire, et que cela ne convenoit pas au moment, et quand elle voulut que je lui fixe le moment, je lui ai dit, lui montrant une bourse pleine d'or, que ce moment arriveroit quand elle lui ordonneroit d'arriver.

Réfléchissant après son départ qu'indubitablement la jeune coquine avoit jetté un dévolu sur moi pour me tromper, je me suis disposé à renoncer à ma prétention. Ce démenti m'humilioit; mais j'y voyois de la honte à l'essuyer. Pour me distraire, j'ai commencé le lendemain à aller à la pension de ma

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

fille portant avec moi une corbeille remplie de confitures. J'ai mis
La joie dans l'ame de Sophie, et en même tems de toutes ses camarades
aux quelles elle distribuoit tout. Mais le plaisir que je ressentois surpassoit
celui. J'y allois presque tous les jours. C'etoit le voyage de cinq quarts
d'heure. Je leur portois des Cimborions de toutes les espeçes, et des confi=
fichets qui feroient leurs delices: milady me combloit de politesses, et
ma fille qui ouvertement m'appelloit son cher papa me rendoit tous
les jours plus convaincu que j'en avois à juste titre les entrailles. En moin
de trois semaines je me felicitois d'avoir oublié la Charpillon, et de l'a=
voir remplacée par des amours innocens, malgré qu'une de ses ca=
marades me plut un peu trop pour me trouver tout à fait exempt
de desirs amoureux.

Dans cet état, j'ai vu devant moi à huit heures du matin la toute
favorite de la coquette, qui me dit que sa niece, et toute la famille etoient
mortifiés de ce que je ne m'étois laissé plus voir après le souper que
je leur avois donné, et elle particulierement à qui sa niece avoit fait
espérer que je lui donnerois le moyen de faire le beaume de vie.
— Oui madame, je vous aurois donné cent guinées, si votre niece m'
eut traité en ami. Elle m'a refusé des faveurs qu'une Vestale même
m'auroit accordé, et vous savez qu'elle n'est pas une Vestale — Par=
mettez moi de vous dire. Elle est folatre, un peu étourdie, et elle ne se
donne que quand elle est sure d'etre aimée. Elle m'a tout dit. Elle
vous aime; mais elle craint que votre amour ne soit qu'un ca=
price. Elle est au lit à cause d'un gros rhume, et elle croit d'
avoir un peu de fièvre. Venez la voir, et je suis sure que vous
ne partirez pas mecontent.

A ces mots toute l'envie que j'avois eu d'avoir cette fille s'est
reveillée, et après en avoir bien vu, je lui ai demandé à quelle
heure je devois y aller pour être sûr de la trouver dans son lit. Elle
me dit d'y aller d'abord, et de ne frapper qu'un seul coup. Je lui ai

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

dit d'aller, et de m'attendre.

Que j'étois content de me voir venu à bout de l'avoir, et de m'être garanti de l'attrappe, car m'étant ~~j'avois~~ expliqué avec la Fanchette, et l'ayant pour moi, je ne doutois plus de rien.

Je me mets vîte en redingotte, et me voila dans un quart d'heure à la porte. Je frappe un coup, et voila la Fanchette qui vient en Tapinois m'ouvrir, et me dire de retourner dans une demie heure, car devant faire un bain, elle étoit déja toute nue dans son baignoir — Sacr.... tou= jours des fourberies. C'est une excuse frivole. Si en croisrien — En vérité je ne mens pas, et si vous me promettez d'être sage, je vais vous mener à la chambre au troisieme. Elle me dira après tout ce qu'elle voudra; je la laisserai dire — Dans la chambre? Et elle est dans le bain? Me tromperiez vous? — Non. Suivez moi.

Elle monte; je la suis. Elle ouvre une porte, elle me pousse dedans, puis elle la ferme, et je vois la Charpillon dans le baignoir toute nue, qui feignant semblant de croire que c'étoit sa Fanchette, fut fâ= ché de lui porter des serviettes. Elle étoit dans la posture, la plus sédui= sante que l'amour put deviner; mais à peine m'a-t-elle vu qu'elle s'accroupit, et elle fait un cri — Ne criez pas, car je ne suis la dupe de rien. Taisez vous — Allez vous en — Non. Laissez moi reprendre mes esprits — Allez vous en, vous dis-je — Soyez tranquille, et ne craignez pas des violences — Ma Fanchette me la payera — C'est une brave femme, et elle me trouvera son vrai ami. Je ne vous toucherai pas; mais developpez vous — Comment! Que je me developpe? — Mettez vous comme vous étiez quand je vous ai sur= pris — Pour ça non; et je vous prie de vous en aller.

Pour le ramener alors encore d'avantage, elle mit devant mes yeux un tableau encore plus seduisant, affectant de prendre la partie de la douceur pour m'engager à m'en aller, après avoir vu que la colere ne lui avoit servi à rien. Lui ayant promis de ne pas la

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

toucher, et me voyant decidé à éteindre, tout que je pouvois, le feu qui elle savoit d'avoir mis à mon ame, elle me tourna le dos pour m'empecher de penser qu'elle ~~fût~~ ressentit du plaisir à me voir, et que cette pensée put m'enfoire. Je savois tout cela ; mais ayant besoin de récouvrer ma raison, je devois m'abbaisser à tout pour appaiser mes sens, et je ne fus pas fachè d'avoir vu bien vite l'effet du frustratoire. Dans ce moment la Tante entra, et je sortis sans dire le mot ~~de~~ assez content de m'être mis en possession d'un sentiment de mepris, qui m'assuroit que ceux de l'amour n'auroient plus sur moi aucun pouvoir.

La Tante me rejoignit à la porte de la rue, et me demandant si j'étois content, elle me dit d'entrer dans le parloir. Oui, lui dis-je, très content de vous avoir connu ; et voila la récompense.

Disant cela, je lui ai jeté un billet de banque de cent pour qui elle fasse son beaume de vie, ne me souciant pas d'attendre l'écriture qu'elle vouloit me faire. Je ne fus pas assez brave pour ne lui rien donner, tandis que la marq..... le fut parfaitement pour deviner que je n'en avois pas la force.

De retour chez moi, après avoir bien examiné l'avanture, et m'être trouvé vainqueur, je me suis rejoui ; et réprenant toute ma bonne humeur, je me suis trouvé certain de ne plus remettre les pieds dans la maison de ces femelles. Elles étoient sept, comptant deux servantes. Le besoin de subsister leur avoit fait adopter le système de n'exclure aucun moyen, et quand dans leurs conferences elles se voyoient dans la necessité d'employer des hommes, elles s'ouvroient alors aux trois que j'ai nommés, qui à leur tour n'avoient pas eu les moyens d'exister sans elles

Ne pensant plus qu'à me divertir allant aux spectacles, aux tavernes des environs de Londres, et à la perdition où étoit ma fille, il m'est arrivé de la trouver à Vauxhalle avec sa Tante, et Londres cinq à six jours après la scene au baignoir. J'ai voulu l'eviter, mais elle me rejoignit, me reprochant d'abord d'un air gai mon mauvais procedé. Je lui ai repondu durement ; mais contrefesant l'insensible, elle entra dans une niche m'invitant à boire avec elle une tasse de thé. Je lui ai dit que j'avois plutôt envie de souper, et elle me repondit que dans

— ce cas ce seroit elle qui l'accepteroit. Je le veux bien: j'ordonne pour quatre, et nous voila en apparence d'amis intimes. Les propos qu'elle me tint, sa gayeté, ses charmes, dont j'avois experimenté la force, se presentant de nouveau à mon ame foible, et rendue encore plus foible par la boisson, je lui propose un tour de promenade dans les allées sombres, esperant, lui dirje, qu'elle ne me traiteroit pas comme elle avoit traité milord. Elle me rejondit avec douceur, et une apparence de sincerité, dont j'ai marqué d'être la dupe, qu'elle vouloit être à moi entierement, et à la lumiere; mais qu'auparavant elle vouloit avoir la satisfaction de me voir chez elle tous les jours, comme un vrai ami de la maison. — Vous m'aurez; mais venez d'abord m'en donner un petit gage dans l'allée — Non, et non absolument. Je l'ai alors quitée, resolu de la conduire chez elle, et je me suis allé me coucher chez moi un peu gris.

Le lendemain je me mis bien serieusement en tête qu'elle ne m'eut pas pris au mot. L'ascendant que cette creature avoit sur moi étoit inconcevable, et j'étois convaincu que je n'avois point d'autre moyen pour me garantir d'être la dupe que celui de ne pas la voir, ou l'autre de renoncer, la frequentant, à la jouissance de ses charmes. Ce second me paroissant impossible, je me suis determiné au premier; mais la coquine s'étoit engagée à ne pas me laisser executer. La façon dont elle s'est prise pour venir à bout de son dessein du tête à tête, le resultat des conciliabules qu'elle devoit avec toute son infame sagacité, tout me fit bientôt connoître que j'avois affaire à une fille consommée.

Quelques jours après le petit souper à Vaux-halle, j'ai vu chez moi le Ch.r Gondor, qui débuta par me faire un compliment sur le parti que j'avois pris de ne plus aller chez les Antipodes, car, me dit il, poursuivant à y aller, vous seriez toujours devenu plus amoureux de la jeune fille, et elle vous auroit reduit à la mendicité — Vous me croyez donc bien bête. Si je l'eusse trouvée complaisante, elle m'auroit trouvé reconnoissant, mais sans aller au delà de mes forces dans les marques que je lui en aurois données.

données, et si je l'aurois trouvée cruelle, j'aurois pu faire tout les jours ce que j'ai déjà fait, ainsi elle ne m'auroit jamais réduit, comme vous croyez à la mendicité — Vous êtes donc fermement résolu à ne plus la voir? — Oui: fermement. — Vous n'en êtes donc pas amoureux? — Je l'étois, et j'ai appris le moyen de m'en guérir. Dans quelques jours je l'aurai parfaitement oubliée. Je n'y pensois déjà plus, quand le diable a voulu que je vous rencontre à Vaux-halle — Voyez vous? Soyez persuadé que le vrai moyen de guérir d'un amour malheureux n'est pas celui de fuir l'objet qui séduit, car quand on vit dans le même pays il est trop facile de le trouver sur ses pas à tout bout de champs — Quel est donc l'autre? — C'est celui d'en jouir. Il se peut que la Charpillon ne vous aime pas; mais vous êtes riche, et elle n'a rien. Vous l'auriez eu pour une somme, et vous vous seriez guéri d'une façon beaucoup plus agréable, quand vous l'auriez reconnue pour indigne de votre constance, car enfin vous savez qui c'est — J'aurois volontiers employé ce moyen, si je n'avois pas clairement découvert son projet — Vous l'auriez fait aller en fumée, moyennant un bon accord. Vous n'auriez jamais dû payer d'avance. Je sais tout — Que pouvez vous savoir? — Je sais qu'elle vous coûte cent guinées, et que vous n'en regutes pas un seul baiser. Pour cette somme vous auriez pu l'avoir au lit. C'est elle même qui se vante de vous avoir attrapé — Il ment. J'ai fait présent de cette somme à la Tante nécessaire, comme elle m'a dit, à faire sa fortune — Oui: à faire le bonne de vie; mais convenez que sans sa nièce elle ne l'auroit pas reçue — J'en conviens; mais dites moi, je vous prie, ce qui vous induit aujourd'hui à vouloir me faire ce propos, vous qui êtes de la clique? — Ce qui me meut, je vous le jure, n'est qu'un sentiment d'amitié envers vous, et sur ce que vous me dites que je suis de la clique, je veux vous détromper, vous contant l'aventure ~~c'est fait~~ qui m'a fait connoître cette fille avec sa mere, sa grande mere, et ses deux tantes.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Il y a seize mois, poursuivit il à me dire, que me trouvant à Vaux-
hall, j'ai vu l'ambassadeur de Venise procurateur Morosini se pro-
mener tout seul. Il venoit d'arriver pour complimenter le roi sur son
avenement au trone au nom de sa republique. Voyant ce seigneur en-
chanté à regarder les jeunes beautés de Londres qui se promenoient
par ci par là, l'envie me vint de l'approcher pour lui dire que toutes ces
beautés étoient à ses ordres, et qu'il n'avoit qu'à jeter son mouchoir
à celle qu'il lui plairoit de choisir. Ce propos le fera rire, et pour-
suivant à se promener avec moi, qui l'assurois que je ne badinois pas,
il me demanda, me montrant une fille, s'il pourroit avoir celle là
aussi. Ne la connoissant pas, je lui dis de poursuivre sa promenade,
et que je le rejoindrois tout à l'heure avec la réponse. N'ayant pas
de tems à perdre, et sûr, connoissant l'allure, que je n'allois pas faire
ma proposition à une Vestale, j'approche la fille, et la dame qui
étoit avec elle, et je lui dis que l'ambassadeur étoit amoureux
d'elle, et que je le lui conduirois, si elle inclinoit à favoriser cette
passion naissante. La fourbe me dit qu'un seigneur de ce rang ne
pouvoit que faire honneur à la maison s'y présentant pour faire
connoissance avec la niece. Elles me disent leur nom, et leur de-
meure, et voilà qui est fait. Je les laisse, etant allé rejoindre
l'ambassadeur, je rencontre un grand connoisseur, au quel je demande
qui étoit une demoiselle Charpillon, qui demeuroit en Denemark
street Soho — C'étoit donc la Charpillon? — Oui: elle même.
Il me dit que c'étoit une Suissesse, qui n'étoit pas encore sur le
grand trotoir; mais qui apparement ne tarderoit pas long tems à
y être, car elle n'étoit pas riche, et elle avoit une nombreuse
famille toute consistante en femmes. Je rattrape dans l'instant
le venitien, et lui annonçant son affaire faite, je lui demande
l'heure pour le presenter à la belle le lendemain, l'avertissant
qu'ayant mere, et tantes, elle ne le recevroit pas etant seule. Cela
ne lui deplait pas: il est même bien aise qu'elle ne soit pas au public.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Il me donne son Leuve pour l'y accompagner en fiacre incognito, et je le laisse. Après avoir averti la fille, et la tante de l'heure, et du semblant qu'elle devoit faire de ne pas connoitre le personage, je vais chez moi. Le Lendemain je le leur ai presenté, et après avoir passé une heure en tout honneur causant avec la fille, et la tante sans leur faire aucune explication, nous partimes. L'ambassadeur me dit, chemin faisant, qu'il vouloit l'avoir sous les conditions qu'il me donneroit le Lendemain à son Hotel par écrit, et pas autrement. Les conditions furent que Mademoiselle iroit habiter une petite maison meublée qui ne lui couteroit rien, et où elle ne recevroit personne. Son Excellence lui passeroit cinquante guinées par mois, et payeroit le souper toutes les fois que l'envie lui viendroit d'aller coucher avec elle. Il me chargea de trouver la maison, si on consentoit au contract, que la mere de la fille devoit signer, et de faire vite. En trois jours j'ai tout fait, et tout conclu, mais exigeant un ecrit de la mere par lequel elle s'engageoit à me donner sa fille pour une nuit après le depart de l'ambassadeur, qu'on savoit qu'il ne resteroit à Londres qu'un an. Dès Goudar tira de sa poche l'ecrit que j'ai lu, et relu avec autant de surprise que de plaisir. Puis il poursuivit ainsi:

Au bout de l'an l'ambassadeur partit, et la fille resta libre. Elle eut Milord Baltimore, Milord Grosvenor, le ministre de Portugal Sad Sao, et plusieurs autres; mais aucun en titre. J'insista avec la mere pour qu'elle l'obligea à me donner une nuit, comme elle s'est engagée par ecrit; mais elle se moque de moi, et la fille qui ne m'aime pas me rit au nez. Je ne peux pas la faire arreter, car elle n'a pas l'age requis; mais je ferai dans peu de jours arreter la mere, et Londres rira. Vous savez actuellement la raison que je vois toujours chez elle; mais vous avez tort, si vous me croyez à part des complots qui s'y font. Je peux cependant vous assurer qu'on pense aux moyens de vous attraper, et qu'on reussira, si vous ne vous tenez pas bien sur vos gardes — Dites à la mere que j'ai encore cent guinées à son service, si elle peut me

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

faire passer une nuit avec sa fille — Tout de bon? — Tout de bon; mais que je ne les payerai qu'après le fait — C'est le vrai moyen de n'être pas trompé. Je m'en charge avec plaisir.

J'ai retenu cet effronté fripon à dîner avec moi. C'étoit un homme, qui dans la vie que je menois à Londres ne pouvoit que m'être utile. Il savoit tout, et il me conta une quantité d'histoires galantes que j'ai appris avec le plus grand plaisir. Il étoit d'ailleurs au fait connu de plusieurs ouvrages, qui quoique mauvais donnoient un suffisant témoignage de son esprit. Il écrivoit alors son apprentissage comportant cinq à six lettres par jour aux cafés où il se trouvoit par hazard. Je me suis amusé à lui en écrire quelques unes dont il me sut grand gré. Le lecteur verra en quel état je l'ai trouvé quelques années après à Naples.

Le plus tard que le lendemain, je me vois surpris dans ma chambre par la Charpillon même, qui non pas vaincue, mais sérieuse, me dit qu'elle n'étoit pas venue pour déjeuner, mais pour me demander une explication: elle me présente en même tems miss Lorenzi: je lui fais la reverence — Quelle explication voulez vous, Mademoiselle?

A ces mots miss Lorenzi croit de devoir nous laisser seuls. Elle étoit laide. Je la voyois pour la première fois. J'ai dit à Jarba de lui porter à déjeuner, et d'avertir la concierge que je n'y étois pour personne.

Est il vrai, monsieur, que vous avez changé le chevalier Goudar de dire à ma mere que vous lui donneriez cent guinées pour passer une nuit avec moi? — C'est vrai. Est ce que ce n'est pas assez? — Point de plaisanterie. Il n'y a pas question de marchander. Il s'agit de savoir, si vous croyez avoir le droit de m'insulter, et si vous me croyez insensible à l'outrage — Si vous vous sentez insultée, j'avoue mon tort; mais je ne m'y attendois pas. A qui devois je donc m'adresser? car directement avec vous il n'y a rien à faire. Vous aimez trop à tromper, et vous ne triompherez, que quand vous manquerez à votre parole —

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je vous ai dit que vous ne m'auriez jamais ni par violence ni par argent, mais quand vous m'auriez rendue amoureuse par vos procedes. Souvenez moi à present que je vous ai marqué de parole. C'est vous qui m'avez mandé premierement dans la supercherie de me surprendre quand j'étois dans le baignoir, et hyer me faisant demander à ma mere pour servir à votre brutalité. Il n'y avoit qu'un coquin qui pût se charger de votre commission.

— Coudar coquin? C'est le meilleur de vos amis. Vous savez qu'il vous aime, et qu'il ne vous a procuré l'ambassadeur que dans l'espoir de vous avoir. L'ecrit qu'il a entre les mains prouve vos torts. Vous lui devez. Sa=

yez le, et apres appellez le coquin, si vous pouvez vous trouver innocente dans un systeme different du sien. Ne pleurez pas, mademoiselle, car je connois la source de vos larmes. Elle est impure — Vous ne la connoi=

sez pas. Apprenez que je vous aime, et que c'est bien malheureux pour moi de me voir traitée ainsi par vous — Si vous m'aimez, vous vous etes bien mal prise pour me le faire croire — Comme vous pour me con=

vaincre de votre estime. Vous avez debuté ici à vis de moi, comme vous auriez fait en vers une fille de joie, et hier comme si j'étois un animal sans volonté vile esclave de ma mere. Il me semble qu'ayant des pro=

cedes, vous auriez dû, pour le moins, me demander à moi même, et non pas de bouche par le moyen d'un lache messager; mais par ecrit. Je vous aurois repondu par ecrit, et pour lors il n'y auroit pas eu lieu à

attrape — Imaginez vous que je vous aie ecrit; que m'auriez vous ré=pondu? — Faites attention à ma franchise. Je vous aurois promis de vous contenter, sans faire mention des cent guinées, sous condition, que vous m'auriez fait votre cour seulement une quinzaine de jours, ve=

nant chez moi, sans jamais exiger de moi la moindre complaisance. Nous aurions vu, vecu en famille, allant ensemble aux promenades, aux spectacles, et enfin m'ayant rendue folle de vous, vous m'auriez eu

entre vos bras telle que vous m'auriez meritée, et non pas par com=plaisance mais par amour. Je m'étonne qu'un homme comme vous puisse se contenter qu'une fille qui il aime se rende à lui par complai=

sance. Vous ne trouvez pas cela humiliant tout d'une part que de l'autre? Je me sens honteuse, quand je pense, et je vous l'avoue, que je n'ai jamais eu que des complaisances. Malheureuse! Je me sens

cependant née pour aimer, et j'ai cru que vous étiez l'homme que
le ciel avoit fait venir en Angleterre pour me rendre heureuse. Vous
avez fait le contraire. Aucun homme ne m'a jamais vu pleurer. Vous
m'avez même rendue malheureuse chez moi, car ma mere n'aura
jamais la somme que vous lui avez offert, quand cela ne devroit me
coûter qu'un seul baiser — Je suis vraiment fâché de vous avoir
fait du mal; mais je n'y vois pas de remede — Venez chez nous: voila
le remede; et gardez votre argent que je meprise. Si vous m'aimez, ve=
nez faire ma conquête en amant raisonnable, et non pas en brutal; je
vous aiderai à la faire, car vous devez être ivre à present que je vous aime.

Ce discours m'a reduit. Je lui ai donné parole d'aller lui faire ma
cour tous les jours, et d'être vis à vis d'elle tel qu'elle vouloit que je
fusse; mais pas au dela du terme qu'elle venoit de me prescrire. Elle
confirma sa promesse, et son front devint serein. Elle se leva, et quand
je lui ai demandé un gage de sa foi dans un seul baiser, elle me dit
en riant que je ne devois pas commencer par deroger à nos con=
ditions. J'en convins, et je lui demandai pardon. Elle m'a laissé amou=
reux, et par conséquent repenti de tous les procedés que j'avois eu vis
à vis d'elle. Amare et sapere vix Deo conceditur.

Le raisonnement qu'elle me tint, et dont je ne crois de faire qu'un
foible portrait, n'auroit peut être eu aucune force, si elle me l'avoit
envoyé dans une Lettre; mais fait de bouche il fut me mettre à la
chaîne. Sur une Lettre je n'aurois vu ni ses larmes, ni ses traits en=
flammés qui tous plaidoient pour elle devant un juge corrompu
d'avance par l'Amour. J'ai commencé à aller chez elle le même jour
vers le soir, et dans l'accueil qu'on me fit, au lieu de voir qu'on
siffloit ma defaite, j'ai cru d'entendre l'applaudissement à mon he=
roïsme. Quel che l'uom vede Amor gli fa invisibile,
E l'invisibil fa veder Amore.

J'ai passé tous les quinze jours sans jamais lui prendre la main
pour la lui baiser, et je ne suis jamais entré chez elle sans lui pro=
fer un present de prix qu'elle me rendoit inappreciable par des graces
enchanteresses, et par l'apparence d'une reconnoissance sans bornes. Autre

cela pour me rendre le tems plus court, je l'ai tous les jours procurée une partie de plaisir ou au spectacle, ou aux environs de Londres. Ces quinze jours dûrent m'avoir coûté tout au moins quatre cent guinées. Le dernier jour enfin lui arriva.

Je lui ai demandé le matin d'une voix tendre, sa mere se trouvant présente, si elle comptoit de passer la nuit chez moi, ou chez elle dans son propre lit avec moi. La mere me répondit que nous deciderions cela après souper. J'ai acquiescé, n'osant pas lui remontrer que chez moi le souper auroit été plus succulent, et par conséquent plus cher, et plus propre à l'amour.

Après le souper, la mere me dit de partir avec toute la compagnie, et de revenir après. Quoique rien en moi même de ce mystere, j'ai obéi; et me voilà enfin dans le parloir, où je vois la mere, et la fille, et un lit sur le plancher. Je me trouve enfin hors de crainte de l'attraper; mais je m'étonne que la mere me souhaitant la bonne nuit me demande si je voulois payer d'avance les cent guinées. Oui: donc! lui dit sa fille; et la mere partit. Nous nous enfermames.

C'étoit dans ce moment là que mon amour devoit commencer à sortir d'esclavage. Je l'approche donc à bras ouverts, mais, quoiqu'avec douceur, elle se retire, me priant d'aller me coucher le premier, tandis qu'elle alloit se mettre en état d'en faire autant. Je me resigne à sa volonté; je me déshabille, je me couche, et brulant d'amour je la vois se déshabiller, et quand elle est à la chemise, je la vois souffler les bougies. Reste à l'obscur, je me plains, je lui dis que cela ne pouvoit pas être, elle me repond qu'elle ne pouvoit dormir que dans les ténèbres. Je trouve cela indigne; mais je me domine. Sachant que la honte ne pouvoit pas s'en mêler, je commence à prevoir toutes les incomplaisances faites pour aigrir les plaisirs de l'amour; mais j'espere de les vaincre.

A peine je la sens couchée que je l'approche pour la serrer

entre mes bras, mais je la trouve pire que vêtue. Accroupie dans
sa longue chemise, les bras croisés, et la tête enfoncée dans la poitrine,
elle me laisse dire tout ce que je veux, et elle ne me répond jamais.
Quand las de dire, je me détermine à faire, elle se tient immobile dans
la même posture, et elle m'en défie. Je croyois ce jeu une plaisan=
terie; mais je reste à la fin convaincu que ce n'en étoit pas une. Je
me reconnois pour attrapé, pour bête pour le plus méprisable de tous
les hommes, comme la fille pour la plus abominable des catins.
L'amour dans une situation pareille devient facilement rage. Je m'em=
pare d'elle comme si c'eut été un ballot, mais je ne peux venir à bout
de rien: il me semble que la maudite chemise en est la cause, et je
résolus à la lui déchirer au dos, depuis le haut jusqu'au bas des reins,
pour lors mes mains étant devenues griffes je compte sur la
plus brutale violence de ma part; mais tous mes efforts furent vains.
Je me suis déterminé à finir quand je me suis trouvé destitué de
forces, et quand l'ayant saisie d'une de mes mains encore,
je me suis senti puissamment tenté de l'étrangler.

Nuit cruelle, nuit déplorable dans laquelle j'ai parlé au monstre
dans tous les tons: douceur, colere, raison, remontrances, me=
naces, rage, désespoir, prieres, larmes, bassesses, et injures atroces.
Elle me resista trois heures entieres, sans jamais me répondre, et
sans jamais se développer qu'une seule fois pour m'empêcher un
fait qui d'une certaine façon m'auroit vengé.

A trois heures du matin, étonné, stupide, me sentant la tête en
flammes, j'ai pris le parti de m'habiller ainsi à l'obscur. J'ai ouvert
la porte du parloir, mais trouvant cette de la rue fermée à la
clef, j'ai fait du bruit, et une servante vint me l'ouvrir. Je suis
allé chez moi accompagné par un cieux d'heure que je suis allé
chercher à Soho-square. Je me suis d'abord mis au lit, mais la
nature irritée m'a refusé le repos qui m'étoit nécessaire. Quand
il fut jour j'ai pris une tasse de chocolat que mon estomac ne vou=
lut pas garder, et une heure après des frissons m'annoncerent la

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

fievre, qui ne me quita que le lendemain, me laissant perclus dans tous mes membres. Condamné au lit, et au regime j'étois sûr de regagner en peu de jours ma vigueur; mais ce qui me mettoit du baume dans l'ame c'étoit la certitude d'être guéri aussi de ma folie amoureuse, puisque je ne me sentois occupé d'aucun projet de vengeance. La honte m'avoit mis en horreur à moi même.

Le matin même que la fievre m'avoit pris j'avois donné ordre à mon domestique de fermer ma porte à tout le monde, de me renoncer personne, et de mettre ~~sur~~ dans mon secretaire toutes les lettres qui pourroient m'arriver, ne voulant pas les lire avant d'avoir recouvré ma santé. Ce fut le quatrième jour que me sentant un peu mieux j'ai demandé à Sarba mes lettres. Entre celles, qui me venoient de la poste, j'en trouve une de Poline qui m'écrit de Madrid que Clermon lui avoit sauvé la vie au passage d'une riviere, et que ne croyant pas de pouvoir trouver un domestique egal à lui en fidelité, elle avoit decidé de le garder jusqu'à Lisbone, et qu'elle me le renverroit de là par mer. Je trouvai alors qu'elle avoit bien fait; mais par l'evenement elle m'a fait perdre Clermon. J'ai su quatre mois après que le vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué avoit fait naufrage, et ne l'ayant plus revu, j'ai cru, comme je le croi encore, qu'il perit dans la mer.

Dans les lettres du panni-poit j'en ai trouvé deux de la mere de la mere de la Chapillon, et une d'elle même. Dans la premiere des deux lettres que cette infame mere m'ecrivoit le matin même après la nuit que j'avois passée avec sa fille, elle me disoit, ne sachant pas que j'étois malade, que sa fille étoit au lit avec une forte fievre, et toute couverte des meurtrissures que lui étoient restées des coups que je lui avois donnés, ce qui l'obligeoit à m'attaquer en justice. Dans la seconde ecrite le lendemain, elle me disoit qu'elle avoit su que j'étois malade comme sa fille, et qu'elle en étoit fachée parce que sa fille même lui

ayant avoué que je pouvois avoir des raisons de me plaindre d'elle;
mais qu'elle se justifieroit à notre premiere entrevue. La Lettre de
La Charpillon étoit écrite le troisieme jour. Elle me disoit qu'elle
connoissoit son tort au point qu'elle s'étonnoit que je ne l'eusse étran=
glée, quand je l'ai priée au contraire, et elle me juroit qu'elle ne s'y
exposeroit pas oppposée, car tel étoit son devoir dans la cruelle alterna=
tive où elle se trouvoit. Elle me disoit qu'etant sûre que je m'étois
déterminé à ne plus aller chez elle, elle me prioit à la recevoir chez
moi une seule fois, etant pressée de me faire savoir quelque chose,
qui m'interesseroit, et qu'elle ne pouvoit me communiquer que de
bouche. Dans un billet que Goudar m'avoit écrit le meme ma=
tin à ma porte, il me disoit qu'il avoit à me parler, et qu'il retour=
neroit à midi. J'ai d'abord ordonné de le laisser entrer.

Cet homme singulier a commencé par m'étonner me contant
en detail tout ce qui m'étoit arrivé avec la Charpillon dans les
quatre heures qu'elle avoit passé au lit avec moi jusqu'à la civ=
constance de la chemise dechirée, et du moment dans lequel elle
crut que j'allois l'étrangler. Il me dit qu'il avoit vu toute cette
scene de la mere même à laquelle la fille avoit rendu un compte
exact de tout. Il me dit qu'elle n'avoit pas eu de fievre, mais qu'
il étoit vrai qu'elle avoit tout son corps couvert de taches noires
signes evidens des coups qu'elle avoit reçus, et que le grand re=
gret de la mere étoit de n'avoir pas reçu les cent pieces que
d'avance
j'aurois surement données, si la fille eut invité. Elle ~~les~~ auroit eues,
lui dis-je, le matin, si elle eut été douce — Elle auroit jusqu'à
sa mere de ne pas l'être, et n'esperez pas de l'avoir à moins que
sa mere n'y consente — Mais pourquoi n'y consent elle pas? —
Parceque elle soutient que d'abord que vous aurez joui d'elle vous

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

la quitterez — Cela pourroit être ; mais après lui avoir donné 129
suffisamment, tandis que la voila quittée sans qu'elle puisse plus rien
espérer — Avez vous bien decidé cela ? — Mes decidé — C'est le
meilleur parti ; mais je veux vous faire voir quelque chose qui vous
surprendra. Nous nous reverrons dans une heure.

Une heure après il revient suivi d'un porte-faix qui monta
dans ma chambre un fauteuil couvert de toile. D'abord que nous
fûmes seuls Gondar découvrit le fauteuil, et me demanda si je vou-
lois l'acheter. Je lui ai répondu que je ne savois qu'en faire, et que
d'ailleurs c'étoit un meuble qui n'avoit rien d'attrayant. Malgré cela,
me dit il, on en veut cent guinées. Je lui repons en riant que je n'en
donnerois pas trois, et voila ce qu'il me dit alors.

Ce fauteuil que vous voyez a cinq ressorts qui sautent tous les cinq
en même tems d'abord qu'une personne s'y assied. Ceux jeu est
si rapide, Deux saisissent les deux bras de la personne et les
tiennent étroitement serrés : deux autres plus bas s'emparent
de ses genoux les écartant on ne sauroit d'avantage, et le cin-
quieme eleve le derriere du siege de façon qu'il force la
personne assise. au croupion.

Après m'avoir dit cela Gondar s'assied, les ressorts jouent, et je
le vois pris au bras, et pour le reste dans la même posture,
ou un accoucheur mettroit une femme à laquelle il voudroit
faciliter l'accouchement. Voilà, me dit il, la chaise
pillon, et votre affaire est faite.

Après avoir bien ri, je lui dis que je ne voulois pas l'acheter,
mais qu'il me feroit plaisir à me la laisser seulement un
jour — Par même une heure à moins que vous ne l'achetiez,
et le maitre de la machine ~~est~~ m'attend à cent pas d'ici — Allez donc
la lui rendre, et revenez dîner.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Il me dit ce que je devois faire derriere le fauteuil pour faire retour-
ner les ressorts, et le remettre ainsi en liberté. Il y remit la toile
dessus, il fit monter le porte-faix, et il partit.

L'effet étoit immanquable, et ce n'est pas l'avarice qui m'em-
pecha d'acheter la machine, car elle avoit dû coûter bien d'a-
vantage au possesseur; mais l'effroi que j'en eus après une
petite réflexion. Le crime auroit pu me coûter la vie dans la
façon de penser des juges anglois, et d'ailleurs je n'aurois pas pu
me déterminer de sang froid à m'emparer de la Charpillon par force, et
encore moins par le jeu de cette redoutable machine qui l'au-
roit faite mourir de peur.

En dinant, j'ai dit à Goudar, que la Charpillon m'ayant offert une
visite, j'aurois voulu garder la machine pour la convaincre que j'aurois été
maître d'elle, si je l'avois voulu. Je lui ai fait voir la lettre qu'
elle m'écrivoit, et il me conseilla de consentir à la visite quand
ce ne seroit que par curiosité.

Je me rendant par prière de recevoir la coquine avec ces taches
noires sur la figure, et sa poitrine, dont elle auroit fait parade
pour me faire rougir de ma brutale fureur; j'ai parié huit à dix
jours sans me déterminer à la recevoir, Goudar venant tous les
jours me rapporter les résultats des conférences de cet ar-
Jemelles qui s'étoit déterminé à ne vouloir voir que des plaisanteries.
Il me dit que la grande mere de la Charpillon étoit une Bernoise,
qui avoit pris le nom d'Aufpurger sans aucun droit n'étant que bonne
ami d'un citoyen ainsi nommé, dont elle avoit eu quatre filles:
La mere de la Charpillon étoit la cadette. Cette cadette assez jolie,
ayant eu une conduite contraire aux maximes du sage gouvernement
Suisse, avoit été la cause qu'on avoit exilé du canton toute la fa-
mille, qui étoit allée s'établir en Franche-comté, où elle vécut quel-

que Lems du profit du beaume de vie, dont La grande mere dirigeoit La
fabrique. Ce fut La ~~Gr de Lorraine~~ que la Charpillon racquit. La mere l'appella ainsi, je ne
sais par pourquoi, Lui donnant pour pere un comte de Boulainvilliers,
dont elle avoit été trois mois bonne amie. La Charpillon devenant
jolie, sa mere jugea que sa grande fortune l'attendoit à Paris, et alla
s'y établir; mais quatre ans après voyant que La vente de son beaume
ne Lui suffisoit pas à se soutenir, et que La Charpillon encore trop jeune
ne trouvoit pas un bon entretenеur, et que Les dettes qu'elle avoit con-
tractées Lui menaçoient La prison, elle avoit pris Le parti d'aller vivre
à Londres, ainsi conseillée par M. Rostaing devenu son amoureux, qui
Lorgé aussi de dettes devoit se sauver Lors de France. Cinq ou six mois
après son arrivée à Londres, cette mere manqua de mourir à coup
de La trop forte dose de Mercure qu'elle employa pour guerir de La
cruelle maladie que Rostaing convient de Lui avoir communiqué.
Cousmon est un Languedocien ami intime de Rostaing, qui Lui sert,
comme à toute La famille, conduisant chez eux des dupes qu'il va ra-
masser dans Les cafés de Londres pour Les faire jouer au Vingt-Le gain
est toujours loyalement, et également divisé en six parties; mais ce
que La Charpillon gagne des pallades qu'elle se procure dans Les gran-
des assemblées nocturnes dans Les jardins de Londres est enseveli sous
Le mystere; mais je sais que la mere entretient Rostaing.

Voila l'histoire que j'ai apris de Goudar. Cet homme me fit connoitre
Les plus celebres filles de Londres, et sur tout Keti-fisher, qui commençoit à
aller hors de mode. Il me fit connoitre dans une boutique à bierre,
où nous buvions La bouteille de Strombir, preferable au vin, une fille
qui y servoit agé de seize ans, qui me parut un prodige de La nature.
Elle étoit Irlandaise, catholique, et elle s'appelloit Sara. Je voulois
l'avoir, mais il n'y a jamais consenti. C'étoit lui qui voulut s'en em-
parer, et il me declara qu'il en étoit jaloux. Il s'en empara effecti-
vement quelque tems après, et dans l'année suivante il sortit d'Angle-
terre avec elle. Puis il l'epousa. C'est cette même Sara Goudar qui

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

1752 Brilla à Naples, à Florence, à Venise, et ailleurs toujours avec lui, et dont
je parlerai dans quatre ou cinq ans d'ici. Il avoit formé le projet de la
donner à Louis XV culbutant la du Barri; mais une lettre de cachet le
fit déguerpir. Hélas! Heureux temps des Lettres de cachet hui n'est plus!

Quand la Charpillon, après s'être vue frustrée d'une réponse à la
dernière Lettre, vit passer quinze jours sans plus entendre parler de moi,
elle se détermina à retourner à la charge. Ce dut être le résultat d'un
conseil très secret, car Coindet ne m'en avoit pas rendu compte.

On me l'annonce toute seule arrivée à ma porte en chaise à por-
teur, chose extraordinaire, qui m'a d'abord décidé à la recevoir. Je l'
ai vue devant moi dans le moment que je prenois du chocolat: je
ne me lève pas, je ne lui en offre point; mais elle m'en demande
d'un air modeste, s'asseyant à mon côté, et avançant sa figure pour
que je la baise ce qu'elle ne m'avoit jamais fait. Je détournai ma tête;
mais ce refus inouï ne la démonte pas. C'est, me dit-elle, ces marques
encore visibles des coups que vous m'avez donnés qui vous rendent mon
visage antipathique — Vous mentez, je ne vous ai pas battue — C'est
égal: vos doigts de Tigre ont laissé des contusions sur tout mon corps.
Voyez, car vous ne risquez pas que ce que vous voyez ait la force de
vous séduire. D'ailleurs rien pour vous n'est nouveau.

Disant cela, la scélérate se lève, et me montre toute la superficie
de son corps couverte par ci par là de meurtrissures encore livides mal-
gré leur vieillesse. Lâche! Pourquoi n'ai-je pas détourné mes yeux?
Parce qu'elle étoit belle, et parce que j'aimois ses charmes, et parce que
ces charmes n'en méritoient pas le nom, si leur force n'étoit pas in-
férieure à la raison de l'homme. J'affectois de ne regarder que les
marques des contusions. Ignorant! Elle avoit déjà que je goutois le
poison, et même que je l'avalois; mais tout d'un coup elle se ajuste, et
elle se remet à mon côté, sûre que j'aurois voulu que le spectacle
eut duré d'avantage; mais je prens sur moi, et je lui dis froidement, que
je ne lui avois fait tout de mal que par la fente, et que c'étoit si vrai,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

que je ne pourrois pas jurer d'en avoir été l'auteur

Je sais, me dit elle, que tout est de ma faute, car si j'avois été douce, comme je l'aurois dû, je n'aurois pu dans ce moment exposer à vos yeux que des vestiges de baisers; mais le repentir efface les crimes. Je viens vous demander pardon. Puis-je l'espérer? — C'est déjà fait. Je ne vous en veux plus; et c'est moi qui me répens; mais je ne suis pas en: core parvenue à me pardonner. Voilà tout. Actuellement que vous la: ver tout, vous pouvez vous en aller, et cesser de compter sur moi, et de troubler mon repos pour l'avenir — Cela sera comme vous vou: drez; je sais tout il est vrai; mais c'est vous qui ne savez pas tout, et vous le saurez, si vous souffrirez que je passe encore une demi heure avec vous — Comme je n'ai rien à faire, vous pouvez rester, et parler.

Malgré le fier rôle que la raison, et l'honneur m'obligeoient à jouer, j'étois extrêmement ému, et, ce qui est bien pire, je me sentois incliné à croire que cette fille étoit venue à moi de bon: ne foi pour me tromper, mais pour me persuader qu'i elle m'aimoit, et qu'elle desiroit enfin de meriter que je devinsse son Rendre ami. Le discours qu'elle me fit pour m'apprendre ce que je ne savois pas n'auroit eu besoin que d'un quart d'heure, et elle en employa deux l'interrompant toujours par ses larmes, et par cent digressions. La substance étoit que sa mere l'avoit fait jurer par le salut de son ame qu'elle passeroit la nuit avec moi comme elle l'avoit promis, et qu'elle l'avoit obéie; mais qu'enfin elle vouloit finir. Elle me proposoit d'être à moi, comme elle avoit été à M. de Morsini demeurant avec moi, ne voyant plus sa mere, ni aucun de ses parens, et n'allant chez personne que là où je voudrois qu'elle allat, lui assignant cependant un tant par mois qu'elle feroit tenir à sa mere pour qu'elle ne s'avisat de l'inquieter par des actes de justice n'étant pas encore dans l'age où elle auroit pu se declarer indépendante.

Elle dina avec moi, et elle me fit cette proposition vers le soir,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

1734 quand m'ayant laissé dire tout ce qu'elle meritoit que je lui dise, j'é-
tois déjà devenu calme, et decidé à m'exposer de nouveau à être
trompé. Je lui ai dit un peu avant qu'elle s'en aille, que nous pour-
rions vivre ensemble, comme elle venoit de me proposer, mais que je voulois
absolument conclure ce marché avec la mere, et que par conequent elle me
revoit chez elle le lendemain. J'ai vu sa surprise.

C'est evident que dans ce même jour elle m'auroit accordé tout ce que j'au-
rois pu desirer, et qu'ainsi il n'y auroit plus eu question de resistance pour l'a-
venir, et je me serois vu à l'abri de toute tromperie. Mais pourquoi donc ne
me suis-je pas acquitté de cette espece de devoir envers moi même? Parceque
l'amour, qui rend l'homme bete, m'a fait croire qu'etant devenu dans
ce jour là juge de la coquine il y auroit eu de la bassesse de ma part si j'avois
procedé avec elle comme amoureux. Elle dut m'avoir quitté avec un senti-
ment de mepris, et le sentant determinée à se venger de ma hauteur. Mais
l'homme amoureux ne peut reconnoitre ses fautes que quand il a fini
de l'être. Goudar resta étonné quand je l'ai informé de cette visite le
lendemain. Je l'ai prié de me trouver une petite maison meublée à
louer par mois à Chelsea, et il s'en est chargé. Le soir je suis allé voir
la scelleratte chez elle; mais monté dans un fort serieux, dont elle
dut connoitre tout le ridicule. Comme elle ne se trouvoit qu'avec sa mere,
je me suis hâté de dire à celle-ci quel étoit mon projet. Une maison à
Chelsea, où sa fille iroit habiter, et dont je serois le maitre, et cinquante
guinées par mois, dont elle disposeroit selon son bon plaisir. Je ne
veux rien savoir, me répondit la mere, de ce que vous lui donnerez par
mois; mais je veux qu'en sortant de mes mains pour aller demeurer
ailleurs elle me donne cent guinées qu'elle auroit dû recevoir de vous
quand vous avez couché avec elle. Je lui ai répondu qu'elle les lui
donnera. La fille me dit qu'en attendant que la maison fût trouvée,
elle esperoit que j'irois la voir. Je lui ai promis d'y aller.

Pas plus tard que le lendemain Goudar vint me dire qu'il y avoit à
Chelsea une vingtaine de maisons à louer, et que je ferois bien d'aller
avec lui pour avoir le plaisir de choisir. Nous y fumes, j'ai choisi, et j'ai
payé dix guinées d'avance pour un mois, tirant quitance, et acceptation de toutes

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

les conditions qui me convenoient. Dans l'après dîner du même jour je suis allé conclure le marché avec la mere en presence de la fille la faisant signer par l'une et par l'autre, et tout de suite j'ai dit à la fille de faire ses paquets, et de venir avec moi. Elle remplit promptement une mâle de ses hardes que j'ai fait transporter par un fiacre à ma nouvelle maison, et une demie heure après la voila elle même prête à partir avec moi. La mere me demande cent guinées, et je les lui donne n'ayant pas peur qu'on me trompe, car tout le petit equipage de la fille étoit déjà chez moi. Nous partons en effet, et nous voila à Chelsea où elle trouve la maison tout à fait de son gout. Nous nous promenons jusqu'à la nuit, nous causons, nous soupons gayement, puis nous allons au lit, où avec assez de douceur elle m'accorde des faveurs, mais d'abord que je veux aller à l'essentiel, je suis fâché de trouver de l'embarras. Elle m'allegue des raisons naturelles, je lui répons que cela ne me semble pas assez mal propre pour m'empecher de la convaincre de ma tendresse; mais elle s'oppose m'objecte tout des raisons frivoles, que sa douceur cependant, et ses caresses me font trouver bonnes, et elle m'endort.

Le matin à mon reveil la voyant dormir, il me vient dans l'esprit de me convaincre qu'elle ne m'avoit pas menti, et je delace vite ce qui m'empechoit de voir: elle se reveille, et veut s'opposer; mais c'étoit trop tard. Je lui reproche sa tripponerie avec douceur, et elle me voit prêt à la lui pardonner, et mon amour presse à lui confirmer mon pardon; mais c'est elle qui ne veut pas me pardonner de l'avoir surprise. Elle est en colere, je veux la calmer, l'obligeant en même tems à se rendre, elle recalcitre, elle oppose la force à la force, et connoissant son jeu je me determine à finir; mais lui donnant tous les noms qu'elle meritoit. Elle commence à s'habiller, se moquant de moi avec tout d'impertinence, qu'elle m'arrache un fort soufflet, et un coup de pied à quoi je riposte en la jettant hors du lit: elle crie, elle frappe des pieds, l'homme de la maison monte, elle lui ouvre la porte, elle lui parle en

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

1136 glois le sang lui sortant du nez en abondance. Cet homme, qui pour mon bonheur parloit italien, me dit qu'elle vouloit s'en aller, et qu'il me conseilloit de ne pas m'y opposer, car elle pouvoit me faire une fort mauvaise querelle, dont il se verroit obligé à témoigner contre moi. Je lui ai répondu que je la laissois aller à tous les diables. Elle finit alors de s'habiller, et après avoir etanché le sang, et s'etre lavé le visage, elles'en alla dans une chaise à porteurs. J'ai passé là immobile une grosse heure sans pouvoir me déterminer à rien. Je me trouvois indigne de vivre, et je trouvois la conduite de cette fille incompréhensible, et invraisemblable. Je me suis enfin decidé à faire mettre la malle de la coquine dans un fiacre, et de retourner chez moi, où accablé de tristesse je me suis mis au lit après avoir fait fermer ma porte à tout le monde. J'ai passé vingt quatre heures en reflexions qui finissoient toutes par me rendre convaincu de mes torts, et par me mepriser. Je crois que ce qui va à la suite d'un long mepris de soi meme est un désespoir qui mene au suicide.

Dans le moment que je sortois Goudar arriva, et me dit de remonter, ayant à me parler d'importance. Après m'avoir dit que la Charpillon étoit chez, et qu'ayant une joue enflée, et noire elle ne se montroit à personne, il me conseilla de lui envoyer sa malle, et d'abandonner toutes les pretentions que je pouvois avoir contre la mere, car elle étoit en droit, et determinée à me miner moyennant une calomnie qui pouvoit me miner, et me couter la vie. Le lecteur peut facilement deviner de quelle nature elle étoit, et tout le monde sait combien il est facile de la mettre en action à Londres. Il me dit qu'il étoit excité par la mere même, qui ne vouloit pas me faire du mal, à s'en mêler comme mediateur. Après avoir passé toute la journée avec cet homme m'eventuant en plaintes comme le plus grand de tous les sots, je lui ai dit d'aimer la mere que je n'avois pas intention de garder la malle de sa fille; mais que je desirois savoir si elle

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

auroit le courage de la recevoir de moi meme en personne.
Il se chargea du mesage, mais me plaignant avec raison. Il me dit
que j'allois me remettre dans leurs filets, et que je lui ferois pitié; mais je
ne croyois pas qu'elle auroit le courage de me recevoir, car selon nos
conditions qu'elle avoit signées elle devoit tout au moins me rendre cent
guinées; mais contre mon attente Goudar vint me rapporter en riant que
madame Aufpurger esperoit que je voudrois bien poursuivre à être tou-
jours le bon ami de la maison. J'y fus au commencement de la nuit, j'ai
fait mettre la male dans son parloir, et j'ai passé l'une heure sans
jamais ouvrir la bouche regardant la Charpillon qui crevoit, qui de
tems en tems affectoit d'essuyer ses larmes, qui n'eleva jamais ses
yeux à ma figure, et qui deux ou trois fois developpa sa tete pour que
je visse en quel état mon soufflet avoit mis la figure.
J'ai poursuivi à y aller tous les soirs toujours sans lui parler jusqu'à ce
que j'ai vu qu'il ne lui restoit plus aucune marque du mal que je
lui avoit fait. Dans ces cinq à six jours le repentir de lui avoir fait l'
affront de la defigurer fit sur mon ame trop bonne le funeste effet
de me faire oublier tous ses torts et de me rendre si amoureux d'elle,
que si elle l'avoit su elle auroit été la maitresse de me depouiller de
tout ce que j'avois, et de me reduire à la mendicité.
La voyant redevenue jolie, et mourant du desir de la revoir entre
mes bras douce, et caressante comme je l'avois eue, quoiqu'imparfaitement, je lui ai envoyé un superbe surtout d'une seule piece,
et un service pour caffé et the pour douze personnes de porcellaine de
Saxe lui écrivant un billet amoureux qui me declaroit le plus
lache de tous les hommes. Elle me répondit qu'elle m'attendoit
à souper tête à tête avec elle dans sa chambre pour me donner com-
me je les meritois ces plus sures marques de sa tendre reconnoissance.
Certain alors d'être parvenu à mon bonheur, j'ai cru voir que je
l'avois gagnée depuis longtems si j'eusse eu l'adresse de la prendre
par le sentiment. Dans les chimeres de l'enthousiasme je me suis decidé
à deposer entre ses mains les deux lettres de change de 6000 #, que

138 146.

Balomé avoit passées à mon ordre, et qui me mettoient en droit de faire mettre en prison sa mere, et ses tantes.

Enchanté du bonheur qui m'attendoit, et de mes sentimens heroïques qui le meritoit je me rens chez elle à l'heure de souper, et je me trouve d'abord bien aise de ne pas y voir les deux axoros que ~~je ne pouvois pas souffrir~~ [j'haïssois à la mort]. Soudar n'alloit chez elle que le matin. Elle me reçoit dans le parloir sa mere y étant, et je vois avec plaisir le trumeau au dessus de la cheminée, et le service de porcellaine placé en bon ordre sur la hauteur d'appui. Après cent expressions toutes tendres, elle m'invite à monter dans sa chambre, et sa mere nous souhaite une heureuse nuit. Nous monton, et après un petit souper assez friand, je tire de mon porte-feuille les deux lettres de change, dont je lui communique toute l'histoire. Je finis par lui dire que je les deposois entre ses mains pour la rendre certaine que d'abord qu'elle se seroit determinée à devenir ma parfaite amie je les passerois à son ordre, et pour l'assurer que j'étois bien loin de penser à m'en servir pour me venger des traitemens indignes que j'avois reçu de sa mere, et de ses tantes. Je l'oblige seulement à me promettre qu'elles ne sortiront pas de ses mains. Elle fait les plus grands eloges de mon genereux proceder, elle me promet tout, et elle va les mettre dans sa chatouille. Après cela, je crois pouvoir commencer à lui donner des signes de ma passion, et je la trouve douce; mais d'abord que je veux la disposer à couronner ma flamme, elle se refuse, elle me serre contre son sein, elle ordonne à ses larmes de sortir de ses [yeux] ~~[illegible]~~. Je me possede. Je lui demande, si au lit elle changera d'avis, et elle soupire, puis elle me dit que non. Je suis devenu non pas muet; mais tout à fait destitué de la faculté de parler. Un quart d'heure après, je me suis levé, et en apparence de la plus grande tranquillité j'ai pris mon manteau, mon chapeau, et mon epée. Quoi! me dit elle. Vous ne voulez pas ~~passer~~ passer la nuit avec moi? — Non — Nous verrons nous demain? — Je l'espere. Adieu.

Je suis sorti de la maudite maison, et je suis allé me coucher chez moi.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

1763 ("automne", page 145)

89

RJ IX

chap. XII

Tome VIII

(orig. chap. VI)

pages 141 à 170

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Le lendemain à huit heures, Zorba me l'annonce. Elle a renvoyé, me dit il, ses porteurs — Va lui dire que je dors, et qu'elle s'en aille. Mais elle entre dans le moment, et Zorba nous laisse. Je vous prie, lui dis-je, d'un air paisible, de me rendre les deux lettres de change, que je vous ai confié hier au soir — Je ne les ai pas sur moi; mais pourquoi voulez vous que je vous les rende?

A cette question, qui exigeoit une explication, j'ai abattu la digue qui réfléchissoit dans la région de mon coeur la noire rage qui m'empoisonnoit. Elle sortit comme un torrent se déclarant en invectives, et en menaces épouvantables. Ce fut une explosion qui dura long tems, et dont ma nature avoit besoin pour se conserver en vie. Quand mes larmes, opprobre de ma raison, commencèrent à sortir de mes yeux, elle saisit le tems pour me dire qu'elle avoit promis à sa mere de ne se rendre jamais à personne dans sa propre maison; et qu'elle n'étoit venue chez moi que pour me convaincre qu'elle m'aimoit, que ses desirs étoient egaux aux miens, et même pour n'en plus sortir, si je le voulois.

Le Lecteur qui croit qu'à cette declaration toute ma colere devoit disparoitre, et que j'aurois dû dans l'instant me rendre certain de la sincerité inseparable de la soumission, se trompe. Une soit par que le partage de l'amour irrité à la noire colere est court et rapide; et que celui de la colere à l'amour est long, lent, et difficile. La distance est la même; mais quand à la colere se joint l'indignation, l'homme devient absolument insusceptible de tout sentiment tendre. L'indignation ajoute à la haine brutale le noble mepris, qui, né de la raison, l'affermit et la rend invincible. Sa durée dépend du temperament. Elle ne cede que quand elle n'existe plus. Dans le mien, la colere simple n'a jamais duré qu'un instant itaci calorem tamen ut placabilis

141 ellem ; mais quand l'indignation s'en est mele, mon orgueilleuse
raison m'a toujours rendu inflexible jusqu'au moment que l'oubli vint
me remettre dans mon état primitif.

Quand La Charpillon s'offrit entierement à mes desirs dans ces mo=
mens là, elle savoit, elle etoit sûre que ma colere, ou mon orgueil
m'auroit empeché de La prendre au mot. Cette science, Lecteur, est
fille de La philosophie chez vous, et chez moi ; mais dans l'ame d'une
coquette elle est fille de La nature

Le jeune monstre me quita vers Le soir d'un air mortifié, triste,
et abbattu ne me disant que ce peu de mots : j'espere que vous
reviendrez à moi d'abord que vous serez revenu en vous même.
Elle parla avec moi huit Lieues dans Les quelles elle ne m'a inter=
rompu que cinq ou six fois pour me nier des suppositions vraies,
mais qu'il lui importoit de ne pas me Les passer. Je n'ai jamais pen=
sé à me faire porter à dinez ; mais ce fut pour ne pas me voir obligé
à manger avec elle.

Après son départ je me suis trouvé en état de n'avoir besoin que
de repos ; mais j'ai pris un bouillon, puis j'ai assez bien dormi.
A mon reveil je me suis trouvé calme, et me rappellant La journée
precedente j'ai cru La Charpillon repentie en conséquence de ses
torts, dont je croyois de l'avoir une conviction au moment
de son départ. Il me sembloit d'être devenu indifférent sur elle,
et sur tout ce qui La regardoit. Tel m'a rendu l'Amour à Londres

Nel mezzo del cammin di nostra vita

à l'age de trente huit ans. Ce fut La datte du premier acte
de ma vie. Celle du second se fit à mon départ de Venise l'an 1763.
Celle du troisieme arrivera apparamment ici où je m'amuse à écrire
ces memoires. La comedie sera alors finie, et elle aura eu trois
actes. Si on La siffLera, j'espere que je ne me l'entendrai dire
de personne ; mais je n'ai pas encore informé Le Lecteur de La der=
niere scene de ce premier acte, et elle est, je crois, La plus in=
teressante.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Chi ha messo il piè sull'amorosa pania
Cerchi ritrarlo, e non v'invischi l'ale,
Che non è in somma amor se non insania
A giudizio de' savj universale

Je fus allé me promener au Parc-royal, où j'ai vu venir à moi Goudar. Ce rouè m'étoit necessaire. Il me dit qu'il venoit de chez la Charpillon, où il avoit trouvé la gayeté, et que malgré qu'il eut plusieurs fois tourné le propos sur moi il n'avoit jamais pu leur arracher un mot. Je lui ai dit que je la meprisois avec toute la famille, et il me loua. Il vint dîner avec moi, puis nous allames chez la Wals, où la celebre Kelli-Fisher vint pour attendre le duc XX, qui devoit la conduire à un bal. Elle avoit vu elle pour plus de cent mille écus de diamans. Goudar me dit que je pouvois saisir cette occasion de l'avoir pour dix guinées, mais je n'ai pas voulu. Elle étoit charmante; mais elle ne parloit qu'anglois. Accoutumé à n'aimer qu'avec tous mes sens, je ne pouvois pas me livrer à l'amour me passant de l'ouïe. Elle i'en alla. La Wals nous dit que ce fut chez elle qu'elle avoit un billet de banque de cent livres sur une fortune de Heure que le ch.r Akins frere de la belle madame Pitt lui donna. Ce fut ainsi un present que cette Irlandoise fit à la banque de Londres. J'ai passé une heure avec miss Kenedi, qui avoit vecu avec le secretaire de l'ambassade de Venise Berlendis. Elle i'enivra, et fit tout faire de folies; mais l'image de la Charpillon qui ne me quittoit jamais me rendit insipide la jouissance de cette charmante istoire. Je suis retourné chez moi triste, et mecontent. Il me sembloit que je devois quitter pour toujours la Charpillon; mais par sentiment d'honneur vis à vis de moi même je ne devois pas lui laisser le triomphe ni la raison de se vanter de m'avoir arraché pour rien les deux lettres de change. Je me suis determiné à me les faire rendre de gré ou de force. Je devois en trouver le moyen; et voila ce qui me fit croire de l'avoir trouvé.

M. Malingan, le même chez le quel j'ai fait connoissance avec cette infernale creature, vint me prier à dîner chez lui. Ayant dîné plusieurs fois chez moi avec sa femme, et sa

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

fille, je ne pouvois pas lui refuser ce plaisir, d'autant plus qu'il me pria de lui envoyer deux plats de la façon de mon cuisinier. Je ne me mis cependant engagé à y aller qu'après lui avoir demandé de quelles étoient les personnes qu'il avoit invité. Il me les nomma, et ne les connoissant pas, je lui ai promis d'y aller. Ce fut le surlendemain. J'ai trouvé chez lui deux jeunes dames liégeoises, dont une ne tarda pas à m'intéresser : ce fut elle même qui me présenta son mari que Malingan ne m'avoit pas présenté, et une autre jeune homme qui me paroissoit faire la cour à l'autre dame qu'elle me dit être sa cousine. La compagnie se trouvant de mon goût, j'espérois de passer une belle journée, lorsqu'à peine arrivé tout à table, voila la Charpillon qui entre, et qui fort gayement dit à madame Malingan qu'elle ne savoit pas venue lui demander à dîner, si elle avoit su qu'elle avoit si nombreuse compagnie. On la fêta, et on la plaça à ma main gauche, j'avois à ma droite la dame Liegeoise, que j'avois déjà trouvé fort aimable.

Je me voyois surpris. Si la Charpillon étoit arrivée avant qu'on eut servi, j'aurois pris un prétexte de m'en aller; mais alors je ne le pouvois plus. Le parti que j'ai pris fut de n'avoir pendant tout le dîner, la moindre attention pour l'intruse, et toutes pour la dame de Liège. Après nous être levés de table, Malingan me jura en honneur qu'il ne l'avoit pas invitée, et j'ai fait semblant de lui croire.

Ces deux dames avec leurs maris devoient trois ou quatre jours après s'embarquer pour Ostende, et faisant mention de ce départ, la dame aimable dit qu'elle étoit fachée de quitter l'Angleterre sans avoir vu Richemond. Je lui ai sur le champ demandé à titre de grace de m'accorder l'honneur de la lui faire voir pas plus tard que dans le jour suivant, et sans attendre qu'elle me réponde j'ai prié son mari, la cou-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

sine, et un à un toute la compagnie; la Charpillon exceptée, que je n'ai pas seulement regardée. La partie fut acceptée, et appla= die. Deux voitures à quatre places, ajoutai-je, seront prêtes de= main à huit heures, et précisement nous serons huit. Et moi neuf, dit la Charpillon, fixant les yeux sur ma figure avec une effronte= rie sans exemple, et j'espere, monsieur, que vous ne me chasserez pas — Pourça non, car ce seroit malhonête. Je vous précederai à cheval — Point du tout, point du tout: je prendrai un mes genoux mademoiselle Emilie.

C'étoit la fille de Malingan. Un quart d'heure après je sors de la salle pour quelque besoin, et voulant y rentrer, je rencontre cette fronteé qui me dit que je lui avois fait le plus sanglant outrage, et que je lui devois une reparation, ou qu'elle se vengeroit. Comment= cez, lui dit-je, pour me rendre mes lettres de change, et nous traite= rons après — Vous les aurez demain.

Vers les dix heures je laisse la compagnie après avoir promis que je n'irai pas à cheval, et que les deux voitures seroient à la porte de la maison de Malingan, où nous déjeunerions tous. J'ai tout reglé en conséquence.

Le lendemain après avoir déjeuné, Malingan, la femme, la fille, et les deux meriens se mirent dans une voiture, et je fus en= fermer dans l'autre avec les deux belles dames, et la Charpillon, qui paroissoit devenue amie intime de la maison. Cet arrangement fut me donner de l'humeur. Nous arrivames à Richemond en cinq quarts d'heure, et après nous avoir ordonné un bon dîner nous allames voir les appartemens, puis les jardins, la jour= née étant superbe. Nous étions en Automne.

Dans la liberté de la promenade, la Charpillon m'approche, et me dit qu'elle vouloit me rendre mes lettres de change chez elle pourtant; je lui reproche sel continuelle tromperie, son indi= gne caractere, et son infame procedé: je l'appelle p....., je

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

lui nomme ceux avec les quels elle l'avoit été, je lui jure que je la haïssois, et que c'étoit elle qui devoit craindre ma vengeance; mais elle étoit ferrée à glace: elle me laissoit dire en tenant toute raide à mon bras, me priant cependant de parler bas, car on pouvoit m'entendre. On m'entendoit, et j'en étois bien aise.

A midi nous allames dîner, et la Charpillon assise près de moi dit, et fit mille folies toutes tendantes à se faire croire amoureuse de moi, et ne se souciant pas qu'on la crut malheureuse dans le mépris que je montrois avoir de toutes ses avances. Elle me fachoit réellement, car on ne pouvoit juger autre chose si non que j'étois un sot, et qu'elle se moquoit de moi ouvertement. A ce dîner j'ai beaucoup souffert.

Après dîner nous retournames au jardin, et la Charpillon obstinée à vouloir obtenir la victoire s'attache à mon bras, et après plusieurs tours, connoissant tous les endroits me conduit au labyrinthe. Ce fut ici où elle voulut faire une expérience de son pouvoir. Elle m'entraine sur l'herbe avec elle, et elle m'attaque en amoureuse dans toutes les formes avec les expressions de l'amour, et de la plus douce tendresse. Exposant à ma vue la plus intéressante partie de ses charmes, elle parvint à la fin à me reduire; mais je ne saurois pas decider, si ce fut l'amour, ou un fort desir de vengeance qui me determina à me rendre. Mort d'ailleurs me rendoit sûr qu'elle alloit être à moi, qu'il lui tardoit de m'en convaincre, et que certainement elle ne pouvoit pas s'opposer le moindre obstacle.

Dans cette idée je deviens doux et tendre, je me retracte, je lui demande mille pardons, je lui jure que je ne lui demanderois plus les lettres de change, et que tout ce que je possedois étoit à elle; et après ces préliminaires signés, et consolidés par des baisers de feu, je crois de me voir invité par elle même à

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

cueillir le laurier du triomphe, mais dans l'instant, dans le moment où je me trouve certain de m'en emparer, elle recalcitre, et me déraisonne.

Eh bien! Quoi! Quelle extravagance! — En voilà assez, mon cher ami. Je vous promets de passer la nuit chez vous, entre vos bras.

Elle y étoit encore me parlant ainsi; mais mon ame, mon sang, mon coeur en tumulte ne me laissèrent maître que de me retirer. Je tenant fermée de mon bras gauche avec toute la force que me donnoit l'extrême colere, je tire de ma poche un couteau pointu, je le déploie avec mes dents, et je lui applique la pointe au gosier que ne couvroit qu'un mince collier. Je lui menace la mort si elle bouge — Faites tout ce que vous voulez. Je ne vous demande que la vie; mais après que vous vous serez satisfait, je ne partirai par d'ici. On me portera dans la voiture par force, et rien ne m'empechera d'en dire la raison.

Elle n'avoit pas besoin de me menacer, car j'avois déjà recouvré ma raison l'instant après l'instant qui m'avoit déterminé à l'égorger. Je me mis à genoux sans lui répondre un seul mot, et après avoir ramassé mon couteau, mon chapeau, et ma canne, je me mis acheminé pour sortir du boulingrin où je m'étois vu à deux doigts de ma perte.

Pensez-vous qu'elle m'a suivi, et qu'elle prit mon bras, comme si rien n'étoit! Il est impossible qu'une fille de dix-sept ans soit telle sans avoir passé cent fois par des combats de cette espece. Une fois que le sentiment de honte est vaincu, elle s'y habitue, et elle en fait le fond de la gloire. Quand nous rejoignîmes la compagnie on me demanda si je m'étois trouvé mal; mais personne ne remarqua dans elle la moindre altération.

Nous retournâmes à Londres, où me disant indisposé, j'arrêtai ici la compagnie, et je suis retourné chez moi.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Cette aventure me frappa l'esprit avec une force extreme. Je n'ai pas pu dormir. J'ai connu avec evidence, que si je ne me déterminois à éviter toutes les occasions de voir cette fille, j'etois un homme absolument perdu. Sa physionomie avoit un prestige au quel je ne pouvois pas resister. J'ai donc decidé de ne plus la voir; mais en même tems honteux de la foiblesse que j'avois eu de deposer entre ses mains les deux Lettres de change, et de m'être laissé tromper toutes les fois qu'elle m'avoit promis de me les rendre, j'ai ecrit un Billet à sa mere dans le quel je la conseillois d'obliger sa fille à me les remettre, ou de s'attendre de ma part à une demarche qui lui feroit de la peine.

Après lui avoir envoyé le Billet, je suis sorti pour me dis= traire, et après avoir dîné à une taverne, je suis allé voir ma fille à la pension, puis je suis retourné chez moi, où Jurbe me remit un Billet cacheté qui m'étoit arrivé par la petite poste. Je l'ouvre, et je vois signé Augusger. C'etoit la mere de la Charpillon qui me repondoit. Voila son contenu »Je suis fort surpris que vous vous »adressiez à moi pour avoir les deux Lettres de change de 6000 »livres de France que vous dites d'avoir deposées entre les mains. »Elle vient de me dire qu'elle vous les remettra en personne, »quand vous serez plus sage, et que vous aurez appris à la vei= »pecter.

A la Lecture de cette impertinente Lettre le rage me monta à la Tête tellement, que j'ai oublié ma resolution du matin. Je mets des pistolets dans ma poche, et je m'achemine à la rue de Bourbon chez pour obliger la coquine à me rendre mes Lettres à force de coups de canne. Je n'avois pris des pistolets que pour mettre à la raison les deux fripons qui rongeoient là tous les jours. J'y arrive furieux, mais je trouve la porte, voyant au clair de la Lune le perruquier qui attendoit qu'on la lui ouvrît. Le perruquier étoit un beau jeune homme, qui avoit tous

Le samedi après souper lui mettre ses cheveux en papillotes. Allant au premier coin de la rue je m'y arrête réfléchissant que je ferois mieux d'attendre que le friseur s'en allat. Me tenant derriere le coin de la rue, je vois une demi heure après sortir de la maison Rostaing, et Courson, et j'en suis bien aise. On avoit donc fini de souper. J'entends crier les onze heures, et je suis surpris que le perruquier tarde tant. Trois quarts d'heure après, je vois une servante sortir tenant une chandele à la main, et cherchant quelque chose qui devoit être tombé de la fe= nestre; j'entre sans heurter, et j'ouvre la porte du parloir qui étoit à deux pas de celle de la rue, et je vois, comme dit Shakespeare, la tête à deux dos étendue sur le canapé; la Champillon, et le perruquier. A mon apparition la coquine fait un cris, le guerluchon s'en detache; mais ma canne commence à le rosser d'importance sans discontinuer, et sans lui laisser le tems de se rajuster. La Champillon se tenoit tremblante entre le mur, et le bout du canapé, n'osant pas, sortant de là, affronter la tempête de ma canne qui pouvoit tomber sur elle. Le bruit attire les servantes, puis les Fontes, puis la mere paralitique, le perruquier se sauve, et les trois furies se declarent contre moi avec des injures, et des imprecations que je trouve tellement hors de propos que ma juste colere tombe sur les meubles. Les premiers que j'ai mis en pieces furent le beau fourneau, et les porcellaines que je leur avoit donné. Leurs paroles m'irritant toujours plus j'ai mis en pièces des chaises les fesant contre terre, puis renversant ma canne, je leur ai ren= noncé que j'allois leur casser la tete, si elles ne finissoient de crier. Le calme alors commença.

M'étant jetté sur le canapé, car je n'en pouvois plus, j'or= donne à la mere de me donner mes lettres de change; mais dans ce même moment, voila la garde de nuit qui arrive. A cette garde de nuit, qui ne consiste que dans un homme qui

se promener dans son quartier toute la nuit, criant les heures, etayant une lanterne à la main, et un long baton, est appuyée la servante, et la paix de toute la grande ville. Il y en a vu par tout. Personne n'ose lui manquer de respect. Je lui ai dit, lui mettant dans la main trois ou quatre couronnes, de s'en aller. Il s'en alla, j'ai fermé la porte, et me remettant tout sur le canapé, j'ai demandé de nouveau à madame Arnspurger mes Lettres de change — Je ne les ai pas; demandez les à ma fille — Faites la appeller.

Les deux servantes dirent, que quand j'ai commencé à mettre en pieces les sieges, elle s'étoit sauvée par la porte de la rue, et qu'elles ne savoient pas où elle pouvoit être allée. A cette nouvelle, voila cette mere, et les deux servantes en pleurs. Ma fille à minuit seule dans les rues de Londres, ma niece et pupille, où est elle allée: maudit soit le moment que vous eûtes eu un en Angleterre pour nous rendre toutes malheureuses.

Réflechissant à cette fille epouvantée courant à cette heure là par les rues, je frémis. Aller, dis-je froidement aux deux servantes, la chercher chez les voisins, vous la trouverez surement. Venez me donner la nouvelle qu'elle est en lieu de surété, et vous aurez chacune une guinée. Elles sortirent, et une des servantes les suivirent pour leur dire où elles la pourroient trouver.

Mais quand elles me virent interessé à la recherche de la fille, et frappé de l'idée du danger de son evasion, ce fut alors que leurs plaintes, leurs reproches se renouvellerent à force. Je me tenois là muet, non seulement en apparence de leur dire qu'elles avoient raison; mais en chemin de me trouver convaincu moi même que tout le tort etoit de mon coté. J'attendois avec impatience le retour des servantes. Elles arrivent en

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

fin à une heure après minuit. Toutes essoufflées, et en apparence de désespérées, elles disent de l'avoir cherchée partout: on ne la trouve nulle part. Je leur donne deux guinées tout de même, et je reste là immobile, effrayé considérant de quelle affreuse conséquence pouvoit être pour la perte de cette malheureuse fille l'horrible peur que ma fureur devoit lui avoir fait. Que l'homme est foible, et lors quand il est amoureux!

Extrêmement affecté de ce funeste evenement je ne cache pas mon sincère repentir à ces coquines. Je les conjure de la faire chercher pour tout d'abord que le nouveau jour paroîtroit, et de me la faire savoir sans perdre un seul instant pour que j'puisse courir à ses pieds lui demander pardon, et ne la revoir après de toute ma vie. Outre cela je leur promets de payer le prix de tous les meubles que j'avois mis en pieces, et de leur abandonner mes Lettres de change signant de mon nom l'acquit. Après avoir fait ainsi, à la honte eternelle de ma raison, cette amende honorable à des ames qui se moquoient de l'honneur, je suis parti promettant deux guinées à la servante qui viendroit me porter la nouvelle qu'on avoit trouvé la malheureuse

J'ai trouvé à la porte le Wach qui m'attendoit pour me conduire chez moi. Deux heures étoient sonnées. Je me mis jeté sur mon lit, où six heures de sommeil, quoique troublé par des spectres hideux, et par des rêves déchirans, m'ont preservé pendant de la perte de ma raison.

A huit heures du matin, j'entens frapper, je cours à la fenêtre, et je vois une des servantes des mes ennemies; je crie avec un grand battement de coeur qu'on la fasse monter, et je respire en apprenant que Mlle Charpillon étoit arrivée dans le moment chez elle en chaise à porteurs; mais dans un état pitoyable. Elle y est d'abord mise au lit. Je suis d'abord venue vous en donner la nouvelle, non pas pour les deux guinées, mais parceque vous me faites pitié.

1St Je devien sur le champ la dupe du mot pitié: je lui donne les deux guinées, je la fais asseoir près de moi, et je la prie de me faire part de toutes les circonstances de son retour. Je me sens sur que cette servante est honête, qu'elle est dans mes interets, et qu'au besoin elle me servira fidelement. Je suis bien loin de soupçonner qu'elle pût être d'accord avec la mere. Mais comment pouvois-je être sot à un si haut degré? C'est parceque j'avois besoin de l'être.

Elle commença par me dire que sa jeune maîtresse m'aimoit, et qu'elle ne jouoit à me tromper que parceque la mere vouloit ainsi. — Je sais cela; mais où a-t-elle passé cette nuit? — Elle a soupé va chez une marchande au delà de Soho-square, où elle passa toute la nuit mal assise dans la boutique. Elle vient de se coucher toute enflammée. J'ai peur que cela ait des suites, car elle est dans son sang critique. — Cela n'est pas vrai, car j'ai vu de mes propres yeux le frisieur..... — Oh! C'est egal. Il n'est pas si delicat — Elle en est amoureuse — Je ne le crois pas; quoiqu'elle passe souvent des heures avec lui — Et tu dis qu'elle m'aime? — Oh! Cela n'empeche pas — Dis lui que j'irai passer la journée près de son lit, et porte moi sa reponse — J'executai ma commande —

Non. Elle ne parle pas françois.

Elle partit, et ne l'ayant pas vu revenir, je me determine à trois heures après midi à aller voir moi même comme elle se portoit. A peine frappé-je un coup, sa porte vient me parler à la porte, et me prie de ne pas entrer, me jurant que si j'entre où je tuerai, ou on me tuera. Ses deux amis étoient là furieux contre moi, et la petite étoit dans le delire d'une fievre brulante. Elle ne feroit que crier voila mon bourreau, voila Seingalt. Il veut me tuer. Sauvez moi: Au nom de Dieu allez vous en.

Je retourne chez moi desesperé, et sûr qu'on ne m'a dit que la pure verité. Abimé dans la tristesse, je passe toute la journée sans manger parceque je ne pouvois pas avaler, et toute la nuit sans dormir avec des forts frissons. J'ai eu des lipeurs fortes et pressant

de après
m'assoupit. Tout fut vain; j'ai compté je me suis trouvé très foible,
et le lendemain à neuf heures je suis allé à la porte de la Charpillon
qu'on n'a qu'entrouverte comme dans la journée precedente. La
même infame fourbe vint me dire, me défendant absolument d'
que la malheureuse avoit eu deux redoublemens, qu'elle étoit en
convulsions, et en delire, qu'elle croyoit toujours de me voir dans
la chambre, et que le medecin un fol avoit dit que si elle empiroit ainsi:
si encore vingt quatre heures elle souffroit. Elle avoit, me dit elle,
les lumières, et l'effroi les lui fit arreter. C'est terrible — Rien:
quier fastal! — Foiblesse de jeunesse! Vous auriez du n'avoir
ou faire semblant de
Lecteur, — Ah Sacr..... ! Que dites vous là! Folie pure! Vous croi:
yez donc de la possible? Tenez.

Je m'en suis allé lui donnant un billet de dix livres. En
sortant de la rue je rencontre Coudar; je lui dis je le prie d'aller
voir comment la Charpillon se portoit, et de venir passer chez moi
toute la journée, s'il le pouvoit. Ma mère l'éprouvoit; il y va; et
une heure après il vint me dire que toute la maison étoit desolé,
car la fille étoit en danger de mort — L'avez vous vue? —
Non. On m'a dit qu'elle se jetoit toute nue hors du lit, et qu'en fin
elle n'étoit pas visible — Croyez vous cela? — Une servante qui m'a
toujours dit la verité m'a assuré qu'elle est devenue folle à cause que
ses maîtres se sont arretés. Outre cela elle a une fievre continuelle,
et des convulsions. Je croi tout cela, car ce sont les suites ordinaires d'une grande
frayeur dans une fille qui se trouve dans ses 1ers critiques. Elle
m'a dit que vous etes la cause de cela.

Je l'ai alors informé de toute l'affaire, et de l'inquietude dans
laquelle je m'étois trouvé de me donner à la rue de Jars en quierie.
Coudar ne fit que me plaindre; mais entendant que depuis vingt
quatre heures je n'avois pu ni manger ni dormir il me dit sage:
ment que ce chagrin pouvoit me faire perdre la vie, ou la raison:
Je le savois; et je n'y voyois pas de remede. Il passa la journée a:
vec moi, et il me fut utile: je n'ai pas pu manger, mais j'ai beau:
coup bu: ne pouvant pas dormir, j'ai passé la nuit me promenant à

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

151 bis
160

grans pas dans ma chambre, portant à mon bonnet comme un furieux.

J'envoyois mon negre toute la journée voir comme elle se portoit, et il me portoit toujours des reponses funestes. Le trois: sienne jour je vais moi même à sept heures du matin à sa porte. Après m'avoir fait attendre un quart d'heure dans la rue on l'entrer, que la fille étoit à l'extremité. Dans ce moment un person: nage agé, maigre, pâle, et long sort de chez elle lui disant en allemand qu'il falloit se remettre, et se conformer à la volonté de Dieu. Je lui demande si c'étoit le medecin; il me répond qu'il y a plus que celui de medecin; qu'il y en avoit un autre là haut. Elle ne parle plus; ministre de l'evangile; dans une heure, tout au plus tard, elle ne sera plus.

Je sors dans ce moment là comme une main de glace qui me prend le coeur. Je la laisse fondre en larmes, et je pars lui disant que j'étois, il est vrai, la cause derniere de la mort de la fille; mais qu'elle étoit la premiere. Mes jambes tremblant: les me reconduisent chez moi determiné à me tuer de la mort, que je croyois la plus sûre. Dans cet affreux dessein formé du plus grand sang froid, j'ordonne que ma porte soit fermée à tout le monde à toute la monde. Puis je vais dans ma chambre, je mets montres, bagues, tabatieres, bourse, et portefeuille dans ma carrette que je mets dans mon secretaire. J'écris en suite une courte lettre au vi: dent de Venise, dans laquelle je lui dis qu'ayant mon decès tous mes effets appartenoient à Monsieur de Bragadin. Je cachete ma lettre, je l'enferme dans le même secretaire avec la carrette, où j'avois tout mon argent, mes diamans, et mes bijoux, et je mets la clef dans ma poche où je ne garde que deux ou trois guinées en argent blanc. Je mets aussi dans ma poche mes bons pistolets, et je sors avec l'in: tention ferme d'aller me noyer dans la Tamise à la vue de Londres. Dans cette idée formée, et sourie non pas par la colere, ou par l'amour, mais par la raison la plus froide, je vais chez un marchand acheter tant de balles de plomb que mes poches pouvoient

en contenoit, et dont j'avois pu ~~j'avois~~ soutenir le poids jusqu'à la Tour, ou je devois aller à pied. Je m'y achemine, et je trouve en réfléchissant à ce que j'allois faire que je n'avois pas un parti à prendre plus sage que celui là, puisque j'étois sûr qu'en me conservant en vie je me trouverois à l'enfer toutes les fois que l'image de la Chevalière se présenteroit à mon souvenir. Je me félicite même de ce que je n'avois besoin d'aucun effort pour prendre ce parti là: outre cela je me réjouis d'avoir l'équité de me punir me reconnoissant coupable de l'impardonnable crime d'avoir arrêté le cours de la vie à un objet charmant que la nature avoit produit pour l'amour.

J'allois à pas lents à cause de l'énorme poids que je portois dans mes poches, qui m'assuroit que je mourrois dans le fond de la rivière avant que mon corps pût se montrer en remontant sur la surface. A la moitié du pont de Westminster je rencontre le chevalier Egard aimable anglois, jeune, riche, qui jouissoit de la vie en caressant ses passions. Je l'avois connu à S. Albans chez Milord Pembroke, puis il avoit dîné chez moi, puis chez le General Beckwith, et toujours nous avions passé ensemble le quart d'heure fort gayement dans des propos de jeunesse. Je le vois, et je veux faire semblant de ne pas le voir; mais il vient me prendre au collet — Où allez vous? Venez avec moi, à moins que vous n'alliez délivrer quelqu'un de prison, et nous verrons — Je ne peux pas. Laissez moi aller — Qu'avez vous, mon cher ami? Je ne vous reconnois pas — Je n'ai rien — Vous n'avez rien? Vous ne vous voyez pas. Vous allez faire, j'en suis sûr quelque fort mauvais coup. Cela se voit sur votre visage. Vous le niez en vain — Je vous dis que je n'ai rien. Adieu. J'irai avec vous un autre jour — Eh! mon ami. Vous [illegible] faites du noir. Je ne vous quitte pas. J'irai avec vous.

Il regarde le côté de mes culottes, et il entrevoit un pistolet, il regarde de l'autre côté il voit le second, il me prend par la main, et il me dit qu'il est sûr que je vais me battre, et qu'en ami il veut en être garant: j'eusse un mauvais coup. Je l'assure en m'assurant qu'il ne cherchera pas à interrompre mon

affaire. Je l'assure avec un sourire que je n'allois pas me battre, et il me sort de la bouche, sans penser à la conséquence que je n'allois que me promener. Fort bien; dit il. Dans ce cas j'espere que ma compagnie vous sera agréable, comme la votre m'est chere. Nous dinerons au Caron. J'irai actuellement dire à quelqu'un d'aller avertir la fille qui devoit venir dîner avec moi toute seule, de conduire avec elle une jeune françoise qui Biendarme est charmante. Nous ferons la partie carrée — Mon cher ami, dispensez moi, je suis triste, j'ai besoin d'aller quelque part tout seul pour dissiper mon humeur — Vous irez demain, si vous en avez besoin; mais je vous assure que dans trois heures d'ici vous vous trouverez fort sans cela j'irai m'ennuyer avec vous. Où comptez vous dîner de l'autre côté — Nulle part, car je n'ai pas faim. Je suis à jeun depuis plus de trois jours. Je ne peux que boire — Vous m'étonnez. A present je vois tout. C'est un colera-morbus, qui peut vous faire devenir fou, comme il est arrivé à un de mes freres qui en est mort.

Ce jeune homme ainsi insistant, me raisonnant ainsi avec tant de justesse ne me semble pas digne de mon mepris. Je pourrois me suis-je dit, executer mon dernier projet que nous nous serons séparés ~~voici dit il à ses parens et à ses parens et à ses parens~~ ~~et à ses parens~~ Allons. Je ne risque autre chose que de vivre cinq ou six heures de plus.

Credete à chi ha fatto esperimento — dit l'Ariosto.

Le Lecteur peut me croire que tous ceux qui à cause d'un grand chagrin se sont tués n'ont fait que prendre la folie, qui se servit emparée de leur raison s'étoit refusant pas executés, et que tous ceux pour consequent qui sont devenus fous n'auroient pu éviter ce malheur qu'en se tuant. Je n'ai pris ce parti que lorsque j'aurois perdu la raison si j'avois differé d'un seul jour. Voici le corollaire. L'homme ne doit jamais se tuer, car il se peut que la cause de son chagrin cesse avant que la folie arrive.

Cela veut dire que ceux qui ont l'ame assez forte pour ne jamais desespérer de rien sont heureux. Mon ame n'a pas été forte: j'avois perdu tout espoir, et j'allois me tuer en sage. Je me dois mon salut qu'au Lorrain.

Quand Egard sait que je n'allois au delà du pont que pour mon plaisir il me dit qu'il valoit autant de retourner sur mes pas. A je me suis laissé persuader; mais une demie heure après, je pensois abolument plus marcher à cause du plomb que j'avois dans mes poches, je le prie de me conduire quelque part où je puisse l'attendre parceque je n'en pouvois plus de faiblesse. Je lui ai donné parole de l'attendre au Canon, et j'y suis allé: [illegible]. Quand je me suis vu à la taverne, j'ai vidé mes poches de cornets trop pesans, que j'ai mis dans une armoire.

Je reflechissois, en attendant cet aimable jeune homme, qu'il se pouvoit qu'il dût être la cause divinatrice de mon suicide. Il l'avoit déjà empêché, car il l'avoit retardé. Or je vois mais comme un homme qui prevoit, il se peut qu'Egard soit l'être au quel je doive devenir redevable de la vie. Il me restoit à savoir s'il me feroit un bien, ou un mal. Ce que je rétablissois dans mon système étoit que dans les actions abolues, et decisives nous ne sommes les maitres que jusqu'à un certain point. Je me regardois ainsi là à la taverne attendant le retour de cet anglois comme par force, car en ne calculant que la force morale il est certain que j'avois dû céder à la force

Un quart d'heure après son arrivée les deux jeunes folles, dont une étoit françoise, vinrent portant la gayeté sur leur charmante figure. Elles étoient faites pour la joye; il ne leur manquoit rien pour allumer des desirs dans les plus froids des hommes. Je leur

ai rendu toute la justice qu'elles meritoient, mais ne leur fe:
sant pas l'accueil au quel elles etoient acoutumées, lorsqu'el:
les plaisoient, elles commencerent à me regarder comme
un cacochime. Malgré que je fusse à l'agonie, j'ai cepen:
dant ressenti un mouvement d'amour propre qui m'obli:
gea à jouer un personnage ressemblant à celui que je devois
être. J'ai donné des bains inanimés, et sans vie, et j'ai
prié Egerd de dire à l'Angloise que si je n'étois pas à la mort
je la trouverois charmante. Elles me plaignirent. Un hom:
me qui depuis trois jours n'a ni mangé ni dormi est certai:
nement à l'abri des impressions ressenties. Les paroles
ne les auroient pas persuadées, si Egerd ne leur eut ~~fait~~
dit mon nom. J'avois une reputation; et je les ai vues pene:
trées de respect. Ils espererent tous les trois dans l'influence
de Bacchus. J'étois bien sûr qu'ils se trompoient.

Le dîner étant à l'angloise; c'est à dire sans soupe je n'
ai positivement pas pu avaler ni un morceau de Roast
Beef, ni un peu de boudin. Je n'ai mangé que des huitres
en buvant du vin de Grave assez bon, et jouissant de l'ha:
bileté d'Egerd, qui les ouvroit toutes les deux. Dans le
fort de la joye il proposa à l'angloise de danser la Rom:
parfe toute nue, et elle y consentit si on pouvoit trou:
ver les aveugles, et il nous mettions tous comme elle.
J'ai dit à Egerd que je ferois tout ce qu'il voudroit; mais que
je ne pouvois ni danser, car je ne pouvois pas me tenir sur
mes jambes, ni devenir tel que les hommes de deux le:
viers devoient me faire devenir. On me dispensa tous con:
sidérant que si le spectacle me faisoit devenir civant je me met:
trois à l'unisson, et elles jurerent qu'elles i'en appercevroient bien
Trouva les aveugles, ils vinrent, et nous nous enfermames. Elles

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

[illegible] lanots [illegible] que les avenus les avide accordoient leurs
instrumens, les lutteurs, et l'Athlete qui avoit vingt cinq ans de
mirent comme nature, et le spectacle commença. Ce fut
un de ces momens dans les quels j'ai connu au monde beau-
coup de verité. Dans celui là j'ai vu que les plaisirs de l'a-
mour sont l'effet, et non pas la cause de la gayeté. Les
trois corps étoient superbes, la danse, les graces, les gestes sé-
duisans; mais nulle emotion m'instruisoit que j'y etois sen-
sible. La danseuse conserva l'air conquerant, même en dan-
sant: je m'étonnois de n'avoir jamais fait cette experience
sur moi même. Après la danse il les fesla allant de l'une
à l'autre, et il ne cessa que lorsqu'il se vit declaré inhabile
par la nature qui avoit besoin de repos. La françoise vint
à moi pour voir si je donnois quelque signe de vie, et m'a-
yant trouvé inepte elle dit que c'en étoit fait de moi.
Allez l'habiller vent, et j'ai pris à égard de donner quatre gui-
nées pour moi à la françoise, et de payer tout, car je n'a-
vois que très peu d'argent blanc. Avois-je pu deviner le
matin qu'au lieu d'aller me noyer j'allois faire une si
jolie partie? La dette contractée avec cet anglois me fit
transporter mon suicide au lendemain. Après le depart des
filles j'ai voulu quitter Cyers; mais il ne voulut pas. Il me trou-
vant que j'avois meilleur mine que le matin; que les huitres
que j'avois mangé, et que je n'avois pas rendues demontroient
que j'avois besoin de me distraire, et qu'enfin je pourrois me
bien porter le lendemain, et dîner, si j'allois avec lui passer
la nuit à Revelagh-aw. Il me persuada à y aller. J'ai laissé
au waiter du Canon mes six convets, lui disant que j'irois les
prendre le lendemain à neuf heures, et je suis monté dans

un fiacre avec égard pour satisfaire à la maxime des Stoïciens qu'
on m'avoit inculquée dans mon heureuse jeunesse Segnere Deum.
Nous entrons avec nos chapeaux rabattus dans la belle rotonde,
où il y avoit beaucoup de monde. Nous nous tenions les bras par-
tés derrière nos dos. Je m'arrête un moment pour attendre qu'
une femme, qui devoit aller le menuet devant moi, et dont je ne
voyois que le dos, se fournat allant faire le même pas du
côté opposé. Ce qui m'intéressa à vouloir la voir au visage
fut qu'elle avoit une robe, et un chapeau qui ne différoient
en rien de l'un, et de l'autre que j'avois donnés à la Cheva-
lière: outre cela elle avoit une taille égale à la mienne;
mais cette dernière observation ne m'intéressa pas, car la
Charpillon dans ce moment là devoit être morte, ou tout
au moins à l'agonie. La danseuse donc va de l'autre côté,
je la regarde, et je vois la Charpillon elle même. Cyprid
me dit après que dans ce moment là il crut que j'allois tom-
ber du haut mal. Tremblement, et efforts convulsifs dans
le bras que je tenois passé par derrière le gracieux.
Je calme ma surprise par indigne pour un vage doute.
Elle peut y ressembler. La personne toute attentive à
son danseur ne m'avoit pas observé; je pouvois à voir
jusqu'à ce qu'elle retourne de mon côté, où je l'avois vue
à un pas de moi visage contre visage;
mais dans ce moment elle donne les deux bras pour aller
faire la reverence à la fin du menuet, et je m'approche
comme si j'avois voulu la prendre pour danser avec elle.
Elle me regarde, et elle retourne d'abord allant ailleurs.
Je ne dis rien, et sûr de la chose, je sens que j'ai besoin d'al-
ler m'asseoir. Une sueur froide m'inonda dans un instant

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

tout le corps. Egard convaincu de ma crise me conseille de prendre du the, et à mon tour je le prie de me laisser tranquille, et d'aller s'amuser.

La resolution qui le fit en moins d'une heure dans tout mon individu me fit craindre des suites, car je tremblois de la tête jusqu'aux pieds, et une palpitation tres forte me faisoit douter de pouvoir me tenir debout, si j'avois osé me lever. La fin de l'etrange paroxisme m'epouvantoit: il me semblait qu'elle dût m'etre fatale.

Ma crainte etoit fondée. N'ayant pas pu me mener à la mort, elle me donna une nouvelle vie. Quel prodigieux change= ment! Me sentant devenu tranquille, j'ai arreté avec plaisir ma vueur les rayons de lumiere qui me rendoient honteux; mais ce sentiment de honte m'annonçoit que j'etois gueri. Quel contente= ment! Ayant été plongé dans l'horreur, je ne pouvois la re= connoitre qu'après en être sorti. Dans les Tenebres on ne voit rien. J'etois si etonné de mon nouvel état, que ne voyant pas regu= lierement à croire que je ne le reverrois pas. voitre Egard, je commençois à croire que

Ce jeune homme, me disois-je, est mon Genie, qui prit sa resem= blance pour me rendre mon bon sens.

Il est certain, que je ne serois affermi dans cette folle idée, si je ne l'avois pas vu reparoitre une heure après m'avoir quitté. Le hazard auroit pu faire qu'Egard auroit trouvé quelque fille qui l'au= roit engagé à quiter Ranelag-au avec elle. Je serois retourné à son dras tout seul, mais sûr de n'avoir pas été delivré par Egard. M'en serois-je debarbassé, quand je l'aurois revu quelques jours après. Je n'en sais rien. L'homme devient freilement fou. J'ai toujours dans mon ame un germe de superstition, dont certainement je ne me vante pas.

Egard enfin retourne fort gai, mais inquiet de ma santé. Il est etonné de me voir flamboyant, et surpris de m'entendre raisonner plaisamment sur les objets qui me frappoient dans le beau cirque. Mon ami, me dit il, tu vis, tu n'as plus triste — Non. J'ai faim; et j'ai besoin de te demander un grand plaisir, si tu n'as pas demain

160 168 quelqu'affaire pressante qui puisse l'empêcher de me le faire —
Je suis libre jusqu'après demain, et tout à tes ordres — Voila de
quoi il s'agit. Je te dois la vie: la vie, m'entends tu bien? Mais pour
que ton don soit accompli, j'ai besoin que tu passes toute cette nuit,
et la journée de demain avec moi — Je suis à toi — Va donc te
promener, et reviens, quand tu voudras, me prendre — Partons
d'abord, si tu veux — Partons.

Chemin faisant, je ne l'informe de rien. Entrant chez moi, je ne
trouve autre nouveauté qu'un billet de Goudar que je mets dans
ma poche. C'étoit une heure après minuit. On nous sert à
souper et Egard est surpris de me voir manger avec une faim ca-
nine. Il rit, et il m'en fait compliment. Après avoir bien soupé,
il va se coucher, et j'en fais de même. Je dors fort profondement
jusqu'à midi; je vais déjeuner dans sa chambre, et je lui conte
après en grand detail toute l'horrible histoire, qui seroit allée finir
à ma mort, si je ne l'avoit pas rencontré à la moitié du pont de
Westminster, et s'il n'avoit pas connu mon affreux dessein sur ma
physionomie egarée. A la fin de l'histoire, je le prens par la main,
je lui ouvre mon secretaire, je lui fais lire mon Testament, et repre-
nant ma bourse je lui rens cinq à six guinées que je lui devois. Après
cela je decachete le billet de Goudar, qui ne contenoit que ces mots:
Je suis sûr que la fille en question, bien loin d'être mourante, est
allée à Renela avec milord Ers-exeter.

Egard, jeune, mais fort sensé, voit bon de lui même. Con-
vaincu de m'avoir sauvé la vie il s'en felicite, et nous nous
embrassons. Le caractere de la jeune Charpillon, et la perfidie
de sa mere lui paroissent fabuleux, et pour ce qui regar-
doit les lettres de change que je regrettois, parceque les ayant,
j'aurois pu me venger un peu en faisant mettre la mere, et les
filles en prison, il me dit que j'étois le maitre tout de
même de les faire arrêter pour les obliger à me les rendre,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

d'autant plus que je conservois la Lettre de la mere qui avouoit la dette, et qui convenoit que je ne les avois données à la fille qu'en depot.

J'ai sur le champ decidé de les faire arreter ; mais je ne lui ai rien dit. Après avoir passé gayement toute la journée avec moi, il me laissa pour aller souper avec sa maîtresse. Je lui ai juré une amitié eternelle, et je la lui devois. Le Lecteur verra tout à l'heure la penitence que ce bon garçon dût faire pour m'avoir si bien servi.

Mes vigoureux le Lendemain, gai comme un homme qui venoit de remporter une grande victoire, je vais chez le procureur qui m'avoit servi contre le comte Scheverin, qui après avoir entendu le fait, il me dit que j'avois raison, et que mon droit de faire arreter les fripons etoit incontestable. Je vis donc allé à Holborn, où j'ai juré, et j'eus le bill pour faire arreter la mere, et les deux Fouteresses. Le même homme qui avoit arreté Scheverin n'eut pas de difficulté à me servir pour arreter ces femelles ; mais il ne les connoissoit pas, et il avoit besoin de les connoître. Il étoit sûr d'entrer chez elles, et de les surprendre ; mais il devoit aussi être sûr que celles qui il arrêt= teroit seroient les mêmes que le billet d'arrêt nommoit. Plusieurs autres femmes, me dit il, pourroient se trouver avec elles.

Son objection étant juste, et n'ayant personne propre à faire cette commission, car Goudar n'auroit jamais voulu s'en charger, je me suis déterminé moi même à conduire l'homme dans la mai= son à l'heure que je savois sûr que les coquines se trouveroient toutes ensemble dans le parloir.

Je lui ai dit de se trouver à huit heures dans la rue Dannemark, ayant un fiacre à ses ordres, et d'entrer d'abord qu'il auroit fait ouvrir la porte. Je lui ai dit que j'y entrerois dans le même moment, et que je les lui consignerois moi même ; et la chose fut exactement faite ainsi. Il entra au parloir avec un de ses sbires, suivi par moi. Je lui ai d'abord montré la mere, et les deux Foutes, puis je me suis sauvé, car la Charpillon habillée en deuil, debout, ayant le dos tourné contre la cheminée,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Ler et sur la quelle je n'ai fait que glisser les yeux, m'epouvanta. Je me croyois, et je me sentois guery; mais la cicatrice etant encore fraiche, je ne sais pas ce qui seroit arrivé, si dans ce moment là elle eut eu l'esprit de se jetter à mon cou, et de me demander la grace de sa mere, et de ses tantes. D'abord que je les ai vues touchées par la puissante baguette, je suis parti goutant le plaisir de la vengeance, et presque certain qu'elles ne trouveroient pas des cautions. Lewis may..... etoient là petrifiés.

Le plaisir de la vengeance est grand, et ceux qui se le procurent sont heureux quand ils le savourent; mais ils ne l'etoient guere ils le desiroient. L'homme heureux est l'atarraxe, qui ne sachant pas faire ne pensa jamais à se venger. L'animosité avec laquelle j'ai fait arreter ces trois femmes, et l'effroi avec le quel je suis sorti de la maison d'abord que j'ai vu la fille demontrent que je n'etois pas encore libre. Pour l'etre tout à fait j'avois besoin de l'oublier.

Le lendemain matin Goudar vint chez moi fort gai portant sur son dehors les apparences du contentement. Il me dit que ce que j'avois eu le courage de faire demontroit ou que j'etois gueri de ma passion, ou que j'etois amoureux plus que jamais. Il venoit de chez la Charpillon, où il n'avoit trouvé que la grande mere dans la desolation, qui consultoit un avocat

Il me dit qu'il etoit arrivé chez ces femmes precisement quand j'en sortois, et qu'il y etoit resté jusqu'au moment qu'elles durent se determiner à se laisser conduire chez le porteur de mon bil. Elles ne vouloient pas y aller: elles pretendoient qu'il devoit attendre jusqu'au nouveau jour, où elles etoient sures de trouver des cautions, et leurs deux braves avoient tiré l'epée pour defendre à l'homme d'employer la force; mais le brave sbire les desarma, et porta leurs epées avec lui, et avec les prisonnieres: la jeune fille avoit voulu y aller aussi pour leur tenir compagnie; mais elle les avoit quitées pour se donner tous les mouvemens propres à empecher qu'elles n'allent en prison. En attendant le bili les tenoit gardées à vue chez lui.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Gondar conclut me disant qu'en qualité d'ami il avoit deux faire 163
une visite, et que si je voulois ~~sortir~~ me prêter à un accommodement,
il se rendroit volontiers médiateur. Je l'ai remercié, et je lui ai dit
que le seul moyen que ces femmes auroient de sortir d'ici étoit
celui de me donner mon argent.

Quinze jours s'écoulerent sans que j'entendisse plus parler de cette
affaire. Point d'oppositions de leur part, et point de propositions pour
accommodement. La Charpillon alloit tous les jours dîner avec elles,
et c'étoit elle qui les entretenoit. Cela devoit leur coûter beaucoup,
car elles occupoient deux chambres, et le cruel hôte ne leur
permettoit pas de se faire venir à manger du dehors. Si elles n'
y eussent pas consenti, il les auroit menées à Kingsperch.
Gondar me dit que la Charpillon avoit déclaré à sa mere, et à
ses parents, qu'elle ne se détermineroit jamais à venir me prier de
les remettre en liberté quand même elle devroit rester qu'elle n'
auroit besoin que de me parler pour me réduire à faire tout ce
qu'elle voudroit. J'étois à ses yeux le plus abominable de tous les
monstres. J'allois presque tous les jours voir ma fille, et j'avois
regagné toute ma gayeté.

Dans ces quinze jours j'avois en vain cherché Gond par tout, et
je fus enfin agréablement surpris de le voir entrer chez moi un matin
d'un air amical, et riant. Où avez vous donc été caché, lui
dis-je, je vous ai en vain cherché par tout — C'est l'amour,
mon cher ami, qui m'a tenu dans ses impénétrables prisons. De
vient le porter de l'argent — De quelle part? — De la part
des demoiselles Aufrayer. Donne moi quitance, et la déclara-
tion nécessaire, car je dois aller moi même les reconduire
entre les bras de la pauvre Charpillon, qui depuis quinze jours
ne fait que pleurer — Je connois ses pleurs; mais je l'admire
d'avoir choisi pour protecteur celui qui m'a fait sortir de ses chaines.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Soit elle que je te dois la vie?— Elle ne savoit autre chose si non que nous étions ensemble à Renela la nuit que tu l'as vue danser quand tu la croyois morte; mais elle a tout su de moi même quand elle eut fait connoissance avec moi — Elle vint apparament te solliciter pour t'engager à me parler en sa faveur — Point du tout. Elle vint pour m'apprendre que tu es un monstre d'ingratitude, car elle t'a aimé, et elle t'a donné des veritables marques de sa tendresse; mais actuellement elle te deteste — Dieu soit loué; mais c'est sin= gulier qu'elle t'ait rendu amoureux d'elle pour exercer contre moi sa vengeance. Mon cher ami, elle t'en inspire, car c'est toi qui elle punit — C'est en tout cas une douce punition — Je te de= sire heureux; mais prens garde à toi.

Lord ma conta 250 guinées, et j'ai declaré nulles par ecrit mes Lettres de change, et toutes mes pretentions. Il s'en alla content. Après cet evenement n'avois-je pas raison de croire toute cette affaire finie? Je m'en suis flatté en vain

Dans ces jours là, M. le prince hereditaire de Brunswik, au= jourd'hui due regnant, epousa la princesse Auguste sœur du roi. Le comun conseil determiné à le faire citoyen anglois, et à lui en donner les prerogatives, le corps des orfevres le mit dans le nombre de ses membres lui fesant presenter par le Lord maire, et les echevins le diplome dans une boete d'or. Le prince, qui étoit le premier gentilhomme de notre monde, ajouta ce nouveau lustre à sa noblesse de quatorze siecles.

A cette occasion milady Harington fit gagner à la Cornelis 200 guinées. Elle prêta sa maison de Soho square à un cui= sinier qui donna bal et souper à mille personnes à Rodgui= nèel par tête. L'epoux, l'epouse, et toute la famille royale, excepté le roi, et la reine, y étoit. Je fus aussi au nombre des convives pour mes trois guinées, mais debout avec six =

cent autres, n'y ayant eu place aux grandes tables dans la 165
sale que pour 400. J'ai vu miladi Grafton assise à coté du duc de
Cumberland, qui etonna toutes les autres dames coeffée en cheveux
depoudrés qui descendoient raides jusqu'à la moitié de son front.
Elles firent toutes les hauts cris contre cette coeffure. Elles disent qu'
elle étoit deraisonnée, folle, absurde, digne d'etre sifflée, car elle en=
laidissoit; mais en moins de six mois la coeffure à la Grafton devint
generale, elle passa la mer, et se repandit en toute l'Europe, où elle
dure encore, ayant cependant, contre toute justice, perdu son nom.
C'est la seule mode qui peut se vanter d'une ancienneté de trente=
quatre ans, malgré qu'on l'ait sifflée à sa naissance. En fait de spec=
tacles, il ne faut pas se fier au premier jugement. Il arrive souvent
fautif. Une quantité de fort belles pieces du theatre anglois, et
françois tomberent à la premiere representation.

A ce souper pour le quel celui qui l'avoit fait avoit reçu 3000
guinées il y avoit tout ce Che puote cor pensar può chieder bocca
fait en mets qui en bouillon; mais ne donnant pas, et n'etant a=
moureux d'aucune des belles qui decoroient la fête, je sui parti
à une heure du matin. C'étoit un dimanche, jour sacré, dans le
quel à Londres personne ne craint la prison excepté les criminels.
Voila cependant ce qui m'est arrivé.

Votre superbement, je retournois chez moi en voiture, mon
negre Farba étant monté derriere avec un autre domestique
que j'avois pris depuis peu. La voiture à peine entrée dans ma
rue, je m'entens appeller par mon nom par un passant. Bonne
nuit Seingalt. Je mets la tete dehors, et je reponds bonne nuit.
Je vois dans l'instant des gens armés de pistolets deux à droite,
deux à gauche, et deux autres qui avoient arreté la voiture;
je les entens crier par ordre du roi. Mes gens leur demandent
ce qu'ils vouloient, et un d'eux répond me conduire en prison
à New-gate; le Dimanche ne garantissant pas les criminel. Je

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

demande quel étoit mon crime; on me repond que je le saurois en prison. Mon negre dit que j'avois le droit de le savoir avant d'y aller; on lui re= pond que le juge dormoit alors; et il replique que j'attendrois qu'il se levat, et les passans qui au bruit s'étoient arretés crient que j'avois raison. Le chef de sbires se tourne, et me conduit chez lui à la cité. Je me suis vu dans une grande chambre rez de chaussée, où il n'y avoit que des bancs, et de grandes tables. Mes domestiques ayres avoir renvoyé la voiture vinrent me tenir compagnie, où les six sbires se feisant une loi de ne pas me quitter me firent dire que je devois leur faire porter à boire, et à manger. J'ai ordonné à Turba de les con= tenter, et d'être doux, et poli. Je devois me disposer a passer la cinq heures. L'heure de l'audience étoit a sept.

N'ayant commis aucun crime, je ne pouvois être tel qu'encore= quence d'une calomnie, et sachant qu'à Londres il y avoit bonne justice, j'avois l'ame fort tranquille, souffrant en paix un malheur, qui ne pouvoit être que passager. Si j'avois suivi l'ancienne ma= xime, qui m'étoit connue, de ne jamais répondre pendant la nuit à une voix inconnue qui appelle, j'aurois evité ce malheur; mais la faute étoit faite, je ne pouvois qu'avoir patience. Je m'amusois à faire des réflexions comiques sur mon passage de la plus brillante assemblée de Londres à l'infame compagnie dans laquelle je me voyois passé comme j'étois.

Le jour à la fin parut, et le maître du cabaret où j'étois descendit pour voir qui étoit le criminel qui avoit passé la nuit chez lui. La colere dans laquelle il se mit contre les satellites, qui ne l'avoient pas fait reveiller pour me faire donner une chambre, me fit encore vivre, car il se voyoit par là frustré d'une guinée au moins qu'il m'auroit fait payer pour sa politesse. On vint enfin avertir que le Sergent-fils sie= geoit, et qu'il étoit tems de me traduire à sa presence. On fit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

venir une chaise pour m'y transporter, car habillé comme
j'étois, la canaille m'auroit jeté de la boue si j'y fusse allé à pieds.
J'entre dans une grande sale où je me vois entre cinquante ou
soixante personnes, qui fixent d'abord leurs yeux sur le barbare
qui ose se montrer avec un si impertinent luxe.
Au bout de cette sale je vois assis sur un fauteuil eminent celui
qui apparament devoit m'informer de mon crime. C'étoit le ser=
gent fil que j'aime mieux nommer le lieutenant criminel. On lui
lisoit des denonciations, on lui parloit, il repondoit, et il depechoit
en dictant ses sentences, car le pauvre homme étoit aveugle.
Il avoit un bandeau noir large de deux pouces qui lui ceignoit
toute la tête, et lui couvroit les yeux. N'y voyant pas il
lui étoit egal de les tenir couverts. Quelqu'un qui étoit à mon
coté me consola me disant que c'étoit un juge integre, homme
d'esprit, tres aimable; auteur de plusieurs romans celebres.
Cet homme enfin étoit Mister Fielding.
Quand mon tour vint, le secretaire qui étoit à son coté le
lui dit à l'oreille, et, comme il y a apparence, la denonciation
me nommant Casanova italien, il m'appella par ce meme
nom, me disant en parfait Langue italiene de m'avancer
vers lui parcequ'il avoit à me parler. J'ai alors percé la
foule, et arrivé à la barre je lui ai dit Eccomi Signore.
Mout le dialogue suivant entre cet honête magistrat et moi
fut fait en italien, et je l'ai dans le meme jour transcrit mot
pour mot, j'en donne au lecteur avec plaisir la tres fidele
traduction literale.
Monsieur de Casanova venitien, vous êtes condamné aux
prisons de S.M. le roi de la grande Bretagne pour toute la reste
de vos jours — Je suis curieux, monsieur, de savoir par quel
crime je suis condamné. Voudriez vous bien me le communiquer?

[illegible].

— Votre curiosité è juste, seigneur venitien. Dans notre pays la justice ne se croit pas maitresse de condamner quelqu'un sans lui faire savoir son crime. Vous êtes accusé, et l'accusation est confirmée par deux temoins, que vous voulez balafrer la figure d'une fille. C'est elle qui demande à la justice d'être garantie de cet outrage, et la justice doit l'en garantir vous condamnant à la prison. Disposez vous donc à y aller — Monsieur c'est une calomnie. Il se peut cependant, qu'examinant sa propre conduite elle craigne que je puisse penser à commettre ce crime. Je peux vous jurer que je n'ai jamais pensé à une pareille scelerattesse — Elle a deux temoins — Ils sont faux. Qui est cette fille? — C'est miss Charpillon — Je la connois, et je ne lui ai jamais donné que des marques de ma tendresse — Ce n'est donc pas vous, que vous veuillez la defigurer? — C'est faux — Dans ce cas je vous fais mon compliment. Vous irez dîner chez vous; mais vous devez donner deux cautions. Deux chefs de maison doivent nous répondre que vous ne commettrez jamais ce crime — Qui osera assurer que je ne le commettrai jamais? — Deux honnêtes anglois, dont vous aurez merité l'estime, et qui savent que vous n'êtes pas un scelerat. Envoyez les chercher, et s'ils arrivent avant que j'aille dîner, vous serez mis dans l'instant en liberté.

Je vois dans l'instant, et les archers me reconduisent où j'étois. Je donne d'abord par ecrit à mes domestiques le nom de tous les chefs de maison dont je me souviens les chargeant de leur dire la raison qui me mettoit dans la necessité de les incommoder. Je leur recommande de se hâter, et ils partent. Ils devoient retourner avant midi, et n'étant pas retournés, le magistrat alla dîner. Je me mis pourtant consoler sachant qu'il mangeoit l'après dîner aussi. Mais voila une nouvelle fort desagreable.

Le chef des archers, accompagné d'un interprete, vient me dire qu'il vouloit me conduire à Newgate. C'est la prison de Londres où on ne met que les criminels les plus miserables, et les plus abjects. Je lui fais dire que j'attendois des cautions, et qu'il pouvoit me conduire en prison vers le soir dans le cas que les cautions ne vinssent pas.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Il ne veut pas y consentir. Il dit que d'abord que mes cautions 169
arriveroient on iroit me prendre à la prison, et qu'ainsi cela devoit
m'être egal. L'interprete me dit à l'oreille que certainement
cet homme étoit payé par la partie adverse pour me faire
la peine de me mettre en prison, et que par conséquent il me restoit
qu'à moi de rester où j'étois lui donnant de l'argent. Je lui demande
combien, et après lui avoir parlé à l'écart il vient me dire que
dix guinées le détermineroient à me garder chez lui jusqu'au soir.
Je lui ai d'abord fait répondre que j'étois curieux de voir la prison de
Newgate. On fit donc venir un fiacre, et on m'y traduisit.

A mon entrée dans cet enfer, une foule de malheureux, dont quel-
ques uns devoient être pendus dans l'huitaine, élevent mon arrivée,
battouant en même tems ma pauvre. Voyant que je ne leur pay-
sois pas, ils se fachent, et commencent à me dire des injures. Le geolier
les apaise en assurant que je ne parlois pas anglois, et il me mene
dans une chambre m'informant de ce qu'elle me couteroit, et de re-
gles de la prison, comme s'il avoit été sûr que je devois y rester longtems.

Mais une demie heure après voila le même homme qui vouloit
gagner dix guinées pour me garder chez lui, qui vient me dire que mes cau-
tions m'attendent devant le sergent's fil, et que ma voiture étoit à
la porte. Je remercie Dieu, je danse, et me voila de nouveau vis à
vis de l'homme aux yeux bandés. Je vois là mister Legu mon tailleur,
et Maisonneuve mon marchand de vin qui me font compliment, et
se felicitent de pouvoir me rendre ce petit service. Bien loin de moi
je vois la Charpillon avec Rostaing, et un procureur, et Goudar. Mes
cautionneurs vont dire leur nom à un scribe qui les interroge, et qui
après va parler au magistrat qui les approuve, et assigne la valeur
de leur caution. Ils vont signer, et tout de suite le Sergent's fil me
dit de me signer pour le double de la caution que mes caution-
neurs avoient signé, et en même tems il me dit d'un ton affa-
ble que j'étois libre. Je vais à la table de l'écrivain pour signer,
demandant à combien montoit la caution, et il me repond qu'elle mon-
toit à quarante guinées, celle de mes cautionneurs montoit à vingt.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je signe disant à Goudar que la beauté de Miss Charpillon avoit été peut
être evaluée à dix mille si le magistrat l'avoit vue. Je demande le nom
des deux qui lui avoient servi de Temoins, et on me fait lire les noms de
Roitain, et de Bottarelli. Je jete un coup d'oeil de mepris sur Roitain qui étoit là
pâle comme un mort sans regarder la Charpillon par un sentiment de
pitié. J'ai demandé à l'écrivain si je devois payer des frais, et il me
dit que non, ce qui fit naître une dispute entre lui, et le procureur
de la belle qui étoit là toute mortifiée de ne pouvoir pas s'en aller
avant que les frais de ma capture ne fussent payés. Dans ces momens
j'ai vu arriver trois ou quatre autres anglois venus pour me faire
caution. Ils me prierent tous de pardonner aux loix de l'Angleterre,
trop souvent incomodes aux étrangers. Je suis enfin retourné chez moi
impatient d'aller me coucher après avoir passé cette journée,
une des plus ennuyeuses de toute ma vie.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

1763

107 Rd TX

Chap. XIII fin

Tome VIII

(ouvr. chap. VII)

pages 171 à 198

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Chapitre VII

Ayant ainsi fini le premier acte de ma comedie, le second commença le lendemain. Sortant de mon lit j'entens du bruit à ma porte, je me mets à la fenetre pour voir ce que c'étoit; et je vois Porchini, cet infame coquin, qui m'avoit volé à Stutgard, et dont le lecteur doit se souvenir. Il vouloit entrer sans attendre qu'on l'annonçat, et dans ce moment il me vit. Je lui ai dit que je ne pouvois pas le recevoir; et j'ai fermé ma fenetre.

Un quart d'heure après arrive Goudar tenant à la main une feuille anglaise qu'on appelloit S.t James chronicle, où il y avoit en raccourci l'histoire de mon arrest sortant de la fete de Soho square jusqu'à mon retour chez moi libre en force d'une caution de quatre vingt livres sterling en tout. Mon nom, et celui de La Charpillon étoient masqués, mais ceux de Rostaing, et de Bottarelli étoient écrits sans aucun déguisement, le gazettier feisant leur eloge. J'ai prié Goudar de me conduire d'abord chez Bottarelli que j'avois envie de connoître. Martinelli arrivé dans le même tems voulut aussi m'y accompagner.

Au troisieme étage d'une pauvre maison nous entrons dans une chambre, où nous voyons le tableau de la misere composé d'une femme de quatre enfans, et d'un homme qui écrivoit. Cet homme étoit Bottarelli. Il se leve, je lui demande s'il me connoissoit, il me dit que non, et je lui dis alors que j'étois le même Casanova qu'en qualité de temoin il avoit fait mettre à Newgate la veille — Monsieur, j'en suis fâché; mais voyez ma famille. J'avois besoin de deux guinées: je vous servirai quand vous voudrez pour rien — Vous ne craignez pas d'être pendu? — Non monsieur, car un faux temoin n'est pas condamné à la potence. La loi veut que nous soyons déportés; mais rien n'est si difficile à croire que de convaincre un temoin d'avoir fait un faux temoignage — On m'a dit que vous êtes poete — Oui Monsieur. J'ai allongé la Didone, et j'ai abregé le Demetrio.

J'ai laissé là ce coquin après avoir donné par pure charité une guinée à sa femme. Elle m'a donné un exemplaire d'un ouvrage de son mari dont le titre étoit Le secret des francs maçons traki. Il étoit moine à Pise sa patrie, et il en étoit parti avec elle qui étoit religieuse. Il l'avoit épousée à Londres.

Dans ces jours ci, M. de Saa lui même, ce qui m'a surpris très fort, me remit une lettre de ma chere Pauline qui me confirmoit le malheur de mon fidele Clairmon. Elle étoit déjà devenue la femme du comte Al. Ce qui me surprit encore plus fut qu'il me jura qu'il savoit qui elle étoit jusque . de son arrivée à Londres. C'est la manie de presque tous les ministres de vouloir se faire croire plus savans qu'ils ne sont. M. Saa cependant étoit un parfait honete homme. La Chapillon l'avoit à peu près traité comme moi.

Mais voici un avenement qui doit intéresser tout Lecteur de bonne humeur.

Allant me promener un matin par la ville, je fus passé par un endroit qu'on appelloit le marché aux perroquets. En voyant un joli dans une cage toute neuve j'ai demandé quelle langue il parloit, et on me répondit qu'étant tout jeune il n'en parloit aucune. J'ai donné les dix pièces qu'on en demandoit, et je l'ai envoyé chez moi. Decidé à lui apprendre quelques paroles intéressantes, j'ai pensé à le placer près de mon lit, et à lui répeter à tout moment Miss Charpillon est plus putain que sa mere. J'ai entrepris cette plaisanterie ainsi pour vivre, et certainement sans aucun mechant dessein. En moins de deux semaines le perroquet complaisant apprit si bien ces six paroles qu'il les repetoit du matin au soir avec cela d'avantage qu'après les avoir prononcées il donnoit dans un grand eclat de rire, ce que je n'avois pas eu intention de lui apprendre.

Ce fut Goudar qui me dit un jour que si j'envoyois mon perroquet à la bourse, j'aurois pu certainement le faire

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

vendre pour cinquante guinées. J'ai d'abord saisi sa folle
idée, non pas par sentiment d'avarice; mais pour avoir le plaisir d'
appeller p..... la coquine qui m'avoit si malmenée; et me mettre
à l'abri de la loi qui me cet article là est fort severe.
J'ai donc chargé de ce soin Sarbe, qui étoit Indien mon perroquet
devenoit une marchandise de son ressort.
Les deux ou trois premiers jours, mon perroquet parlant françois
n'a pas eu une grande audience; mais d'abord que quelqu'un qui
connoissoit l'heroïne fit attention à l'eloge que l'indiscret oiseau
lui feroit, le cercle grossit, et on commença à marchander pour l'ac-
quisition de la cage. Cinquante guinées paroissoient trop. Mon
negre desiroit que je livrasse le tout à meilleur marché; mais je
n'y ai jamais consenti. J'étois devenu amoureux de mon vengeur.
Combien j'ai vi quand au bout de sept à huit jours Soudar me
conta l'effet qu'avoit fait dans la famille de la Chevillon le
bavardage de mon perroquet exposé en vente à la bourse de Lon-
dres. Celui qui le vendoit étant mon negre, on ne doutoit pas
que
qu'il ne fut à moi, et qu'il je ne fusse son maitre de langue. Il
me dit que la fille non seulement n'étoit point du tout sensible
a cette histoire, mais qu'elle la trouvoit fort jolie, et en rioit tou-
te la journée. Les desesperées étoient les tantes, et la mere, qui
avoient consulté sur cette affaire plusieurs avocats, qui leur
avoient tous répondu qu'il n'y avoit point de loi faite pour
venger une calomnie dont l'auteur seroit un perroquet; mais
qu'elles pourroient me faire coûter fort cher cette plaisanterie-
ci si elles parvenoient prouver que le perroquet étoit mon élève.
Par cette raison Soudar m'avertit que je devois me garder de
me vanter que l'oiseau étoit mon écolier, car deux temoins
pourroient me perdre.

La facilité de trouver des faux témoins à Londres est quelque

chose de fort scandaleux. J'ai vu un jour un écriteau à une fene=
tre, ou on lisoit en lettres majuscules le mot Tenoir, par d'avan=
tage. Cela vouloit dire que la personne qui logeà dans l'appar=
tement faisoit le métier de tenoir

Un article du S. James Conicle disoit que les dames qui se trou=
voient insultées par le perroquet devoient être bien joueuses, et
tout à fait sans ami, puisque si elles avoient acheté le perroquet
d'abord qu'elles surent qu'il existoit, le public n'auroit pu à
peine en l'histoire. Il disoit que ce ne pouvoit être qu'une vengeance,
et sans me nommer, il disoit que l'auteur meritoit d'être assom=
Ayant rencontré Lord, je lui ai demandé pourquoi il n'ache=
toit pas le perroquet. Il me répondit en riant, puis sérieusement
que le perroquet faisoit plaisir à tous ceux qui connoissoient les
personnes; et il n'a pas voulu me dire d'avantage. Barba enfin
trouva l'acheteur, et il me porta cinquante guinées. Lord
m'a dit que c'fut milord Grosvenor. Ce seigneur aimoit la
Charpillon; mais pour des parades, et pas d'avantage. Cette es=
piegerie fit la fin de ma connoissance avec cette coquette, qui
après j'ai rencontré à Londres aux promenades, et aux specta=
des sans même me souvenir de tout ce qui m'étoit arrivé à
cause d'elle; tout elle m'étoit devenue indifférente.

Entrant un jour au parc S. James du coté de Bukingam-ou,
deux filles qui buvoient du lait dans une chambre rez de chaussée
m'appellerent. Ne les connoissant pas j'allois mon chemin, quand
un jeune officier en uniforme anglois, me courant après me
dit que ces demoiselles étoient italiennes, qu'elles me connois=
soient, et qu'elles avoient quelque chose à me dire. J'y fus
d'abord allé le remerciant.

Je fus surpris en entrant dans la chambre de voir Porchini ha=
billé en uniforme, qui me dit d'un air gai qu'il avoit l'honneur

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

de me presenter ses filles. Je lui réponds de sang froid que je me souvenois de ma tabatière, et de mes montres, que deux autres de ses filles m'avoient volé à Stutgard. Il me dit que je mentois. Je lui jette alors à la figure le reste du lait qui étoit dans un gobelet, et je cours. Je n'avois pas d'epée. L'officier anglois me suit, et me dit que je ne m'en irois pas sans donner satisfaction à son ami que je venois de deshonorer — Aller lui dire de sortir, et venez avec lui au Grim= pare, et je vous promets de lui donner des coups de canne à votre presence, à moins que vous ne veuillez vous battre pour lui; mais dans ce cas donnez moi le tems d'aller prendre mon epée. Connoissez vous cet homme que vous appellez votre ami? — Non; mais il est officier, et c'est moi qui l'ai mené boire du lait avec ses filles, et qui vous ai fait entrer dans notre chambre — Fort bien; je me battrai à la mort pour vous donner la satisfaction que vous exigez; mais je vous avertis que votre ami est un voleur, et qu'il est le macq..... de ses filles. Allez; je vous attens.

Au bout d'un quart d'heure, il sortent tous les quatre: les filles vont se promener, et l'anglois avec Pochini me suivent. Voyant toujours du monde j'arrive à Hide-parc, et je m'arrette. Pochini commence par me parler; mais je l'interrompt avant ma canne, et lui disant que j'allois lui donner des coups s'il me ti= roit par son epée; il me repond qu'il ne la tireroit jamais con= tre quelqu'un qui n'auroit pas la sienne, et pour lors je lui la= che un petit coup. Le poltron crie, et m'appelle affronteur, et l'anglois après un grand eclat de rire me prie de l'excuser, me prend au bras, et nous retournons sur nos pas laissant là le lache qui jurant prit son chemin d'un autre coté.

Chemin faisant je l'informe en detail de la qualité de cet homme, et il convient de ses torts; mais il me dit que malheureusement il étoit amoureux d'une de ses filles. Arrivant à S. James parc nous les voyons, et je vis quand je voit au milieu d'elles Goudar. Je lui

146 demanda comment il les connoissoit, et il me répond que le capitaine
leur pere, qui lui avoit vendu des bijoux les lui avoit presentées. Elles
vient, et elles me demandent où je l'avois laissé. Je leur dis que je lui avois
donné des coups; et elles me répondent que j'avois bien fait. L'anglois
étonné de l'infame caractere de ces garces me demande excuse, m'en=
trace, et me jure en me quittant que je ne le reverrois plus avec elles.

Un caprice de Goudar, que j'eus la foiblesse de suivre, me fit aller dans
une taverne pres de Chiaiacas dîner avec elles. Je soupé les soula, et les
fit dire dans la vérité de leur ivresse ce qu'il pensoit de leur pretendu
pere. Il ne demeuroit pas avec elles; mais il alloit leur faire des vi=
sites nocturnes pour se faire donner tout l'argent qu'elles pouvoient
avoir gagné. Il leur conduisoit souvent des hommes, et il les a=
voit instruites à les voler, donnant à la volerie un air de badinage,
quand elle étoit découverte. Elles remettoient entre ses mains les
effets volés, dont elles ne savoient pas ce qu'il feroit

J'ai alors vu voyant Goudar qui m'avoit dit ou pas qu'il con=
noissoit le Capitaine Pochini pour avoir acheté des bijoux.
Après ce mauvais dîner je suis allé chez moi laissant le soin a
Goudar de les conduire à leur logement. Il vint me dire le len=
demain qu'arrivant à leur maison elles avoient été arrêtées,
et conduites en prison; et qu'il venoit de la maison où demeuroit
le capitaine, où le maitre lui avoit dit que depuis la veille il
n'étoit plus rentré. L'honete Goudar me jura qu'il seroit faché,
s'il ne revoyoit plus ce malheureux, puisqu'il lui devoit dix guinées
d'une montre que les filles avoient peut être volée; mais qui en
valoit vingt.

Trois ou quatre jours après il me dit que Pochini avoit quitté
Londres avec une servante anglois qu'il avoit pris à son service,
étant allé la choisir dans un endroit qu'il me nomma, où il y en
avoit toujours trois ou quatrecent disposées à entrer au service
du premier venu. Le maitre de cet endroit répondoit de leur fide=
lité. Goudar avoit vu de la même maitre que la servante que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Porchini avoit choisi etoit fort jolie, et qu'il étoit d'abord parti avec elle allant s'embarquer sur la Tamise. Fondor admiroit cette speculation. Il étoit fachè que la montre d'or lui fut restée, car il avoit toujours peur de trouver l'homme auquel les bonnes filles l'avoient volée. Je n'ai jamais su ce qu'elles sont devenues; mais dans quelques années d'ici nous trouverons encore Porchini.

J'allois presque tous les jours où voir ma fille à sa pension, ou passer deux heures avec le docteur Matti au Musée Britannique. Chez celui ci j'ai trouvé un jour un ministre anglican auquel j'ai demandé combien de differentes sectes de cretien il y avoit en Angleterre. Voici sa réponse que j'ai le même soir ajoutée à mes memoires.

» Personne ne peut savoir cela, puisque presque tous les Dimanches » il en nait une nouvelle, et une autre perit. Un homme ou de » bonne foi, ou dailleux de faire fortune, va se mettre dans un » jour de fête dans une place ou il parle au public, et à l'instant » quelques passans oisifs, et curieux lui font cercle. Il explique » un passage de la bible selon son opinion qui porte une diffe= » rence dans le dogme. Il plait à quelques badauds qui l'ad= » mirent, et qui l'invitent pour le Dimanche suivant à une ta= » verne, où ils lui promettent compagnie choisie. Il y va: il de= » bite sa doctrine avec plus d'energie, on parle de lui, il soutient » des theses, ses écoliers augmentent, ils se donnent un nom spe= » cieux, et voila la secte dans son enfance inconnue aux gouver= » nement, et qui même ne peut lui devenir connue que lorqu'elle » parvient à influer sur le ~~gouvernement~~ politique. C'est, je crois, de cette » façon que toutes les differentes sectes de notre religion naquirent.

Dans ces mêmes jours, M. Steffano Guerra noble venitien, qui voyageoit avec la permission des inquisiteurs d'état, grand ori= ginal, qui après ses voyages retourna à la patrie plus bete que

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

quand il en étoit parti, perdit un procès contre un peintre anglois qui par son ordre lui avoit fait le portrait en miniature d'une des plus belle dames de Londres. Guerra s'étoit engagé par écrit à payer au peintre anglois pour le portrait de la dame vingt cinq guinées. Quand le peintre eut achevé son ouvrage il le lui porta, et Guerra trouvant qu'il ne ressembloit pas, lui dit de le garder pour lui, et refusa de lui payer l'argent dont il étoit resté d'accord. L'anglois selon la cou= tume du pays, car on commence d'abord par là, fit arreter le peintre, qui donna d'abord caution, et porta l'affaire au juge competant. Il fut condamné à payer. Il appella, et perdit en= core, et enfin il fut forcé à payer. Guerra disoit qu'il avoit donné un portrait, et qu'une peinture qui ne ressembloit pas ne pouvoit pas être appellée portrait, et que par conséquent il ne pou= voit pas être condamné à payer. Le peintre disoit qu'il étoit par= trait puisqu'il l'avoit tiré de la figure même de la dame. Le juge dit dans la sentence que Guerra ayant fait travailler le peintre, qui devoit vivre de son travail, il devoit le payer, à moins qu'il ne prouvat que le peintre n'avoit pas employé tout son talent pour faire le portrait ressemblant. Toute l'Angleterre a trouvé cette sentence très juste, et moi aussi. Mais M. Guerra l'a trouvée injuste. Le portrait, et le procès lui coutoient cent guinées

La fille de Malingan mourut dans ces mêmes jours de la petite ve= role en même tems que le pere à Bath reçut un soufflet d'un Lord qui aimoit le jeu de piquet, et n'aimoit pas ceux qui jouoient con= tre lui s'avisoient de corriger la fortune. Je lui ai donné de l'argent pour faire enterrer sa fille, et pour quitter l'île. Il mourut avisant à Liege, et sa femme m'en donna la nouvelle m'accusant que s'il avoit reçu il auroit payé ses dettes.

A peine arrivé à Londres, j'ai su que M. F. y étoit en qualité de chargé d'affaires du canton de Berne. Je me suis presenté à sa porte, et il ne m'a pas reçu: il ne m'a pas rendu la visite. J'ai cru qu'ayant pe=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

petite certaines familiarités que j'avois eu à Berne avec la gentille Sara sa fille cadette, il ne voulut pas me mettre dans le cas de les renouveller à Londres. Outre cela cet homme étoit un peu fou. Je n'y ai donc pas pensé, et j'avois entièrement oublié son impolitesse; mais voila ce qui m'est arrivé six mois après à l'opera comique auprès de Marlborne. Pour entrer à ce spectacle, où on devoit être assis devant des petites tables, on ne payoit qu'un shelling par tête, mais il falloit manger, et boire, ou boire au moins un pot de bierre.

Je vais donc à ce petit théatre, et je m'assieds par pur hazard à côté d'une fille sans d'abord regarder sa figure; mais deux ou trois minutes après je vois une physionomie enchanteresse qui ne me paroit pas qui ne peut jamais paroitre neuve à l'homme qui en a le divin caractere gravé dans l'ame. Je la vois en profil, et en demi profil, et je me tiens pour certain que je la voyois pour la premiere fois. Je la voyois cependant sourire quand je la regardois, et il me semblait que ma perseverance à la regarder devoit en être la cause. Un de ses gants tombe à mes pieds, je le ramasse, et le lui donne, et elle me remercie en françois, de sa voix la plus voir des yeux noirs qui me percent l'ame. Madame n'est donc pas Anglaise, lui dis-je d'une voix fort soumise — Monsieur, je suis Suisse, et vous me connoissez.

A cette réponse qui ne pouvoit être plus ample, je recule ma tête, je regarde à sa droite, et je vois Madame M.T., et suivant la file une fille, puis Monsieur M.T.. Je me leve pour faire mon compliment à cette dame que j'estimois, et je salue son mari, qui ne me répond que par un très froid mouvement de tête. Je lui demande ce que son mari pouvoit avoir contre moi pour procéder ainsi, et elle me répond à voix basse que Barrare lui avoit écrit contre moi des horreurs.

Mais quel plaisir alors de me justifier avec la fille qui étoit devenue en trois ans telle qu'il étoit impossible que je la reconnusse! Elle le savoit, et la rougeur me convainquit qu'elle se souvenoit de tout ce qui étoit arrivé entr'elle et moi à la

presence de ma gouvernante; mais j'étois presse de savoir si elle voudroit en convenir, ou si elle ne se croiroit en devoir de desavouer tout ce qu'elle avoit droit de mettre sur le compte de son innocence. Si Sara eut formé ce projet, je l'aurois méprisée, car ayant l'esprit que je lui connoissois, il étoit impossible qu'elle eut voulu l'employer pour vaincre son tempérament. Elle qui elle eut voulu l'employer pour vaincre son tempérament. Ayant pris un prétexte pour se lever elle me frappa par sa presence. Elle n'étoit qu'belle quand je l'ai connue à Berne; et je la voyois alors dans une maturité d'autant plus seduisante qu'elle venoit d'eclorre dans ces mêmes momens. Charmante Sara lui dis-je, vous m'avez ebloui au point que je me sens forcé à vous faire deux questions necessaires à la paix de mon ame. Dites moi si vous vous souvenez de nos badinages à Berne — Oui — Dites moi vite si vous êtes fachée que je m'en souvienne dans ce moment avec un plaisir extreme — Non.

Quel est l'homme amoureux qui auroit voulu risquer de blesser sa delicatesse lui feroit la troisieme? Sûr que Sara feroit bon bon: Leur et me flattant même qu'il lui tardoit de le faire, je me suis abandonné à tout le feu de mes desirs, et determiné à la convaincre que je meritois son coeur.

L'homme qui servoit des gouters à ceux qui les commandoient rodoit pres de nous, je prie à titre de grace Madame M.T de me permettre de leur donner des huitres vertes. Elle accepte. après les petites façons ordinaires, et pour lors je ne me borne pas aux huitres, mais dans une heure et demie que notre gouter dura j'ai fait porter tout ce qu'on m'a offert sur mis qu'on m'ait proposé un leveau, chose fort rare à Londres, excepté aux tables des seigneurs, qui ayant des chasses reservées, en sont fort jaloux. Champagne à foison, liqueurs, alouettes, beguefigues, truffes, et confitures, je ne fus pas surpris quand le Waiter me dit, me montrant la carte, que je devois payer dix guinées; mais j'ai

trouvè comique le zele de M.T, qui s'avisa de trouver à redire au compte. Je l'ai prié avec douceur de se moderer, j'ai payé, et j'ai recompensé le garçon avec la demie guinée. Cet honête Suisse pâle, et serieux une heure auparavant étoit devenu rubicond, et affable. Sara le comprenoit, et me serroit la main, de triomphois.

A la fin du spectacle, descendant le petit escalier, il me demanda si je le mettois en tems pour aller me faire la reverence. Pour toute réponse je l'ai embrassé. Son domestique lui dit qu'il n'y avoit pas des fiacres, et qu'il falloit donc attendre. Il pleuvoit à verse. Un peu surpris que cet homme soit allé là avec toute sa famille sans avoir une voiture à lui, je le prie avec instance de se servir de la mienne qui avoit un strapontin, et je fais appeller pour moi une chaise à porteur. Il ne peux pas la refuser; mais sous condition que ce seroit lui qui iroit dans la chaise à porteurs. J'ai dû ceder, et j'ai conduit chez elle madame M.T. et les deux filles sur le strapontin. Cette dame chemin faisant me fit les plus obligeantes expressions que je pouvois desirer, j'étant, quoi que j'avois dû souffrir. Quand je lui ai répondu que je me vengerois à l'avenir lui faisant une cour assidue, elle me pinça le coeur me disant qu'ils étoient sur leur depart. Nous devions partir après demain, me dit elle, et notre appartement doit être vidé demain, car après demain ceux qui l'ont loué viendront l'occuper. Une affaire, que mon mari doit finir, l'oblige à rester à Londres encore sept à huit jours, ainsi demain nous sommes dans un double embarras: le premier de nous loger quelque part, le second de demenager — Vous n'avez donc pas encore trouvé un gite? — Mon mari dit qu'il est sûr de l'avoir demain matin — Meublé j'imagine, car étant sur votre depart vous devez avoir vendu vos meubles — Ils sont déja vendu, et c'est nous qui devons les faire transporter à nos frais chez celui qui les a achetè.

Entendant que M.T avoit déja trouvé où se loger, j'ai cru que

m'offrant à les loger moi même, je pouvois passer dans l'esprit de madame pour un homme qui offroit ce qu'il étoit sûr qu'on refuseroit, ainsi je n'ai rien dit fort mécontent de mon mauvais qui me feroit perdre la gentille Sara dans le même moment que je l'avois retrouvée. Mon esperance s'étant diminuée, mon amour se trouva affoibli.

Arrivé à la porte de la maison de Madame nous descendons, et la politesse même qui l'oblige à m'inviter à monter me demontre qu'elle ne m'excitoit qu'à faire mon devoir. Elle logeoit au second, et ses filles au troisième. Tout étant sens dessus dessous, elle me prie de monter avec ses filles ayant à parler à l'hoteese. N'y ayant pas de fesu Sara reste seule avec moi, sa soeur étant allé dans l'autre chambre pour en faire. Heureux moment, qui fut, s'il est possible moins qu'un moment. Que de charmes! Quelle joye reciproque dans deux transports qui dans un instant sur un lit, deja derangé, devint un seul! Nous n'eumes le tems ni de nous dire un mot, ni de savourer le nectar que Venus nous donner, ni de reflechir au precieux present que nous feroit l'amour, la nature et la fortune. On monte l'escalier: c'est M. M.[illegible]: c'est fini.

Si cet homme avoit eu des yeux, certainement il ne m'auroit pas reconnu. Ma figure devoit être couverte d'un trouble de l'espece la plus extraordinaire. Il devoit être composé d'une joye etouffée dans la naissance, de la pallieur d'une crainte echappée à la surprise, et de ces nuances confuses que peignent sur une physionomie animée les sentimens de la tendresse, de la reconnoissance, de la constance, du triomphe, et de la gloire tous en tumulte.

Après avoir mis en pieces tous les complimens toujours ennuyeux, mais dans ce moment là accommodans, je suis parti ayant, je crois, l'air egaré. Je suis arrivé chez moi dans un si fort enthousiasme que j'ai decidé de quitter l'Angleterre avec Sara, ne doutant pas que ma compagnie ne dut être chere à toute la famille. J'ai fait pendant la nuit toutes mes dispositions pour ce

voyage, et fort fachè de n'avoir pas su engager Madame M.T. 1813
à accepter un appartement chez moi dans le peu de jours qu'elle
devoit rester à Londres, je me rendis au point du jour pour aller
la forcer à l'accepter quand même son mari en auroit trouvé
un autre.

J'y vais donc; et je rencontre M.T. sur sa porte, qui me dit qu'il
il alloit louer pour une semaine deux chambres devant sortir ce
même jour de l'appartement qu'il occupoit. Je lui repons que sa femme
m'avoit informé de tout, que j'avois moi même allez de chambres
pour le loger, et que j'exigeois qu'il me donnat la preference. Je le
prie de monter avec moi; il me dit que toute sa famille étoit au lit;
mais nous montons, et son epouse s'excuse en excuse. C'est son
mari qui lui dit que je voulois lui louer un appartement. Il me
fait vive; je lui dis que je ne voulois pas qu'il coutat un seul sou, et
que le plaisir qu'il me feroit me payeroit allez. Après bien de fa-
cons m'entendant lui jurer qu'il ne m'incomoderoit pas, il accepte.
Nous nettons d'accord qu'il y viendroit vers le soir et je retourne chez
moi pour ordonner qu'on prepare mes deux appartement, laissant
M.T. dans l'embarras de devoir faire transporter tous ses meubles
chez celui qui les avoit achetés. Ma satisfaction étoit extreme.

Un heure après on m'annonce deux demoiselles. Je descens moi
même pour voir qui c'étoit, et pour leur dire de s'en aller étant
occupé; et je suis surpris de voir Sara, et sa soeur. A peine montée,
et assise, elle me dit d'un air fort noble que la principale locataire
de la maison qu'elles habitoient ne vouloit pas laisser sortir les
meubles avant d'etre satisfaite de quarante guinées que son pere
lui devoit, malgré qu'un marchand de la cité l'eut assurée qu'
il les lui payeroit dans la semaine. Voici, me dit elle, un billet
de papa payable au porteur au point nommé. Pouvez vous faire
à mon papa ce petit plaisir?

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je prens le billet qui étoit en anglois, et je lui donne un billet de banque de cinquante livres, lui disant qu'elle pourra me porter les dix de reste le soir. Elle me remercie sans nulle affectation; elle s'en va, et je l'accompagne jusqu'à ma porte chargée de la confiance qu'elle eut en moi pour me demander ce petit service. Ce besoin de M.T. de quarante pièces ne me fait pas juger qu'il se trouve beaucoup à l'étroit; et je me trouve fort aise de lui avoir été bon à quelque chose, et de l'avoir convaincu du tort qu'il avoit eu de ne faire de moi aucun cas.

Je dine peu pour mieux souper avec l'ange Suisse nouvel objet de mon adoration. Après dîner je m'occupe à écrire des lettres pour me rendre le tems plus court, et vers la brune le valet de M.T. arrive chez moi avec trois grands mâles, des sacs de nuit, et des bottes. Il s'en va me disant que ~~Le~~ son maître ne tarderoit pas à paroître avec toute la famille; mais voilà six heures, sept, huit, neuf et je suis surpris de ne voir personne. N'en comprenant pas la raison, je prens le parti d'aller voir moi même d'où venoit ce retardement. Je monte, et le spectacle que je vois me frappe. M.T., son épouse, et les filles, qui me voyant essuyent leurs larmes. Je vois aussi là deux hommes de mauvaise mine. Je devine d'abord ce que ce devoit être, et prenant un air gai je dis à M.T. Je gagerois que quelqu'un avare créancier vous a fait arrêter pour quelque dette que vous ne pouvez pas payer d'abord — C'est vrai; mais je suis sûr de la payer dans cinq ou six jours, et par cette raison j'ai dit à l'huissier de la payer dans cinq ou six jours, et par cette raison j'ai dit à l'huissier de me garder à demain en huit — On vous a donc arrêté après que vous m'avez envoyé vos mâles? — Un quart d'heure après — Et qu'avez vous fait dans ce quart d'heure? — J'ai envoyé chercher des cautions — Et pourquoi n'avez vous pas envoyé chez moi? — Je vous remercie; mais vous êtes étranger: on ne prend pour caution que des Aubergers — Vous auriez toujours dû m'envoyer avertir, car je vous ai fait faire un excellent souper, et je meurs de faim.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Ce qui augmentoit la tristesse de ce spectacle, et qui rendoit mon hu=
meur enjouée un peu trop pétulante c'etoit la chambre où il n'y avoit
que trois sieges, et une chandele dont la longue meche rendoit une lu=
miere ténebreuse. Je pensoi que la dette de cet homme pouvoit peut
être aller au delà de mes forces, et par cette raison j'hesitois à lui deman=
der de combien il s'agissoit.

Sara étoit la seule qui parlat anglois je lui demande si elle a=
voit demandé au porteur du bil ce qu'il lui falloit pour les laisser
en liberté. Elle me repond qu'il ne demandoit qu'une caution de
cent cinquante pieces, ou la meme somme en argent comptant
en force d'une lettre de change de son pere. Elle lui fait repeter
la meme chose, et l'homme montre la lettre. Et quand votre
pere l'aura payée, dit-je à Sara, irons nous souper?

Cette question lui arrache un sourire, je donne la somme à
l'homme, qui me remet la lettre, et je la mets dans mon porte=
feuille, disant à M.T. que ce seroit à moi qu'il la payeroit a=
vant de sortir d'Angleterre.

Après cette scene, j'ai embrassé M.T. qui pour le coup pleuroit
de joie, puis madame, puis les filles, et je les ai conduits à
pied tous les quatre chez moi, les montant en gayeté, excepté
Madame qui ne pouvoit pas vaincre sa tristesse.

Après avoir bien soupé, et goutté le plaisir de voir M.T. gris, j'ai
admiré la charmante Sara, qui me demandant cent excuses de
l'avoir oublié me remit un billet de banque de dix livres sterle de cin=
quante que je lui avois donnés le matin.

Mon plaisir fut aussi parfait, quand je les ai vues enchantées
des appartemens que je leur avois fait preparer. Leur
souhaitant un bon someil, je leur ai dit que je me chargeois de
les nourir jusqu'à leur depart, et que si ma compagnie leur plai=
soit je les conduirois moi même en Suisse.

BnF MGS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Le matin à mon reveil je jette un coup d'oeil sur mon état physique, et moral, et je me trouve heureux : j'examine mes sensations, et je les discerne si justes que je ne me plains pas de ne pas en être le maître. Une sensibilité heroïque purement attachée à mon ame me rend indulgent en vers une sensualité, dont trop souvent j'avois été dans ma vie passée la victime. J'aimois Sara, et je me trouve si certain de posseder entierement son coeur que je rejettois loin de moi les desirs. Les desirs viennent des besoins : ils sont incommodes : ils sont inseparables du doute : ils tourmentent l'esprit. Sara étoit à moi, et elle s'étoit donnée quand nulle ombre d'interêt n'a= voit pu rendre suspecte la source de sa passion.

Je monte chez son pere, que je vois occupé à ouvrir ses malles, et vo= yant son epouse triste, je lui demande si elle se portoit bien. Elle me répond que sa santé étoit parfaite ; mais que soigneuse de la mer, elle ne pouvoit pas se rejouir étant à la veille d'y faire un voyage. M.T me demande excuse s'il ne pouvoit pas dejeuner avec nous, et il va finir des affaires. Les demoiselles descendent, et nous dejeunons. Je demande à madame pourquoi elle avoit défait toutes ses malles. Elle me répond en souriant qu'une seule lui avoit suffi à contenir tout l'equipage de sa famille, et qu'elle alloit vendre tout le superflu. Voyant des beaux habits, beaucoup de fin linge, et d'autres effets de prix, je lui dit que c'étoit un vrai domage : elle me répond tranquillement que tout cela étoit beau, mais que la satisfaction de payer des dettes étoit encore plus belle. Je lui dis vivement qu'elle ne devoit rien vendre, que puis= que je m'étois decidé à aller en Suisse avec elle, je payerois moi même ses dettes, et qu'elle me rembourseroit à sa comodité. Elle reste étonnée, et elle me dit qu'elle n'avoit pas cru que j'eusse parlé serieusement. Très serieusement, lui dis-je ; et voila l'objet de mes voeux.

Disant cela, je prens la main de Sara, et j'y cole mes levres. Elle rougit, et regardant sa mere elle ne me repond pas.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Madame M.T. alors me fit un très long discours où j'ai vu briller la candeur, et la rogerie. Elle me fit en détail la description sincère de l'état de sa famille, et des trop petits moyens que son mari avoit pour sa subsistence. Elle l'excusa sur les dettes qu'il avoit fait à Londres pour y vivre à l'abri de la misère; mais elle le condamna modestement de ce qu'il avoit voulu conduire avec lui toute la famille. Il auroit pu y vivre tout seul se contentant d'un domestique; mais en famille deux mille écus par an que le gouvernement de Berne lui donnoit n'avoient pu absolument lui suffire. Elle me dit que son vieux père avoit eu le crédit de faire que le gouvernement même payât ses dettes; mais que pour se dédommager il avoit décidé de ne plus envoyer à Londres un chargé d'affaires. Un banquier, me dit elle, seroit chargé de la commission de recevoir l'interest des capitaux que la république possédoit en Angleterre. Elle me dit qu'elle croyoit Sara heureuse d'avoir su me plaire; mais qu'elle n'étoit pas sûre que son mari consentiroit à ce mariage.

Au mot de mariage qui m'arriva nouveau j'ai vu Sara rougir; et l'idée me plut; mais j'ai peur des difficultés

M.T de retour à la maison dit à sa femme que deux fi= piers viendroient dans l'après dîner; mais lui communiquant alors mon projet de l'accompagner en Suisse, je l'ai facilement convaincu qu'il devoit conserver tous ses effets, se contenter de devenir mon débiteur de deux cent guinées, dont il me payeroit l'interest jusqu'au moment qu'il se trouveroit en situation de me les rendre. Enchanté de ma proposition, il voulut dans le jour même faire le contrat en bonne forme que nous avons confirmé le lendemain chez M. Vanec, qui se signa témoin. En même tems je lui ai rendu sa lettre de change, et son billet de quarante pièces, lui en donnant encore dix pour faire juste la somme de deux cent.

Nous ne parlames pas de mariage, on a pour m'ayant dit qu'elle le prendroit tête à tête.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Ce fut le troisieme jour qu'il descendit dans ma chambre tout seul pour me parler de cette affaire. Il me dit que son epouse lui avoit communiqué ses intentions qui l'honoroient; mais qu'absolument il ne pouvoit pas me donner Sara, car il l'avoit promise à M. de W. avant son de= part de Berne, et que des interets de famille l'empechoient de s'en dedire, d'autant plus que son pere tout qu'il crioit ne don= neroit jamais son consentement à une union que la difference des religions ne pourroit jamais rendre heureuse. Cette explication dans le fond ne me deplut pas. Je lui ai dit qu'avec le tems les cir= constances pouvoient changer, et qu'en attendant il me suffisoit qu'il m'accorda toute son amitié, et qu'il m'abandonat entiere= ment le soin de diriger le voyage que nous allions faire. Il me jura m'embrassant qu'il feroit le plus grand cas de mon amitié, qu'il ne se meleroit de rien pour ce qui regardoit notre vo= yage, et qu'il etoit enchanté, comme sa femme, que sa jeune fille eut su se gagner mon coeur.

Après cette explication sincere, je donnois à Sara en presence de son pere, et de la mere tous les temoignages de ma tendresse qu'il m'etoit permis de lui donner honnetement sans outrepasser les bornes qu'exigeoit la decence, et le respect que je leur devois. Sara tres visiblement ne respiroit que l'amour.

Ce fut le cinquieme jour que je mis monté dans la chambre, et que mon amour devint brillant. La trouvant encore au lit, et seule. Après la premiere fois, je ne m'etois plus trouvé en liberté ni à vis d'elle. Je me jete à son cou inondant sa figure de baisers, et je la vois rendre, mais froide. Mon feu augmente, j'aspire à l'é= teindre, et elle s'oppose employant une douce resistence; mais assez forte pour mettre une barriere à mes desirs. Je lui de= mande avec toute la douceur de l'amour pourquoi elle s'oppo= soit à mon trasport. Elle me prie de ne rien exiger d'elle au dela de ce qu'elle m'accordoit. — Vous ne m'aimez donc plus —

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Ah! mon cher ami. Je vous adore — D'où vient donc ce refus après m'avoir mis en possession de toute vous même? — C'est ce qui fait mon unique satisfaction. Vous m'avez rendue heureuse. Je vous ai vu aussi amoureux que moi, et cela doit nous suffire — Il est impossible, charmante Sara, que votre changement de volonté n'ait un motif. Si vous m'aimez un renoncement à vous même doit vous être dur — Il l'est, mon cher ami, mais je dois l'endurer. Le motif qui me détermina à combattre ma passion ne dérive pas de foiblesse; mais de ce que je dois à moi même. J'ai contracté avec vous des obligations, que je ne peux vous payer de ma personne que m'avilissant vis à vis de moi même. Quand je me suis donnée à vous; quand vous vous êtes donné à moi nous ne nous devions rien. Mon ame repugne à present, se trouvant dans l'abdavage, à donner ce qu'étant libre, et amoureuse elle donnoit à l'amour. Elle jouissoit d'elle même — Ah ma chere Sara! Quel étrange metaphysique mon ennemie, et plus encore ennemie de vous même! Elle mene votre esprit à forger des sophismes qui vous abusent. Ayez quelques egards pour ma delicatesse, et souvenez vous. Non, mon ange, vous ne me devez rien — Convenez que vous n'auriez ~~fait~~ rien fait pour mon pere ne m'aimeriez pas. — Je n'en conviendrai pas, ma chere amie. L'estime que j'ai de votre mere m'auroit facilement excité à en agir de même. Songez à la fin que lui prêtant une petite somme, il est possible, que lui rendant ce petit service je n'aie pas pensé à vous — Cela se peut; mais je ne peux pas m'empecher de sentir le contraire. Non. Je ne peux pas me resoudre à payer les dettes de mon esprit au depens de mon coeur — Le sentiment, au contraire, doit le rendre plus ardent — Il ne pouvoit pas l'être d'avantage — Je suis bien malheureux! Par ce que j'ai fait, puis-je avoir merité une punition? Serez vous, divine Sara, que vous me puniriez? — Helas! Epargnez moi de grace ce cruel reproche, et ne diminuez rien à votre tendresse. Pardonnons à nous aimer.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

190 Ce dialogue n'est que la centième partie de celui qui nous occu=
pa jusqu'à l'heure de dîner. Madame M.T. entra, et me voyant
assis au pied du lit de sa fille, elle me demanda en riant pourquoi
je ne la laissois pas lever.

Je lui ai répondu d'un air serein, et tranquille qu'un propos
très intéressant nous avoit fait passer deux heures trop vite.
Allant dans ma chambre pour m'habiller, et réfléchissant à ce
changement de cette charmante fille, j'ai décidé que son projet ne
pouvoit être que passager. Je l'ai même attribué à une augmen=
tation extraordinaire de sa passion. Je me sentois sûr que cet accès
ne pouvoit être que passager, d'avoir besoin de la croire car sans
cela je ne me sentois pas la force de devenir de moitié d'un ca=
price qui à la fin je devois trouver romanesque.

Nous dînâmes donc fort gayement, et Sara, et moi dans tous nos
propos représentâmes à sa mère, et à son père une amitié pure
faite exempte de toute altération. Je les ai menées à l'opera
italien qu'on donnoit à Covent-garde, puis nous retournâmes
chez nous, où après avoir bien soupé, nous allâmes nous cou=
cher dans la paix la plus parfaite.

J'ai parlé tout le matin du lendemain à la cité pour solder mes comptes avec
les banquiers qui avoient encore de l'argent à moi, et j'ai pris de tous des
Lettres sur Geneve, car mon départ étoit décidé; et j'ai donné un rendez
adieu à l'honête Bosanquet. Je ne pouvois rester à Londres qui
encore cinq à six jours. L'après dîner j'ai donné une voiture à
Mad. de M.T. qui devoit aller faire des visites de congé, et j'en
ai fait autant à la pension de ma fille, qui voyant des larmes
je recommanda à moi, puis je me suis déterminé à aller voir sa
mère parceque Sophie m'avoit engagé à lui faire ce plaisir,
le soir à souper nous parlames de notre voyage qui devoit être
tout à ma charge, et M.T. convint avec moi qu'au lieu d'aller

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

par Ostende nous ferions mieux à nous embarquer pour Dunkerque. M. T. n'avoit encore que quelques petites affaires à finir. Il avoit payé toutes ses dettes, et il me disoit qu'il arrive= roit à Berne ayant encore dans sa bourse une cinquantaine de guinées après avoir payé deux tiers de ce qui couteroit le vo= yage. J'avois dû y consentir; mais j'étois bien determiné à ne lui presenter jamais les comptes. J'espérois à Berne de parvenir à obtenir Sara pour epouse; d'abord que je me trouverois certain de son consentement, car je ne lui en avois pas encore parlé.

Ce fut le Lendemain qu'après avoir dejeuné avec toute la famille, son pere étant sorti pour ses affaires, je l'ai priée par la main en presence de sa mere, et je lui ai demandé dans le ton du plus parfait amour, si je pouvois etre sûr qu'elle m'accor= deroit son coeur, si il me reussissoit à Berne de parvenir à ob= tenir le consentement de son pere, Madame m'ayant assuré que le sien ne pouvoit pas me manquer. A peine entamé ce propos Madame se leve, nous disant de l'air le plus affable que notre explication pouvoit durer longtems, elle nous laï= soit jusqu'à midi: et disant cela elle sortit avec elle sa fille aînée, et alla faire des visites.

Sara reprenant d'abord le propos me dit qu'elle ne pouvoit pas comprendre comment je pouvois douter de son consente= ment après les preuves qu'elle m'avoit donné de sa tendresse, et après les forts gages que j'en avois reçu. Elle me dit portant sur sa figure le caractere de la verité, de l'amour, et de la reconnoissance que devenant ma femme, elle étoit sûre qu'elle ne cesseroit jamais d'être heureuse, qu'elle n'avoit jamais autre volonté que la mienne, et qu'au moment de me suivre elle ne verroit rien dans sa patrie digne de ses regrets.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Mon ame attendrie ne peut pas resister à la force, et à la douceur de ces paroles. Je serre entre mes bras l'amoureuse Sara, et je la vois partager mes transports; mais elle me conjure de les moderer quand elle me voit au moment de les lui témoigner comme tout tendre amant se voit en devoir de les partager avec l'objet qu'il adore. Sara me pressant entre ses bras me conjure de ne pas exiger d'elle ce qu'elle n'étoit determinée à m'accorder que quand elle m'appartiendra par les noeuds du mariage — Quoi! Vous avez le coeur de me desespérer? Pensez que votre resistance peut me coûter la vie. Grand Dieu! Est il possible que vous m'aimiez, et qu'en même tems ce funeste projet ne fasse pas horreur à votre amour? Je dois cependant etre sûr que vous m'aimez — Oui, mon tendre ami, soyez en sûr — Helas! cette certitude ne peut pas me suffire, si vous la separez d'une conviction jamais discontinuée.

Voyant mes larmes couler, Sara amena sa tête à la hauteur de la mienne, et sa bouche rencontra mes yeux. Cette faillance qui dut l'obliger à se jeter sur le lit qui étoit à deux pas d'elle. Sa pâleur m'alarma. Je lui ai fait flairer des gouttes de loye que j'avois dans un flacon en frottant ses tempes, et elle ouvrit les yeux, m'offrit sa bouche, et parut être contente d'un baiser qui l'assuroit du calme de mon ame.

Dans cette situation, la seule pensée d'abuser de son état pour satisfaire à mes desirs m'auroit fait horreur si elle se fut presentée à mon esprit. N'étant pas assez evanouie pour n'avoir pas vu ma moderation, elle reprit ses esprits rappellés peut être par la fougue des baisers que j'imprimois sur sa bouche, ses yeux, ses bras, et ses belles mains. Se remettant sur son séant elle me dit que je venois de la convaincre encore d'avantage de ma tendresse — Quoi! Pouvez vous vous figurer que j'aurois pu être assez lache pour abuser de

votre défaillance me procurait une jouissance que vous n'auriez pas partagée — Surement pas, aussi je ne m'y serois pas opposée ; mais il se peut que je ne vous aurois plus aimé. — Dieu ! Qu'entens-je ! Fille divine ! C'est un enchantement. Je suis perdu.

Après ces paroles, je me suis allé à son chevet, et je me suis abandonné aux plus tristes reflexions que Sara n'a jamais interrompues. Enfin sa mere rentra, et demanda à sa fille pourquoi elle étoit sur le lit. Elle lui répondit qu'elle s'étoit trouvée mal.

Son pere peu après rentra aussi, et nous dina, mais bien triftement. Ce qui m'étoit arrivé, et ce que j'avois appris de la bouche même de cette fille, dont le coeur étoit aussi pur que sa passion étoit forte, m'avoit plongé dans un vrai abbattement. Après cette derniere scene je ne pouvois plus rien esperer ; et connoissant mon tempérament je me trouvois dans la necessité de penser à moi. Il n'y avoit que six semaines que Dieu m'avoit aidé à sortir des chaines que la Charpillon avoit mis à mon arbitre malgré que je connusse toute l'infamie de son caractere ; et je me voyois actuellement dans le danger de devenir la victime d'un ange, dont ma raison devoit admirer les vertus. Il m'étoit impossible de m'y conformer, et n'étant pas meme sûr qu'elle deviendroit ma femme je prevoyois mon procès en cas qu'elle ~~devoit été~~ avoit été la cause, et je n'avois pas la miserable consolation d'avoir droit de m'en plaindre. Telles furent mes reflexions après sa defaillance, et elles ne pouvoient agir en moi que dévorant muets.

A la cité il y avoit une vente de pieces choisies qu'on alloit debiter par le moyen d'une Lotterie ; Sara avoit lu cette annonce sur une feuille. Je l'ai invitée avec Madame à aller avec moi à la cité pour jouer à cette Lotterie.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

194 202.

C'etoit une espece de foire dans ..... Square où des femmes qui en étoient proprietaires debitoient à leur juste valeur plusieurs belles pieces ; mais par le moyen d'une Loterie. Une marchandise par exemple qui valoit dix guinées on la tiroit au sort quand dix billets d'une guinée avoient été distribués ; celui qui avoit tiré à son tour le billet heureux la gagnoit.

Nous trouvames là tout plein de personnes de la plus grande distinction, entre autres la comtesse Harington avec miladis Strange, et Emilie ses filles. La mere avoit alors sur le corps une étrange affaire. Elle faisoit informer chez elle par des commissaires de la justice pour trouver le voleur de 6000 livres st: qu'on avoit volé à son mari, tandis que tout Londres ne doutoit pas que ce ne fût elle qui s'étoit appropriée cette somme.

Mad: M.T. se dispensa de jouer ; mais elle ne crut pas de devoir s'opposer à la priere que j'ai fait à ses filles de jouer pour moi. Par conseguent je leur ai donné quelques guinées, et elles furent heureuses. C'est à dire que pour dix à douze guinées qu'elle perdirent elles porterent à la maison des lots pour soixante. Après les façons d'usage elles partirent avec je leur fis present de tout : Ce fut une piece de fine toile, deux robes des Indes, et un collier de rubis qu'etant tombé en partage à Sara, son pere se chargea de le vendre avant de retourner en Suisse où les Loix somptuaires étoient en vigueur.

Amoureux de Sara, et sûr qu'elle n'auroit plus pour moi que des tres petites complaisances je n'ai pas differé à m'expliquer. Après souper, etant encore à table, j'ai dit à l'aimable famille, que n'étant pas sûr que Sara pourroit devenir ma femme, je m'étois determiné à differer à un autre tems mon voyage a Berne'. Son pere dit que c'étoit bien pensé, et que je pourrois tenir avec sa fille un commerce de Lettres. Elle montra d'y consentir ; mais je ne l'ai pas vue empressée.

J'ai passé une cruelle nuit. C'étoit la premiere fois de ma vie que je me voyois aimé, et malheureux à cause d'un caprice de la plus étrange espece. Pesant les raisons qu'elle m'alleguoit, et les trouvant frivoles, je finissois par conclure que mes caresses lui avoient deplu.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Dans ces trois derniers jours je me suis plusieurs fois trouvé
Reste à reste avec elle ; mais ne me laissant jamais aller à des trans=
ports, méritant par là des doux témoignages de sa reconnoissance dans
des caresses enfantines. J'ai appris à la fin que si ordinairement une
abstinence forcée irrite l'amour, elle peut faire aussi l'effet con=
traire. Sara à la longue m'auroit réduit à l'indifference, car
je ne l'aurois jamais trouvée indigne de mon amitié. Un caract=
ère different ; une Charpillon qui me trompoit, et me mettoit en
fureur, une coquette enfin qui fait toujours espérer, et qu'on
ne trouve jamais mene au mepris, et souvent à la haine.
Ils partirent tous s'embarquant sur la Travave pour Otende. Je
les ai accompagnés jusqu'à l'embouchure, puis je suis retourné en
rade. J'ai donné une Lettre à Sara pour madame W. Cette
madame W. étoit la savante Eduige de Geneve que elle ne
connoissoit pas. Deux ans après Sara devint la femme d'un an=
cien Monsieur W., et elle fut heureuse.

Quand je demande aujourd'hui des nouvelles de mes anciennes con=
noissances à des personnes qui viennent de leur pays, ou qui en sont,
je les ecoute avec attention ; mais l'interet qu'elles me reveillent
et moins fort qu'un trait d'histoire anecdote arrivé il y a cinq ou six=
ans, et qui seroit inconnu de tous les savans. Nous avons pour nos
contemporains, et même pour certains compagnons de nos folies
d'ancienne date une espece de mepris qui pourroit fort bien re=
jaillir de celui que dans certains momens nous avons de nous
mêmes. Il y a quatre ans que j'ai écrit à Hamburg une Lettre
à Madame G.. Ma Lettre commençoit ainsi. Après un silence
de vingt neuf ans. Elle ne m'a pas seulement répondu.
Quand mon Lecteur saura qui est madame G. il rira. Il y a
deux ans que j'étois en chemin pour aller à Hamburg ; mais

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

mon demon gardien m'a fait retourner à Dux.

A l'opera de Covent-garden Goudar m'approcha pour me demander si je voulois aller au concert de la Sartori, ou se verroit une fille angloise toute neuve à laquelle la même Sartori apprenoit à chanter. Elle parloit italien. C'étoit un bijoux. Je devois, selon lui, me hater, car le premier lord qui la verroit s'en empareroit d'abord.

Venant de perdre Sara, je ne me souciois pas de faire d'abord une nouvelle connoissance; mais il falloit la voir. J'y fus: je me suis ennuyé: et cela m'a fait plaisir. Elle étoit cependant jolie. Un Livonien qui se faisoit appeller baron de Stenau jeune, et d'une figure interessante paroissoit épris de la gentille ecoliere de la virtuosa Sartori. Après le souper elle leur offrit des billets à une guinée pour un nouveau concert, et j'en ai pris deux en en donnant un à Goudar. Le baron Livonien en prit cinquante, et le lui paya sur le champ. J'ai d'abord vu qu'il vouloit l'emporter d'emblée, et le trait me plut. Je l'ai cru opulent. J'ai laissé qu'il m'en imposat. Il me fit des avances, et nous devinmes amis. Le lecteur verra tout à l'heure les suites de cette fatale connoissance.

Pour oublier Sara j'avois besoin d'une autre Sara. C'étoit la jolie Irlandaise qui nous portoit la bouteille de Strombi quand nous allions à la boutique où elle servoit; mais Goudar en étoit jaloux.

Me promenant avec lui au Parc, j'avance le pas pour le laisser parler à deux filles qui font le chapeau me paroissent jolies. Voici ce qu'il me dit après les avoir laissées aller. Une dame Hannoverienne, veuve et mere de cinq filles vint ici il y a deux mois les ayant toutes avec elle. Elle demeure dans une maison sur la place d'Hedenfil. Elle demande à la cour un dedomagement du tort que lui a fait un detachement de l'armée que commandoit le duc de Cumberland. Cette mere étant, à ce qu'on dit, malade, se tient toujours dans son lit, et ne se laisse voir de personne. Elle envoye ses deux filles ainées solliciter le dedomagement qu'elle pretend. Ce sont les

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

deux filles que vous venez de voir. Mais elles ne peuvent venir à bout de rien. On m'a dit même que les ministres ne les écoutent plus. Elles sont toutes jolies. La cadette a quatorze ans; et l'aînée en a vingt deux. Elles parlent Allemand, François, et Anglois: elles reçoivent poliment tous ceux qui vont leur faire une visite étant toujours toutes dans la même chambre. Elles reçoivent aussi de l'argent si on leur en donne, mais elles n'en demandent pas. J'y ai été il y a trois ou quatre jours par curiosité; et elles m'ont assez bien reçu; mais comme je ne leur ai rien donné je n'ose pas y retourner tout seul. Si vous en êtes curieux, allons y — Comment voulez vous que je n'en sois curieux après cette petite histoire? Allons y d'abord; mais si celle qui me plaira n'aura pas quelque complaisance je ne leur donnerai pas la guinée — Vous ne la donnerez pas, car elles ne se laissent pas seulement prendre la main — Sont ce des Charpillon? — Il y a apparence. Mais vous ne verrez pas d'hommes.

Nous montons à un premier etage, et je vois dans une grande sale trois jolies filles, et un homme de sinistre figure. Je leur fais les compliments d'usage, et très tristement elles ne me répondent que par une reverence. Goudar s'approche de l'homme, lui parle, et il lui répond. Goudar tire le cordon, et me dit que nous étions allés là dans un mauvais moment. Cet homme, me dit il, est un bili, qui veut mener en prison au moins la mere à moins qu'elle ne paye à l'hote vingt pieces qu'elle lui doit, et elles n'ont pas le sou. Quand il l'aura menée en prison, l'hote mettra à la porte toutes les filles. Elles iront alors loger en prison avec leur mere, et le logement ne leur coutera rien — Point du tout. Elles pourront y manger pour leur argent, mais elles n'y demeureroient pas, car on ne loge dans les prisons que les prisonniers.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je demande à une de ces filles où étoient leurs soeurs — Elles sont allées, me repond elle, chercher de l'argent, car il ne s'agit pas de caution; l'hote veut d'abord l'argent comptant — Comment devez vous vingt guinées? — Du loyer de l'appartement, et de quelques repas; et nous n'avons rien à vendre — C'est fort triste. Que dit madame votre mere? — Elle est au lit malade, et à present elle pleure. Elle ne peut absolument pas sortir du lit et on veut qu'elle aille en prison. Le maitre de la maison vient de lui dire pour la consoler qu'il la feroit porter — C'est barbare. Mais je vous trouve jolie, et je suis riche. Je pourois vous devenir bon à quelque chose, si vous étiez bonne — Je ne sais pas de quelle bonté vous parlez — Votre maman pourra vous dire de quoi il s'agit. Allez la consulter — Monsieur vous ne nous connoissez pas. Nous sommes honnetes filles, et qui plus est filles de condition. Après ces paroles la belle petite se trouva pour pleurer à son aise. Les deux autres aussi jolies qu'elle se tenoient là debout sans dire parole. Goudar me dit en italien qu'à moins que nous ne consolassions les affligées comme il falloit nous fesions là une fort sotte figure: et nous primes l'escalier.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Vol X imprimé

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Bd X
à imprimer

Chap. I

(Orig. Tome VIII chap VIII)

BnF MSS

pages 201 à 217

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Daubus omissis

Chapitre VIII

Les Hanoveriennes.

Precisement à la porte de la maison nous rencontrons les deux soeurs qui rentroient avec un air plus tranquille que triste. Je vois deux beautés qui m'étonnent; mais ce qui me surprend d'avantage c'est que l'une d'elle, qui me dit, me faisant la reverence, c'est M. le Ch: de Seingalt — Oui, mademoiselle, fort affligé de votre malheur — Leur — Me feriez vous l'honneur de monter de nouveau chez vous? — Une affaire pressante me l'empeche — Je ne vous demande qu'un quart heure.

Je ne peux pas leur refuser cela. Ces deux filles etoient les aînées. Celle qui m'engagea à monter employa le quart d'heure à me narrer le malheur de la famille dans le Hannover, son voyage à la cour de S. Jame pour obtenir un dedomagement, leurs peines inutiles, l'obligation de s'endetter pour se soutenir, la maladie qui empechoit leur mere d'agir en personne, la barbarie du maitre de la maison qui ne voulant plus attendre alloit faire mettre leur mere en prison, et elles à la porte, et l'autre cruelle barbarie de tous ceux qu'elles connoissoient, et aux quels elles venoient de demander du secours, et qui le leur avoient refusé. Nous n'avons, monsieur, rien rien à vendre, et aujourd'hui nous n'avons que deux schelings pour vivre en mangeant du pain — Qui sont ceux, qui vous connoissant, ont le courage de vous abandonner dans une pareille detresse? — Un tel, un tel, un tel, milord Baltimore, de Naples, milord de Portland, le Marquis de Carracioli ministre de Pembrock — C'est incroyable, car je connois ces trois derniers pour nobles, riches, et genereux. Il faut qu'il y ait une grande, et juste raison, car vous êtes toutes belles, et la beauté est pour ces messieurs une lettre de credit à vue — Oui Monsieur; il y a une raison. Ces nobles, et riches seigneurs

nous abandonnent, et nous meprisent. Notre situation ne leur fait
pas pitié, parceque, disent ils, nous sommes des fanatiques. Nous ne
voulons pas consentir à des complaisances qui s'opposent à notre
devoir — C'est à dire qu'ils voudroient aimables et qu'ils pretendent que vous deviez vous prêter à éteindre les dettes que vous leur
inspirez, et ils vous refusent leur argent parceque, n'ayant aucune com:
cune pitié d'eux, vous ne voulez avoir pour eux aucune com:
plaisance. Dit ce cela? — Precisement — Eh bien. Ils ont raison.
— Ils ont raison? — Sûrement. Je pense comme eux. Nous
vous abandonnons à vos devoirs. Le notre est celui d'avoir soin
de notre argent pour entretenir les passions qui dans le même
tems qu'elles nous font la guerre elles nous procurent des mo:
mens heureux. Nous ne nous soucions ni d'avoir la reputation
d'être vertueux, ni de payer les dettes qui nous reduisent pas
leurs charmes pour nous faire languir après. Je vais vous dire
que dans ce moment votre malheur est d'être toutes jolies;
vous trouveriez facilement vingt guinées si vous étiez laides;
je vous les donnerois moi même, car pour vos jeunes ver:
sifs par sujet à deux critiques sans sortir. On me diroit par
que j'ai fait ce bon ouvrage etant exclue de mon penchant à
la galanterie; et on ne pourroit par non plus dire que je ne
vous ai reconnu qu'espérant d'obtenir de vous ce que selon
votre système je n'obtiendrai jamais

Il falloit parler ainsi à cette fille, qui avoit des graces, et une
eloquence eblouissante. Je l'ai vue interdite. Je lui ai demandé
comment elle me connoissoit, et elle me repondit qu'elle m'avoit
vu à Richemont avec la Charpillon. Je lui ai alors dit que la
Charpillon m'avoit coûté deux mille guinées, et qu'elle ne m'a:
voit jamais accordé un baiser; mais que cela ne m'arrêteroit
plus. ~~La mere alors l'appella, elle alla voir ce qu'elle vouloit, et elle~~
~~me laissa~~ Alors elle sortit un moment après me disant qu'elle me

roit d'entrer pour me parler de quelque chose
~~voulait me parler~~.

J'entre, et je vois une femme de quarante cinq ans dans son lit sur son séant qui n'avoit pas l'air d'être malade. Ses yeux vifs, une physionomie d'esprit, l'air fin me disent de me tenir sur mes gardes; je la trouve ressemblante un peu à la mere de la Chaumillon. Qu'avez vous à m'ordonner Madame — Monsieur j'ai entendu tout ce que vous avez dit à mes filles. Vous ne leur avez pas parlé en pere. Convenez en — Madame je suis en liberté sur ce point, et si j'avois des filles je suis sûr qu'elles n'auroient aucun besoin de predicateur. J'ai dit à vos filles ce que je pense, et ce que vous devez sentir aussi si vous êtes sage. Je ne suis que l'admirateur des filles qui veulent faire parade de leur vertu, et je ne serai jamais leur ami. Si vos filles veulent être logées à la bonne heure; mais elles ne doivent pas aller tenir Cercle chez les hommes. Je m'en vais, et je vous assure que je ne reviendrai plus — Attendez Monsieur. Mon mari étoit le comte un fat. Elles sont respectables aussi à l'egard de leur naissance — Ah Dieu! Quelle plus grande marque de respect que de ne les voir plus! — Notre situation ne comporte pas cette! — Beaucoup, mais je m'oppose à ce qu'elle m'inspire, parce qu'elles sont jolies — Quelle raison! — Très forte. On diroit que j'en fus la dupe. Si elles étoient laides je vous donnerois dans l'instant cinq guinées, et on m'admireroit; mais puisqu'elles sont jolies, je vous compte cinq guinées, vous les aurez demain matin; mais je veux une cette nuit — Quel langage à une femme comme moi! on ne m'a jamais parlé ainsi — Excusez la sincerité, et souffrez que je sorte de votre presence en vous demandant pardon. Adieu madame la comtesse — Nous soupons aujourd'hui reduites à ne manger que du pain — S'il ne tient qu'à cela je dinerai avec elles, et je payerai pour toutes — Vous êtes trop singulier. Elles seront traitées, car on va me porter en

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

prion. Vous vous ennuyerez. Donnez leur plustot ce que vous de=
pensserez — Non madame. Je veux pour mon argent jouir des
moins avec mes yeux, et mes oreilles. Je ferai differer votre
arret à demain. Jusqu'à demain la providence s'en melera peut
être — l'hote ne veut pas attendre — Laissez moi faire.

Je dis alors à Foudar de demander à l'hote ce qu'il veut pour
renvoyer le Bilai seulement pour vingt quatre heures. Foudar
va, et revient pour me dire que l'hote renverra le Bilai si
je lui donne seulement une guinée, et une caution qui lui
payera les vingt guinées si madame se sauve dans l'espace
des mêmes vingt quatre heures.

Mon marchand de vin demeurait dans la maison voisine, je
dis à Foudar de m'attendre; j'y vole, et je l'oblige à l'aboucher
avec l'hote, et faire par écrit la caution qu'il demandoit en
lui donnant la guinée que je lui remets. Après cela je remonte,
et je donne à ces filles la bonne nouvelle qu'elles ont encore
le tems de vivre jusqu'au lendemain. Un quart d'heure après,
j'abord que le je vous compte
le Bilai i'est evallé, et je fait rendu compte à Foudar du concor:
dat conclu avec madame la mere, et je le prie de se charger
de faire venir à manger pour huit personnes. Foudar i'en
va, et ayant déjà mis proprietion de l'entrée chez madame, j'y
entre en appellant avec moi toutes les filles qui étoient toutes
étonnées de la façon avec laquelle j'avois bouleversé toute
la police de leur maison.

Voila, madame, lui dis-je, tout ce que j'ai pu faire pour
vous. Vos filles sont charmantes, toutes faites pour l'amour,
elles m'interessent toutes egalement, je vous ai procuré une
paix de vingt quatre heures gratis, je dinerai, et je soupe=
rai avec elles sans leur demander un baiser, et si demain
vous n'aurez pas changé de système, je retirerai la caution
de vingt guinées que j'ai fait faire, et je ne vous incommoderai plus

— Qu'entendez vous par changer de système ? — Envoyer à tous
les diables une vertu, dont je suis l'ennemi juré — Mes filles ne
se prostitueront jamais ni à vous ni à d'autres — Et moi je
les celebrerai par tout Londres comme des vrais modelles
de sagesse, et j'irai dépenser mon argent avec des folles comme
moi. La Charpillon m'aura attrapé la dernière — Vous vous
êtes terriblement vengé. J'ai bien ri de votre perroquet. Vous êtes
un homme méchant — Très méchant. Croyez moi que vous
avez fait aujourd'hui une très utile connoissance.

Lord Baltimore retourna après avoir tout fait, et nous sortîmes
de la chambre de Madame, qui me trouva par à propos de
se montrer à Lord Baltimore aussi. J'étois le seul à ce qu'elle disoit,
auquel elle avoit fait cet honneur à Londres. Notre dîner
à l'anglaise fut assez bon ; mais le plaisir que j'ai eu fut
supreme en voyant l'appetit de chien avec lequel les deux
comtesses mangeoient. Mon marchand de vin voisin m'a
envoyé six bouteilles de Pontac qu'enchantèrent de cette co-
cagne elles vidèrent en Lorraine ; mais les pauvres pe-
tites mères accoutumées au vin se trouvèrent toutes grises.
Leur mère avoit devoré toutes que je lui avois envoyé,
et lui une bouteille de vieux vin qu'elle preferoit au
Pontac. Malgré leur ivresse j'ai tenu ma parole, et
Lord Baltimore comme moi n'en a jamais abusé. Nous avons
soupé avec la même gaieté, et avec la même abon-
dance, et après un grand punch je les ai quittées en
mouvent de toutes, et embarassé à savoir si j'aurai la for-
ce d'être à trois le lendemain. Le tout depend, me dit Lo-
dar, en me reconduisant chez moi de ne leur donner pas le
jour avant le grand fait. Vous avez debuté en vrai ; si vous
ne soutenez pas votre rôle vous êtes perdu

Je voyois qu'il parloit en grand maître, et je me proposois

de le convaincre que j'en savois autant que lui.

Impatient le lendemain de savoir le resultat du conseil que la mere malade devoit avoir tenu avec les cinq filles, je fus chez elle à dix heures. Les deux aînées n'y étoient pas; elles étoient sorties à huit pour aller chez tous ceux qu'elles espéroient d'emouvoir, chez lesquels elles n'avoient pas eu le tems d'aller dans la journée precedente. Les trois filles me couvrent au devant comme de petits Barbets qui vont feter leur maître qui retourne à la maison; mais non seulement elles tournent leur jolie figure de l'autre coté, lorsqu'elles voyent que j'avance la mienne pour baiser, mais leurs mains aussi. Je leur dis qu'elles ont tort, et je frappe à la chambre de la mere qui me dit d'entrer, et qui me remercie de la belle journée que je leur avois fait passer — Je suis venu voir si je dois retirer ma caution — Vous en aller le maître; mais je ne vous en croi pas capable — Voila ce qui vous trompe, madame la comtesse. Vous connoissez le coeur humain; mais vous n'avez pas etudié l'esprit, ou vous vous imaginez que tout le monde en ait moins que vous. Sachez que hyer toutes vos filles m'ont foutu extrêmement; mais quand je devois en mourir, je ne vous donnerois aucune marque d'a: mitié avant que vous n'ayez changé de système dans votre infame morale — Comment infame? — Oui infame; et si je vous en ai dit assez hyer: Adieu Madame

Elle ne voulut pas me laisser aller; mais sans l'ecouter, et sans regarder les jeunes ouvrieres j'ai pris l'escalier, et je suis allé chez Marion mon marchand de vin pour lui dire de retirer la caution. Puis avec le coeur d'un Nigre je suis allé chez Milord Pembroke que je n'avois vu depuis trois semaines. D'abord que je lui ai parlé des Hanoveriennes, il eclata de rire, et il me dit qu'il falloit foutre ces b..... à devenir p..... de bonne foi. Elles sont venues hyer me me raconter le cas dans lequel elles sont, et bien loin de les aider, je me suis moqué d'elles. Elles n'avoient pas de quoi manger,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

130

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

nF
SS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

et je n'ai pas permis à ma main de leur donner une guinée : elles m'en ont escroquées une douzaine en trois fois me faisant espérer, et elles m'ont trompé. Elles sont toutes dans le même goût de La Charpillon.

Je lui ai dit ce que j'avois fait, et ce que j'avois envie de faire payant vingt guinées ; mais après coup pour l'aînée, et après autant à chacune des quatre autres — j'avois la même idée ; mais je crois que vous ne réussiriez pas, car Baltimore leur offrit deux cent guinées pour toutes, et le marché alla en fumée par ce qu'elles voulaient [illegible] d'avance. Elles furent loger chez lui, et il ne leur a rien donné. Elles l'ont trompé cinq à six fois. Nous verrons ce qu'elles feront quand la mère sera en prison. Vous verrez que nous les aurons à bon marché. [illegible]

Je vais dîner chez moi, Goudar arrive, il croit de chez elles, le Bibi y étoit, il s'étoit expliqué qu'il n'attendroit que jusqu'à quatre heures ; les deux aînées avoient employées en vain les quatre heures allant voient chercher par tout des gens charitables. Elles avoient envoyé une robe chez le pingbroc pour avoir de quoi manger ; je trouvois cela inconcevable.

Je m'attendois à les voir chez moi, et j'ai dîné ; nous étions au dessert quand elles parurent devant nous. L'aînée employa toute son eloquence pour me persuader à prolonger ma caution encore un jour ; mais elle me trouva inflexible à moins qu'elle n'adoptât un projet que je lui avois proposé dans ma chambre. Elle vient Louison avant la sœur avec Goudar, et pour lors l'ayant fait asseoir

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

à mon côté, je mets devant elle vingt guinées pour prix de ses faveurs. Elle les mepprise. Je trouve ce refus effronté; je me crois insulté; j'emploge la force suppozant la resistence legere; mais je me trompe: elle me menace de crier, et pour lors je deviens calme, mais je la prie de s'en aller; et elle part avec la soeur.

Je vais à la comedie avec Goudar, et après je vais chez le marchand de vin Maisonneuve pour savoir ce qui étoit arrivé. Il me dit que le Sibi avoit fait porter la mere chez lui, que la fille cadette avoit voulu suivre, et qu'il ne savoit rien où étoient les autres quatre.

Je retourne chez moi fort affligé. Il me semblait de les avoir traitées trop durement; mais je les aimerois: les les quatre devant moi dans le moment que j'allois souper. L'aînée, qui portoit toujours la parole, me dit que la mere étoit en prison, et qu'elles passeroient la nuit dans la rue, si je leur refusois une chambre même sans lit. Vous aurez, dis-je répondit-je chambres, et lits, et je vous ferai faire du feu; mais je veux vous voir manger. Asseyez vous.

Elles s'assirent, on porta tout ce qu'il y avoit dans la cuisine, et elles mangerent; mais tristement, et ne burent que de l'eau. Impatienté par ce procedé, j'ai dit à l'aînée qu'elle pouvoit aller se coucher au second avec ses soeurs; mais qu'elle devoit s'en aller à sept heures du matin, et ne plus se presenter à ma porte. Elles monterent.

Elle l'aînée vint dans ma chambre une heure après dans le moment que j'allois me coucher, me disant qu'elle avoit à me parler tête à tête. J'ai ordonné à Jarbe de s'en aller. Que ferez vous pour nous, me dit elle, si je

passe la nuit avec vous ? — Je vous donnerai vingt guinées, et je vous logerai, et nourrirai toutes tant que vous serez bonne. Elle commença à se déshabiller sans me donner la moindre réponse, et elle vint entre mes bras après m'avoir prié en vain d'éteindre les bougies. Je n'ai trouvé que la soumission. Elle me laissa faire, et voilà tout : elle ne m'a pas honoré d'un seul baiser. La fête ne dura qu'un quart d'heure. Ma seule ressource fut de m'imaginer d'avoir entre mes bras Sara. L'illusion dura à un point que je me suis levé, je lui ai donné un billet de le congrès amoureux est une besogne. Sa lâche stupidité me fâcha vingt livres, et je lui ai dit de s'habiller, et de monter dans sa chambre. Demain matin, lui dis-je, vous vous en irez toute, car je ne suis pas content de vous. Au lieu de vous donner à l'amour, vous vous êtes prostituée. Ayez en honte. Elle s'habilla, et elle s'en alla sans me répondre, et je me suis endormi très mécontent.

Le lendemain à sept heures j'ai eu devant moi la seconde de ces filles qui s'appelloit Victoire. Elle m'avoit réveillé. Je lui ai demandé très froidement ce qu'elle vouloit. Elle me répond qu'elle désiroit de m'amouroir à pitié, de la garder chez moi encore quelques jours, et de compter sur sa reconnoissance. Vous devez pardonner, me dit-elle à ma sœur, qui m'a déjà tout dit, elle n'a pas pu vous donner des marques d'amour, parce qu'elle est amoureuse d'un italien qui est en prison pour dettes — J'imagine que vous êtes amoureuse aussi de quelqu'un — Non, je n'aime personne — Vous pourriez donc m'aimer ? Lui disant cela je l'embrasse, et je la trouve douce, et tendre. Je lui dis qu'elle a vaincu, et elle me répond qu'elle s'appelle Victoire. Victoire me fit passer deux heures délicieuses qui me dédommagèrent amplement du mauvais quart d'heure que j'avois passé avec sa sœur.

A la fin de l'exploit, je lui ai dit que j'étois tout à elle, et qu'elle n'avoit qu'à faire porter chez moi sa mere d'abord qu'on la laisseroit en liberté, et je l'ai vue etonnée quand je lui ai donné vingt guinées; elle ne s'y attendoit pas ainsi s'ecrivit-elle en revenant chez elle, elle m'embrassa mille fois, elle me trouvoit le plus content des hommes; j'ai ordonné à dîner, et à souper pour huit tous les jours, et j'ai fait fermer ma porte à tout le monde Gaudor excepté. Faisant une depense engagée, je m'acheminois au lieu, et je pensois d'aller me remettre en fonds à Lisbone.

Vers midi la mere arriva en chaise à porteurs, et alla d'abord se mettre au lit. Je fus allé la voir, et j'ai ecouté sans m'étonner tous les eloges qu'elle fit de mes vertus. Elle voulut me faire croire qu'elle étoit certaine que les quarante guinées que j'avois données à ses filles n'avoient pas été la recompense de leurs faveurs. Je l'ai laissée jouir de son hypocrisie.

Je les ai conduites au spectacle à Covent-garden, où le castrato Venucci me surprit me presentant sa femme: j'ai cru qu'il badinoit; mais c'étoit vrai. Il l'avoit epousée, et ayant déja eu deux enfans, il se moquoit de ceux qui disoit qu'en qualité de castrato il ne pouvoit pas en avoir. Il disoit qu'une boiteuse glande testiculaire qu'on lui avoit laissée suffisoit à constater sa virilité, et que ses enfans ne pouvoient être que legitimes puisqu'il les reconnoissoit pour tels.

De retour à la maison j'ai soupé delicieusement avec toutes ces filles, et Victoire vint se coucher avec moi enchantée d'avoir fait ma conquête. Elle me dit que l'amant de sa sœur qui étoit napolitain, et qui s'appelloit marquis de la Petina l'épouseroit d'abord qu'il sortiroit de prison, qu'il attendoit de l'argent, et que sa mere étoit enchantée de voir sa fille devenir marquise — Combien doit il? — Vingt guinées — Et le ministre de Naples le laisse en prison pour cette misere? — Il ne veut pas le recevoir, parcequ'il est parti de Naples sans la

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

permission de son roi — Dis à ta soeur que si le ministre de Naples me dira qu'il n'en ingore pas sur son nom, je le ferai sortir de prison demain.

Je suis allé inviter à dîner ma fille en compagnie d'une pension-naire que j'aimois beaucoup, lui faisant six guinées pour s'ache-ter une pelisse. Elle me dit qu'elle le renverroit à la mere, et elle me pria de l'inviter aussi. Je lui ai repondu de s'en charger elle même. Le retour à Londres je fus chez le marquis Caracciolo. C'étoit un homme très aimable que j'avois connu à Turin. J'ai trouvé chez lui le celebre chevalier d'Eon, et je n'ai pas eu besoin de l'appeller à part pour lui demander information du jeune homme en prison. Il est, me repondit-il, ce qu'il dit être, mais je ne le recevrai, et ne lui don-nerai de l'argent que quand il me fera ecrire par le marquis Tanucci qu'il a la permission de voyager. Je le ferai alors sortir de prison.

Je ne lui ai pas demandé d'avantage, et je me mis amuser une heure ecoutant M. d'Eon conter son affaire. Il avoit deserté du ministere de l'ambassade à cause de dix mille livres que le departement des affaires étrangeres de Versailles n'avoit jamais voulu lui faire payer, et qui lui étoient loyalement dues. Il s'étoit mis sous la protection des loix de l'Angleterre, et après avoir fait deux mille promenades d'une guinée, il avoit sous presse un grand volume in quarto, où il rendoit publiques toutes les lettres qu'il avoit reçu du même departement depuis cinq ou six ans. Dans ce même tems un banquier anglois deposa à la banque de Londres vingt mille livres sterling les proposant au public pour gageure que le Chevalier d'Eon étoit une femme. Une compagnie accepta la gageure; mais on ne pouvoit adjuger la victoire à aucune des deux parties à moins que M. d'Eon ne se laissat visiter en presence de temoins. On lui avoit offert dix mille guinées; mais il s'étoit moqué des propositions. Il dit toujours qu'une pareille visite l'auroit deshonoré etant homme, et etant femme. Caracciolo lui dit qu'elle ne pouvoit le deshonorer qu'etant femme; mais je fus d'un avis contraire. Au bout d'un an la gageure fut declarée nulle; mais trois ans après il reçut du roi sa grace, et il parut à Paris habillé en femme avec la croix de S. Louis.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Louis XV n'avoit jamais ignoré ce secret; mais le cardinal de Fleury lui avoit ajouté que les monarques devoient être impenetrables; et ce roi le fut dans toute la vie.

De retour chez moi j'ai donnée vingt guinées à l'Hanoverienne amoureuse de lui avant de faire venir dîner chez moi son marquis que j'avois envie de connoître. J'ai eu de la voir mourir de plaisir.

Ce fut dans ce moment là qu'Auguste qui étoit la troisieme de ces soeurs, d'accord avec Victoire, et apparamment avec sa mere aussi, se détermina à gagner vingt guinées. Cela ne lui fut pas difficile. C'étoit celle que le Lord Pinbroc avoit voulu avoir. L'affaire fut arrangée d'abord, et Victoire, à ma grande satisfaction, lui céda sa place.

Ces cinq filles étoient comme cinq excellens ragouts dont un friand veut absolument goûter. Mon bon appetit feroit que le dernier me sembloit toujours le meilleur. Ainsi Auguste resta ma maitresse.

Le Dimanche suivant je me mis en trop nombreuse compagnie. Madame Cornelis, que dans les jours de dimanche ne craignoit pas d'être arrêtée y étoit avec son fils, et Sophie pouvoit entre les bras de toutes les Hanoveriennes qui la devoroient de baisers. J'en ai donné cent à Miss Nenci Stein la camarade qui avoit treize ans, et qui me brûloit. On les attribuoit à une affection paternelle. Cette Miss Nenci qui me paroissoit quelque chose de divin étoit fille d'un riche marchand. Je lui ai dit que je desirois de connoître son pere, et elle me répondit que je le verrois à trois heures. J'ai d'abord donné ordre qu'on le laissât entrer. Celui qui dans cette brillante assemblée feroit une très triste figure étoit le pauvre marquis de la Patina: il n'y étoit pas à son aise. C'étoit un jeune homme grand, maigre, et pas mal fait; mais d'une laideur revoltante, et bête au possible: il me remercia de ce que j'avois fait pour lui, me disant qu'ayant saisi l'occasion de l'obliger ainsi j'avois fait un grand coup, puisqu'il étoit sûr que le cas arriveroit dans le quel il feroit pour moi cent fois d'avantage. L'Hanoverienne cependant en étoit amoureuse.

Ma fille me conduisit dans ma chambre pour me faire voir sa belle poupée, et sa mere la suivit pour me faire compliment sur le beau

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

serait que je m'étois fait, me disant qu'elle avoit souvent pensé à s'en faire un pareil en Lorsque ; mais qu'elle y avoit trouvé des difficultés insurmontables. Je le crois bien. La Bourgeoise !

A table nous fumes tres gais. J'étois entre ma fille, et Nanci Stein. Je me sentois heureux. Mister Stein arriva que nous étions aux huitres. Il embrassa sa fille à reprises avec toute la tendresse anglaise : elle est particuliere à la nation. Je sens que je le mangerois, dit l'anglois en faisant son enfant ; et il dit la verité. Le baiser n'est autre chose qu'un expression de l'envie de manger l'objet qu'on baise.

M. Stein avoit dine ; mais il mangea tout de même cent huitres en quatre coquilles que mon cuisinier accommodoit par excellence ; et il fit grand honneur au champagne non mousseux. Oeil de Perdrix. Nous passames à table trois heures, et nous passames le reste de la journée au troisieme étage devant un clavecin touché par Sophie, accompagnant les airs que sa mere chanta. Son fils brilla avec la flute traversiere. M. Stein me jura qu'il n'avoit jamais eu dans toute sa vie un plus grand plaisir d'autant plus que c'étant dans un jour de dimanche c'étoit un plaisir defendu. J'en ai couru le risque, et je fus heureux. L'anglois à sept heures fit present d'une jolie bague à sa fille, et prit congé de moi la remenant avec la sienne à la pension. Le marquis de la Patina me dit qu'il ne savoit pas où trouver une chambre : je lui ai répondu qu'il en trouveroit par tout, et j'ai donné une guinée à la future lui disant de la lui donner, et de la prier à ne plus revenir chez moi que quand je le ferois prier

Tout le monde étant parti, je suis allé avec toutes ces filles dans la chambre de la mere, qui se portoit bien, mangeant, buvant, et bien dormant. Elle ne lisoit pas, encore moins elle écrivoit ; elle ne s'ennuyoit pas, elle n'alloit en prison que se faisant porter, elle étoit toujours au lit, et elle ne trouvoit son bonheur qu'à ne rien faire. Elle me dit cependant qu'elle étoit toujours occupée de sa famille, qui n'étoit heureuse qu'en conséquence des loix qu'elle lui imposoit. J'avois de la peine à me tenir de rire. Ayant Auguste assise sur mes genoux j'ai demandé à cette mere la permission de lui donner un baiser, et pour toute elle fit un sermon fait pour justifier le baiser de l'amour paternel.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Le lendemain matin j'ai vu passer sous ma fenetre le marquis Cavaciole : il me demanda s'il pouvoit monter, et je l'ai prié de me faire cet honneur. J'ai fait descendre la soeur ainée lui disant qu'elle alloit essayer Mr Petitot d'abord que son argent seroit arrivé. Voila les paroles qu'il lui dit. Il est marquis, il est pauvre, il ne recevra jamais le sou, et quand il retournera à Naples il sera enfermé par ordre du roi, et quand il sortira ses creanciers le feront mettre en prison à La Vicarie. C'est avec cette salutaire ne fit aucun effet.

Après le Depart du ministre je devois monter à cheval pour aller me promener. Auguste vient me dire que si je voulois, sa soeur Hipolite m'accompagneroit. Elle monte comme un ecuyer ; l'année passée à Pirmont elle a billé — C'est plaisant. Dis lui de descendre.

Elle me conjure de lui faire ce plaisir, et elle m'assure qu'elle me fera honneur — Je le veux bien ; mais vous n'avez pas de quoi vous habiller en homme — C'est vrai — Nous monterons donc demain.

J'ai employé toute la journée à lui faire faire tout son necessaire, et je suis devenu amoureux d'elle quand Pegu mon tailleur dut lui prendre la mesure pour lui faire des culotes. Tout devoit etre prêt pour le lendemain. Cette partie de cheval fit la gayeté de notre souper : Hipolite comblée de plaisir vint dans ma chambre mettre au lit sa soeur Auguste. J'ai commencé faisant semblant de badiner ; mais Auguste même fit de même sur le badinage serieux : elle conseilla sa soeur à passer la nuit avec nous ; et elle suivit son conseil fort certaine de mon consentement qu'elle ne me le demanda pas. Je lui ai donné le matin vingt guinées contente de la nuit que j'avois passée on ne pouvoit pas d'avantage.

Pegu vint avec de culotes de velours couleur de biche comme la veste, qui lui allerent à merveille. Hipolite étoit d'un beau surprenant. Nous montames à cheval suivis par Sarbe : nous dejeunames à Richemont, et nous ne retournames chez nous que le soir. Mais à table j'ai observé Gabrielle qui étoit la cadette de toutes ayant l'air triste. Interrogée de la raison de sa tristesse elle me répond qu'elle montoit à cheval aussi bien qu'Hipolite — Je l'appaise lui disant que je lui procurerois ce plaisir le surlendemain, et la voila au comble de ses voeux. Hipolite me jure qu'elle n'avoit que du courage, et qu'elle n'avoit jamais monté ; mais l'autre m'assure qu'elle monteroit aussi bien qu'elle. Je leur pro-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

mets de les conduire ensemble, et les voila contentes.

Gabrielle charmante agée de quinze ans vint m'accompagner dans ma chambre, et les bonnes soeurs me laisserent seul avec elle. Elle commença par me dire qu'elle n'avoit jamais eu un amant, et elle l'aima que je m'en convainquis sans la moindre resistence. Gabrielle fut cette de toutes ces cinq filles qui m'auroit fixé, si j'avois pu l'é: ire: ce fut la seule qui me fit regreter le depart de sa mere qui i'y determina peu de jours après. Le matin j'ai ajouté une bague aux vingt guinées qui alloient sans dire, et nous avons passé la journée à l'habiller pour monter à cheval le lendemain avec la soeur; mais elle choisit la couleur verte.

Gabrielle docile aux preceptes que lui donnoit sa soeur monta à cheval comme si elle avoit été deux ans au manege. Nous allames le pas jusqu'à ce que nous fumes hors de la ville, puis ventre à terre jusqu'à Barne, où nous nous arretames un heure pour dejeuner. Nous fi: mes cette course de dix milles en vingt cinq minutes. Les rayons qui sortoient de la figure de ces deux filles ivres de contentement et: gent brulans: je les adorois en adorant. Mais dans le moment que nous remontions à cheval, voila milord Pembroc qui arrive, et s'ar: rete. Il alloit à S. Alban. Il admire les deux filles qui caracoloit, il ne les reconnoit pas, il me demande s'il pouvoit leur faire sa cour. Je lui dis qu'oui. Il les approche, et il les reconnoit. Après une court discours, je le vois étonné: il me fait compliment: il me demande si j'aimois Auguste: je ments lui disant que je n'ai: mois que Gabrielle; il me demande s'il pouvoit aller chez moi, et je l'assure qu'il me feroit plaisir. Il me promet de venir tout au plus tot, et nous le laissons là.

Nous lachames nos brides, et nous retournames à Londres. Gabrielle s'en pouvant plus s'est d'abord mise au lit. Je l'ai laissée endormie après lui avoir données des vives marques de ma constante tendresse. J'ai ordonné qu'on serve.

Gabriele dormit jusqu'au lendemain, et quand en se reveillant elle se trouva entre mes bras, elle commença à philosopher. Qu'il est facile,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

me disoit elle, de se rendre heureux dans ce monde quand on est riche!
Et qu'il est dur de ne pas pouvoir se rendre tel auparavant la bonheur
et connoissant de ne pouvoir pas y atteindre faute d'argent! J'étois
hyer la plus heureuse de toutes les filles. Que ne puis je l'être tous
les jours! Je philosophois aussi; mais tristement: je me voyois vers la
fin, et je pensois à Lisbone. Ces Hanoveriennes, si j'avois été riche,
m'auroient tenu dans leurs fers jusqu'à la fin de ma vie. Il me pa:
roissoit de les aimer non pas comme un amant; mais comme un
pere, et la reflexion que je couchois avec elle ne portoit pas d'obsta:
cle à mon sentiment, puisque je n'ai jamais pu concevoir comment un pere pouvoit tendrement aimer sa charmante fille sans
avoir du moins une fois couché avec elle. Cette impuissance de
conception m'a toujours convaincu, et me convainc encore avec
plus de force aujourd'hui que mon esprit, et ma matiere ne font
qu'une seule substance. Gabrielle me parlant des yeux me
disoit qu'elle m'aimoit, et j'étois sûr qu'elle ne me trompoit pas;
peut on comprendre qu'elle n'auroit pas eu ce sentiment, si elle
eut eu ce qu'on appelle de la vertu? C'est aussi pour moi une idée
incomprehensible.

Le lendemain l'anglois Pinbroc vint chez nous, et notre diner avec le
noble Lord fut fort gai. Auguste l'enchanta. Il lui fit des propositions
qui ne tendirent qu'à la faire rire, car il y avoit toujours la condition
de payer après avoir reçu les faveurs ce qu'elle ne pouvoit pas
souffrir. Malgré cela il lui donna en partant un billet de dix livres
qu'elle reçut très noblement. Le lendemain il lui écrivit une lettre,
dont je parlerai dans un moment. Une demie Lieue après le
depart du Lord, la mere de mes filles me fit appeller. Voila ce
qu'elle me dit tete à tete après un prologue tout sentimental
sur les bienfaits continuels que je rependois sur toute sa famille

Convaincue, comme je suis, me dit elle, que vous aimez mes
filles comme le plus tendre de tous les peres, je desire qu'elles
deviennent vos veritables filles. Je vous offre ma main, et mon coeur;

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

soyez mon mari, et vous serez leur pere, leur maitre et le NN mien. Que me repondez vous?

J'aurois donné dans un grand eclat de rire, si je ne me fusse trouvé surfait en même tems par l'etonnement, par le mepris, et par l'indignation. Quelle effronterie! Sûre que sa proposition me revoltoit, elle n'a pretendu faire autre chose, me la faisant, que me convaincre qu'elle croyoit innocente l'affection qui me lioit à ses filles. Elle savoit le contraire; mais en procedant ainsi elle pretendoit de se justifier: elle m'insultoit; mais elle ne s'en souçioit pas. Pour ne pas rompre en visiere, je lui ai repondu que la proposition qu'elle me feroit m'honoroit beaucoup; mais qu'elle etoit si importante que j'avois besoin de lui demander du tems pour lui répondre.

J'ai trouvée dans ma chambre l'amoureuse du miserable marquis qui me dit que son bonheur dependoit d'un certificat du ministre de Naples, qui assureroit que son amant etoit vraiment marquis de la Petine. Il ne lui falloit que ce certificat pour toucher d'abord deux cent guinées. C'etoit ce qu'il lui falloit pour retourner d'abord à Naples avec elle, ou'elle etoit sûre qu'il l'epouseroit. Il obtiendroit facilement, me disoit elle, le pardon du roi. Elle se recommandoit à moi: il n'y avoit que moi qui pouvoit obtenir ce plaisir du ministre de Naples. Je lui ai promis d'aller exprès pour cela chez le marquis Caracciolo le même jour. J'y fus, et l'homme d'esprit n'eut aucune difficulté à abandonner que la personne qui donnoit ce nom, et qui etoit sortie de prison dans ces jours là n'en imposoit par quant au nom. Je l'ai vue transportée de joye quand en entrant je lui ai remis le certificat.

BnF MS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Bd X

1764 ("vers la fin de Février", page 249)

Chap. II

(Orig. Tome VIII Chap. IX)

pages 243 à 262

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

143

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

146

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Viginti quinque paginis sublatis Chapitre IX 147 243

En nous levant de table, ma servante remit à Auguste une lettre, qu'elle ne put pas me donner à lire, parce qu'elle étoit écrite en anglois; mais elle me l'expliqua et vit que Milord lui offroit cinquante guinées par mois assurées pour trois ans, logement à S. Albans, table, et domestiques, si elle le vouloit pour amant sans parler de ce qu'elle devoit espérer de la reconnoissance, si elle pouvoit parvenir à l'aimer.

Je lui ai dit que je ne pouvois lui donner sur cela aucun conseil, et elle monta chez sa mere, qui ne voulut rien résoudre sans me consulter, puisque, selon ce qu'elle disoit, j'étois le plus sage, et le plus vertueux des hommes. La conclusion de cette consultation fut que d'abord que Milord auroit donné pour garant du contract un bon marchand de la bourse, la fille devoit accepter, car moyennant sa bonne conduite elle étoit sûre que Milord auroit fini par l'épouser. Cela, selon cette mere, ne pouvoit pas être autrement. Sans cela elle n'y auroit jamais consenti, car ses filles étant comtesses, elles n'étoient faites pour être les maîtresses de personne. Auguste donc écrivit en conséquence, et en trois jours Milord fit l'affaire venant dîner chez moi avec le marchand, qui signa le contract au bas duquel par honneur je me suis signé aussi en qualité de témoin, et d'ami de la mere chez laquelle j'ai conduit le marchand qui la vit signer la cession de la fille, et qui le constitua témoin. Elle n'a pas voulu voir Milord; elle embrassa la fille avec laquelle elle avoit fait un accord secret duquel je n'ai eu aucune connoissance. Mais dans le même jour qu'Auguste quitta ma maison un autre evenement particulier signala la journée.

Le lendemain du jour dans lequel j'ai donné le certificat à la prétendue du marquis de la Poltine j'ai conduit à la pro-

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

menade à cheval ma chere Gabrielle avec Hippolite. En retournant chez moi, j'ai trouvé sur la porte cet ~~Monsieur~~ homme qui se faisoit appeller mister Frederic, et qu'on disoit fils du Roi de Corse Theodore Baron de Neuhoff mort à Londres, comme tout le monde savoit. Mister Frederic me dit qu'il desiroit me parler à part, et je l'ai fait monter. Lorsque nous fumes seuls il me dit qu'il savoit que je connoissois Le Marquis de La Petrina, et qu'étant dans le moment de lui faire escompter une Lettre de change de deux cent guinées il avoit besoin de savoir s'il étoit dans son pais avec son aise pour ne pas douter qu'il feroit honneur à la Lettre à son echeance. Il m'importe de savoir cela, me dit il, car ceux qui escompteront La Lettre veulent que je l'endosse — Je le connois; mais je ne vous dirai rien de ses facultés, car je ne l'ai connu qu'ici, et c'est de l'envoyé du Roi de Naples, que je sais à ne pouvoir pas en douter qu'il est ce qu'il dit d'être — Si ceux avec les quels j'ai entamé l'affaire ne s'y determinoient pas, l'escompteriez vous? Vous l'auriez à bon marché — Je ne negocie pas. Je ne me mets pas des gains de cette espece. Adieu mister Frederic.

Le lendemain Fondar vient me dire que Monsieur du Clos desiroit de me parler — Qui est cet homme! — C'est le celebre jesuite La Valette, qui fit la fameuse banqueroute qui fut la ruine de la Société de Jesu en France. Il est retiré ici, et il doit être le maitre de beaucoup d'argent; je vous conseille de l'accoster. Je l'ai connu dans une bonne maison, et j'aurai que je vous connois il s'est adressé à moi. Que risquez vous à l'accoster? — Fort bien. Vous me conduirez chez lui.

Il s'en va, il fixe l'heure, nous allons l'après dîner cet homme, dont j'étois bien aise de voir la figure: il me demande excuse, et après que Fondar fut parti, il me montre une Lettre de change du marquis de La Petrina qui en demande l'escompte; il lui a dit qu'il pouvoit s'informer à moi par ce qui regardoit ses fa-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

cultés, car la qualité étoit connue de tout Londres. Je regrois au
père la Valette du Clan la même chose que j'avois repondu au
fils du feu roi de Corse. Je le quitte fachè contre ce drole Petino
qui me cauvoit ces importunités. Je vois qu'il intrigue, et je me
propose de lui faire dire par l'Hanoverienne qu'il finisse.

Je n'ai pas trouvé le moment ce jour là. Le lendemain je
suis allé à cheval avec mes filles. J'ai eu à dîner Milord Pembrock
qui a obtenu Auguste, j'attendois le soir pour parler à la voeu
ainée, qui étoit sortie, et qui ne revenoit pas. A neuf heures
je reçois une lettre d'elle, qui en contenoit une en allemand
pour sa mere. Elle me disoit en peu de paroles que sûre de
ne pas pouvoir obtenir le consentement de sa mere elle étoit
partie avec son amant, qui avoit trouvé assez d'argent pour
aller à la patrie, où il l'épouseroit. Elle me remercioit de
tout ce que j'avois fait pour elle, et elle me prioit de donner
l'inclose à sa mere, de la consoler, et de lui faire entendre rai-
son en l'assurant qu'elle n'étoit pas partie avec un aventu-
rier, mais avec un homme de condition egal à elle. Je monte
à mes trois filles la lettre de leur ainée, et je leur dis de ~~voir~~
avec moi ~~le bruit~~ chez leur mere. Victoire me dit qu'il falloit
attendre le lendemain, car cette affreuse nouvelle l'empeche-
roit de dormir. Nous voyageames tristement.

Je voyois cette fille perdue, et je me reprochois d'en etre la cau-
se, car si je ne l'avois pas tirée de prison il n'auroit pu rien faire.
Le Marquis Caracciolo avoit eu raison de me dire que j'avois fait
une telle bonne action. Je me mis un peu consolé entre les bras
de ma chere Gabrielle.

Que j'ai souffert le matin quand j'ai dû calmer le desespoir
dans lequel la mere est tombée à la lecture de la lettre alle-
mande. Elle pleura, elle dit des extravagances, elle s'emporta à
moi que je l'avois detiné de prison, en lui promettant après de
~~et que je lui avois promis~~

venir voir sa fille chez moi. Il me tenoit jamais connoissance de ses
torts une personne affligée, car après l'être soulagée, elle les ve-
cousoit tous, et elle se sent obligée à celui qui l'a laissé dire.

J'ai passé quinze jours très heureux après cet evenement avec
Gabrielle que Victoire, et Hipolite regardoient comme ma femme.
Allant presque tous les jours à cheval, Gabrielle étoit devenue aus-
si raisonable que la coeur; elle feroit mon bonheur, et je ferois le sien
de toute façon, et principalement dans la fidelité avec laquelle
je poursuivois à me traiter les coeurs que comme bonnes a-
mies sans me souvenir jamais que j'avois couché avec elles
pour me prendre des libertés qui lui auroit déplu. Je leur
avois fait des robes, je les avois mises en linge, bien logées,
bien nourries, et jouissant de tous les plaisirs dont on pouvoit
jouir à Londres elles m'adoroient comme un petit Dieu qui
les rendoit heureuses; elles se feroient illusion, et vouloient
croire que cela ne finiroit jamais

De mon côté je m'acheminois à l'épuisement de toute ma
force physique et morale. Je n'avois plus d'argent, j'avois vendu tous mes
diamans, et toutes les pierreries, il ne me restoit que des tabatieres,
des montres, des etuis, et des babioles que j'aimois, et que je n'
avois pas le coeur de vendre, car je n'en aurois pas reçu la cin-
quieme partie de ce qu'elles me coutoient. Il y avoit plus d'un mois,
que je ne savois les compter ni de mon cuisinier, ni du marchand de
vin; mais je ne voulois pas être moins tranquille qu'eux; plongé
dans l'amour de Gabrielle, je ne pensois qu'à me conserver sa
tendresse par mille complaisances. Dans cet heureux état d'in-
solence, Victoire vint un matin me dire très tristement que sa
mere étoit déterminée à retourner à Hanovre. Elle n'espéroit
plus rien de la cour, elle ne savoit plus que faire à Londres. Elle
savoit qu'elle vouloit porter ses os à sa patrie, et qu'elle ne devoit
pas perdre de tems, puisque malgré son heureux appetit elle se
sentoit mourir tous les jours. — Et quand pense-t-elle de mettre

en execution ce beau projet?— Dans trois ou quatre jours— Sans me rien dire; comme si elle partoit d'une auberge— Non. Elle m'a dit au contraire qu'elle desire de vous parler reste à tête.

Je monte, et elle se plaint que je ne vais jamais la voir ~~elle~~ finit par me dire que puisque j'avois mepriſé sa main qu'elle m'avoit offerte elle ne vouloit plus donner sujet à la critique, et même à la calomnie. Elle me remercioit de tout le bien que j'avois fait à ses filles, et elle s'en alloit avant que de perdre les droits qui lui restoient. Elle me rendoit d'ailleurs le maitre d'aller avec elle, et d'y demeurer tant qu'il me plairoit dans une maison de campagne qu'elle avoit près de la capitale. Sans m'en lui repondre autre chose si non qu'elle étoit la maitresse, et que mes affaires ne me permettoient pas de me marier.

Victoire dans le même jour alla dire à son procureur que la mere ~~elle~~ vouloit lui parler, il vint, il fit tout ce qu'elle lui ordonna, et trois jours après elle se trouva engagée à partir dans le paquet-bote qui alloit à Ostende. Ce fut le matin en me levant que j'ai reçu de Victoire la nouvelle qu'à quatre heures elles devoient être embarquées: malgré ~~la~~ cela Hipolite, et Gabrielle voulurent monter à cheval, comme nous l'avions decidé la veille. Les jeunes filles s'amuserent; mais j'étois inconsolable, comme à mon ordinaire lorqu'il s'agissoit de de: voir me separer de l'objet que j'aimois. De retour à la maison je me suis mis au lit, je n'ai pas voulu dîner, et j'ai eu en ordre ~~ensemble~~ ai vu les trois voeux qu'après qu'elles eurent mis tout leur equipage. Lorsque je disois à Gabrielle qu'en me levant elle me laissoit malheureux elle ne savoit me repondre autre chose si non que j'étois le maitre d'aller avec elle. Dans le moment qu'elles devoient partir je me suis levé pour ne pas voir dans ma chambre leur mere; je l'ai vue dans la chambre sur le canapé lorque deux hommes étoit là prêts pour la porter dans ma voiture qui étoit à la porte. Mes domestiques avoient fait porter tout ce qui les appartenoit dans le vaisseau.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Après avoir vu que je ne lui donnois rien pour faire son voyage, elle me dit pour un trait de sincerité qu'elle avoit dans sa bourse cent cinquante guinées que j'avois données à ses filles, qui étoient là toutes les trois fondantes en larmes. ~~[illegible]~~

~~[illegible]~~.

Quand mes domestiques revinrent pour me dire qu'elles étoient déjà parties, j'ai ordonné que ma porte fut refusée à tout le monde. J'ai passé trois jours dans la tristesse occupé à faire mon bilan. J'avois dissipé dans un mois avec les Hanoveriennes tout l'argent que j'avois eu de mes pierreries, et j'avois plus de quatre cent livres sterling de dettes entre le marchand de vin, et tous les autres vendeurs pour ma table journaliere. Decidé d'aller à Lisbone par mer j'ai vendu la croix de mon ordre, six à sept boetes d'or après avoir ôté les portraits qu'elles enfermoient, toutes mes montres une seule excepté, et deux coffres remplis d'habits. Après avoir payé tout le monde je me suis trouvé maître de quatre ~~vingt~~ cent sequins: reçu. J'ai quitté la belle maison que j'avois, et je suis allé me loger chez Mistris Mercier cent pas loin de Leicester Square pour une guinée par semaine avec mon seul Negre que j'avois toutes les raisons du monde de croire fidelle. Ayant pris mes mesures, j'ai écrit à Monsieur de Bragadin de m'envoyer d'abord par une lettre à vue deux cent sequins; ~~[illegible]~~ je n'avois pas besoin de prendre d'avantage sur mon argent que je devois avoir à Venise où depuis cinq ans je n'avois rien pris.

Dans cette situation, et dans la ferme resolution où j'étois bien: sûrement de sortir de Londres sans un sou de dette, mais sans en: pouvoir une seule guinée de personne, je attendois avec impatience la lettre de change de Venise pour dire adieu à tout le monde, et pour m'embarquer pour aller voir en Portugal ce

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

que la fortune feroit de moi.

Quelque jours après le depart des Hanovriennes vers la fin de Février de l'année 1764, je vais conduit par mon maurais Genie à la taverne du Caron pour diner dans une chambre tout seul comme je feroi toujours. On avoit mis mon couvert, lorsque je vois entrer la servielle à la main le baron de Heron, qui me dit que je pouvois si je voulois faire venir mon diner dans l'autre chambre où il étoit seul avec sa maitresse — Je vous vis raccomodoillant, car l'homme seul s'ennuie.

Je vois cette jeune angloise avec laquelle j'avois dîné chez la Sartori, et vis à vis de la quelle ce baron avoit été il y avoit deux mois, je suis enchanté de me trouver vis à vis d'elle, et nous dinons fort gayement. Depuis quinze jours de date il n'y a pas etonant que la jolie angloise m'ait inspiré des desirs, que cependant je cachois, car son amoureux qui donnoit le ton la respectoit. Tout ce qu'il m'étoit permis de faire étoit de lui dire que le baron me paroissoit le plus heureux des hommes. Sur la fin du dîner elle observa trois dés sur la cheminée, elle va les prendre si vement, et elle dit jouons une guinée qu'on depensera en huitres et vin de champagne. On fait cela c'est au baron à la payer, il joue, le Weter vient, et il obeit. En mangeant les huitres, elle dit jouons à qui de nous trois payera le dîner, on joue, et c'est à elle. Fachè de me voir le privilegié j'invite le baron à jouer deux guinées contre moi esperant de les perdre; mais point du tout la fortune lui est contraire; il perd, je lui offre revanche il perd, je lui dis que je ne le quiterois qu'au cent, il me suit, et il joue toujours à la retourne, et dans une demie heure il me doit cent guinées. Il me prie de poursuivre, et le plus patiement du monde je lui dis qu'il étoit en malheur, et qu'il pouvoit faire une trop grosse lessive, dont je serois fachè de profiter. A cette negative il joue contre la fortune, et contre

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

la grace que j'avois l'air de lui faire, il le leve, il prend la canne, et il s'en va me disant qu'à son retour il me payeroit.

Restè seul avec la jolie angloise, je reste surpris de l'entendre me dire qu'elle étoit sûre que j'avois joué de moitié avec elle — Si vous avez deviné cette intention, vous avez deviné aussi que je vous trouve charmante — Je m'en suis gardé aussi — Et en êtes vous fachée? — Au contraire pourvu que j'aye deviné la premiere — Je vous promets cinquante guinées d'abord qu'il me les payera — Oui; mais il me doit pas le savoir — Il n'en saura rien.

~~A peine cet accord fait~~ Cet accord à peine conclu, je lui ai prouvé la réalité de mon inclination, fus content de la complaisance, et pleinement satisfait de cette heureuse fortune dans des moments ou la seule tristesse me paroissoit devoir être mon partage. Notre affaire fut expediée à la hate, parceque notre porte n'étoit pas fermée. Je n'ai eu le temps que de lui demander son adresse, et son heure, et surtout si je devois user de beaucoup de menagement vis à vis de son amant; à quoi elle me repondit autre chose si non qu'il me lui donnoit pas aller pour pretendre qu'elle dut être uniquement à lui. J'ai mis l'adresse dans ma poche en lui promettant d'aller passer la nuit avec elle le lendemain

Le Baron retourne dans l'instant meme que nous avions fini notre concert. Il me dit qu'il étoit allé chez un marchand pour escompter une lettre de change qu'il me jette sur la table, et qu'il n'en avoit pas voulu, malgré qu'elle étoit à vue sur une des premieres maison de Cadix tirée d'une bonne maison de Lisbonne, et à son ordre. Il me montre son endossement, je regarde la valeur de la lettre, je vois des millions, je n'y comprens rien; il le met à vue, et il me dit que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Les millions étoient de Maravedis, qui payées en livres sterling faisoient à peu près cinq cent livres. Je lui dis que si la signature des tireurs étoient raconnue, il étoit étonnant qu'on lui en refusa l'escompte. Que n'alles vous chez votre banquier? —— Je n'en connois aucun. Je suis venu ici avec mille livres dans ma poche que j'ai mangées. Je ne me suis pas muni de lettres de credit. Je ne peux vous payer à moins qu'on ne m'escompte cette lettre. Si vous avez des connoissances à la bourse vous pouvez me faire ce plaisir — Si la signature est connue je vous verrai demain matin — Donnez moi votre ordre. car là je la paire d'abord à votre ordre.

Il y met son nom ~~dans l'espace qu'il avoit laissé~~ en ordonnant la restitution de la lettre ou son argent pour ~~lui donner~~ Je lui promets la lettre ou son argent pour le lendemain à midi; il me donne son adresse, il me prie à dîner chez lui, et nous nous séparons.

Le lendemain de bonne heure je vais chez Vanhac, qui n'en a pas besoin, et qu'il la prendroit d'abord: j'y vais, il me dit que ma lettre valoit encore mieux que des billets de banque; il fait son calcul, il me présente le compte, et il me donne cinq cent vingt guinées, et quelques schelings ~~en raison~~ après que comme de raison ~~à l'escompte~~ je l'ai autorisé. ~~comme de raison payé à l'ordre~~. Je vais d'abord chez le baron, je lui fais voir son compte, et je lui donne son argent en billets de banque. Il me remercie, il me donne deux billets de banque de cinquante livres qui nous dînons, nous parlons de la belle, je lui demande s'il en est bien amoureux, et il me dit que non, parce qu'elle avoit des amans. Il me dit même que si elle me plaisoit je n'avois qu'à m'expliquer. Pour dix guinées vous coucherez avec elle.

Cette explication me paroit fort honnête de la part du baron; mais je ne pense pas pour cela à manquer de parole à la belle.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je fus chez elle, et d'abord qu'elle sut que je lui avois porté les cin:
quante guinées, elle ordonna un elegant souper, puis elle me
fit passer entre ses bras une nuit si agréable, qu'elle dissipa tou:
te ma Tristesse. Quand je lui ai donné les cinquante guinées au
moment de la quitter, elle me dit qu'elle me donneroit autant
toutes les fois que j'en aurois envie pour six ~~guinées~~. Naturellement cela
fort honnête je lui ai promis d'y aller fort souvent.

Le lendemain j'ai reçu par la poste une courte lettre
en mauvais italien d'un homme qui se nignoit monsieur
Dalessi. Il étoit en prison pour dettes, et il me demandoit pour
charité quelques sequins pour manger. Je n'avois rien à faire,
le mot de fillent me mit en curiosité, je prends un fiacre, et
je vais à la prison pour voir ce fillent Dalessi, dont je n'avois au:
cune idée. Je vois un beau garçon de vingt ans qui ne me con:
noissoit pas. Je lui montre sa lettre; il me demande excuse, il
la tire de sa poche son baptistaire, je vois son nom, le mien comme
compere de son ~~pere~~, celui de sa mere, la paroisse de Venise,
où il étoit né, et je ne me souviens de rien. Il s'engage de me
faire souvenir de tout si je voulois l'ecouter, car sa mere lui a:
voit parlé de moi cent fois en lui narrant comme elle m'avoit
connu, et lui faisant espérer de me trouver quelque part dans
l'Europe. A l'narration qu'il me fit je me suis souvenu de
tout, et de ce qu'il me pouvoit pas espérer, car il n'avoit pas su
cela de sa mere. Ce jeune homme que j'avois tenu au fond du
baptême comme fils de Dalessi qui étoit un comedien, étoit mon
fils. Il étoit allé à Londres avec des sauteurs pour jouer le pa:
gliaco, il s'étoit brouillé avec la troupe, on l'avoit renvoyé, il
s'étoit enrôlé de dix livres, et on l'avoit mis en prison. Après
la narration sans lui rendre aucun compte sur les circonstances
de la naissance je l'ai delivré, et je lui ai dit de venir tous les
matins chez moi prendre deux sequins pour vivre.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Huit jours après ce bon oeuvre, je me suis découvert atteint d'une villaine grosse maladie, que j'avois déjà eu trois fois, et dont j'étois guéri par la force du remède, et de mon bon tempera-ment. Dans ces huit jours j'avois passé trois nuits avec la fatale ancestresse de M. de Herouville, que je n'avois jamais connu qui ne m'avoit pas mené chez la Sartori. Cette maladie ici en bonne compagnie il n'est pas permis de raisonner, me surprenoit fort mal à propos, c'est à dire en des mauvaises circonstances, car elle ne peut jamais venir à propos. J'étois à la veille d'entreprendre un voyage de mer pour traver-ser tout l'Ocean atlantique, et quoique Venus soit née dans cet element l'air de son petit natal ne vaut rien pour ceux qui ressentent de ses mauvaises influences. Je pense à moi, et je me détermine à me mettre d'abord dans le grand remede à Londres. En six semaines de tems j'étois sur de voyager ma vanté, et d'arriver en Portugal en état de pouvoir payer de ma personne.

Je vois, et je ne vais pas comme j'avois fait plusieurs fois dans au commencement de mon pelerinage dans ce monde, faire des reproches, comme tout les sots font, à l'angloise qui m'avoit ainsi infecté; mais je vais chez un chirurgien la-vant pour faire avec lui mon accord, et m'enfermer chez lui. A cet effet je fais mes malles, comme si j'avois dû me mettre en voyage pour partir de l'Angleterre, avec cette seule difference que j'envoye pour mon Negre tout mon beau linge à ma blanchisseuse, qui demeuroit à six milles de Londres, et qui avoient les plus belles pratiques de la ville.

Le matin même que j'étois tout prêt à sortir de la maison de Milton pour aller demeurer chez le chirurgien on me donne une lettre portée par la poste à pied. Je l'ouvre, et

je voi signé Leij qui m'ecrit ce que je copie de la lettre originale que j'ai actuellement devant mes yeux. La lettre de change que vous m'avez donné est fausse, remettez moi d'abord sno que je vous ai donné, et il dépendra de vous à tromper ne vous les remet pas faites le arreter. Dagrace, je vous prie de ne pas m'obliger à vous faire arreter demain. Ne perdez pas de tems, car il dépend de votre vie.

J'étois seul, et très content de l'être pour me jéter sur le lit et Laitier sortir de mon corps une sueur froide effroyable, et pour avoir le tems de me calmer après un tremblement qui me saisit depuis les pieds jusqu'à la tête. Je voyois devant mes yeux la potence inevitable, car aucun marchand ne m'auroit donné 300 guinées sur le moment, et on n'auroit pas attendre un mois à faire le procès criminel qui devoit me faire perdre. Ayant un mois de tems j'aurois eu certainement 500 guinées de Venise; mais on ne facilite pas ces affaires là à Londres. Tout en flamme de la fievre qui avoit saisi le tremblement, je pris des pistolets qui étoient à l'ordre, je dis au negre de m'attendre, et je dis la même chose à Datus qui étoit à l'escalier pour m'attendre, et recevoir les deux schellings que je lui donnois tous les jours.

Je vois chez le Baron de Heraus avec intention de lui brûler la cervelle s'il ne me donnoit pas d'abord l'argent, ou de le garder à vue jusqu'à ce que je l'eusse fait arreter. J'arrive à la maison, je monte, et l'Hotesse me dit qu'il y avoit quatre jours qu'il étoit parti pour Lisbonne

Ce Baron étoit un Livonien, que fut pendu à Lisbonne quatre mois après. Je l'ai vu à Riga deux mois après son malheur. Je le dis à présent, parceque je crains de l'oublier, lorsque mon lecteur sera à Riga avec moi au commencement d'Octobre de cette année.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

D'abord que j'ai eu son départ, j'ai vu que je devois prendre mon parti sur le champ. Je n'avois que dix à douze guinées, ce n'étoit pas assez. Je vais chez le juif Nieuwenhuysen, auquel j'avois été recommandé par le banquier vénitien comte Algarotti, et dont je ne m'étois jamais servi en rien. Je me rends ni à Bolduc, ni à Utrecht, ni à Leyde, parce qu'ils pouvoient déjà avoir mon affaire. Je vais chez Nieuwenhuysen qui n'avoit rien à faire avec ces gros banquiers, et je lui demande d'abord de l'escompte d'une lettre de change que je tire sur le champ sur le comte Algarotti même de la misérable somme de dix sequins vénitiens, et j'écris la lettre d'ordre à M. Algarotti de me faire rembourser par M. Bandole son parent qui m'avoit procuré la recommandation. Le juif m'escompte d'abord la lettre en espèces sonnantes, et je cours chez moi agité d'une fièvre mortelle.

Leyde m'avoit donné le tems de vingt-quatre heures, et l'hôte n'étoit pas obligé de me manquer de parole; mais la nature ne me permettoit pas de m'y fier. Je ne voulois pas perdre mon linge, mi trois habits de drap à ~~deux~~ revers d'une autre couleur que j'avois chez mon tailleur. Je prens l'habit dans ma chambre, et je lui demande s'il a mes ordres que je lui fasse présent sur le champ de vingt guinées, et que je lui donne son congé, où s'il veut rester à mon service en me promettant de partir de Londres dans huit jours pour venir me rejoindre dans l'endroit d'où je lui écrirai que je me suis arrêté pour l'attendre — Monsieur je ne veux pas votre or, je veux rester à votre service, je vous rejoindrai là où vous voudrez, je veux seulement savoir que vous êtes. Quand partez vous? — Dans une heure; mais il y a de la vie, il faut parler à quelqu'un — Pourquoi ne me conduisez vous pas avec vous? — Parceque

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

je veux que tu me porte mon linge qui est chez la blanchisseuse.
Je compte de te donner d'abord l'argent qu'il te faudra à peu
près pour aller me rejoindre — Je ne veux rien. Vous me payerez
vos ce que j'aurai depensé quand vous me verrez paroître devant
vous. Attendez.

Il va dans sa petite chambre: Il retourne d'abord, et il me mon:
te vingt guinées qu'il avoit, et il me les offre; me disant qu'il
avoit assez de crédit pour en trouver encore cinquante. Je ne
veux rien; mais cette action me rend fier de lui. Je lui dis donc,
que Mistriss Mercier lui remettra dans quatre ou cinq jours la
lettre qui lui dira où il doit venir, et je lui recomande d'acheter
une petite mâle pour mettre mon linge, et mes dentelles.

Après cela je vais chez mon tailleur qui avoit le drap en pièces,
pour me faire les habits, et le galon d'or pour eux. Je lui mon:
tre envie de me defaire de tout cela, et il m'achete le tout lui
même pour trente guinées qu'il me compte à l'instant. Après
cela je vais chez la Mercier, je lui paye une semaine pour qu'
elle garde la negre chez elle, je charge sur une voiture mon e:
quipage, et je vais avec dessein de me coucher à Rochester. Je n'ai
pas pu aller au delà. Ce garçon me sauva. J'étois en convul:
sion, et en delire. J'ai ordonné la porte pour aller à Dittin:
bourn, et il n'a pas voulu. Il m'étonna. Il alla chercher un medecin,
qui me fit saigner sur le champ, et dix heures après il trouva que
j'etois en état de partir. Le lendemain matin je fus à Douvres où
je ne me suis arreté qu'une demie heure, parceque la marée ne
dit le capitaine du paquet-bote ne me permettoit pas de m'a:
reter d'avantage. Il ne savoit pas que c'étoit ce que je voulois.
J'ai donné les dix guinées ordinaires pour ce passage qui dura
dix heures parceque le vent étoit très petit. J'ai écrit de Dou:
vres au Negre de venir me rejoindre à Calais, et Mistriss Mer:
cier m'a écrit qu'elle lui avoit donné ma lettre; mais le Negre n'est

pas venu. Dans deux ans d'ici le lecteur saura où je l'attends. Je suis descendu à Calais, et je suis d'abord allé me coucher au Grand d'or, où j'avois ma chaise de poste. Le meilleur medecin de Calais vint d'abord prendre soin de ma personne. Le feu de la fievre compliqué avec le poison venerien qui circuloit dans mon corps me mit dans un état qui fit desesperer le medecin de ma vie. Le troisieme jour j'étois à l'extremité. Une quatrieme saignée epuisa toutes mes forces, et me fit dans une letargie de vingtquatre heures, qui suivie d'une crise salutaire me ramena à la vie, mais ce ne fut qu'à force de regime que je me trouve en état de partir quinze jours après mon arrivée. Je me suis trouvé si foible, affligé d'avoir dû quitter Londres ayant causé une perte considerable à M. Leig, d'avoir dû m'enfuir, d'avoir decouvert ma fidele mon negre, de devoir abandonner le projet d'aller en Portugal, de ne savoir pas où aller, de me voir dans un delabrement de santé qui me rendoit douteuse la guerison, de me trouver une mine effroyable, maigri, avec la peau jaune, tout couvert de glandes embibées d'humeurs celtiques qu'il falloit que je pensasse à fondre, je me suis mis ainsi dans ma chaise de poste avec mon fidele Soturni, qui monté derriere me servoit de domestique, et en faisoit les fonctions excellemment bien. J'avois écrit à Venise de me faire parvenir à Bruxelles la même lettre de change de cent livres sterling que je devois recevoir à Londres, où je n'osois pas écrire. J'ai changé de chevaux à Gravelines, et je suis allé me coucher à la conciergerie à Dunkerque. La premiere personne que je vois en sortant de ma chaise fut le marchand S., le mari de cette Therese, dont le lecteur peut se souvenir, niece de la maitresse de Rivola, que j'avois aimé il y avoit alors presque sept ans. Il me reconnoit, il s'étonne de me voir si changé; je lui dis que je sortois d'une grande maladie, je lui demande des nouvelles de sa femme, il me dit qu'elle se portoit bien, et qu'il esperoit que j'irois le lendemain manger sa soupe. Je lui regrette que je

devois partir à la pointe du jour; mais il ne veut pas entendre rai-
son: il veut que je voye sa femme, et trois pourpons qu'il avoit, et
puisqu'il étoit decidé que je voulois partir le matin, il me dit qu'il
alloit revenir avec sa femme, et toute sa famille. Comment m'op-
poser? Je lui ai repondu qu'il iroit avec moi.

Le Lecteur peut se ressouvenir comment j'ai aimé cette Therese, que
je m'étois déterminé à épouser. Je ne me suis souvenu de cela que pour
m'affliger d'avantage sachant comme j'allois lui déplaire tel que
j'étois devenu.

Elle vint un quart d'heure après avec son mari, et ses trois fils,
dont le premier avoit six ans. Après les complimens de raison, et
le trop vrai qui m'ennuyoit sur le déshabillement de ma santé, elle
envoya chez elle les deux cadets, ne gardant à souper avec moi
que l'aîné, parcequ'elle avoit des fortes raisons pour croire qu'il
devoit m'intéresser. Cet enfant étoit charmant, et comme il étoit
fort ressemblant à sa mere son mari ne douta jamais de n'en être
le propriétaire et par droit, et par nature. Je vois en moi-même de
ce que je trouvois de mes fils par toute l'Europe. Elle me donna
à table des nouvelles de Sivita. Il étoit entré au service de la com-
pagnie des Indes Hollandoise, et il avoit trempé dans une rebellion
à Batavia, où il avoit été découvert, et couru risque d'être perdu si
il n'avoit pas eu, comme moi à Londres, le bonheur de se sauver
par la fuite. Il n'est pas bien difficile dans ce monde, quand on court
les aventures, de se faire pendre pour de bagatelles, quand on est un
peu étourdi, et qu'on n'y prend pas bien garde.

Le lendemain je suis allé par Ypres à Tournai, où ayant vu deux pa-
lefreniers qui faisoient promener des chevaux, j'ai demandé à qui ils
appartenoient. — A Monsieur le comte de S. Germain l'adepte, qui
habite depuis un mois, et qui ne sort jamais. Il va faire la fortune de
notre province y établissant des fabriques. Tous ceux qui passent par ici
deviennent de la voir, mais il est inaccessible à tout le monde.

Cette réponse me donna envie de le voir. A peine descendu à l'auberge
je lui écrivis un billet dans lequel je lui marque mon dessein, et je lui de-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

mande son heure. Voici sa reponse que je conserve, et que je
ne fais que traduire en françois » Mes occupations m'obligent
» à ne recevoir personne; mais vous faites exception. Venez à l'
» heure qui vous est plus comode; et on vous introduira dans ma
» chambre. Vous n'aurez besoin de prononcer ni mon nom ni le
» votre. Je ne vous offre pas la moitié de mon dîner, car me nour-
» rir ne peut convenir à personne, et à vous moins qu'à tout
» autre, il vous conserver encore votre ancien apetit.

J'y fus allé à neuf heures. Il avoit la barbe d'un pouce de longueur, et plus que vingt cucurbites avec des liqueurs dedans, dont quelques unes étoient en digestion sur du sable à chaleur de nature. Il me dit qu'il travailloit aux couleurs pour s'amuser, et qu'il etablissoit une fabrique de chapeaux pour faire plaisir au comte de Cobenzel plenipotentiaire de l'impératrice Marie Therese à Bruxelles. Il me dit qu'il ne lui avoit donné que vingt cinq mille florins, qui ne suffisoient pas; mais qu'il y mettroit le surplus. Nous parlames de Madame d'Urfé, et il me dit qu'elle l'étoit empoisonnée en prenant une trop forte dose de mercure décine universelle. Son testament demontre, me dit il, qu'elle croyoit d'être grosse, et elle auroit pu l'être, si elle m'auroit consulté. C'est une operation des plus faciles; mais on ne peut pas être sur, si le fruit sera masculin ou feminin.

Quand il sut que elle étoit ma maladie, il me conjura de rester à Bruxelles seulement trois jours, et y faire ce qu'il me diroit. Il m'assura, que je partirois avec toutes mes glandes desorgées. Il m'auroit donné après cela quinze pilules qui prises une à la fois en quinze jours m'auroient entierement retablis. Je l'ai remercié de tout, et je n'ai rien accepté. Après cela il me fit voir son archée qu'il appelloit Atoetér. C'étoit une liqueur blanche dans une petite phyole pareille à plusieurs autres qui étoient là. Elles étoient bou-chées avec de la cire. M'ayant dit que c'étoit l'esprit universel de la nature, et que la preuve en étoit que cet esprit sortiroit à l'instant de la phyole, si on feroit dans la cire le moindre petit trou avec une epingle, je l'ai prié de m'en faire voir l'experience. Il me donna alors une phyole,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

et une épingle, en me disant de la faire moi même. J'ai percé la cire, et dans l'instant j'ai vu la phyole vide — C'est superbe; mais à quoi cela est il bon? — Je ne peux pas vous le dire.

Ambitieux à son ordinaire de ne me laisser partir qu'étonné, il me demanda si j'avois de la monnoye, et j'ai tiré de ma poche celle que j'avois en la mettant sur la table. Il se leva alors sans vouloir du tout me dire ce qu'il alloit faire. Il prit un charbon ardent qu'il mit sur une plaque de metal, puis il me demanda une pièce de douze sous que j'avois là, il y mit dessus un petit grain noir, et il mit la pièce sur le charbon, puis il souffla dans le même charbon avec un chalumeau, et en moins de deux minutes, j'ai vu de mes propres yeux ma pièce devenir rouge. Il me dit alors d'attendre qu'elle se refroidisse ce qui fut fait dans une minute. Après cela il me dit en riant de prendre ma pièce, et de la porter avec moi, car elle ne m'appartenoit. Je l'ai vue dans le moment qu'elle étoit d'or; mais quoique je fusse sûr qu'il m'avoit escamoté la mienne, et qu'il avoit mis à la place celle d'or, que très facilement il a pu blanchir, je n'ai pas voulu le lui reprocher. Après l'avoir applaudi, je lui ai dit qu'une autre fois pour être sûr d'étonner le plus clairvoyant de tous les hommes il devoit le prévenir de la transmutation qu'il alloit faire, car pour lors l'homme pénétrant auroit attentivement regardé la pièce d'argent avant que de la placer sur le charbon ardent. Il me répondit que ceux qui pouvoient douter de sa science n'étoient pas dignes de lui parler. Cette façon de parler lui étoit caractéristique. Ce fut la dernière fois que j'ai vu ce célèbre, et savant imposteur, qui mourut à Schleswick il y a six ou sept ans. La pièce de douze sous étoit d'or pur. Je l'ai donnée dans mon voyage au Lord Marshal Keit à Berlin qui s'en montra curieux.

Je suis parti de Nouvoni le Lendemain à quatre heures du matin, et je me suis arrêté à Bruxelles pour attendre la réponse à la lettre que j'avois écrit à Venise à M. de Bragadin que j'avois prié de me faire payer là la lettre de change que j'avois du recevoir à Londres. J'ai reçu cette lettre cinq jours après mon arrivée avec une lettre de change de deux cent ducats de Hollande sur Madame Hestine. Je pensois de m'arrêter là pour passer le grand remède, lorsque Balsamo vint me dire qu'il

venoit d'apprendre d'un domestique de confiance que son pere, sa mere, et toute sa famille etoit à Brunswick, où il je voulois aller il m'assuroit que j'aurois toute l'assistance que je pouvois desirer, et que je me trouverois comme il j'etois chez moi. Il m'a persuadé dans l'instant. Je connoissois le prince heréditaire, qui est aujourd'hui regnant: [illegible]: outre cela j'etois curieux de voir après vingt un an La mere de Baturi. Je mis donc parti de Bruxelles d'abord, mais à Ruremonde je me suis trouvé si mal, que je ne pensois pas de pouvoir poursuivre mon voyage. Trente six heures de lit cagnard dont me firent croire de pouvoir resister et je suis parti dans ma chaise de poste qui me faisoit toujours desesperer, parceque les chevaux de poste n'etoient point accoutumés à soutenir le trot anglois; je me suis déterminé à m'en defaire à Wesel. Après avoir arrivé à l'auberge je me suis mis au lit, et j'ai dit à Baturi de parler pour louer la voiture contre une voiture à quatre roues.

Le lendemain matin je fus tres surpris de voir dans ma chambre le General Bekevitz. Après les demandes ordinaires, et plaintes sur ma santé, le General me dit qu'il acheteroit lui même ma chaise, et me donneroit une voiture comode pour voyager par toute l'Allemagne, et cela fut fait dans l'instant; mais quand ce brave anglois sut de moi même en detail l'etat dans lequel j'etois il me persuada à passer les remedes à Wesel, ou il y avoit un jeune medecin de l'ecole de Leide tres prudent, et tres habile. Rien n'est si facile que de faire changer de resolution, et d'avoir un homme malade, triste, qui n'a point de projet, qui tente fortune, et qui avec la maxime du jaquera dieu ne sait pas où elle l'attend. M. Bekevitz, qui etoit de garnison à Wesel avec son regiment envoya chercher sur le champ le docteur Pipers, et voulut etre present à toute ma confession, et même à la visite. Je ne veux pas revolter le lecteur par la description du miserable etat dans lequel j'etois [illegible]

Si passant par Liege il se trouve medecin Malingre venu, et dans la misere.

[illegible]. Ce jeune medecin, qui étoit la douceur même, me dit de me loger chez lui même, ou il me promettoit de sa mere, et de ses soeurs toutes l'assistance que je pourrois desirer, et ou il m'assuroit de me guerir en six semaines, si je voulois me remettre à toutes ses loix. Le General m'encourageoit à m'y resoudre, et j'en avois envie, car je desirois de pouvoir me divertir à Brunswick, et non pas d'y aller en y arrivant perclus de tous mes membres. J'y ai donc consenti, malgré mon fils qui ambitionnoit l'honneur de me faire guerir chez lui. Le docteur Pipes ne voulut pas entendre parler d'accord. Il me dit qu'à mon depart je lui donnerois ce que je voudrois, et qu'il en seroit certainement tres content. Il partit pour me faire preparer sa chambre, me disant que je pourois y aller une heure après. J'y fis transporter tout mon equipage, et dans une chaise à porteurs je fus arrivé chez lui le: nant un mouchoir devant mon visage honteux de me montrer à la mere, et à la soeur de cet honete medecin, qui étoit là en compagnie de plusieurs filles que je n'ai pas osé regarder.

D'abord que je fus dans ma chambre, Docteur me delabilla, et je me mis au lit.

1764 ("été" page 272)

Bd X

Chap. III.

(Orig. Tome VIII Chap. X)

pages 263 à 286

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Chapitre X

A l'heure qu'on soupa le docteur est venu dans ma chambre avec sa mere, et une de ses soeurs, qui m'assurerent qu'elles auroient pour moi toutes les attentions. Leur bon caractere étoit peint sur leur physionomie.

D'abord qu'elles se retirerent il me communiqua la methode qu'il vouloit suivre pour me faire recouvrer la santé. Une styptique sudorifique, et des pillules mercurielles devoient me delivrer du venin qui me conduisoit au tombeau. Je devois m'assujettir à une diete vigoureuse, et m'abstenir de toute application. Je l'ai assuré qu'il me trouveroit soumis à toutes ses lois. Il me promit de me lire lui même deux fois par semaine la gazette, et il me donna d'abord la nouvelle que madame de Pompadour étoit morte.

Me voila donc condamné à un repos necessaire selon lui à la bonne reussite de la cure; mais meurtrier d'un autre coté, puisque je sentois que l'ennui me tueroit. Le docteur même en eut peur, et il me conseilla de souffrir que sa soeur vint travailler dans ma chambre avec deux ou trois filles de bonnes années. Mon lit étant dans une alcove avec des rideaux, elles ne m'auroient pas gené. Je l'ai prié de me procurer ce soulagement, et la soeur fut enchantée de pouvoir m'obliger par là, car la chambre que j'occupois étoit la seule de la maison qui eut des fenêtres sur le devant.

Mais cette providence de mon medecin fut fatale à Daturi.

Ce garçon, qui n'avoit eu que l'education de son metier, ne pouvoit que s'ennuyer passant toute la journée avec moi: par consequent quand il vit qu'ayant bonne compagnie je pouvois me passer de la sienne, il ne pensa plus qu'à se divertir toute la journée allant

se promener d'un coté et de l'autre. Le troisieme jour de notre
sejour à Wesel on le porta à la maison vers le soir, rendu de corps. Il
avoit été s'amuser dans un corps de garde avec des soldats qui lui a-
voient cherché querelle, et qui avoient fini par le rosser d'impor-
tance. Il étoit à faire pitié. Tout en sang, et avec trois de moins il me
conta en pleurant son desastre, me demandant vengeance. J'ai
envoyé mon medecin informer de cette affaire le General Bekeritz,
qui vint me dire qu'il ne savoit qu'y faire, et que tout le service
qu'il pouvoit me rendre étoit de l'envoyer guerir à l'Hopital.
N'ayant aucun os carré il regagna la santé au bout de huit jours, et
je l'ai envoyé à Brunswick avec un passeport du General Solomon.
Ces trois dents qu'il avoit perdues dans le combat le garantissoient du
danger d'etre fait soldat quand même il les auroit encore toutes. Il est
parti à pieds, et je lui ai promis d'aller le voir d'abord que je me
trouverois en état de partir.

Ce garçon étoit beau, et bien fait. Il ne savoit qu'à peine écrire,
et on ne lui avoit appris autre talent que de danser sur la corde, et de
faire des feux d'artifice. Il étoit brave, et se piquoit de probité.
Il aimoit un peu trop le vin, et il n'avoit aucun penchant plus
qu'ordinaire au beau sexe. J'ai connu plusieurs hommes qui
devoient leur fortune à des femmes, malgré leur indifference
pour le sexe.

Au bout d'un mois je me suis trouvé sain, et en état de partir
quoique devenu fort maigre. L'idée que j'ai laissé de ma personne
dans la maison du docteur Pijnen pour ce qui regarde mon caractere
ne me ressemble pas. Il m'a pris pour le plus patient de tous les
hommes, et la soeur avec ses jolies camarades pour le plus mo-
daite. Toutes mes voisines venoient de ma maladie. Pour juger
d'un homme il faut examiner sa conduite quand il est sain, et

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

libre : malade, ou en prison il n'est plus le même.
J'ai fait present d'une robe à mademoiselle Pipers, et j'ai donné vingt Louis au docteur. La veille de mon depart j'ai reçu une Lettre de madame du Rumain, qui ayant su de mon ami Balletti que j'avois besoin d'argent m'envoyoit une Lettre de change de six cent florins sur Amsterdam valeur en banque. Elle me disoit que je lui rendrois cette somme à ma comodité ; mais elle mourut avant que je pusse m'acquiter de ce devoir.

Ayant decidé d'aller à Brunswick, je n'ai pu resister à la tentation d'aller à Hannover. Quand je me souvenois de Gabrielle je l'aimois encore. Je ne pouvois pas de m'y arreter, car je n'étois plus riche, et encore ma convalescence m'ordonnoit de menager ma reconnaissante santé. Je ne voulois que la surprendre, j'écrivant une courte visite à la terre où elle m'avoit dit qu'elle demeuroit près de Stocken. La curiosité aussi s'en mêloit.

J'avois donc decidé de partir au point du jour tout seul dans la voiture que le General Anglois m'avoit donné en echange de la mienne à deux roues ; mais cela ne devoit pas être ainsi. Un billet que le General m'écrit dans lequel il me prie d'aller avec par chez lui, où je trouverois compagnie de mon pays, me force à accepter l'invitation. Si nous restons à table fort avant dans la nuit je me dispose à partir plus tard. Je vais donc chez M. Berkevitz après avoir promis au medecin de m'abstenir de tout excès.

Quelle surprise quand entrant dans la chambre je vois la Parmesane Radegonda avec sa chienne de mere ! Elle me remit par d'abord, mais sa fille me nomma dans l'instant me disant que j'étois bien maigri. Je lui ai dit qu'elle étoit devenue plus belle, et c'étoit vrai. Dix huit mois de plus à son age ne pouvoit qu'avoir augmenté ses charmes. Je lui rens compte que je venois d'échapper à une grande maladie, et que j'allois partir au point du jour pour

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Bruswick. Et now aussi, me repond elle, regardant sa mere. Le General, charmé de voir que nous nous connoissions, ajoute que nous pourrions y aller ensemble, et souriant je lui réponds que cela seroit difficile à moins que madame La mere n'eut adopté des nouvelles maximes. Elle me repond qu'elle étoit toujours La même.

On veut poursuivre à jouer. Le General tailloit à une petite Banque de Pharaon. Il y avoit deux ou trois autres dames, et des officiers, et on jouoit à très petit jeu. Il m'offre un cornet, et je le remercie lui disant que je ne jouois jamais quand j'étois en voyage.

A la fin de la taille, le General me dit qu'il savoit pourquoi je ne jouois pas; et tirant de son portefeuille des billets de banque anglois. Ce sont, me dit-il, les mêmes billets que vous m'avez donnés au payement il y a six mois à Londres. Prenez votre revanche. Ce sont 400 # sterling. Je n'ai pas envie, lui dis-je, de perdre tant que cela. Je ne pensois que cinquante guinées en papier avec pour vous amuser; et disant cela je tire hors de ma bourse où j'avois 100 ducats en or la Lettre de change que La comtesse du Rumain m'avoit envoyées.

Il poursuit à tailler, et à la troisieme taille je me trouve en gain de cinquante guinées qu'il me paya en papier anglois d'abord que je lui ai dit qu'en voila assez. Dans ce moment on annonce le souper servi, et nous allons nous mettre à table.

Redegonda qui avoit très bien appris le françois amuse toute la compagnie. Elle alloit au service du duc de Brunswick pour seconde virtuosa de musique scripturée par Nicolini, et elle venoit de Bruxelles. Elle se plaignoit d'avoir entrepris ce voyage dans les chaleurs de poste où elle étoit très mal au point qu'elle étoit sûre d'arriver à Brunswick très malade. Voila le chevalier de Seingalt, lui dit le General, qui est tout seul, et dont la voiture est

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

excellente. Allez avec lui, Redegonda sourit. La mere de Redegonda me demande a combien de places étoit ma voiture, et le General répond pour moi qu'elle étoit à deux. La mere dit alors que cela n'étoit donc pas possible, car elle ne laissoit aller sa fille seule avec personne. A cette reponse l'eclat de rire fut general sans excepter Redegonda, qui après avoir ri dit que sa maman avoit toujours peur que quelqu'un l'assassinat.

On sauta sur d'autres propos, et fort gayement on resta à table jusqu'à une heure. Redegonda sans se faire beaucoup prier se mit au clavecin, et chanta un air qui a fait plaisir à toute la compagnie.

Quand j'ai voulu m'en aller, le General me prià à dejeuner, me disant que le chariot de poste ne partoit qu'à midi, et que je devois cette politesse à ma belle compatriotte, et elle y mit du sien en me reprochant certains Droits de Florence, et de Turin où elle n'avoit aucun reproche à me faire; mais je me suis rendu, allant cependant tout de même me coucher, et en ayant besoin.

Le Lendemain à neuf heures je pris congé du medecin, et de toute la famille, et je vais à pied chez le General pour y dejeuner, ayant laissé ordre que d'abord que les chevaux seront attelés ma voiture fût prête à la porte, parceque je voulois abrupt partir après le dejeuner. Une demie heure après Redegonda arriva avec la mere, et je fus surpris de la voir avec son frere, qui m'avoit servi à Florence en qualité de valet de place.

Après le dejuner qui fut fort gai, ma voiture étant là prete, je fais ma reverence au General, et à toute la compagnie, qui étoit sortie de la sale pour me voir partir. Redegonda me demandant, si ma voiture étoit comode y monte, et trouver simplement j'y monte aussi sans avoir formé d'avance

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

le moindre projet ; mais ma surprise ne fut pas petite, quand à peine
monté j'ai vu le postillon prendre l'essor au grand trot. J'étois dans
le moment de lui crier de s'arrêter ; mais voyant Redegonda rire à gorge
déployée, je le laisse aller, dispose cependant à lui ordonner de faire
halte d'abord que Redegonda ~~finissant~~ après avoir fini de rire m'auroit dit que c'en
étoit assez. Mais point du tout. Nous avions déjà fait une demie lieue
quand elle commença à parler. J'ai tant vu, me dit elle, songeant
à l'interprétation que ma mere donnera à cette plaisanterie
tombée du ciel, car je n'ai pensé à monter dans la voiture que
pour un moment ; puis j'ai vu du postillon, qui certainement n'a
pas dû m'enlever par votre ordre — Certainement pas — Ma
mere cependant croira le contraire. N'est ce pas plaisant ? — Très
plaisant ; mais j'aime beaucoup cette aventure. Ma chere Re=
degonde, je vous mènerai à Brunswick, et vous verez mieux ici
que dans le chariot de poste — Oh ! Ce seroit pouvoir le badina=
ge trop loin. Nous nous arrêterons à la premiere station, et=
nous y attendrons le chariot — Vous en verez la maitresse ; mais
moi ! en verité je n'aurai par cette complaisance — Quoi ! Vous au=
riez la force de me laisser à la station toute seule ? — Jamais,
ma charmante Redegonda. Vous savez que je vous ai toujours aimé.
Je suis prêt à vous conduire à Brunswick, je vous le repete —
Si vous m'aimez, vous attendrez, et vous me remettrez entre
les bras de ma mere, qui doit etre déjà au désespoir — Ma
chere ame, n'ayez par cela.

La jeune folle recommença alors à rire, et pendant son rire
j'ai fait, et perfectionné le charmant projet de la mener avec
moi à Brunswick.

Nous arrivames à la station, il n'y avoit par de chevaux : je
vens le postillon complaisant ; et après un leger rafraichissement

nous allons à l'autre porte sur la route ayant trouvé mauvais
chemin. J'ordonne des chevaux, et je laisse que Redegonda dise tout ce
qu'elle veut. Je savois que le chariot arriveroit là avant minuit, et que
la mere se remettroit en possession de sa fille. Je ne voulois pas en a=
voir le démenti. Je suis allé toute la nuit, et je me suis arrêté à Lips=
tadt, où malgré l'heure indue j'ai ordonné à manger. Redegonda
avoit besoin de dormir aussi bien que moi; mais elle dut prendre son
parti quand je lui ai dit avec douceur que nous dormirions à Minden.
Pour lors je l'ai vue sourire, car elle savoit bien à quoi elle devoit
s'attendre. Nous y soupames, et nous y passames cinq heures dans
le même lit. Elle ne le fit un peu plus mal que pour la forme. Si elle
avoit eu une mere honnête femme quand je l'ai connue à Pflo=
rence chez la Baleti, je ne me serois pas attaché à la Corticelli,
qui me causa mille chagrins. Après la trop courte demeure que
j'ai fait à Minden, je me suis arrêté le soir à Hannovre, où dans
une excellente auberge nous fimes un repas exquis. J'y ai trouvé
le même sommelier qui étoit à l'auberge de Zurich quand j'ai servi
à table les dames de Schauve. Mlle Chudeligh y avoit dîné avec
le duc de Kingston, puis elle étoit partie pour Berlin. Il leur avoit
fait faire une sabottière de dix citrons à la glace, dont ils n'avoit
pris qu'une petite partie: nous en profitames, puis nous nous
couchames dans un lit monté à la françoise.

Ce qui nous reveilla le lendemain fut le bruit du chariot de
poste qui arrivoit. Voila Redegonda qui ne veut pas que sa mere
la trouve au lit, et me voila moi qui appelle le sommelier pour lui dire de
ne pas conduire à notre chambre une telle femme qui sortant du cha=
riot demandoit d'y être conduite; mais c'étoit trop tard. Dans le
moment même que j'ouvre la porte, voila la mere qui entre avec son fils,
et qui nous trouve tous les deux en chemise. Je dis à son fils d'ar=
rendre dehors, et je ferme ma porte. Cette mere se met en train de
gronder, et de se plaindre que nous l'avions trompée, et elle me fait des
menaces si je ne lui rendois pas sa fille. Sa fille lui détaillant l'histoire

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Abg La mere convaincue que le seul hazard l'avoit fait partir avec moi. Sa mere enfin veut bien le croire, mais, dit elle à sa fille, tu ne peux pas nier, coquine, d'avoir couché avec lui. Elle lui rejond en riant que cela étoit une autre affaire, et qu'on ne fait pas de mal quand on dort. Elle va l'embrasser, et elle la calme lui disant qu'elle alloit à la= billet, et qu'elle iroit en sa compagnie à Brunswick dans le chariot.

Après cet accommodement je me suis habillé, j'ai ordonné les devoux, et après leur avoir donné à dejeuner je suis allé à Brunswick, ou je suis arrivé trois heures avant elles. Redegonda me fit perdre l'envie d'aller faire une visite à Fabrielle, qui devoit être avec la mere, et le deux coeurs à la terre qu'elle m'avoit nommée. Je suis allé me loger à une bonne auberge, et j'ai d'abord fait avertir Steffani de mon arrivée. Je l'ai vu paroitre devant moi elegamment vetu, et impatient de me presenter au magnifique monsieur Nicolini qui étoit l'entrepreneur general des spectacles de la ville, et de la cour. Cet homme qui avoit tout l'esprit de son metier, et qui jouissoit de la bienveillance du genereux prince son maitre, dont Anna sa maitresse étoit la fille, vivoit avec luxe. Il vouloit à toute force me loger; mais j'ai su me dispenser. J'ai cependant accepté sa table, non seulement digne de mon attention par rapport à son excellent cuisinier, mais par l'attrait de la compagnie faite pour faire plaisir beaucoup plus que celle composée de personnages qualifiés ou la gayeté genée par l'etiquete morfond. Celle de Nicolini consistoit en gens à talens. Des propos males, et sensées de la musique, de la danse offroient à mon esprit le plus satisfesant de tous les tableaux. J'étois convalescent, et je n'étois plus riche. Sans cela je n'aurois pas quitté de si tot le sejour de Brunswick. Par plus tard que le lendemain Redegonde vint y diner. Tout le monde savoit, je ne sais pas comment que c'étoit avec moi qu'elle avoit voyagé de Werd jusqu'à Hannovre.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Le lendemain, le prince royal de Prusse arriva de Potzdam pour voir sa future epouse fille du duc regnant. Il l'epousa l'année suivante, et tout le monde sait la mauvaise reuvite de ce mariage en consequence d'un caprice amoureux de la charmante princelle qui coutta la tête à l'audacieux qui l'avoit seduite, ou qui s'etoit laissé seduire. Dans ce dernier cas elle entgrand tort de l'accuser.

On donna à la cour des fêtes magnifiques, et monsieur le prince hereditaire aujourd'hui regnant me gracieusa. Je l'avois connu au Soho square au grand souper et Pique-nik le lendemain de sa reception à la bourgeoisie de Londres.

Il y avoit vingt deux ans que j'avois aimé la mere de Duturi. Me souvenant de sa beauté, je fus curieux de la revoir. Je l'ai trouvée enlaidie par l'age si cruellement que je fus faché de l'avoir obligée à me recevoir. Je l'ai vue honteuse de sa laideur; mais cette laideur m'a servi à ne pas rougir de mon ancienne inconstance. Le passage de la beauté à la laideur sur la figure d'une femme qui a une physionomie marquée est trop facile.

Sur une grande plaine à peu de distance de la ville le prince hereditaire fit passer la revue à six mille hommes d'infanterie qui etoient au service de Brunswick. J'y fus; spectateurs il plut à verse toute la journée, et les spectateurs en etrangers, et en nobleese du pays principalement de dames furent tres nombreux; j'y ai vu entre autre l'honorable Miss Rudelys qui me demanda depuis quand j'avois quitté Londres. Cette celebre dame etoit vetue d'une robe de mousseline n'ayant au dessous que la chemise, et la grande pluye l'avoit si bien mouillée qu'elle paroissoit à l'oeil nue que toute nue. Elle

avoit l'air de s'y complaire. Les autres dames se tenoient à l'abri du deluge sous des tentes. La pluie ne devoit pas empecher les evolutions de troupes qui ne craignent pas le feu.

N'ayant rien à faire à Brunswick j'ai pensé à partir pour me rendre à Berlin, et y passer avec plus d'agrement le reste de l'été. J'avois besoin d'un surtout, j'achete le drap d'un juif qui s'offre à m'escompter des Lettres de change sur l'etranger, si j'en avois. Le fait ne peut pas être plus simple. J'avois la Lettre de cinquante louis sur la Banque d'Amsterdam, que madame du Rumain m'avoit envoyée, je la tire de mon portefeuille, et je l'offre à l'Israelite. Après l'avoir bien lue, il me dit qu'il alloit revenir dans une demie heure pour me l'escompter en ducats de Hollande. Il retourne avec l'argent. La Lettre étoit à mon ordre Seingalt, je l'acquitte signant le même nom, et il s'en va content du deux pour cent qu'il avoit gagné, gain ordinaire de toutes les Lettres de change tirées sur la Banque d'Amsterdam. Sa plus tard que le lendemain matin je vois entrer dans ma chambre le même juif qui me dit de lui rendre son argent, et de reprendre ma Lettre, ou de lui donner caution jusqu'au retour de la poste par laquelle il apprendroit si ma Lettre de change fût reconnue pour bonne par le Banquier sur le quel elle étoit tirée.

Etonné de la demarche hardie de cet homme, et sûr de la legitimité de ma Lettre, je lui dis qu'il étoit fou, que j'étois sûr de ma Lettre, et que je ne lui donnerai aucune caution. Il me repond qu'il vouloit absolument argent ou caution au défaut de quoi il me feroit arreter, car j'etois connu. A ces mots le sang me monte à la tete, je prens ma canne, et après lui avoir sangle cinq à six coups, je le mets de hors, je ferme ma porte, et je m'habille pour aller dîner chez Nicolini. Je ne rens compte à personne de ce fait.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Determiné à partir dans deux ou trois jours, je vais le lendemain de cette affaire me promener à pied hors de la ville, et je rencontre le prince Heréditaire à cheval tout seul qu'un palefrenier suivoit à cent pas. Je lui fais la reverence, je vois qu'il s'arrete, je l'approche. Vous etes donc sur votre depart, me dit d'un air affable ce charmant prince. Je l'ai su ce matin d'un juif qui vint me dire que vous lui aviez donné les coups de canne, parcequ'il vous a demandé caution d'une Lettre de change qu'il vous a escomptée, et qu'on lui a fait soupçonner fausse-

— Je me souvien par, Monseigneur, de ce que je peux avoir fait dans un premier mouvement d'une tres juste colere vis à vis d'un lache qui osa me menacer de m'empecher de partir me disant que j'etois connu; mais je sais que mon honneur me defend de retirer ma Lettre et de donner caution, et qu'il n'y auroit qu'une autorité arbitraire qui pourroit m'empecher de partir — C'est vrai, car ce seroit injuste; mais le juif a peur de perdre les cent ducats, il dit qu'il ne vous les auroit pas donnés, si vous ne m'aviez nommé — Il ment — Il dit que vous vous etes signé avec un nom qui n'est pas le votre — Il ment encore — Enfin c'est un juif battonné, à ce qu'il pretend, et qui craint d'etre la dupe. C'est une Gâte qui me fait pitié, et que je veux empecher de chercher le moyen de vous faire rester ici jusqu'à ce qu'il sache qu'on a fait honneur à Amsterdam à la Lettre que vous avez passé à son ordre. Je ferai retirer moi même de ses mains la Lettre en question ce matin même, car je ne doute pas de la bonne valeur. Ainsi vous etes le maitre de partir quand vous voudrez. Adieu monsieur de Seingalt; je vous souhaitte un tres heureux voyage.

Après ce compliment, le prince partit sans attendre la réponse que j'aurois pu lui donner. J'aurois pu lui dire que je ferois retirer Lui même des mains du juif ma Lettre, il auroit dit que S. A. m'avoit fait cette grace, et que toute la ville auroit cru cela au detriment

de mon honneur.

Les princes doués d'un coeur pur, et d'une ame magnanime man=
quent souvent d'un esprit de detail necessaire à sauver la delicatesse de
ils veulent donner une marque evidente de leur estime, l'action de
la personne à laquelle
ce prince envers moi portoit un peu trop de son caractere genereux.
S'il n'avoit pas pu me traiter differement me supposant fripon, et voulant
cependant me convaincre qu'il me pardonnoit, prenant sur lui toute
la mauvaise influence de ma friponnerie. Et, peut être, pensa-t-il
ainsi, me dis-je dit, un instant après qu'il m'eut quitté. De quoi se
mêle-t-il? Que ne fait il semblant d'ignorer ce vilain demêlé. Est ce
le juif qui lui fait pitié, ou est ce moi? Si c'est moi, je suis obligé
à lui donner une leçon sans cependant humilier le heros.

Je reflechis aussi, retournant chez moi, à la conclusion du dialogue.
Je trouve son compliment d'un bon voyage fort mal placé à cette
epoque là. Fait par un prince que je devois regarder comme source=
rain, le compliment même devenoit un ordre de partir.

Je me suis donc determiné ni à rester à Brunswick, car en y res=
tant j'aurois pu donner motif à un jugement favorable au juif, ni à
partir, car j'aurois pu donner motif au prince de croire que par=
tant j'aurois profité de la bonté qu'il avoit eu pour moi me faisant
present des cinquante Louis que j'aurois dû rendre au juif, moi
étant coupable.

D'après ce raisonnement filé par la prudence, alambiqué par l'hon=
neur, et digne d'être sorti d'une tête plus saine que la mienne, j'or=
donne des chevaux, je fais ma male, je dine, je paye l'hote, et
sans me soucier de prendre congé de personne, je vais à Wolfen=
buttel avec intention d'y rester huit jours, et ici de ne pas m'en=
nuyer, car c'est là qu'existe la troisieme Bibliotheque de l'Europe.
J'avois depuis long tems une forte envie de l'examiner à mon aise.

Le savant professeur bibliotecaire d'autant plus poli que la politesse n'
avoit aucun appareil, ni la moindre apprêt me dit à ma premiere visite que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

non seulement il me feroit servir en bibliotheque par un homme qui me donneroit tous les livres que je demanderois, mais qu'ils les porteroit dans ma chambre sans excepter les manuscrits qui font la principale richesse de cette celebre bibliotheque. J'ai passé huit jours sans jamais en sortir que pour aller dans ma chambre, et sans jamais sortir de ma chambre que pour y rentrer. Je n'ai revu le bibliotecaire que le huitieme jour pour le remercier une Lettre avant mon depart. J'ai vecu dans la plus grande paix sans jamais penser ni au tems passé ni à l'avenir, le travail n'empechant de connoitre que le present existoit. Je vois aujourd'hui que pour être dans ce monde un vrai sage je n'aurois eu besoin que d'un concours de fort petites circonstances, car la vertu eut toujours pour moi plus de charmes que le vice. Je ne fus enfin mauvais, quand je le fus, que de gayeté de coeur. J'ai emporté de Wolffenbüttel une grande quantité des doctrines sur l'Iliade, et l'Odissée qu'on ne trouve dans aucun Scoliaste, et que le grand Pope ignora. On en trouve une partie dans ma traduction de l'Iliade, le reste ait ici, et y demeurera perdu. Je ne toucherai rien, par même ces memoires, malgré que j'y pense souvent. Je prevois que je n'en toucherai jamais le moment.

Je suis retourné à Brunswick à la même auberge, et j'ai d'abord envoyé avertir mon filleul Salvi. Que je fus content quand je me suis trouvé convaincu que personne à Brunswick ne savoit que j'avois passé les huit jours à cinq lieues de là. Il me dit qu'on disoit qu'avant de partir j'avois retiré des mains du juif la Lettre de change, dont on n'avoit plus parlé. J'étois cependant sûr que la réponse d'Amsterdam devoit être arrivée, et que le prince hereditaire devoit toujours avoir su que j'étois à Wolffenbüttel. Mon filleul me pria à dîner chez Nicolini. Cela alloit sans dire, car je n'avois pas pris congé de lui, et je voulois partir le lendemain. Or voila ce qui m'est arrivé à ce dîner, et qui dut me faire lieu d'un ample satisfaction.

Nous étions au rôti quand un valet de chambre de M. le prince hereditaire entra avec le sot juif, dont dans un transport de colere j'avois corrigé l'insolence

j'ai ordre, monsieur, me dit il, de vous demander excuse d'avoir soupçonné de faux votre Lettre de change sur la banque d'Amsterdam. J'en fus puni perdant le deux pour cent que j'aurois gagné la gardant pour moi. Je lui ai répondu que je voudrois qu'il n'eut eu autre punition que celle là.

Le Directeur Nicolini ne manqua pas de se glorifier de cette satisfaction que S.A.S.S. m'avoit fait donner à sa table, et j'ai volontiers flatté sa vanité. Vers le soir je lui ai demandé s'il avoit des ordres à me donner pour Berlin, et j'ai pris congé; mais voila ce qui m'a encore fait differer d'un jour.

J'ai trouvé à mon auberge un billet de Redegonde qui, après s'etre plainte que dans mon sejour à Brunswick je n'avois jamais été la voir, me prioit d'aller dejeuner avec elle à une petite maison hors de la ville, dont elle me donnoit tous les renseignemens. Elle me disoit que je la trouverois non pas avec sa mere, mais avec une demoiselle de mon ancienne connoissance, que j'aurois été bien aise de revoir. Elle me prioit de ne pas manquer l'heure qu'elle me marquoit.

J'aimois Redegonde, et je l'avois negligée à Brunswick non pas tant à cause de sa mere comme parceque je ne me trouvois pas en situation de lui faire quelque joli present. J'ai donc pensé de ne pas manquer à son dejeuner pour le'autre par la curiosité de voir la fille qu'elle appelloit de mon ancienne connoissance.

Je suis donc allé à la maison indiquée à l'heure ordonnée, et je l'ai trouvée belle, et charmante dans un salon rez de chaussée avec une jeune virtuosa que j'avois connue enfant l'année meme qu'on m'avoit mis sous les plombs. J'ai fait semblant de la revoir avec plaisir, mais m'occupant principalement de Redegonde je me suis eveillé en complimens d'excuse, puis en complimens sur la jolie maisonnette où je la voyois. Elle me dit qu'elle l'avoit louée pour six mois; mais qu'elle n'y couchoit jamais.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Après le caffé, nous étions pour aller nous promener au jardin,
quand nous vimes entrer le prince, qui adressa à Redegonde avec
un tres gracieux sourire un compliment d'excuse sur le hazard
qui lui avoit fait interrompre son entretien.
J'ai alors tout compris, et j'ai compris la raison que la belle
dans son billet m'avoit recommandé de ne pas marquer l'heure.
Redegonda en dix à douze jours avoit fait la conquete du cheva-
marit prince, qui fut toujours galant, mais qui dans la pre-
miere année de son mariage avec une soeur du roi d'Angleterre
se croyoit en devoir de garder l'incognito dans ses amourettes.
Nous passames une heure à nous promener parlant de Lon-
dres, et de Berlin, et sans jamais dire le mot ni de la lettre
de change, ni du juif. Je l'ai un enchanté de l'eloge que je lui ai
fait de la bibliotheque de Wolfenbüttel, et sur de bon coeur quand
je lui ai dit que sans la nourriture des bons livres la mauvaise chere
que j'y avois fait m'avoit fait mourir.
Après avoir fait un tres gracieux compliment à Redegonde, il alla
monter à cheval à cent pas de la maisonette. Etant resté seul
avec ma compatriotte, bien loin de l'exciter à m'accorder des
faveurs, je l'ai conseillée à choisir le personnage qui venoit de
nous quitter; mais elle n'a jamais voulu convenir de rien.
Je suis allé passer le reste de la journée à mon auberge, et je
suis parti le lendemain à la pointe du jour.
Un officier à Magdebourg auquel j'ai donné une lettre du Ge-
neral Bekevitz, m'a fait voir tout ce que la forteresse avoit de plus
reservé, et m'a gardé trois jours en compagnie de filles, et de joueurs.
J'ai menagé ma bourse, et j'ai augmenté ma bourse me conten-
tant de l'honnête.
Je suis allé tout droit à Berlin sans me soucier de m'arrêter à Potsdam,
le roi n'y étant pas. Les chemins sabloneux m'ont tenu trois jours
pour faire dix huit petites lieues d'Allemagne.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je suis allé me loger à la ville de Paris. J'ai trouvé dans cette au=
berge tout ce que je pouvois desirer tant pour mes aises que pour mon
economie. La maitresse qui s'appelloit Rufin, et qui étoit françoise,
possedant tout l'esprit de son metier, avoit mis sa maison dans la
plus favorable reputation. Une demie heure après mon arrivée,
elle vint dans ma chambre pour me demander si j'en étois con=
tent, et pour rester d'accord avec moi sur tout. Elle tenoit chez
elle table d'hote, et elle faisoit payer le double ceux qui vou=
loient manger dans leur chambre. Je lui ai dit que je ne vou=
lois pas manger à la table d'hote, et que mangeant dans ma
chambre je ne voulois pas ~~manger~~ payer d'avantage, la laissant
maitresse de me diminuer les portions, et elle y consentit
sous condition que je soupperois avec elle à une petite table,
qui ne me couteroit rien, et où je ne me trouverois qu'avec
ses amis. En devoir de correspondre à sa politesse je lui ai
accordé la condition avec les expressions de l'amitié. Etant fa=
tigué du voyage, je n'ai commencé à souper avec elle que le
lendemain. Elle avoit un mari qui faisoit la cuisine, et ne pa=
roissoit jamais à table, et un fils qui n'y venoit pas non plus.
Ceux avec qui j'ai soupé furent un monsieur agé très sensé, et d'
une société fort douce qui logeoit dans une chambre voisine
de la mienne, qui étoit le baron Kreiden, dont la sœur étoit
l'épouse du duc de Courlande Jean Ernest Biren, ou Biron.
Cette aimable femme devint mon ami, et le fut pendant tous les
deux mois que j'ai passé à Berlin. Un marchand de Hambourg
nommé Grève avec sa femme qu'il venoit d'épouser, et qu'il
avoit conduite à Berlin pour lui faire voir les merveilles de
la cour d'un roi guerrier. Cette femme étoit aussi aimable que
son mari. Je lui ai fait une cour assidue en tout honneur. Un
homme fort gai, qui s'appelloit Noël, et qui étoit le cuisinier
unique, et très cher au roi de Prusse. Il ne venoit souper avec sa

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

bonne amie madame Rufin que rarement, parcequ'il n'en avoit
que tres rarement Le tems. Noël n'avoit qu'un marmiton, et
Le roi de Prusse n'eut jamais autre cuisinier que lui. J'ai connu son
pere à Angoulême fameux pour les bons pates. Noël ministre
du directoire françois à La Haye est à ce qu'on m'a dit Le fils du
cuisinier, que d'ailleurs j'ai trouvé fort aimable. Sans l'habileté
de ce Noël, Le fameux medecin athée La Mettrie ne seroit pas
mort de l'indigestion qu'il fit chez Milord Tirconel, car l'excel=
lent pate qui lui coutta la vie avoit été composé par Noël. La
Mettrie souppoit tres souvent avec La Rufin pendant sa vie, et je
fut bien fachè de ne l'avoir pas connu. Il étoit savant, et d'une
gayeté outrée. Il mourut en riant, malgrè qu'il n'y ait point de
mort plus penible, à ce qu'on pretend, que celle qui vient à la suite
d'une indigestion. Voltaire m'a dit qu'il ne croyoit pas qu'il y eut
jamais eu au monde athée plus determiné, ni plus fondé, et j'en
fus convaincu quand j'ai lu ses ouvrages. Ce fut Le roi de Prusse
même qui recita à l'academie son oraison funebre, où il dit que ce
n'etoit pas étonnant que La Mettrie n'eut admis que La matiere
car tout l'esprit qui pouvoit exister c'étoit lui qui le possedoit.
Ce n'est qu'à un roi, qui s'avise de devenir orateur, qu'on peut per=
mettre dans La gravité d'une oraison funebre une pensée plai=
sante. Le roi de Prusse cependant ne fut jamais athée; mais c'est
egal, car La croyance d'un Dieu n'a jamais influé ni sur ses
moeurs ni sur ses actions. On pretend qu'un athée qui s'occu=
pant de son système pense à Dieu, vaut mieux qu'un deiste
qui n'y pense jamais.

La premiere visite que j'ai fait à Berlin fut à Calabrigi frere
cadet de celui avec Le quel je m'étois uni l'an 1754 à Paris
pour y établir La Loterie qu'on appella d'abord de l'ecole mi=
litaire, puis Loterie royale apres La mort de Louis du Vernai=

1780 267.

Le Calabrigi que j'ai trouvé à Berlin avoit quité Paris, et sa femme qu'on appelloit toujours la Generale la Motte pour aller établir la même Loterie à Bruxelles, où ayant voulu vivre avec luxe il fit banqueroute l'année 1762, malgré toutes que le comte de Cobenzel avoit fait pour le soutenir. Obligé à partir, il arriva à Berlin assez bien equipé, et il se presenta au roi de Prusse. Assez beau parleur il persuada le roi à mettre la Loterie dans ses états, lui en confiant la regie, et lui donnant le beau titre de son conseiller d'état. Il promit à S. M. un revenu au moins de 100000 ecus, ne lui demandant pour lui que le dix pour cent sur la recette, et les frais de regie.

Tout fut accordé. Il y avoit deux ans que la Loterie avoit été établie, et elle alloit son train, et heureusement elle n'avoit jamais eprouvé aucun tirage sinistre; mais le roi qui savoit que ce tirage sinistre pouvoit arriver, et qui ne pouvoit s'empecher de le craindre, signifia à Calabrigi qu'il ne vouloit plus que la Loterie allat pour son compte. Il la lui abandonnoit se contentant de 100000 ecus: c'étoit ce qui lui coutoit l'opera italien.

Je fus arrivé chez Calabrigi precisement le jour que le roi lui avoit fait intimer cette ingrate sentence.

Après avoir parlé de nos anciennes affaires, et de nos vicissitudes, il me communiqua l'événement auquel il ne s'attendoit pas. Il me dit que le tirage courant alloit encore pour le compte du roi; mais qu'il devoit par des affiches communiquer au public que pour le tirage prochain S. M. ne se mêleroit plus de rien. Il avoit besoin d'un fond de 2 millions d'écus, ou il prevoyoit la Loterie tombée, car il n'y auroit plus personne, qui n'étant point sûr d'être payé en gagnant voudrait y mettre. Il me proposa dix mille écus par an si je parvenois à persuader le roi de pouvoir suivre à l'avenir aller la Loterie pour son compte, et me rappellant l'époque à laquelle, il y avoit alors sept ans, arrivant à Paris

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

j'avois eu la force de convaincre tout le conseil de l'ecole mili=
taire que le gain qui en resultoit étoit certain, il m'encourageoit
à entreprendre la même chose. L'augure parloit clair, me disoit
il, et il n'y a pas de superstition à croire que c'est la bon Genie de la
Loterie qui vous a conduit à Berlin precisement hyer.
Je ris de son illusion; et je le plains. Je lui demontre l'impossibili=
té de convaincre une Tête qui dit j'ai peur, et je ne veux plus
avoir peur. Il me prie de rester à diner, et il me presente
madame de Calziabigi. Voila deux surprises. Une que je croyois
la Generale La Motte encore vivante, l'autre que dans madame
Calziabigi je vois mademoiselle Belanger. Je lui fais les complimens
ordinaires; je lui demande des nouvelles de sa mere, elle rougit,
et elle ma prie de ne pas lui parler de sa famille, car elle ne
pourroit se rappeller que des malheurs.
J'avois connu madame Belanger à Paris veuve d'un agent de
change, qui n'avoit que cette fille assez jolie, et qui me pa=
roissoit bien dans ses affaires. La voyant mariée, et dans
l'apparence de se plaindre de son sort, je n'y comprens rien, et je
ne me trouve pas bien curieux; mais après m'avoir fait juger
de mon bon cuisinier ~~il vous connoit~~ mon bon ami voudra aussi que je juge de ses chevaux,
et de son elegante voiture. Il me prie de venir sa chevaucher
à la promenade au parc, et de rester à souper, car c'étoit
son meilleur repas. Il avoit beaucoup à travailler, le cur=
lendemain étoit le jour du tirage.
A peine fumes nous en voiture que je l'ai prié de me dire par
quelles heureuses combinations elle étoit devenue la femme
de mon ami. Sa femme me regondit elle, vit encore, et par
conséquent je n'ai pas le malheur d'être sa femme; mais
tout Berlin croit que je le suis. A la mort de ma mere, il y
a trois ans, je suis restée sans rien, car elle vivoit d'une pen=
sion viagere. N'ayant point des parens assez riches pour pouvoir

recourir à leur secours, et n'en voulant pas de quelqu'un qui ne m'
en auroit prêté qu'au prix de mon honneur, j'ai vecu deux ans de l'
argent que j'ai retiré de la vente de tous les meubles, et effets qui ap-
partenoient à ma pauvre mere allant me mettre chez une bonne
femme qui brodoit au tambour, et vivoit de cela. Je lui payois
tout pour moi, et j'apprenois. Je ne sortois jamais que pour aller
à la messe, et je mourois de tristesse. Plus mon argent diminuoit,
plus j'esperois dans la providence de Dieu; mais étant arrivée à
la fin à n'avoir plus le sou, je me mis recommandée à M. Brea
Genois, et que je croyois incapable de me tromper. Je l'ai prié
de me chercher une bonne condition en qualité de fille de chambre,
me flattant d'avoir tous les talens necessaires à cet emploi. Il me
promit d'y penser, et cinq ou six jours après voila l'emploi qu'il
me proposa, et qu'il fut me persuader à embrasser.

Il me lut une lettre de M. Calzabigi, que je n'avois jamais connu, dans
laquelle il le chargeoit de lui envoyer à Berlin une honnête fille,
de bonne naissance, bien elevée, assez jolie, puisqu'il avoit inten-
tion de la tenir avec lui en qualité de sa femme, et de l'épouser
à la mort de la sienne, qui étant vieille ne pouvoit pas vivre
long tems. Comme la fille qu'il lui demandoit ne pouvoit pas
etre supposée riche, il lui ordonnoit de lui donner cinquante louis
pour se mettre en ordre, et autres cinquante pour faire le
voyage de Paris à Berlin avec une servante. M. Brea étoit au-
torisé legalement à s'engager pour M. Calzabigi, que la demoiselle
arrivée à Berlin seroit d'abord reçue par lui comme sa femme,
et presentée comme telle à tous ceux qui frequenteroient sa
maison. Il lui entretiendroit une femme de chambre à son
choix, elle auroit voiture et chevaux, et il lui feroit une garde-
robe convenable à son état, lui donnant un ducat par mois pour ses
epingles selon l'usage. Il s'engageoit à la laisser en liberté au bout
d'un an, si la société, ou Berlin ne lui plaisoit pas, et dans ce cas de

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

lui donner cent Louis, lui laissant tout ce qu'il lui auroit donné, ou qu'il lui auroit fait pour son wage. Mais si la demoiselle consentoit à rester avec lui attendant le terme dans lequel il l'épouseroit, il lui feroit par écrit un don de 10000 écus, qu'elle lui porteroit en titre de dot devenant sa femme, et s'il venoit à mourir avant cette époque, elle auroit droit de se payer des 10000 écus sur tous ses effets.

Avec toutes ces belles conditions, poursuivit elle à ma dire, M. Brea m'a persuadée à quitter ma patrie, et à venir me desho: norer ici, car, il est vrai que tout le monde me rend les hon: neurs qu'on rend à une femme, mais il n'est pas vraisemblable qu'on ignore que je ne le suis pas. Il y a six mois que je suis arrivée ici; et il y a six mois que je suis malheureuse — Malheureuse! Et ce qu'il n'a pas tenu les conditions stipulées entre vous, et M. Brea? — Il les a toutes tenues; mais sa santé délabrée ne lui per: met pas d'espérer de survivre à sa femme, et pour les dix mille écus qu'il m'a donné par écrit ne pouvant pas passer à titre de dot s'il vient à mourir, j'en aurois vu, car il est connu de dettes, et ses nombreux créanciers se payeront sur ses meubles de preference à moi. Ajoutez qu'il m'est intenable préci: sement parce qu'il m'aime trop. Vous pouvez m'entendre. Il se tue à petit feu, et il me desole — Vous pouvez en tout cas retourner à Paris dans six mois d'ici, ou faire tout ce que vous voulez quand vous vous serez remise en liberté. Vous rece: vrez cent Louis, et vous vous trouverez bien en nippes — Je finis: rois alors de me deshonorer tant retournant à Paris que restant ici. Je suis à la fin trop malheureuse, et le bon Brea est la cause; mais je ne peux pas lui vouloir du mal, car il ne savoit pas que son ami ici ne possede que des dettes. Actuellement que le roi va retirer sa garantie nous prevoyons la chute de la Lotterie, et voila la banqueroute de Calabrigi inevitable.

Rien n'étant exagéré dans cette narration de Mademoiselle Bezanger, j'ai dû convenir qu'elle étoit à plaindre - Je l'ai conseillée de tacher de vendre l'obligation de 10000 ecus que Calsabigi lui avoit fait: Il ne pouvoit avoir aucune difficulté à y consentir. Elle me répondit qu'elle y avoit pensé; mais que pour cela elle avoit besoin d'un ami, car elle prevoyoit qu'elle ne pourroit la vendre qu'avec beaucoup de perte. Je lui ai promis d'y penser.

A souper nous fumes quatre. Le quatrieme étoit un jeune homme, qui avoit été employé dans le Castelletto de La Lotterie à Paris, et qui avoit suivi la fortune de Calsabigi à Bruxelles, puis à Berlin. Il me parut amoureux de La Betanger; mais je ne l'ai pas jugé heureux. Il tenoit le Castelletto, et il étoit secretaire general de La Lotterie. Au dessert Calsabigi me pria de dire mon avis sur un projet qu'il avoit écrit, et qu'il vouloit publier pour se procurer un fond de deux millions, dont il avoit besoin pour maintenir son credit. Madame pour lors se retira pour aller se coucher. Cette femme, qui ne pouvoit pas avoir d'avantage de vingt cinq à vingt six ans étoit faite pour plaire. Elle ne brilloit pas par l'esprit; mais elle possedoit l'usage du monde, ce qui dans une femme vaut mieux que l'esprit. Elle m'a inspiré que des sentimens d'amitié dans sa confidence, et j'en fus bien aise.

Le projet de Calsabigi étoit court, et clair. Il invitoit tous ceux, dont la richesse étoit connue au public, non pas à mettre un fond dans la caisse de La Lotterie en argent comptant; mais à donner leur nom pour une somme quelconque dont la solvabilité de leur part ne fût pas douteuse. Si la Lotterie dans un tirage venoit à perdre, les souscripteurs auroient dû faire face à la perte déboursant chacun la portion calculée sur leur quotepart, et suivant la même mesure ils partageroient le gain à chaque tirage. Je lui ai promis de lui donner le lendemain

mes reflexion par écrit. Le fond devoit monter à trois millions d'écus. Je l'ai quitté jusqu'au lendemain à l'heure du dîner.

Voici la forme tout à fait differente de la sienne que j'ai donné à son même projet. I.mo Un fond d'un seul million devoit lui suffire 2.° Ce million devoit être partagé en cent actions de dix mille écus chacune. 3.° Chaque actionnaire devoit donner son nom à un notaire nommé, qui devoit répondre de la solvabilité de l'actionnaire. 4.° Le dividende se feroit trois jours après chaque tirage. 5.° Un actionnaire devoit reintegrer son action toujours par devant notaire. 6.° Un caissier elu par les quatre cinquiemes des actionnaires auroit le controle du caissier de la Lotterie qui seroit tous les jours le depositaire de la recette en argent comptant. 7.° On payeroit les billets gagnans le lendemain du tirage. 8.vo La veille du tirage, le caissier de la Lotterie devoit compter l'argent de la recette au caissier des actionnaires, et fermer la caisse sous trois differentes clefs, dont l'une resteroit entre ses mains, et la seconde entre les mains de l'autre; et la troisieme entre celles du directeur general de la Lotterie. 9.° Les seules mises que les receveurs de la Lotterie accepteroient seroient l'extrait tout simple, l'ambe, et le terne, dont une primeroit la mise de la quaderne, qui exposoit la Lotterie à une trop grosse perte. 10.° On ne pourroit jouer ni sur terne, ni sur ambe, ni sur extrait plus d'un ecu, ni moins de quatre gros, et vingt quatre heures avant le tirage on n'accepteroit plus aucune mise. 11.° La dixieme partie de la recette appartiendroit à M.r de Calzabigi directeur general de la Lotterie, mais tous les frais de regie seroient à sa charge. 12.° Il auroit le droit de posseder deux actions sans avoir besoin que

1786 Le roi se reconnoit responsable de la solvabilité de la loterie.

Quand Calsabigi lut mon projet j'ai vu à sa mine qu'il ne lui plaisoit pas ; mais je lui ai ~~dit~~ predit qu'il ne trouveroit des actionnaires qu'à ces conditions, ou à des plus ingrates

Il avoit reduit la loterie à une espece de Biribis : on la haïssoit ; on savoit qu'il faisoit toujours des dêtes, et le roi ne pouvoit s'empecher de craindre une fois ou l'autre quelque friponnerie, malgré qu'il y fut un controleur qui savoit compter.

Le dernier tirage sous la responsabilité du roi se fit, et les numeros sortis de la roue de fortune egayerent toute la ville. La loterie y gagna vingt mille écus au delà de toute la recette, et le roi de Prusse les envoya d'abord à son conseiller privé Calsabigi. On a dit que quand on lui porta la nouvelle de cette perte il donna dans des grands éclats de rire disant qu'il s'y attendoit, et se felicitant que le coup n'~~eut~~ avoit été que fort leger en comparaison de ce qu'il auroit pu être.

Je me suis cru en devoir d'aller souper avec la directeur pour le consoler. Je l'ai trouvé dans la consternation. Il faisoit la reflexion desolante mais tres fondée que ce malheureux tirage augmenteroit la difficulté de trouver des riches disposés à faire les fonds de la loterie. C'étoit la premiere fois que la loterie avoit perdu, et ce cas étoit arrivé tres mal à propos.

Il ne perdit cependant pas courage, et il commença le lendemain à faire des démarches avertissant par un avis imprimé le public que les bureaux de recette de la loterie resteroient fermés jusqu'à ce qu'on eut fait de nouveaux fonds pour la sureté de tous ceux qui poursuivroient à rétirer leur argent.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

1764 ("commencement d'Octobre" page 305) Bd X

Chap IV

(Orig. Tome VIII Chap. XI)

BnF MSS

pages 287 à 310

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Chapitre XI

Ce fut le cinquième jour après mon arrivée à Berlin que je me suis presenté à Milord Maréchal qu'après la mort de son frere on appelloit Keit. Je l'avois vu la derniere fois à Londres venant d'Ecosse, où on l'avoit remis en possession de ses biens qu'on avoit confisqués lorqu'il avoit suivi le roi Jacques. Le roi de Prusse avoit eu le crédit de lui faire obtenir cette grace. Il vivoit alors à Berlin se reposant sur ses lauriers, jouissant de la paix, toujours cher au roi, etre se mélant plus de rien à l'age de quatre vingt ans.

Simple dans ses manieres comme il avoit toujours été il me dit qu'il me verroyoit avec plaisir me demandant d'abord si j'étois à Berlin de passage, ou si je pensois d'y demeurer quelque tems. Mes vicissitudes lui étant en partie connues, je lui ai dit que je m'y fixerois volontiers, si le roi, me donnant quelqu'emploi convenable à mes petits talens voulut bien me retenir. Mais quand je lui ai demandé pour cela sa protection, il me dit que prevenant le roi sur mon compte il me feroit plus de mal que de bien. Se piquant de se connoitre en hommes mieux que tout autre, il aimoit à en juger par lui même, et il arrivoit tres souvent qu'il trouvat le merite là ou personne ne l'avoit suppose, et vice versa. Il me conseilla de lui écrire que j'aspirois à l'honneur de lui parler. Quand vous lui parlerez, me dit Milord, vous pouvez lui dire par maniere d'acquit que vous me connoissez, et pour lors je crois qu'il me demandera de vos nouvelles, et je sais que ce que je lui répondrai ne vous nuira pas — Moi, inconnu, écrire à un roi avec lequel je n'ai aucun rapport! Je n'ai point d'idée d'une demarche pareille.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

188 245 — — Ne desirez vous pas de lui parler? Voila le rapport. Votre lettre
doit contenir que la declaration de votre desir — Me repondra-t-il?
— N'en doutez pas. Il répond à tout le monde. Il vous écrira
où, et à quelle heure il lui plaira de vous recevoir. Faites cela. Sa
Majesté est actuellement à Sans souci. Je suis curieux de l'espece
d'entretien que vous aurez avec ce monarque, qui, comme vous
voyez, agit d'une façon qui demontre qu'il ne craint pas qu'on
lui en impose.

Je n'ai pas tardé un seul jour. Je lui ai écrit dans le style le plus
simple, quoique tres respectueux. Je lui ai demandé quand, et où
je pourrois me presenter à sa majesté, et je me suis signé ve=
nitien datant ma lettre de l'auberge où je logeois. Le lende=
demain j'ai reçu une lettre écrite par la main d'un secretaire,
mais signée Federic. Il m'ecrivoit que le roi avoit reçu ma lettre,
et qu'il lui avoit ordonné de me faire savoir que sa majesté se trou=
veroit dans le jardin de Sans souci à quatre heures.

J'y vois à trois habillé de noir. J'entre par une petite porte
dans la cour du chateau, et je ne vois personne, pas une sen=
tinele, pas un portier, un laquais. Tout étoit dans le plus
grand silence. Je monte un court escalier, j'ouvre une porte,
et je me vois dans une galerie de tableaux. L'homme qui en
étoit le gardien s'offre à me servir, mais je le remercie lui disant
que j'attendois le roi qui m'avoit ecrit qu'il seroit au jardin. Il est,
me dit il, à son petit concert, où il joue de la flute comme tous les
jours d'abord après son dîner. Vous a-t-il dit l'heure? — Oui, à
quatre heures. Il l'~~oubliera~~ aura oublié peut etre — Le roi n'oublie
jamais. Il descendra à quatre heures, et vous serez bien d'aller
l'attendre au jardin.

J'y vois, et peu de tems après je le vois suivi de son lecteur
Cat, et d'une jolie epagneule. A peine m'a-t-il vu, il m'ap=
proche, et ôtant son vieux chapeau d'un air gracieux, me nommant

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

par mon nom, il me demande d'un ton effrayant ce que je voulois de lui. Surpris par cet accueil, je reste court, je le regarde, et je ne lui reponds rien — Eh bien! Parlez donc. N'est ce pas vous qui m'avez écrit? — Oui sire; mais je ne me souviens plus de rien. J'ai cru que la majesté du roi ne m'ebloui roit pas. Cela ne m'arrivera pas une autre fois. Milord Marechal auroit dû m'avertir — Il vous connoit donc? Pourquoi nous nous. De quoi vouliez vous me parler? Que dites vous de ce jardin?

La meme chose qu'il me demande de quoi je veux lui parler, il m'ordonne de lui parler de son jardin. J'aurois répondu à un autre que je ne me connoissois pas en jardins; mais à un roi qui me supposoit connoisseur j'aurois eu l'air de lui donner un dementi. M'exposant donc au risque de lui donner un essai de mon mauvais gout, je lui ai répondu que je le trouvois superbe. Mais, me dit il, les jardins de Versailles sont bien plus beaux — Sans doute sire, quand ce ne seroit qu'en consequence des eaux — C'est vrai; mais s'il n'y a pas ici des eaux ce n'est pas ma faute j'ai depensé trois cent mille écus en vain pour les faire venir — Trois cent mille écus? Si Votre Majesté les a depensés tout d'un coup, les eaux devroient y être — Ah ah! Je vois que vous etes architecte hydraulique. BnF MSS

Fallloit il lui dire qu'il se trompoit? J'eus peur de lui deplaire. J'ai baissé la tete. C'est ne dire ni oui, ni non. Mais le roi ne se soucia pas Dieumerci de m'entretenir sur cette science, dont j'ignorois tous les principes. Sans s'arreter un seul moment, il me demanda quelles étoient les forces de la republique de Venise sur mer en tems de guerre — Vingt vaisseaux de haut bord, sire, et une grande quantité de galeres — Et en troupes de terre? — Soixante et dix mille hommes, sire, tous ses sujets, ne prenant qu'un seul homme par village —

— Cela n'est pas vrai. Vous voulez apparamment me faire rire me contant ces fables. Mais vous etes sûrement financier. Dites moi ce que vous penez de l'impot.

C'etoit le premier entretien que j'avois avec un roi. Faisant attention à son style, à ses incartades, à ses sauts rapides j'ai cru d'etre appellé à jouer une scene de comedie italienne à l'improviste où si l'acteur veste court le parterre le siffle. J'ai donc répondu à ce fier roi prenant la morgue du financier, et en faisant la grimace, que je pourois lui parler de la theorie de l'impot — C'est ce que je veux, car la pratique ne vous regarde pas — Il y a trois especes d'impots par rapport aux effets, dont l'une est mineure, l'autre necessaire malheureusement, et la troisieme toujours excellente — J'aime bien ça. Allez toujours — L'impot mineux est le royal, le necessaire est le militaire, l'excellent est le populaire — Qu'est ce que tous cela?

J'avois besoin d'aller par les longues, car je composois.

L'impot royal, Sire, est celui que le monarque ne met sur ses sujets que pour remplir ses coffres — Et il est toujours mineux, dites vous — Sans doute sire, car il detruit la circulation ame du commerce, et soutien de l'etat — Mais vous trouvez le militaire necessaire — Mais malheureusement, car la guerre est sans doute un malheur — Ça se peut. Et le populaire? — Toujours excellent, car le roi le prend de ses sujets d'une main, et le verse de l'autre dans leur sein par des etablissemens tres utiles, et des reglemens faits pour augmenter leur bonheur — Vous connoissez sans doute Caliagi? — Je dois le connoitre, Sire. Il y a sept ans que nous avons établi à Paris la lotterie de Genes — Et dans quelle espece placez vous cet impot, car vous m'accorderez que c'en est un — Oui Sire. C'est un impot de l'espece excellente quand le roi en destine le gain pour suppleer à quelqu'etablissement utile — Mais le roi peut y

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

perdre — Une fois en dix — Et ce le resultat d'un calcul cer=
tain ? — Certain, sire, comme tous les calculs politiques — Ils
sont souvent faultifs — Je demande pardon à Votre Majesté. Ils ne
le sont jamais quand Dieu est neutre — Il se peut que je pense
comme vous sur le calcul moral, mais je n'aime pas votre Lotterie
de Genes. Je la regarde comme une friponnerie, et je n'en voudroi pas
quand même je serois sûr de certitude physique de ne pouvoir ja=
mais y perdre — Votre majesté pense en sage, car le peuple
ignorant ne sauroit y jouer qu'emporté par une confiance
trompeuse.

Après ce dialogue qui dans le fond ne fait qu'honneur à l'esprit de
cet illustre monarque il broncha un tant soit peu ; mais il ne m'
a pas trouvé court. Il entre dans un peristile à double enceinte,
et il s'arrête devant moi me regardant de la tête aux pieds, et
des pieds à la tête, puis, après avoir un peu pensé, vous etes,
me dit il, un tres bel homme — Et il possible, sire, qu'après
une longue dissertation toute scientifique Votre Majesté puisse
observer sur moi la moindre des qualités qui brillent sur ses
grenadiers ?

Après un doux sourire il me dit que puisque le Lord Mare=
chal Keit me connoissoit, il lui parleroit de moi, puis il me
salua Stant son chapeau qu'il n'epargnoit jamais, et envers
qui que ce soit avec la plus grande generosité.

Trois ou quatre jours après Milord Marechal me donna
la bonne nouvelle que j'avois plu au roi, et que S. M. lui
avoit dit qu'il penseroit à m'employer en quelque chose.
Fort curieux de voir en quoi il m'employeroit, et rien
ne me pressant d'aller ailleurs je me suis determiné à at=
tendre. Quand je ne souperois pas chez Calabrigi, la societé du baron
Treiden à la table de mon hôtesse me feroit un vrai plaisir, et la

saison etant fort belle la promenade du parc me faisoit passer agrea=
blement toute la journée.

Calsabigi ne tarda pas à avoir la permission du roi de faire aller la Lot=
terie sur le compte de qui il voudroit lui payant six mille ecus d'avance
à chaque tirage; et il rouvrit d'abord ses bureaux de recette après
avoir effrontement averti le public que la Lotterie alloit pour son
compte. Il fut heureux. Son discredit n'a pas empeché le public
d'y jouer, et avec tant d'affluence que la recette lui produisit
un gain de presque cent mille ecus avec lesquels il paya une
bonne partie de ses dettes, et il retira des mains de sa maîtresse
l'obligation qu'il lui avoit faite de dix mille écus, les lui donnant
en especes. Le juif Ephraim les prit, lui arrêta le capital, et lui pa=
ya l'interest de six pour cent.

Calsabigi après cet heureux tirage n'eut pas de difficulté à trou=
ver des répondans pour un million divisé en mille actions,
et la Lotterie alla son train deux ou trois ans sans aucun mal=
heur; mais cet homme fit tout de même banque route,
et alla mourir en Italie. Sa maitresse s'est mariée, et elle
retourna à Paris.

Dans ces jours la duchesse de Brunswick vint
lui faire une visite avec sa fille, que l'année ensuite le
prince royal épousa. A cette occasion le roi vint à Berlin,
et il lui fit donner un opera italien sur le petit theatre
de Charlottenbourg. J'ai vu ce jour là le roi de Russie ha=
billé en courtisan avec un habit de lustrine galonné
d'or sur toutes les coutures, et en bas noirs. Sa figure
étoit très comique. Il entra dans la sale du spectacle a=
yant le chapeau sous le bras, et tenant la queue de la con=
duisant par la main, et attirant sur lui les regards de
tous les spectateurs, car il n'y avoit que des vieillards
qui pouvoient se souvenir de l'avoir vu paroitre en pu=
blic sans uniforme, et sans bottes.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Mais à ce spectacle ce qui me surprit fut de voir donner la celebre
Denis. Je ne savois par qui elle étoit au service du roi, et ayant
avec elle un grand titre de tres ancienne connoissance, j'ai d'a=
bord decidé d'aller lui faire une visite à Berlin le Lendemain.
A l'age de douze ans, ma mere devant partir pour la Saxe,
me fit aller à Venise pour quelques jours avec mon bon docteur
Gozzi. Etant allé à la comedie, ce qui me parut tres surpre=
nant fut une fille de huit ans qui à la fin de la piece dan=
soit le menuet avec des graces enchanteresses. Cette fille,
celui qui jouoit le role de
dont Pantalon étoit le pere me charma à un tel degré que je
suis entré après dans la loge où elle se deshabilloit pour lui faire
mon compliment. J'étois habillé en abbé, et je l'ai vue fort
surprise quand son pere lui ordonna de se lever pour se lais=
ser embrasser. Elle s'acquitta de tres bonne grace, et je fus tres
gauche. Mais si plein de mon bonheur que j'en n'ai pas pu
me tenir de prendre des mains d'une marchande de bijoux
qui étoit là une petite bague que la petite fille avoit trou=
vée jolie, mais trop chere, et de lui en faire present. Elle
vint alors m'embrasser de nouveau avec une physionomie
remplie de reconnoissance. J'ai payé à la marchande un ce=
quin que la bague coutoit, et je suis allé rejoindre mon doc=
teur qui m'attendoit dans une loge. Mon coeur étoit dans un
tel tumulte, car le cequin que j'avois donné pour la ba=
gue appartenoit au docteur mon maitre, et malgré que je
me sentisse amoureux à la perdition de la jolie fille de Pan=
talon, je sentois avec plus encore de force que j'avois fait une
sottise dans toutes les formes tout parceque j'avois disposé d'un
argent qui ne m'appartenoit pas que parceque je l'avois de=
pensé comme une dupe pour me procurer qu'un baiser.
Le devoir de rendre compte au docteur le Lendemain de son
cequin, et ne sachant par où l'emprunter j'ai passé une nuit
fort inquiete; mais le Lendemain tout fut decouvert, et ce fut

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

ma mere meme qui donna le cequin à mon maitre; mais je vis en=
core aujourd'hui quand je me souviens de la grande honte que j'en ai
eu. La meme marchande qui m'avoit vendu la bague au theâtre,
vint chez nous à l'heure que nous dinions. Montrant des bijoux
qu'on trouvoit trop chers elle fit mon eloge disant que je n'avois
pas trouvé trop chere la bague dont j'avois fait present à la gran=
taloncine. Il n'a pas fallu d'avantage pour me faire faire
mon procès. J'ai cru finir tout demandant pardon, et disant
que c'étoit l'amour qui m'avoit fait commettre cette faute
assurant ma mere que c'étoit la premiere, et la derniere
qu'il me feroit commettre. Au mot d'amour on n'a fait que
rire, et on s'est moqué de moi si cruellement que j'ai bien decidé
que ce seroit la derniere; mais songeant à Jeanette je souri=
rois: elle l'appelloit ainsi parcequ'elle étoit filleule de ma mere.

Après m'avoir donné le cequin, elle me demanda si je voulois
qu'elle l'invitat à souper; mais ma grande mere s'y opposa,
et je lui ai su gré. Ce fut le lendemain que je suis retourné à
Padoue avec mon maitre, où Bettine me fit facilement oublier
la Pantaloncine.

Depuis cette avanture je ne l'ai plus revue que dans ce mo=
ment là à Charlottenbourg. Il y avoit vingt sept ans, elle
devoit avoir trente cinq ans. Sans avoir appris son nom je
ne l'aurois pas reconnue, car à l'age de huit ans ses traits
ne pouvoient pas être formés. Il me tardoit de la voir dans
la chambre l'un à l'autre et de savoir si elle se rappelloit de
cette histoire, car je ne trouvois pas vraisemblable qu'elle
pût me reconnoitre. J'ai demandé, si son mari dont il étoit
avec elle, et on m'a conté que le roi l'avoit fait partir parce=
qu'il la maltraitoit.

Le lendemain donc je me fis conduire chez elle, je me fais
annoncer, et elle me reçoit poliment me disant cependant
qu'elle ne croyoit pas d'avoir eu jamais le plaisir de me

voir quelque part.

Ce fut alors par degrè que j'ai reveillé dans elle le plus grand inte= ret lui parlant de sa famille, de son enfance, et des graces avec le quelles elle enchantoit Venise dansant le menuet; elle m'inter= rompit pour me dire qu'elle n'avoit alors que six ans, et je lui ai repondu qu'elle ne pouvoit pas en avoir d'avantage, com= me je n'en avois aussi ~~moi aussi n'en avois~~ que dix quand je suis devenu amou= reux d'elle. Je n'ai pas pu vous le dire, lui dis-je; mais je n'ai jamais oublié un baiser que vous m'avez donné pour ordre de votre pere en recompense d'un petit present que je vous ai fait — Taisez vous. Vous m'avez donné une bague. Vous etiez vêtu en abbé. Je ne vous ai jamais oublié non plus. Est il possible que ce soit vous? — C'est moi — J'en ressens un plaisir extrême. Mais comme je ne vous recon= nois pas, il est tout de même impossible que vous me re= mettiez — Certainement, car si on ne m'avoit pas dit vo= tre nom, je n'aurois pas pensé à vous — En vingt ans mon cher ami la figure prend une forme differente — Dites plut qu'à l'age de six ans la physionomie n'est pas decidée — Vous pouvez être bon temoin que je n'ai que vingt six ans — en depit des mechans qui m'en donnent dix d'avantage — Il faut les laisser dire. Vous êtes à la fleur de votre age, et fri= che pour l'amour, et je me crois le plus heureux des hommes me voyant parvenu à vous dire que vous êtes la pre= miere qui a inspiré dans mon ame des idées amoureuses. Avec ces propos nous ne tardames pas à nous attendrir; mais l'experience nous avoit appris à tous les deux qu'il fal= loit rester là, et differer.

La Denis encor jeune, belle, et fraiche diminuoit son age de dix ans: elle savoit que je le savois, et malgré cela elle vouloit que j'en convinsse, et elle m'auroit haï, si en cas ost je me fusse avisé de lui demontrer une verité qui d'ailleurs lui étoit

198 aussi bien connue qu'à moi même. Elle ne se souciois pas de ce que
je devois penser: elle m'en laissoit le maistre. Il se peut même qu'elle
crut que je devois lui savoir gré de ce que par ce tres pardonnable
mensonge elle m'autorisoit à me decharger de dix ans comme elle,
et elle se declaroit prête à me servir de temoin à l'occasion. Je
ne m'en souciois pas. La diminution de l'age est un espece de
devoir dans les femmes de theatre principalement parcequ'elle
savent que malgré tout leur talent ~~on~~ le public le mepri-
quand il sait qu'elles sont vieilles.

Prenant pour un tres bon augure la belle sincerité avec laquelle
elle m'avoit mis à part de la foiblesse, je n'ai pas douté de la
bonté qu'elle auroit de me souffrir amoureux, et de ne pas me
faire soupirer longtems. Elle me fit voir toute la maison, et
la voyant logée en tout point avec la plus grande elegance je lui
ai demandé si elle avoit un ami, et elle me répondit en souriant
que tout Berlin le croyoit; mais qu'on se trompoit dans la qua-
lité principale de l'ami qu'elle avoit, puisqu'il lui tenoit plus lieu
de pere que d'amant — Vous meriter cependant un vrai amant,
et il me semble impossible que vous puissiez vous en passer —
Je vous assure que je ne m'en souciois pas. Je suis sujette à des con-
vulsions qui font le malheur de ma vie. Je voulois aller aux bains
de Toeplitz où on m'assure que j'en guerirois, et le roi m'en a re-
fusé la permission; mais je l'aurai l'année prochaine.

Elle me vit ardent, et me semblant de la voir contente de ma
retenue, je lui ai demandé, si mes frequentes visites pour-
roient lui deplaire. Elle me répondit en riant que si cela ne me
deplaisoit pas, elle se diroit ma niece, ou ma cousine. Je lui ai
alors dit sans rire que cela pouvoit être vrai, et qu'elle etoit peut
etre ma sœur. Les fondemens de cette probabilité nous ayant
fait parler de l'amitié que son pere avoit toujours eu pour ma
mere nous acheminerent à des caresses qu'entre parens ne
furent jamais respectes. J'ai pris congé quand j'ai senti que j'
allois les pousser trop loin. Elle me demanda, me conduisant jusqu'à

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

l'escalier, si je voulois aller diner avec elle le lendemain. J'ai accepté
Retournant à mon auberge tout en feu, je reflechissois aux combinaisons,
et au bout de l'examen, je croyois de payer ma dette à la providence
éternelle convenant avec moi même d'être né heureux.

Je suis arrivé le lendemain chez la Denis que toute la compa=
gnie qu'elle avoit invitée à diner y étoit deja. Le premier qui
me sauta au cou pour m'embrasser fut un jeune danseur
nommé Aubri que j'avois connu à Paris figurant à l'opera, puis
à Venise premier danseur serieux, et illustre pour être devenu
l'amant d'une des premieres dames, et en même tems le mi=
gnon de son mari, qui sans cela n'auroit pas pardonné à sa femme
de s'être declarée sa rivale. Aubri leur feroit la chouette, et avoit
poussé si loin sa valeur qu'il couchoit entre l'un et l'autre. Les
inquisiteurs d'état au commencement du careme l'envoye=
rent à Trieste. Dix ans après je le trouve chez la Denis, où il me
presente sa femme danseuse comme lui qu'on appelloit La Sau=
tina, qu'il avoit epousée à Petersbourg, d'où ils venoient pour
aller passer l'hiver à Paris. Après les complimens d'Aubri je
vois venir à moi un gros homme, qui me dit que nous étions amis
depuis vingt cinq ans, mais que nous étions si jeunes que nous
ne pouvions pas nous reconnoitre. Nous nous connumes à
Padoue, me dit il, chez le docteur Gozzi, et je suis Joseph da Foglio
— Je m'en souviens. Vous fites engagé au service de l'impe=
trice de Russie en qualité de tres habile joueur de Violoncello —
Precisement. Je retourne à present dans ma patrie pour ne plus
en sortir; et voila ma femme que je vous presente. Elle est née
à Petersbourg, et c'est la fille unique du fameux professeur de
Violon Madonis. Dans huit jours je serai à Dresde, où je me
fais une fete d'embrasser madame Casanova votre mere.

BnF MS

J'étois enchanté de me voir dans cette belle compagnie, mais
je voyois que des souvenirs de vingt cinq ans ne plaisoient pas
à ma charmante madame Denis. Tournant le propos sur les
evénemens de Petersbourg qui avoient fait monter sur le trone

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

la grande Catherine, da Logio nous dit que s'étant un peu mêlé dans
la conjuration, il avoit pris le prudent parti de demander son congé;
mais qu'il étoit devenu assez riche pour pouvoir passer tout le reste
de sa vie dans sa patrie sans avoir besoin de personne.

La Denis nous dit alors qu'il n'y avoit que dix à douze jours qu'on lui a-
voit presenté un piémontois nommé Audax, qui avoit aussi quitté
Petersbourg après avoir tramé le fil de toute la conjuration. La
regnante impératrice lui avoit fait ordonner de partir, lui feroient
present de cent mille roubles.

Cet homme est allé s'acheter une terre en Piemont, croyant
y vivre long tems riche, et tranquille, n'ayant quarante cinq
ans; mais il choisit mal l'endroit. Deux ou trois ans après, la fou-
dre entra dans la chambre, et l'écrasa. Si ce coup lui vint d'une
main toute puissante, et invisible, ce ne fut pas celle du Genie
protecteur de l'empire de Russie qui auroit voulu venger la
mort de l'empereur Pierre III, car si le malheureux monarque
avoit vecu, et regné il auroit été l'auteur de mille malheurs.
Catherine son épouse renvoya bien récompensés tous les étran-
gers qui l'aiderent à la délivrer d'un mari son ennemi, ennemi
de son fils, et de toute la nation russe; et elle fut reconnoissante
envers tous les russes qui lui prêterent la main à monter
sur le trone. Elle envoya voyager tous les grands qui a-
voient des raisons de ne pas aimer la revolution.

Ce fut Da Logio, et la jolie femme qui me firent penser à aller en
Russie, si le roi de Prusse ne m'employoit pas comme je l'aurois
voulu. Ils m'assurerent que j'y ferois ma fortune, et ils me don-
nerent des bonnes lettres.

Après leur depart de Berlin, je suis devenu le tendre ami de la
Denis. Notre intimité commença un après soupé à l'occasion
des convulsions qui lui prirent, et qui lui durerent toute la
nuit, de l'avoir passée à son chevet, et le lendemain j'ai reçu
la juste récompense que meritoit une constance de vingt six
ans. Notre commerce amoureux a duré jusqu'à mon depart de

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Berlin. Six ans après, je l'ai renouvellé à Florence, et j'en parlerai quand je serai là.

Quelques jours après le départ de du Coglio elle eut la complaisance de me conduire à Potsdam pour me faire voir tout ce qui étoit digne d'être vu. Personne ne pouvoit trouver rien à redire sur notre liaison, car elle avoit déjà dit à tout le monde que j'étois son oncle, et je l'appellois toujours ma chere nièce. Le General son ami n'en doutoit pas, ou en faisoit semblant.

A Potsdam nous vimes le roi à la parade commander son premier bataillon, dont les soldats avoient tous dans leur gouchet de leurs culottes montre d'or. Le roi avoit ainsi recompensé le courage qu'ils avoient eu de le subjuguer, comme Cesar en Bithinie subjuguoit Nicomede. On n'en faisoit pas un mystere.

La chambre où nous couchions à l'auberge où nous logions étoit vis à vis d'un corridor par où le roi passoit quand il sortoit du chateau. Les volets des fenêtres étant fermés, notre Laquais nous en dit la raison. Il nous dit que la Reggiana fort jolie danseuse logeoit dans la même chambre où nous étions, et que le roi l'ayant vue un matin en passant toute nue, il avoit d'abord ordonné qu'on fermat les fenêtres; il y avoit quatre ans que cela étoit arrivé; mais on ne les avoit jamais découvertes. Il eut peur de ses charmes. Sa Majesté après ses amours avec la Barbarina devint entièrement negatif. Nous vimes après dans la chambre où le roi couchoit le portrait de cette fille, celui de la Cochois sœur de la comedienne que le marquis d'Argens épouva, et celui de l'imperatrice Marie Therese quand elle étoit encore fille, dont l'envie d'être empereur l'avoit fait devenir amoureux.

Après avoir admiré la beauté, et l'élegance des appartements du chateau, c'étoit surprenant de voir comme il étoit logé lui même. Nous vimes un petit lit derriere un paravent dans un coin de la chambre. Point de robe de chambre, ni de pantoufles: le valet qui étoit là nous montra un bonnet de nuit que le roi mettoit quand il étoit enrhumé, gardant ordinairement son chapeau, ce qui devoit être incommode. Dans la

même chambre j'ai vu une table devant un canapé où il y avoit tout ce qui étoit nécessaire pour écrire, et des cayers à demi écrits: il nous dit que c'étoit l'histoire de la dernière guerre, et que l'accident qui avoit mis le feu à ces cahiers avoit tellement déplu à S.M. qu'il avoit abandonné l'ouvrage. Mais il doit l'avoir repris après, car à sa mort il parut au public, et on en fit très peu de cas.

Cinq à six semaines après le court entretien que j'eus avec ce fameux roi Milord Maréchal me dit que le roi m'offroit une place de gouverneur dans un nouveau corps de cadets nobles pour nous qu'il avoit d'instituer. Le nombre fixé étant de quinze, il vouloit leur donner cinq gouverneurs; ainsi chaque gouverneur en auroit trois, et auroit six cens écus d'appointemens, et la table avec ses eleves. Les six cens écus donc n'étoient nécessaires à cet heureux gouverneur que pour s'habiller. Il n'avoit autre devoir que celui de les accompagner par tout, et à la cour aussi dans les jours de gala habillé avec habit galonné. Je devois me déterminer le plutôt possible car quatre étoient déjà installés, et le roi n'aimait pas à attendre. J'en demande à Milord où étoit ce college pour aller voir le local, et je lui ai promis une réponse plus tard que le surlendemain.

J'eus besoin d'un sang froid qui n'étoit pas dans mon caractère pour me tenir de rire à cette extravagante proposition d'un homme d'ailleurs si sage. Mais ma surprise fut encore bien plus grande quand j'ai vu l'habitation de ces quinze gentilshommes de la riche Pomeranie. J'ai vu trois ou quatre sales presque sans meubles, plus vieux chambres où il n'y avoit qu'un lit misérable, une table, et deux chaises de bois, et les jeunes cadets tous âgés de douze à treize ans, mal peignés, et mal vêtus en uniformes tous avec la physionomie de paysans. Je les ai vu pêle mêle avec leurs gouverneurs qui me parurent leurs valets, et qui me regardoient avec attention n'osant pas s'imaginer que je fusse le camarade qu'ils attendoient

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Dans le moment que je pensois à m'en aller un des gouverneurs met la tete à une fenetre, et dit voila le roi qui vient à cheval. S. M. monte avec son ami Q. Icilius, et va examiner tout. Il me voit, et il ne me dit pas le mot. J'avois la brillante croix de mon ordre en sautoir, et un elegant habit de taffeta. Mais les bras me tombent vant quand j'ai vu le grand Federic dans une espece de colere observant un post de chambre qui étoit près du lit d'un cadet qui offroit à l'œil d'un curieux le sediment fastreux qui devoit le rendre pesant. A qui est ce lit. dit le roi. A moi sire, lui repondit un cadet — fort bien; mais ce n'est pas à vous que j'en veux. Où est votre gouverneur?

Le bienheureux gouverneur se presenta alors, et le monarque l'appellant butor lui leva la tete d'importance. La seule grace qu'il lui fit fut de lui dire qu'il avoit un domestique à ses ordres, afin que son devoir étoit de surveiller la proprete du lieu.

Après avoir vu cette cruelle scene, j'ai defilé à la sourdine, et je suis allé chez milord Marechal impatient de remercier de la belle fortune que le ciel m'envoyoit par son entremise. Il dut rire quand je lui ai conté en detail tout le fait, et me dire que j'avois raison de mepriser un tel emploi; mais il me dit en meme tems que je devois aller remercier le roi avant de quitter Berlin. Il se chargea cependant lui meme de dire à S. M. que j'avois trouvé que l'emploi ne me convenoit pas. J'ai dit à milord que je pensois à aller en Russie; et j'ai commencé tout de bon à faire mes dispositions pour ce voyage. Le baron Freiden m'en augmenta le courage me promettant de me recommander à la ducheße de Courlande sa soeur; et j'ai d'abord ecrit à M. de Brasgadin de me procurer une recomandation à un banquier de Petersbourg qui me payeroit chaque mois la somme qui me seroit necessaire pour y vivre à mon aise.

La decence exigeant que j'y allasse avec un domestique, la fortune m'en presenta un quand je me trouvois embarassé à le trouver. Un jeune Lorrain vint chez la Rufin portant lui même sous son bras tout son equipage. Il lui dit qu'il s'appelloit Lambert, qu'il avi-

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

— vivoit à Berlin dans le moment, et qu'il desiroit de loger chez elle — Vo= lontiers, monsieur, mais vous me payerez de jour en jour — Madame je n'ai pas le sou; mais j'en aurai de chez moi quand j'écrirai où je suis — Monsieur je ne peux pas vous loger.

Le voyant s'en aller tout mortifié, je lui ai dit que je payerai pour lui ce jour là, et je lui ai demandé ce qu'il avoit dans son sac. Deux che= mises, me repondit-il, et une vingtaine de livres de mathematique.

Je l'ai conduit dans ma chambre, et le trouvant assez bien instruit, je lui ai demandé par quel hazard il se trouvoit dans l'état où il étoit.

A Strasbourg, me dit il, un cadet du tel regiment me donna un souf= flet au caffé. Le lendemain je fus le trouver dans sa chambre, et je l'ai tué roide. Je suis d'abord retourné à la chambre où je logeois, j'ai mis mes livres dans ce sac, et des chemises, et j'ai quitté la ville n'ayant que deux louis, et un passeport dans ma poche. Allant tou= jours à pied mon argent me suffit jusqu'à ce matin. Demain j'ecrirai à Luneville, où j'ai ma mere, et je suis sûr qu'elle m'enverra de l'ar= gent. Je compte de demander service ici dans le corps du genie, car je me crois en état d'être utile, et à l'extremité je me ferai soldat.

Je lui ai dit que je lui ferai donner un petit logement domestique, et de l'argent pour le nourrir jusqu'à ce qu'il reçoive le recours qu'il espe= roit de la mere. Il me baisa la main.

Je ne l'ai pas jugé important parce qu'il begayoit; mais j'ai d'abord écrit tout de même à Strasbourg à M. de Sarenbourg pour savoir si le fait qu'il m'avoit conté étoit vrai.

Le lendemain j'ai parlé à un officier du corps du genie, qui me dit que ces jeunes gens bien instruits qu'il y avoit dans le regiment étoient si nombreux qu'on n'en recevoit plus à moins qu'ils ne se contentassent de faire le service de soldats. Cela me sembloit un dommage que ce gar= çon fut contraint à prendre ce parti. J'ai commencé à passer des heures avec lui le compas, et la regle à la main, et le trouvant sa= vant, j'ai pensé à le conduire avec moi à Petersbourg, et je le lui ai dit. Il me répondit que je ferois son bonheur, et qu'il me servoit en

voyage en qualité de tout ce que je voudrois. Il parloit mal françois, mais comme il étoit Lorrain je ne m'étonnois pas; ce qui me surprit fut que non seulement il ne savoit pas un seul mot de Latin, mais qu'écrivant une Lettre sous ma dictée, l'ortographe étoit marquée dans toutes les parties. Me voyant vive, il ne paroit pas honteux. Il me dit qu'il n'avoit été à l'école que pour apprendre la Geometrie, et les mathematiques, étoit bien aise que l'ennuyeuse grammaire n'ait rien de commun avec ces sciences. Mais ce garçon docte dans l'analyse étoit aussi ignorant en toute autre connoissance. Il n'avoit aucun usage du monde, et dans toutes ses manieres, et ses demarches il ne differoit en rien d'un vrai paysan.

Dix à douze jours après M. de Sauenbourg m'écrivit de Strasbourg que Lambert n'étoit connu de personne, et qu'il n'y avoit pas eu de cadet du regiment que je lui avois nommé ni tué ni blessé. Quand je lui ai montré cette Lettre pour lui reprocher son mensonge, il me dit que desirant entrer dans la militaire il avoit cru necessaire de me faire croire brave, et que je devois l'excuser, comme dans à savoir conté que sa mere lui envoyoit de l'argent. Il n'en attendoit de personne, et il m'assura qu'il me seroit fidele et qu'il ne me mentiroit jamais. J'en ai ri, et je lui ai dit que nous partirions dans cinq ou six jours. Je suis allé à Potsdam avec le baron Bodicon vénitien qui vouloit vendre au roi un tableau d'Andrea del Sarto pour me faire voir aussi de S. M. comme le Lord Maréchal me l'avoit conseillé. Je l'ai vu à la parade se promenant à pieds. A peine m'a-t-il vu qu'il vint à moi pour me demander quand je comptois partir pour Petersbourg — Dans cinq à six jours, sire, si V. Ma me le permet — Bon voyage. Mais qu'est ce que vous esperez dans ce pays là? — Ce que j'esperois ici, sire, de plaire au maitre — Chez vous vous recommandé à l'imperatrice A. — Non sire. Je me suis recommandé qu'à un banquier — En verité cela vaut beaucoup mieux. Si vous passez par ici à votre retour vous me ferez plaisir de me donner

des nouvelles de ce pays là. Adieu.

Voila les deux entretiens que j'eus avec ce grand roi que je n'ai plus revu. Après avoir pris congé de toutes mes connoissances, et avoir reçu du baron Treiden une Lettre à M. de Kaiserling grand chancelier à Mittau, qui en contenoit une à madame la duchesse, j'ai passé la dernière soirée avec la douce Dents qui acheta ma chaise de poste; je suis parti avec deux cent ducats dans ma poche qui m'auroient suffi jusqu'à la fin de mon voyage, si je n'en eusse perdu la moitié à Dantzic à une petite partie de plaisir avec des jeunes marchands. Ce petit malheur m'empecha de passer quelques jours a Koenigsberg ou j'etoit recommandé au feld marechal de Lehwald qui en étoit gouverneur. Je n'y fus resté qu'un jour pour avoir l'honneur de dîner avec l'aimable vieillard qui me donna une Lettre pour Riga au general Voyakoff.

Ayant assez d'argent pour arriver à Mittau en seigneur j'ai pris une voiture à quatre places, et à six chevaux, et je fus arrivé en trois jours à Memel avec Lambert qui ne fit que dormir pendant tout le voyage. A l'auberge j'ai trouvé une virtuosa florentine appellée Brigonci qui me fit cent caresses me disant que je l'avois aimée quand j'etois encore enfant, et abbé. Elle me dit des circonstances qui me demontrerent la chose tres possible; mais je n'ai jamais pu me rappeller sa figure. Je l'ai revue six ans après à Florence dans le même tems que j'y ai revu la Gabrielli qui logeoit chez elle.

Le lendemain de mon depart de Memel vers midi, un homme seul en pleine campagne que j'ai d'abord connu pour juif vint me dire que j'etois sur une Langue de Terrain appartenant à la Pologne, et que je devois payer un certain droit des marchandises que je pouvois avoir: je lui dis que je n'avois pas des marchandises, et il me repond qu'il devoit me visiter. Je lui dis qu'il etoit fou, et j'ordonne à mon cocher de marcher. Le juif va aux renes des chevaux, le cocher n'ose pas se debarrasser du fripon avec son fouet, je descends avec ma canne, et un pistolet à la main, et après avoir reçu quelques coups il me quitte,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

mais pendant le demelé, mon compagnon de voyage ne s'est pas
mesme donné la peine de descendre de la voiture. Il me dit qu'il ne
voulut pas que le juif pût dire que nous étions deux contre un.

Je suis arrivé à Mitau deux jours après cette aventure, et je suis
allé me loger vis à vis le chateau. Il ne me restoit dans ma bourse
que trois ducats.

Le lendemain à neuf heures je suis allé chez M. de Kaiserling qui
à peine lue la Lettre du Baron Treiden me presenta à madame son
epouse, et m'y laissa pour aller à la cour porter à madame la du=
chesse la Lettre de son frere.

Madame de Kaiserling me fit porter une tasse de chocolat par
une fille de chambre polonaise d'une beauté eblouissante.
Elle se tenoit devant moi la poitrine à la main avec les yeux bais=
sés, comme si elle eut voulu ~~m'exciter~~ me laisser en liberté d'
examiner sa rare beauté.
Il me vint alors un caprice auquel je n'ai pas pu resister. Je tire
de ma poche adroitement mes trois uniques ducats, et les mets=
tant sur la poitrine la tasse je remets les trois ducats avec, et
je parle à madame sur des interrogations qu'elle m'avoit faites sur Berlin.

Une demi heure après, le chancelier rentra pour me dire que la
duchesse ne pouvoit pas me recevoir d'abord, mais qu'elle m'invitoit
à souper et au bal. Je me disposai d'abord du bal, disant, comme
c'étoit vrai, que je n'avois que des habits d'été, et un habit noir.
C'étoit au commencement d'octobre, et il feroit froid. Le chancelier
retourna à la cour, et je suis retourné à l'auberge.

Une demie heure après, un chambelan vint me complimenter
de la part de S. A. et me dire que le bal seroit masqué, et qu'
ainsi je pourrois y aller en domino. On en trouvoit chez les juifs.
Le bal, me dit il, étoit paré; mais des fourriers de cour sont allés a=
vertir toute la noblesse qu'il seroit masqué parce qu'un étranger qui
étoit à Mitau de passage avoit envoyé en avant se mâler. Je lui ai
dit que j'etois fache d'être la cause de ce changement; mais il
m'assura qu'au contraire le bal masqué étoit plus libre, et plus du
gout du pays. Après m'avoir dit l'heure il partit.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

La monnoye de Russie n'ayant point de cours en Russie, un juif se presenta pour me demander si j'avois des Fredericks s'offrant à me donner en echange des ducats sans me causer aucune perte. Je lui ai répondu que je n'avois que des Ducats, et il me dit qu'il le savoit, et même que je les donnois à fort bon marché. Ne comprenant pas ce qu'il vouloit dire, il repliqua qu'il me donneroit deux cent ducats si je voulois les lui faire rendre à Petersbourg. Un peu surpris de la facilité de cet homme, je lui ai dit que je n'en prendrai que cent, et il me les compta dans l'instant. Je lui ai donné une assignation sur le banquier Demetrio Papanelopolo pour le quel da foglio m'avoit donné une Lettre. Il me remercia, et il partit me disant qu'il alloit m'envoyer des domino. Lambert le suivit pour lui ordonner des bas. Il me dit un moment après qu'il avoit dit à l'hote que je jetois ces ducats par la fenetre en ayant donné trois à une fille de chambre de madame de Kaiserling.

Et voila comment rien au monde n'est si facile, ni difficile qu'en consequence de la façon de s'y prendre, et selon aussi les caprices de la fortune. Je n'aurois pas trouvé le sou à Mitau, sans la gasconade des trois ducats. Ce fut une merveille que la fille dut avoir d'abord publié, et le juif pour gagner sur le change courut d'abord offrir des ducats au magnifique seigneur qui en faisoit si peu de cas.

Je me suis fait porter à la cour à l'heure indiquée, on M. de Kaiserling me presenta d'abord à la duchesse, et celle ci au duc qui étoit le celebre Biron, ou Bithen qui avoit été le favori de l'imperatrice Anna Ioanowna, et regent de Russie après sa mort, puis condamné à vivre en Siberie vingt ans. Il avoit une taille de six pieds, et on voyoit qu'il avoit été beau; mais la vieillesse fait disparoitre la beauté. Le lendemain j'eus avec lui une longue conference.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Un quart d'heure après mon arrivée le bal commença par une Polonais. En qualité d'étranger la duchesse se crut en devoir de m'accorder l'honneur de danser avec elle. Je ne connoissois pas cette danse; mais elle est si facile que tout le monde la sait sans avoir eu besoin de l'apprendre. C'est une procession véritable composée de plusieurs couples, dont le premier est le maître de diriger les tours à droite, ou à gauche. Malgré la conformité du pas, et du geste cette danse aide le couple à étaler des graces. C'est la plus majestueuse, et la plus simple de toutes les danse, ou toutes les personnes qui compo= sent le bal peuvent se montrer.

Après la Polonaise on dansa des menuets, et une dame plus vieille que jeune me demanda si je savois danser l'aimable vainqueur. Je lui ai dit qu'oui; et point étonné de la vo= lonté de cette dame, car elle pouvoit avoir brillé dans cette danse dans sa jeunesse. Depuis le tems de la regence on ne la dansoit plus. Ce fut une merveille pour les jeunes femmes.

Après une grande contredanse où j'ai servi Mademoiselle de Montenuffel la plus jolie des quatre frailes de madame la duchesse, elle me fit dire qu'on avoit servi le souper. Je mis donc alle lui presenter mon bras, et je me suis trouvé assis près d'elle à une table de douze couvert, où je me suis trouvé seul homme. Les autres onze étoient toutes des vieilles douairieres. Je fus sur= pris que dans la petite ville de Mitau il y eut tant de matrones de cet age là dans la noblesse. La souveraine eut l'attention de m'adresser toujours la parole, et à la fin du souper elle me presenta un verre de liqueur que j'ai cru Tokai; mais ce n'étoit que de la vieille bierre d'Angleterre. J'en ai loué l'excellence. Nous retournames à la sale du bal.

Le meme jeune chambelan qui m'avoit invité au bal me

fit connoître toute la noblesse de la ville en dames ; mais je n'ai eu le desir de faire ma cour à aucune.

Le Lendemain j'ai dîné chez M. de Kaiserlin, et j'ai consigné Lambert à un juif pour le faire habiller decemment.

Le jour suivant je fus invité à dîner à la cour avec le duc, où je n'ai vu que des hommes. Le vieux prince me fit toujours parler le propos vers la fin du dîner étoit tombé sur les richesses du pays, qui ne consistent qu'en mines, et en demi mineraux, j'ai osé dire que ces richesses dependoient de l'exploitation, devenoient precaires, et pour justifier mon assertion j'ai parlé sur cette matière, comme si je l'eusse connue à la perfection tant en théorie qu'en pratique. Un vieux chambelan qui avoit la regie de toutes les mines de la Courlande, et de la Semigalle, ayant m'avoir entendu dire tout ce l'enthousiasme me fit sortir de l'esprit, entra lui même en matière pour me faire des objections, approuvant en même tems tout ce que j'avois pu dire de plausible sur l'economie d'ou dépendoit toute l'utilité de l'exploitation.

Si j'avois vu quand j'ai commencé à parler en connoisseur, que j'étoit écouté par un vrai connoisseur, j'aurois certainement dit beaucoup moins, car j'étoit fort ignorant dans la matière ; mais j'y aurois perdu, car je n'en aurois pas imposé. Ce fut le duc même qui voulut bien me croire fort savant.

Après table, il me conduisit dans son cabinet, où il me pria de lui donner quinze jours si je n'étoit pas bien pressé d'aller à Petersbourg. M'étant declaré prêt à ses ordres, il me dit que le même chambelan qui m'avoit parlé me conduiroit voir tous les établissement qu'il avoit dans ses duchés, où j'aurois la complaisance d'écrire toutes mes observations sur la regie economique. J'y ai d'abord consenti, et mon depart fut fixé au Lendemain. Le duc fort content de ma complaisance à ses desirs fit d'abord appeller le chambelan, qui me promit d'être au point du jour à la porte de

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

mon auberge dans une voiture à six chevaux.

A peine arrivé à la maison j'ai fait mes paquets, et j'ai averti Lambert d'être prêt à partir avec moi avec son etui de mathematique, et quand je l'ai informé de quoi il s'agissoit il m'a assuré, que quoiqu'il ne se connut pas dans la science en question il me serviroit volontiers avec toutes ses lumieres.

Nous partimes à l'heure fixée trois dans la voiture, un domestique monté derriere, et deux autres qui nous precedoient à cheval armés de sabre, et de fusil. Toutes les deux ou trois heures nous arrivions dans quelqu'endroit, ou nous changions de relais; et nous nous rafraichissions mangeant quelque chose, et buvant du bon vin du Rhin, ou de France, dont nous avions abondante provision dans la voiture

Dans notre tournée qui dura quinze jours nous nous arretames dans cinq endroits où il y avoit des établissemens pour ceux qui travailloient dans les mines ou de cuivre, ou de fer. Je n'eus pas besoin d'être connoisseur pour écrire partout quelque chose, mais de bien raisonner, et principalement sur l'économie, qui étoit l'article principal que le duc m'avoit recommandé. Je reformois dans un endroit ce que je trouvois inutile, et dans un autre j'ordonnois une augmentation de main d'oeuvre pour augmenter le revenu. Dans une mine principale, où on employoit trente hommes au travail, j'ai ordonné un canal sortant d'une petite riviere, qui quoique fort court devoit en force de rapente à l'ouverture d'une écluse faire jouer trois roues qui mettoient le directeur de la mine en état d'occuper vingt hommes, et Lambert sous mon instruction traça parfaitement bien le plan de l'ouvrage, mesura les hauteurs, dessina l'écluse, et les roues, et mit lui même le niveau de l'élevation du terrein pour border à droite, et à gauche le canal jusqu'à son terme. Par le moyen de differens autres canaux j'ai dessiché des grandes vallées pour récueillir en plus grande abondance des soufres, et des vitriols, dont les pierres que nous examinions étoient empreignées.

B10 294.

Je suis retourné à Mitau enchanté de n'en avoir pas imposé, mais d'avoir raisonné, et de m'avoir découvert un talent que je ne savois pas d'avoir.

J'ai passé tout le lendemain à mettre en net mes observations, et à faire copier en grands les dessins que je leur ai annexés.

Le surlendemain je suis allé presenter à M. le Duc toutes mes observations, dont il montra de me savoir le plus grand gré, et en même tems j'ai pris congé de lui le remerciant de l'honneur qu'il m'avoit fait. Il me dit qu'il me feroit conduire à Riga dans une de ses voitures, et qu'il me donneroit une Lettre pour le prince Charles son fils qui y étoit en garnison. Le sage vieillard remplit d'expérience me demanda si j'aimois mieux un Bijoux, ou la valeur en argent. Je lui ai répondu que d'un prince comme lui je pouvois de recevoir l'argent, malgré que je me trouvasse assez content de l'honneur de lui baiser la main. Il me donna alors un Billet qui ordonnoit à son caissier de me payer à vue quatre cent Albersthaler. Je les ai reçus en ducats de Hollande battus à la monnoye de Mitau. L'Albersthaler vaut un demi ducat. Je suis allé baiser la main de madame la Duchesse, et j'ai dîné pour la seconde fois avec M.r de Kaiserling.

Le lendemain matin le jeune chambelan que je connoissois me porta la Lettre du duc pour son fils, et me souhaita le bon voyage me disant que la voiture de cour pour me conduire à Riga étoit à la porte de l'auberge. Je suis parti fort content avec le Segne Lambert, et ayant changé de chevaux à moitié chemin je me suis trouvé à Riga à midi, où j'ai d'abord envoyé la Lettre du duc à son fils General Major au service de Russie, chambelan, et ch.r d'Alexandre Newski.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

1764 ("le 15 de decembre"
page 328)

Bd X

("au solstice d'hyver")
page 330

1765 ("le jour de l'Epiphanie"
page 341)

Chap. V

(Orig. Tome VIII Chap. XII)

BnF MSS

pages 319 à 346

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

· octo rejectis ·

Chapitre XII

187 295 B19

Mon sejour à Riga, Campioni, S.te Heleine, D'Aragon, Arrivée de l'imperatrice. Mes degouts. Mon arrivée à Petersbourg. Accueil par tout. J'achete Zaire.

Le prince Charles de Birken fils cadet du Duc regnant, General major au service Russe, chevalier d'Alexandre Newski, prevenu par son pere, me requt tres bien. Agé de trente six ans, d'une figure agréable, un être beau, poli avec aisance, parlant bien françois, il me dit en peu de paroles tout ce que je pouvois attendre de lui, si je pensois de plaire; quelques tems à Riga. Sa table, sa société, ses plaisirs, ses conseils, et sa bourse furent les offres qu'il me fit; point de logement, car il étoit logé à l'etroit; mais il me procura d'abord un assez comode quartier; il vint d'abord me voir, et il m'obligea à aller d'abord dîner avec lui tel que j'etois

[illegible]. La premiere personne qui me frappa fut Campioni le danseur, dont, si le Lecteur s'en souvient, j'ai parlé deux ou trois fois dans ces memoires. Le Campioni étoit un homme au dessus de son metier. Il étoit fait pour la bonne compagnie, poli, complaisant, rusé, sans prejugé aimant les femmes, la bonne chere, le gros jeu, prudent, discret, brave, et vivant tranquille tant bon que la Fortune le secondoit, comme lorsqu'elle lui étoit contraire. Nous fumes tous les deux charmés de nous trouver là. Un autre convive étoit un Baron de S.te Heleine voyageant avec sa femme, jeune, et pas laide, mais insignificative. Le Baron gros, et gras étoit joueur, mais

299
320

geur, fort buveur, qui possedoit l'art de faire des dettes, et de persuader ses creanciers à attendre. C'étoit tout l'esprit qu'il avoit: fort bête dans tout le reste. [illegible]

Un autre convive étoit un adjudant de Monseigneur qui étoit un assez bonnête homme. Une demoiselle de vingt ans jolie, grande et maigre étoit à son côté; c'étoit sa maitresse. Fort pale, triste, reveuse, ne mangeant presque rien parce que tout, selon elle, étoit mauvais, et au surplus elle se disoit malade. Elle portoit sur sa figure l'air du mécontentement. Le prince l'excitoit de tems en tems à être gaye, à boire un coup, elle refusoit tout avec dedain, et même dépit, et le prince pour cela se moquoit d'elle, et la lui représentoit en riant ses ridicules. Malgré [illegible] nous passames à table une heure et demie après gayement. Après dîner le prince est des affaires, et après m'avoir dit que la table devoit être mon pis aller matin, et soir, il me consigna à Curpioni

Cet ouvrier ami mon compatriote me conduisit à mon logement, et avant que de me faire voir Riga il me mena chez lui, pour me faire connoitre sa femme, et toute la famille. Je ne savois pas qu'il se fut remarié. J'ai trouvé dans la prétendue femme une angloise fort aimable, malgré toute esprit; mais qui ne m'a pas plus elle comme la fille qui n'avoit qu'onze ans, mais qui avoit l'esprit comme si elle en avoit eu dix huit; outre cela

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

elle étoit jolie, elle dansoit bien, et elle l'accompagnoit de la: fit ainsi sur la mandoline. Cette jeune fillette, un peu trop caressante fit d'abord ma conquête, son père la félicita; mais sa mere la mortifia, ~~et l'appella~~ l'appellant petite. Injure sanglante pour une fille, dont l'esprit est precoce.

Campioni à la promenade me mit au fait de tout en commençant par lui même. Je vis, me dit il, depuis dix ans avec cette femme. Bete, que vous trouvez charmante, n'est pas ma fille; les autres le sont. J'ai quitté Petersbourg, il y a deux ans, et je vis bien ici moyennant une école de danse que je tiens, où j'ai des ecoliers, et des ecolieres qui me font honneur. Je joue chez le prince, où tantôt je gagne, et tantôt je perds sans jamais pouvoir gagner une somme suffisante à payer pour un creancier qui me persecute en force d'une lettre de change que j'ai fait à Petersbourg. Il peut me faire mettre en prison, et je n'y attens tous les jours. La Lettre est de 500 roubles. Il ne veut pas des à compte. J'attens la grande gelée, et pour lors je trouverai le moyen de m'echaper tout seul, et j'irai en Pologne; d'où j'enverrai à ma femme aller pour qu'elle puisse venir. Le Baron de S.te Helene s'echappera aussi, car il ne le connait ici à cri de ses creanciers qu'à force de paroles. Le prince chez lequel nous allons tous les jours nous est beaucoup utile, parce que chez lui nous pouvons jouer; mais s'il nous arrivoit un malheur, dont pourrions nous delivrer il faudroit de l'argent il ne pourroit pas nous aider, car rempli de dettes lui même il n'a pas d'argent, et la depense journaliere à laquelle il doit fournir est trop forte en comparaison de ses revenus. Il joue, et il perd toujours. Sa maitresse lui coute beaucoup, et la desole par sa mauvaise humeur, parce qu'elle le somme de sa parole. Il lui a promis de la marier au bout de deux ans, et sous cette condition, elle lui a permis de lui faire deux enfans. Elle ne veut plus de lui à present,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

BNR 30.

parceque elle a peur qu'il lui faille le troisieme. Par là elle l'ennuye, et vous ne la verrez jamais que tres maussade comme vous l'avez vue aujourd'hui. Il lui a trouvé un lieutenant qui seroit prêt à l'epouser; mais elle veut au moins un major.

Le lendemain le prince donna à dîner au General en chef pour lequel j'avois une lettre du Marechal Lehwald, à la baronne Voyakow, à la Comt de Mitaw, à Madame Hetinow, et à une belle demoiselle qui alloit epouser le même baron de Budberg que j'avois connu à Florence, à Turin, à Augsbourg, et à Strasbourg; dont j'ai peut etre oublié de parler. Toutes ces connoissances me firent passer agréablement trois semaines, enchanté principalement par le General Voyakoff qui avoit été à Venise cinquante ans auparavant, lorsque on appelloit le mien mon cousin, lorsque le createur de Petersbourg vivoit encore. Il me racontoit, lorsque je me faisant l'eloge des venitiens de ce tems là qu'il reprochoit les mêmes dans le tems qu'il me parloit.

Ce fut du negociant anglois Colin que j'ai eu la nouvelle que le pretendu baron du Heron, qui m'avoit donné à Londres la fausse lettre de change avoit été pendu en Portugal. Il etoit Livonien fils d'un pauvre marchand, employé comme commis dans son negoce.

Un Russe alors qui avoit été en Pologne pour faire une commission de la cour devoit retourner à Petersbourg s'étoit resté pour son malheur à Riga, où il perdit vingt mille roubles sur la parole à Pharaon chez le Prince de Courlande. Celui qui faillit etoit Campioni. Le Russe tirage des lettres de change en payement de la somme; mais d'abord qu'il fut à Petersbourg, il alla au tribunal du commerce greveler ses propres lettres, les declarant de nulle valeur, en consequence de quoi non seulement les vainqueurs furent frustrés de la grosse somme sur laquelle

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

il comptoient ; mais le jeux fut defendu sous des peines rigoureu=
ses dans les maisons aussi des officiers de l'etat Major. Ce même
homme qui fit cette Manie étoit le même qui fra=
il
hissoit le secret d'Elisabeth pendant la guerre
au Roi de Prusse avertissoit son neveu Pierre de tous ses successeurs
au trone de tous les ordres qu'elle envoyoit à ses generaux. Pier=
re à son tour avertissoit de tout le roi de Prusse qu'il adoroit.
A la mort d'Elisabeth Pierre III le mit à la presidence du
Tribunal du commerce publiant avec l'indication la plus
imprudente de quelle espece étoient les obligations qu'il lui
avoit. Ce ministre infidele ne se tenoit pas pour cela pour
deshonoré. Cependant faillit ; mais celui qui le tiroit la bourse
étoit le prince : j'y étois interessé d'un dix pour cent, qui de=
voit m'être payé lorsque ce mien seroit honneur à la pre=
miere de ses lettres de change ; mais ayant dit à table au
prince même que je ne croyois pas que le Russe payeroit,
et que je vendrois volontiers ma part pour cent roubles,
le prince me prenant au mot me les paya ; ainsi je fus
le seul qui profita de cette partie.

Dans ces jours là, l'imperatrice Catherine II ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ ayant envie de voir les états,
dont elle étoit devenue maitresse, et ~~pour voir, comme~~
~~pour la voir~~, de se faire voir, partit pour Riga pour aller
à Varsovie où elle avoit gagné la grande preponderance
mettant sur le trone Stanislas Poniatowski son ancienne
connoissance. Ce fut à Riga que j'eus pour la premiere
fois cette grande princesse. Je fus temoin de l'affabilité, et
de la riante douceur avec laquelle elle reçut dans une grand
salle les hommages de la noblesse livonienne, et des baliers

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

sur la bouche qu'elle donna à toutes les nobles demoiselles qui l'approchèrent pour lui baiser la main. Ceux qui lui tenoient cette étoient les Orlow, et les trois ou quatre autres qui avoient été à la tête de la conspiration. Pour amuser ses fideles serviteurs elle leur dit très gracieusement qu'elle alloit leur faire une petite banque de Pharaon de dix mille roubles. On porta dans un instant la somme en or, et des cartes. Catherine s'assit, en prit un jeu, fit semblant de meler, donna à couper au premier venu, et elle eut le plaisir d'être debanquée à la premiere taille. Cela devoit être à moitié que les pontes ne fussent tous, puisque le jeu n'aiant pas été mele, on savoit quelle devoit être la carte gagnante, d'abord qu'on avoit vu la precedente. Elle partit la cinquantaine pour Reittau, où on l'arrêta sous des arcs de triomphe de bois, car où la pierre étoit trop rare, on n'avoit pas eu le tems de les construire autrement.

Mais le lendemain à midi la consternation fut generale quand on sut qu'une revolution étoit dans le moment d'eclater à Petersbourg. On avoit voulu tirer par force de la forteresse de Schuelbourg, où il étoit detenu, le malheureux Ivan Ivanowitz qui avoit été proclamé empereur au berceau, et que Elisabeth Petrowna avoit detroné. Deux officiers qui étoient de garnison dans la forteresse, et auxquels l'illustre prisonnier etoit confié, furent assez innocent pour croire d'abord qu'ils vivent qu'ils n'avoient pas allé de leur pouvoir d'empêcher qu'il ne fût enlevé, et s'emparerent du hardi homme qui avoit tenté ce grand coup, par lequel, s'il avoit reussi, il étoit sûr d'avoir fait la plus grande fortune. Cette

mort de l'innocent empereur avoit fait une si forte sensation
dans toute la ville, que le prudent Panin craignant une e=
meute envoya d'abord courriers sur courriers pour faire savoir
à Catherine que sa presence étoit necessaire dans sa capitale.
par cette raison elle quita Pultau vingt-quatre heures après
qu'elle y étoit arrivée, et au lieu d'aller à Varsovie, elle
retourna, courant vistre à Terre, à Petersbourg, où elle
trouva la consternation, et la tranquillité. Elle recompensa,
par raison d'état, les assassins du malheureux empereur, et elle fit
trancher la tête à l'ambitieux, qui pour le seul desir de se
faire grand, avoit tenté de la precipiter.

Tout ce qu'on a dit qu'elle étoit d'accord avec les assassins
est pure calomnie. Elle avoit l'ame forte; mais pas noire. Quand
je l'ai vue à Riga elle avoit trente cinq ans; elle regnoit déjà
depuis deux ans. Sans être belle, elle avoit droit de plaire à
tout ceux qui l'examinoit, grande, bien faite, douce, facile,
et sur tout l'air toujours tranquille.

Dans ce même tems, un ami du baron de Ste Helene
arriva de Petersbourg pour aller à Varsovie. C'étoit le Mor=
quis Dragon qui se faisoit apeler Daragon, napolitain, grand
joueur, bel homme à l'egard de sa taille, et brave l'epée à la
main pour payer de sa personne toujours quelqu'un qui en
avoit la peine. Lui chemin faisant quereller. Il partoit de Russie pour=
que les Orlow avoient persuadé l'imperatrice à defendre
les jeux de hazard. On trouvoit singulier que ce furent les Or=
low qui avoient fait defendre le jeu, eux qui ne vecurent que
du jeu avant qu'ils fissent fortune par l'autre moyen beaucoup
plus dangereux: et cependant la chose n'etoit pas singuliere. Les
Orlow savoient que les joueurs qui sont obligés à vivre du jeu

doivent necessairement être fripons : ils auront donc raison de
faire defendre un manege dans lequel on ne pouvoit resister
que par la fripponerie. Ils n'auroient pas fait cela s'ils ne
le fussent pas trouvé dans l'opulence. Ils auroient d'ailleurs
le coeur bon. Alexis à gagné le balafre qu'il porte sur la phy:
sionomie au cabaret. celui qui le lui a fait avec un couteau
fut un homme auquel le balafré avoit gagné l'argent.
D'abord qu'Alexis se trouva devenu riche, le premier dont
il a fait la fortune fut celui qui l'a balafré.

Le Dragon napolitain, dont la premiere qualité étoit la science
de gagner tenant les cartes à la main, et la seconde celle de sa:
voir bien manier l'epée, étant parti l'année 1759 de Copen:
hague avec le baron de S.te Helene, alla à Petersbourg par
Stockolme, et Viborg en Ingrie. C'etoit encore le regne d'Eli:
sabeth; mais tout de même Pierre duc d'Holstein designé son
successeur faisoit grande figure. Dragon s'avisa d'aller à la
sale d'armes, ou ce prince alloit souvent s'amuser à l'exer:
cer avec le fleuret. Dragon avec son jeu napolitain bat:
toit tout le monde. Le grand duc Pierre conçut de l'hu:
meur contre ce marquis Dragon napolitain, qui venoit à
Petersbourg battre les russes en faisant d'avoner. Dragon
alla donc il
chez lui un matin, prit un fleuret, et le battit à plate couture pour deux heu:
res de suite, et s'en alla après glorieux d'avoir remporté la
victoire contre ce napolitain qui avoit battu tous les spadassins
russes, et d'avoir par là demontré qu'il etoit plus fort que
tous les autres.

Apres le depart du prince Dragon dit sans façon qu'il s'etoit
soucié battre de peur de lui deplaire. Cette saillie, comme
de raison, fut d'abord rapportée au grand duc, qui se mit en colere,
et jura qu'il l'obligeroit à faire tout ce qu'il savoit, et en

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

même Sens fit ordonner à l'etranger d'être le lendemain à la salle d'armes.

Dragon d'Aragon y étoit allé, le prince, d'abord qu'il le vit, lui reprocha son mepris. D'Aragon ne sçavoit rien, il lui dit qu'il avoit eu peur de lui manquer de respect; mais le prince lui répondit qu'il le feroit chasser de Petersbourg s'il ne le battoit pas comme il s'en étoit vanté. Dans ce cas là, lui répondit le napolitain, V. A. sera obeie, elle ne me touchera pas, et j'espere qu'au lieu de se fâcher elle m'accordera sa protection.

Ils passerent toute la matinée à se battre de toutes les façons, et le grand duc ne put jamais toucher d'Aragon. Le prince à la fin jeta le fleuret, le fit son maitre en fait d'armes, et lui donna un brevet de Major dans son regiment des gardes d'Holstein. Peu de tems après, il lui demanda la permission de tenir une banque de pharaon à la cour, et en trois ou quatre ans il se trouva maitre de cent mille roubles qu'il portoit avec lui à la cour du nouveau roi Stanislas, où tous les jeux étoient permis. Etant arrivé à Ste Héleine Riga il le presenta au prince Charles, qui le prïa à se faire voir le lendemain matin le fleuret à la main contre lui même, et contre deux ou trois de ses amis. Je fus de ce nombre. Il nous donna des coups à tous. Son jeu diabolique impatientè m'ayant ~~mis en colere~~, car je me connoissois pour fort, il m'est echappé de lui dire que je ne le craindrois pas à l'epée toute nue. Il me calma d'abord en me repondant qu'à l'epée nue il se battroit d'une façon tout à fait differente. Le marquis parut il le lendemain, et à Varsovie il trouva des gens assez forts qui ne l'armerent pas à faire avec lui des armes; mais à lui gagner en moins d'une demie année tout son argent.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

B 28 307.

Huit jours avant que je parte de Riga, où j'ai fait un séjour de deux mois, Campioni s'est en allé incognito, aidé à se sauver par l'excellent prince Charles; et trois ou quatre jours après lui le Baron de Ste Helene quitta aussi ses creanciers sans prendre congé d'eux. Il ecrivit un billet a Colin anglois, auquel il devoit mille ecus, qu'en qualité d'honnete homme il laissoit ses dettes là où il les avoit faites. Je resterai de cet hiver sans nouvelles dans les deux années prochaines. Campioni me laissa son Schlafwagen, ce qui m'obligea d'aller à Petersbourg à dix chevaux. J'ai quité la fille Beti avec beaucoup de peine, et j'ai tenu avec la mere un commerce epistolaire tout le tems que je suis resté à Petersbourg. Je suis parti de Riga le 15 de decembre par un froid atroce; mais je ne l'ai pas senti. Allant jour, et nuit, enfermé dans mon Schlafwagen, d'où je ne suis jamais sorti, j'y suis arrivé en soixante heures. Cette diligence vint de ce que j'avois payé d'avance à Riga toutes les postes, ce qui me procura le passeport des postes du gouvernement de la Livonie qui étoit un Marechal Braun. Ce voyage est a peu près egal à celui de Lyon à Paris car la lieue de France est à peu près egale à quatre verstes, et un quart. J'avois sur le siege du cocher un domestique françois, qui s'offrit à me servir jusqu'à Petersbourg gratis, ne me demandant que de lui permettre de s'asseoir devant ma voiture. Il m'a très bien servi malgré comme il étoit, resistant trois nuit, et deux jours à un froid très rigoureux, et malgré cela se portant bien. ~~C'étoit le plus adroit de tous les laquais de la Russie de mon~~ J'ai revu à Petersbourg que trois mois après mon arrivée tout galonné aussi près de moi à la table de M. de Chernichef en qualité d'Architect d'un jeune comte qui étoit assis près de lui ~~dont il étoit devenu le gouverneur~~. J'aurai occasion encore de parler de l'état des Architects en Russie. Ce mot veut dire gouverneur.

Le jeune Lambert couché dans mon Schlafwagen près de moi ne

fit que manger, boire, et dormir sans jamais me dire un mot, car
il ne savoit parler en bégayant que de problemes mathematiques,
dont je ne me souciois pas dans toutes les Lunes du jour. Jamais
le moindre propos pour rire, la moindre observation critique, ou
plaisante sur ce que nous voyons, il étoit ennuyeux, et bête: pour là
il avoit le privilege de ne s'ennuyer jamais. A Riga où je ne l'ai
presenté à personne, parceque il n'étoit pas presentable, il n'a
fait autre vie que celle d'aller à la taule d'un maitre en fait d'
armes, où ayant fait connoissance avec des faineants il alloit au
cabaret se rouler de bierre avec eux; je ne savois pas comment
il avoit le peu d'argent qu'il lui falloit pour cela
Je ne me suis arreté dans tout le petit voyage de Riga à Petersbourg
qu'une demie heure a Narva où il falloit montrer un passeport,
que je n'avois pas. J'ai dit au gouverneur qu'étant venitien,
et ne voyageant que pour mon plaisir, je n'ai jamais eu qu'un
passeport me seroit necessaire, ma republique n'étant en guerre
contre aucune puissance, et un ministre de Russie n'existant
pas à Venise. Si agendant, lui dis-je, V. E. a des difficultés,
je retournerai sur mes pas; mais je me plaindrai au Ma:
rechal Brown, qui m'a donné le passeport des portes ouvertes
que je n'avois pas mis un passeport d'aucune puissance. Le
gouverneur prend un peu, puis il me donne une espece
de passeport, que je conserve encore, avec lequel je suis entré
à Petersbourg non seulement sans qu'on me demande si j'en
avois un autre; mais sans qu'on visite mon equipage. De Copo:
rio à Petersbourg il n'y a de gite pour manger, ou pour cou:
cher que dans une maison particuliere qui n'est pas de
poste. C'est un pais desert, où on ne parle pas même Russe.
C'est l'Ingrie, où l'on parle une langue particuliere, qui n'a
rien de commun avec aucune autre langue. Les paisans de
cette province s'amusent à voler le peu qu'ils peuvent aux

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

passagers qui perdent un moment de vue leur voitures.

Je suis arrivé à Petersbourg dans le moment que les pre=
miers rayons du Soleil dorroient l'horizon. Comme nous é=
tions precisement au solstice d'hyver, et que j'ai vu le Soleil se
montrer au bout d'une plaine immense positivement à neuf heu=
res, et vingt quatre minutes, je peux assurer mon Lecteur que la plus lon=
gue nuit de ce climat est de dix huit heures et trois quarts.

Je suis allé me loger dans une grande et belle rue qu'on ap=
pelle La Millione. On me donna à bon marché deux bonnes cham=
bres, où je n'ai vu aucun meuble; mais on porta d'abord deux
lits quatre chaises, et deux petites tables. J'ai vu les poiles
d'une grandeur immense; j'ai cru qu'il falloit une grande
quantité de bois pour les chauffer, mais c'étoit tout le con=
traire: ce n'est qu'en Russie qu'on possede l'art de construire
les poiles, comme on ne possede qu'à Venise l'art de faire des
citernes, ou puits. J'ai examiné en temps d'été l'interieur d'un
poile carré qui étoit au coin d'une grande sale, dont la hauteur étoit
de douze pieds, et la largeur de six: j'y ai vu depuis le foyer où
l'on faisoit brûler le bois, jusque à sa plus grande hauteur, où
il y avoit le bout du tuyeau par où la fumée sortoit pour sor=
tir après par la cheminée: j'ai vu, dis-je, des mailles qui ser=
pentoient en pente toujours montant. Ces poiles tiennent
la chambre qu'ils echauffent chaude vingt quatre heures, me=
nagent le trou d'en haut qui est au bout du grand tuyaux,
que le domestique ~~fait~~ ferme, en tirant une petite corde, d'abord qu'il est
sûr que toute la fumée du bois est partie. D'abord que par
la petite fenetre qui est au bas du poil il voit tout le bois deve=
nu braise, il enferme par le haut, et par le bas la chaleur. Il
est fort rare qu'on chauffe un poile deux fois dans un jour, excepté
chez les grands seigneurs, chez lesquels il est defendu aux domestiques
de fermer les poiles par en haut. La raison de cette defense est

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

fort sage. La voici.

S'il arrive, qu'un maitre arrivant fatigué de la chasse, ou d'un voyage, ayant besoin d'aller se coucher, ordonne à son domestique de chauffer le poile, et il ce domestique par inadvertence, ou pour se depecher ferme le poile avant que toute la fumée ne soit partie, l'homme qui dort ne se reveille plus. Il rend l'ame à son creat: leur en trois ou quatre heures en gemissant, et sans ouvrir les yeux. On entre dans la chambre le matin, on trouve l'air epais qui etouffe, on voit l'homme mort, on ouvre la fenetre au bas du poile, un nuage de fumée en sort avec viteße qui inonde dans un instant toute la sale, on ouvre porte, et fe: netres, mais l'homme ne ressuscite pas; on cherche en vain le domestique qui s'est sauvé, mais qu'on trouve avec une fac: lité etonnante, et qu'on pend dessus irremissiblement, malgré qu'il jure qu'il ne l'a pas fait expres. Excellente police; car tout domestique pourroit sans cette loi empoisonner impunement son maitre.

Après avoir fait mon accord tant pour chauffer, comme pour manger, et avoir trouvé tout à bon marché (ce qui n'existe pas à present, où tout est aussi cher qu'à Londres) j'ai acheté une comode, et une grande table pour pouvoir écrire, et pour y placer dessus mes papiers, et mes livres.

La Langue que j'ai trouvé à Petersbourg commune à tout le monde, le peuple excepté, fut l'allemande, que je comprenois avec peine, mais dans laquelle je m'expliquois à peu près comme je m'explique aujourd'hui. L'hote me dit, d'abord après dîner, qu'il y avoit bal masqué à la cour gratis pour cinq mille personnes. Ce bal étoit de soixante heures. C'étoit un Samedi. L'hote me donne un billet, qui étoit necessaire, et que le masque n'avoit besoin que de le montrer à la porte du chateau imperial. Je decide d'y aller, j'avois le domino, dont

BBR 311.

~~j'étois avec~~ à Mittau que j'avois acheté. J'envoye chercher un masque, et des porteurs me menent à la cour, où je vois une grande quantité de monde qui danse dans plusieurs chambres, et parcours les chambres, et
~~tout dans~~ je vois des buffets, où tout ceux qui
~~les cherchoient~~ avoient faim, on voit manger, et boire. Je vois par tout la joye, la liberté, et le luxe en bougies qui eclairoient à jour tous les endroits où j'allois. Je trouve, comme de raison, cela magnifique, superbe, et digne d'être admiré. Trois ou quatre heures me passerent fort vite. J'entens un masque qui dit à son voisin: voila l'imperatrice: j'en suis sûr: personne, à ce qu'elle croit, ne peut la connoitre; mais ce vieux Gregoire Grego: vient dire dans un moment: il a ordre de la suivre de loin: il a un domino qui ne vaut pas dix copecks, comme celui que je vois sur elle.

Je la suis, et j'en suis convaincu, car j'ai entendu plus de cent masques dire la même chose à son passage, tous ceux: dont je croyant semblant de ne pas la connoitre. Ceux qui ne la connoissoient pas, la heurtoient en perçant la foule, et j'ima: ginoit le plaisir qu'elle devoit avoir en se voyant certaine par là de n'être pas connue. Je l'ai vue souvent s'arrêter près des gens qui parloient entr'eux russe, et qui parloient peut être d'elle. Elle s'exposoit par là à des desagremens; mais elle se procuroit le rare plaisir d'entendre des verités, qu'elle ne pouvoit jamais se flatter d'entendre prononcer pour cent
qui lui feroient leur cour sans masque. Je voyois loin d'elle le masque qu'on ~~lui~~ avoit baptisé pour Mars, qui cependant ne la perdoit jamais de vue; mais pour lui tout le monde le connoissoit à cause de sa grande taille, et de la tête qu'il tenoit toujours penchée en avant.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

J'entre dans une sale où je voit une contredance en quadrille, et je m'y plais en l'observant parfaitement bien dansée à la françoise; mais ce qui me distrait est un masque homme qui entre dans la sale tout seul masqué à la venitienne Coiffé, manteau noir, masque blanc, chapeau tronné comme à Venise. Je me voit tout que c'est un venitien, car un étranger ne parvient jamais à se mettre exactement comme nous. Il vient observer la contredance par hazard pres de moi. Il me vient envie de l'attaquer en françois et je lui dis que j'avois bien vu des hommes en Europe masqués à la venitienne; mais jamais aucun si bien que lui, au point qu'on le prendroit pour un venitien — Aussi suis-je venitien — Comme moi — Je ne badine pas — Ni moi non plus — Parlons donc venitien — Parlez: je vous repondrai

Il me parle alors, et je m'apperçois au mot Sabato, qui veut dire samedi, qu'il n'est pas venitien. Vous etes, lui dis-je, venitien, mais pas de la capitale, puisque vous auriez dit Sabo — J'en convient; et au langage j'avoue que vous pouvez etre de la capitale. Je croyoit qu'à Petersbourg il n'y avoit d'autre venitien que Bernardi — Vous voyez qu'on se trompe — Je suis comte Ubgetti de Treviso — Donnez moi votre adresse, et j'irai vous dire qui je suis chez vous, car je ne peux pas vous le dire ici — La voila.

Je le quitte, et deux ou trois heures après ce qui m'arrive est une fille en domino qui étoit entourée de plusieurs masques, et qui parloit parisien en fausset dans le style du bal de l'opera. Je ne connois pas le masque à la voix, mais au style je me trouve sûr que le masque étoit de ma connoissance, car il avoit les mêmes refrains, les mêmes intercalaires que j'avois mis à la mode à Paris par tout où j'allois avec frequence. Oh! La bonne chose! Le cher homme! [illegible]

~~de mon cœur~~. Plusieurs de ces phrases, qui étoient de mon cœur me mettent en curiosité. Je reste là sans lui jouir, ayant la patience d'attendre qu'elle se démasque pour la voir au visage à la dérobée; et cela me réussit au bout d'une heure. Ayant eu le soin de se moucher ~~elle~~ j'ai entre vu: pris la Barret marchande de bas au coin de la rue S. Honoré, dont j'avois été à la noce à l'Hôtel d'Albert, il y avoit cependant ~~que je avois été~~. Comment à Petersbourg & dans ancien amour se réveille, je l'approche, et je lui dis en tout: ret, que je suis son ami de l'Hôtel d'Albert.

Ce mot l'arrête, elle ne sait plus que me dire. Je lui dis à l'oreille Gilbert, Barret, des noms qui ne pouvoient être con: nus que d'elle, et d'un amant; elle commence à devenir cu: rieuse, elle ne parle plus qu'à moi, je lui parle de la rue des Fossés, elle voit que je sais toutes ses affaires, elle se lève, elle quitte tout son monde, et elle vient se promener avec moi me conjurant de lui dire que je suis, lorsque je l'assure que j'avois été son amant heureux. Elle commence par me prier de ne dire à personne ce que je savois d'elle, elle me dit qu'elle étoit sortie de Paris avec M. de l'Anglade comédien au parlement de Rouen, qu'elle avoit quitté après pour s'at: tacher à un entrepreneur d'opera comique, qui l'avoit conduite à Petersbourg en qualité d'actrice, qu'elle l'appelloit l'Anglade, et qu'elle étoit entretenue par le comte Rzewuski ambassadeur de Pologne. Mais qui êtes vous?

Sûr pour lors qu'elle ne me pouvoit refuser des visites en bonne fortune, je lui ai fait voir ma physionomie. Folle de joye d'abord qu'elle me reconnut, elle me dit que c'étoit son bon ange qui m'avoit mené à Petersbourg, car Rzewuski étant obligé de retourner en Pologne, elle ne pouvoit se confier qu'à un homme ~~pour~~ comme moi pour se mettre en état de quitter

BBS

la Russie, où elle ne pouvoit plus se souffrir, et où elle devoit faire un metier pour lequel il lui sembloit de n'etre pas née, car elle ne savoit ni jouer la comedie ni chanter. Elle me donna son adresse, et l'heure, et je l'ai laissé aller pour le bal, très en: chanté d'avoir fait cette decouverte.

Je suis allé à un buffet, où j'ai très bien mangé, et bu, puis je suis retourné dans la foule, où j'ai revu la Langlade qui causoit avec Volpati. Il l'avoit vue avec moi, et il étoit allé la sonder pour savoir qui j'étoit; mais fidele au secret que je lui avois recomandé, elle lui avoit dit que j'étoit son mari, et elle m'appella en me donnant ce nom, me disant que le masque n'ajoutoit pas foi à cette verité; la confidence de la jeune folle était de celles qu'on fait au bal.

~~[illegible]~~

Après plusieurs heures je me mis dispoſé a re= tourner à mon auberge. ~~[illegible]~~ et je mis alle me coucher avec intention de ne me lever que pour aller à la messe. ~~[illegible]~~ l'église catholique, j'étoit desservie par des moines recollets qui portoient la barbe longue; ~~[illegible]~~

Après avoir dormi profondement, je m'étonne en ouvrant les yeux de voir qu'il n'étoit pas encore jour. Je me trouve de bonne ~~[illegible]~~ humeur, ~~[illegible]~~ je me tourne de l'autre coté je reprens le sommeil, mais je me reveille un quart d'heure après, et je me plains en moi même de ce que je ne peux dormir qu'à petits sommes. ~~[illegible]~~ croyant d'avoir passé une très courte nuit, ~~[illegible]~~ A l'apparition du jour je me leve

BB6 315

[illegible], j'appelle, je m'habille, j'envoye chercher un perruquier, et je dis au domestique de faire vite, car c'étoit un dimanche, et je voulois aller à la messe: il me repond que c'étoit un lundi, que j'avois passé dans mon lit vingt-cept heures: je compris la chose, je ris, et je me persuade que le fait étoit vrai puisque je me sentois mourir de faim. Voila le seul jour que je peux dire d'avoir reellement perdu dans ma vie. Je me suis fait porter chez Demetrio Papanelopulo qui étoit le negociant grec pres duquel j'étois accredité de cent roubles par mois. Je me suis vu tres bien reçu, recommandé par M. de l'Oglio il me pria d'aller dîner chez lui tous les jours, et il me paya d'abord le mois qui étoit deja echu, me montrant qu'il avoit fait bonne recette à ma traite de Rittaw. Il me trouva un domestique, dont il me repondit, et une voiture à moi pour dix-huit sous: elle coûtoit un peu plus que six zecchins. Le bon marché m'étonna; mais la chose n'en fut plus ainsi aujourd'hui. Il m'a fait dîner là le jour même, et ce fut à sa table que j'ai fait connoissance avec le jeune Bernardi fils de celui qui avoit été empoisonné à cause des zecchins dont il ne m'appartient pas de narrer l'histoire. Ce jeune homme étoit à Petersbourg pour solliciter le payement des sommes, dont feu son pere étoit creancier pour des diamans qu'il avoit vendus à l'imperatrice Elisabeth. Il logeoit chez le même Papanelopulo, et il y mangeoit en lui payant sa pension. Le comte Ostiati vint après dîner, et conta l'aventure qu'il avoit eu au bal avec un inconnu qui devoit être venitien, et qui lui avoit promis d'aller le voir. Comme il ne me connoissoit que de nom, il s'imagina d'abord que ce ne pouvoit être que moi d'abord que le negociant lui presenta ma personne, et je ne lui ai pas nié la verité.

Le comte étoit en son depart: il étoit deja sur la gazette, com:

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

me c'étoit l'usage en Russie, où on ne lisoit le passeport à
personne qu'après quinze jours que le public étoit informé
de son départ. Par cette raison les marchands sont très faciles
à faire credit aux étrangers, et les étrangers y prennent bien
avant que de s'endetter, puisqu'ils n'ont point de grace à
esperer. Il tardoit à Bernardi de se voir debarassé du comte
Volpati, qui étoit l'amant heureux d'une danseuse appellée la Yusi,
avec la quelle il n'esperoit de pouvoir faire quelque chose
qu'après son départ. Cette Yusi apprit le départ
de Volpati fait si bien ses affaires avec le jeune homme
amoureux, et son experience qu'elle se fit epouser, ce qui
lui fit le plus grand tort dans l'esprit de l'imperatrice qui
le fit payer, et ne voulut plus ecouter ceux qui sollicitoient
pour lui quelqu'emploi. Deux ans après mon départ
il est mort, et je ne sais pas ce que sa
veuve est devenue.

Le lendemain j'ai porté une Lettre à M. Pietro Tramontini
Melissino Colonel alors aujourd'hui General dans l'artillerie.
Cette Lettre étoit de Madame de l'Oglio, dont il avoit été
l'amant. Il me reçut très bien, il me presenta à sa
femme fort aimable, et il m'incita à souper une fois pour
toujours. Sa maison étoit montée à la françoise; on y jouoit,
et on y soupoit après sans façon. J'ai connu chez lui son
frere aîné qui étoit procureur du Synode, et qui avoit pour
femme une princesse Dolgorouchi; on y jouoit au Pharaon:
la compagnie étoit composée de personnes sûres, qui n'alloient
ni se plaindre des pertes, ni se vanter des gains nulle part; ainsi on
étoit sûr que le gouvernement ne parviendroit pas à savoir qu'
on violoit la loi qui prohibait le jeu. Celui qui tenoit la banque
étoit un baron Lestocq fils du fameux. Celui que j'ai vu là étoit

BBB alors disgracié à cause d'une Loterie, qu'il avoit fait à Moscou
au couronnement de l'impératrice, dont elle même lui avoit
fait les fonds pour divertir la cour. Cette Loterie etoit sautée
faute de regle, et la calomnie avoit attribué la
chute au Baron en le faisant soupçonner coupable. J'ai joué
petit jeu, et j'ai gagné quelques roubles. En soupant près de
lui j'ai lié connoissance, et l'ayant vu dans la suite chez
lui il me mit à part lui même de ses vicissitudes. En par:
tant du jeu, j'ai fait l'eloge de la noble indifference avec
laquelle le prince Oax avoit perdu contre lui mille roubles.
Il se mit à rire, et il me dit que le beau joueur dont j'avois
admiré le noble désintéressement ne payoit pas — Mais l'hon:
neur? — L'honneur n'est pas perdu ici à cause de cela.
Une condition tacite existe que celui qui perd sur la parole
paye s'il veut, et s'il ne veut pas il en est le maitre. Celui qui
lui a gagné se rendroit ridicule en lui demandant le paye:
ment — C'est un moyen qui autorise le banquier à refuser
de tenir sur la parole à quiconque croit — Aussi la personne qui
joue ne s'en offense pas. Le joueur s'en va ou il donne des gages
sur le jeu même. Il y a des jeunes gens dans la première vero:
Pierre qui ont appris à tricher, et qui s'en vantent; un Stroganoff
défie tous les étrangers à lui gagner. Il a obtenu ce:
tellement une permission de voyager pour trois ans. Il dit qu'il
est sûr de revenir en Russie très riche.

J'ai connu chez Melissino un jeune officier aux gardes appellé Zinovieff
des Orloff, qui me fit faire connoissance avec le ministre d'An:
gleterre Macartney beau jeune homme rempli d'esprit qui eut
la foiblesse de devenir amoureux de Mademoiselle Shitroff une
des filles de l'impératrice, et la hardiesse de lui faire un enfant. L'impé:
ratrice trouva cette liberté angloise impertinente, pardonna à la
demoiselle qui dansoit très bien sur le théatre impérial, et fit

rappeller la ministre. J'ai connu le frere de cette fraila qui
etoit deja officier, beau garçon qui promettoit beaucoup. Au
noble spectacle même de la cour où j'ai vu danser Made=
moiselle Chitroff j'ai vu aussi danser Mademoiselle Sivers,
aujourd'hui princesse N. N. que j'ai vu il y a quatre ans à
Dresde avec sa fille tres bien elevée, et habile dans le derrei.
Mademoiselle Sivers m'enchanta. J'en suis devenu amoureux
sans jamais pouvoir le lui dire, car je ne lui fus jamais pre=
senté. Elle dansoit parfaitement bien. Le Castrato Putini
jouissoit de ses bonnes graces qu'assurement il meritoit, et par
son talent, et par son esprit. Il logeoit même chez le comte
Sivers. Le castrato Putini fut celui qui fit aller à Peters=
bourg le maitre de chapelle venitien Galuppi nommé Bu=
ranello, qui y arriva l'année suivante lorsque je partois.

Demetrio Paganelopulo me fit connoitre le ministre de
Cabinet Almuiow, gros, et gras plein d'esprit, et le seul lettré
que j'ai connu en Russie, car il n'etoit pas devenu docte
en lisant Voltaire; mais etant allé etudier dans la jeunesse
à Upsal. Cet homme rare qui aimoit les femmes, le vin,
et la chere exquise m'invita à diner chez Locatelli à Cate=
rinow, maison impériale que l'impératrice avoit donné pour
toute la vie à ce vieux entrepreneur de theatre. Il fut è=
tonné quand il me vit; mais moi plus que lui en le voyant de=
venu traiteur, car c'etoit ce qu'il faisoit à Catherinoff ou pour
un roouble par tete sans le vin il donnoit excellamment à
manger à tous ceux qui y alloient. Monsieur Almuioff me fit
connoitre l'autre secretaire de cabinet Teplooff, qui aimoit
les beaux garçons, et qui avoit le merite d'avoir etranglé Pierre
III, qui à force de limonade avoit empeché l'assemic de la
mer. La personne qui me presenta au troisieme secretaire

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

de cabinet Elelaghim, qui avoit passé vingt ans en Siberie fut
la dernieure Mecour sa maitresse à la quelle j'avois porté
une Lettre de la Santina que j'avois connu à son passage
par Berlin. Une Lettre de Da l'Oglio que j'ai porté à Luini
musicien castrato tres habile dans son art, beau, et fort ai=
mable me trouva le plus grand accueil dans sa maison,
où on te voit chere exquise
~~et la table qui passé~~
~~cette de la cheure étoit un passion~~. La Colonna qui étoit pre=
miere chanteuse étoit la maitresse. Ils vivoient ensemble
pour se tourmenter. Je ne les ai jamais vu un seul jour
d'accord. Ce fut chez lui que j'ai connu un autre Castrato
Labile, et aimable qui s'appelloit Millico, qui allant tou=
jours chez le grand veneur Narischin lui parla tant de moi,
que ce seigneur tres aimable, et orné de quelque litterature
voulut me connoitre. C'étoit le mari de la celebre Mar=
via Pavlovna. Ce fut à la magnifique table du grand
veneur que j'ai connu le Calogero Platon, aujourd'hui
archevêque de Novogrod, alors predicateur de l'imperatrice,
Ce moine sulle entendoit le grec, parloit Latin, et francois,
il avoit de l'esprit, il étoit beau, c'étoit tout simple qu'il devoit
faire fortune ~~dans~~ dans un païs, ou la noblesse
n'a jamais voulu descendre jusqu'à briguer des dignités ecclé=
siastiques.

J'ai porté une Lettre de Da l'Oglio à la princesse d'Arkow,
après
qui vivoit à trois verstes de Petersbourg exilée de la cour, ~~la~~=
~~dit~~ qu'ayant aidé l'imperatrice à monter sur le trone, elle s'at=
tendoit à le partager avec elle. Catherine mortifia son ambition.
Je l'ai trouvée à Labillée en deuil à cause de la mort du prince

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

son epouse decedé à Varsovie. Ce fut elle qui parla de moi à M. Panin, et qui m'ecrivit trois jours après un billet dans lequel elle me disoit que je pouvois aller chez lui quand je voulois. J'ai trouvé cela admirable dans la conduite de l'imperatrice; elle avoit disgracié la princesse d'Anhalt, mais elle n'empechoit pas son principal ministre d'aller tous les soirs lui faire sa cour. J'ai entendu dire à des personnes dignes de foi, que le comte Panin n'etoit pas l'amant de la dame d'Anhalt, mais le pere. Cette princesse est aujourd'hui presidente de l'academie des sciences. Les savans soutiennent d'avoir une femme à leur tête, s'ils ne l'avoient pas reconnue pour Minerve. Ce qu'il y a encore à desirer en Russie est de voir quelque femme celebre commander les armées.

Une chose que j'ai vu avec Melissino, et qui m'a frappé, fut la fonction de la benediction des eaux le jour de l'Epiphanie faite sur la Neva couverte de cinq pieds de glace. On baptise les enfans par immersion les plongeant dans la riviere par un trou fait dans la glace. Ce jour là même il est arrivé que le Pope qui immergeoit laissa echaper de ses mains l'enfant qu'il plongeoit: Drugoi a-t-il dit. C'est à dire Donnez m'en un autre; mais ce que j'ai trouvé admirable fut la joye du pere, et de la mere de l'enfant noyé, qui certainement ne pouvoit être alle qu'en paradis etant mort dans cet heureux moment.

J'ai porté la lettre de la Florentine Madame Bugoni qui m'avoit donné à souper à Monet à l'amie qui elle m'avoit assuré que je pourrois me rendre utile. Cette amie étoit une venitienne qui s'appelloit Madame Roccolini, elle étoit partie de Venise pour aller chanter sur le theatre de Petersbourg ne sachant pas la musique, et n'ayant jamais fait ce metier là. L'imperatrice après avoir ri de cette folie, lui fit dire qu'il n'y avoit pas de place

B4R 321.

pour elle; mais que fit alors la signora Vicenza? (c'est ainsi qu'on l'appelloit) elle lia connoissance fort étroite avec une Françoise femme du sieur Protè marchand françois qui demeuroit chez le grand Veneur. Cette femme qui possedoit le coeur de ce seigneur, étoit en même tems étoit la confidente de sa femme Maria Paulowna, qui n'aimant pas son mari étoit enchantée que cette Françoise la delivrat de l'obligation de succomber aux devoirs matrimoniaux si ces caprice lui venoit de les exiger. Mais la Protè étoit la premiere beauté de Petersbourg. A la fleur de son âge elle unissoit à l'esprit de la galanterie le gout le plus raffiné pour la parure. Aucune femme ne savoit se mettre comme elle, fort gaye en compagnie elle unissoit tous les suffrages à sa faveur: quand on nommoit à Petersbourg la Protè tout le monde étoit jaloux du bonheur que le grand veneur avoit de la posseder. Telle étoit la femme, dont la Signora Vicenza étoit devenue la confidente. La Protè elle savoit venir chez elle ceux qui en étoient amoureux, et qui valoient la peine d'être considerés, et la Protè ne manquoit pas de s'y rendre. La Signora Vicenza accueillit sans scrupule les presens que la reconnoissance lui proposoit d'un côté, et de l'autre.

D'abord que j'ai vu la Signora Vicenza je l'ai reconnue; mais comme il y avoit vingt ans au moins que ce qui s'étoit passé entre elle et moi étoit arrivé, elle ne s'étonna pas que j'en eusse perdu la memoire, et elle ne se trouva pas de même. Son frere qui s'appelloit Montellato fut celui la rappeller. Montellato qui en sortant une nuit du Ridotto vint pour m'assassiner dans la place de S. Marc, et chez elle même on avoit fait un complot, qui m'avoit coûté la vie si j'en eusse pas pris le parti

de rester dans la rue par la fenetre. Elle me fit tout l'accueil
qu'on fait à un compatriote cheri, à un ancien ami qu'on
trouve loin de la patrie, elle me narra en detail ses malheurs,
et elle me vanta en même temps son courage. Elle n'avoit be-
soin, me dit elle de personne, et elle vivoit gayement avec les
plus aimables femmes de Petersbourg. me dit elle
Je m'étonne qu'allant
dîner souvent chez le grand veneur Narischkin vous n'ayez
pas connu la belle Madame Protè; c'est l'ame du grand
Veneur; venez demain prendre du caffè chez moi, et
vous verrez un prodige

J'y vais, et je la trouve au dessus de l'eloge. N'étant plus
riche, j'employe l'esprit pour me mettre bien avec elle; je
lui demande comment elle se nomme, elle me dit qu'elle s'ap-
pelle Protè, je lui reponds qu'elle se declare donc Pro-me:
je lui explique la plaisanterie sur le jeu de mots, je ba-
dine, je lui fais de contes, je lui fait connoitre le feu qu'elle
allume dans mon ame, je ne desespere pas de devenir
heureux avec le tems, et voila la connoissance faite.
Je n'allois plus chez le grand veneur sans aller dans la cham-
bre avant, et après le dîner.

Dans ce tems là, l'ambassadeur de Pologne étant ve-
nu à Varsovie, j'ai dû suspendre mes assauts avec
la l'Anglade; le comte de Brunswick fit.
qui accepta une proposition avantageuse, j'ai alors.
Lacroix, dut cessé de frequenter sa maison
charmante femme mourut six mois après de la petite
verole. J'avois envie de pousser ma pointe avec la Protè.
A cette fin j'ai inviteé à diner à Catarinoff chez Locatelli Lucini
avec la Colonne, un officier des gardes appellé Zinowioff

la Protè, et la Signora Vicenza avec un joueur de Violon qui étoit son amant. Dans la gayeté de ce dîner le feu des convives s'étant allumé chacun après le caffé tacha de s'esquiver avec sa chacune, proyennant quoi j'ai commencé à prendre possession de la belle sans cayen: dant venir au grand fait à cause d'un contretems. Nous sortimes tous pour voir ce que Luini prendroit à la chasse du lieu: il avoit porté à cet effet ses fusils, et ses chiens. M'è: fait ecarté de la maison ingeniale une centaine de pas avec Zinowieff je lui fais remarquer une paisanne, dont la beauté etoit surprenante, il la voit, et il en convient, nous nous acheminons vers elle, et elle se sauve jusqu'à une chaumiere où elle entre; nous y entrons aussi, nous voyons là la vieille, où son pere, sa mere, et toute la famille et dans une coin de la chambre avec elle, qui se tenoit dans un coin de la chambre com: me un Lapin qui avoit eu peur, que les chiens qu'il vo: yoit s'allaient le devorer.

Le meme qui parla Zinowieff, qui, pour parenthese, et dejeuni plusieurs fois vingt ans à Madrid avec caractere de ministre de l'imperatrice à la cour de Madrid, parle beaucoup en mal avec le pere; je m'apperçoit qu'il y a question de la fille, puisque le pere l'agrette, et je voit si avancer deriere, et revenir, et se tenir debout devant lui Un quart d'heure après, il sort, et je le suis, les deux. Après avoir payé à ce bon homme Zinowieff me rend compte qu'il avoit demandé au pere s'il vouloit la lui donner pour servante, et que le pere lui avoit repondu qu'il y consentiroit; mais qu'il vouloit cent roubles parce qu'elle avoit son pucellage. Vous voyez, me dit il, qu'il n'y a rien à faire — Comment rien à faire! Et si j'etois disposé à don: ner les cent roubles? — Vas l'avoir pour vos à votre ser: vice, et vous serez le maitre de coucher avec elle — Et si

200 324 BIS

elle ne voulût pas ? — Oh ! cela n'arrive jamais. Vous serez le maître de la sauver des corps — Supposez donc qu'elle soit contente. Je vous demande si après avoir joui d'elle, et l'ayant trouvée de mon goût, je pourrois poursuivre à la garder — Vous deviendrez son maître, et vous pourrez même vous dit-il la faire arrêter si elle se sauve, à moins qu'elle ne vous rende les cent roubles que vous aurez déboursé pour l'avoir — Et la gardant avec moi combien par mois dois-je lui donner ? — Par le cour. A manger, et à boire ~~de~~ de quoi la faire aller au bain le samedi pour qu'elle puisse aller à l'église le dimanche — Et quand je partirai de Pe= à moins tersbourg puis-je la forcer à venir avec moi ? — Non — ~~—~~ en donnant caution obtenir la permission A cette fille pour être que vous n'en ~~aurez pas~~ devenue votre esclave, ne croyez pas d'être esclave en pre= mier chef de l'impératrice — Fort bien. Traitez moi cela. Je donnerai les cent roubles, et je la prendrai avec moi, et je vous assure que je ne la traiterai pas en esclave ; car je ne voudrois pas être mais je me recommande à vous ~~pour faire que je ne~~ trompé — Je traiterai moi même, et je vous ~~me~~ trompera pas. Voulez vous faire cela assure qu'on ne me d'abord ? — Non. Demain, car je ne veux pas que la compagnie sache la chose. Demain matin je passerai chez vous à neuf heures.

Nous retournames à Petersbourg tous dans un Phaeton, et le lendemain je fus à l'heure chez Zimmerm, qui étoit en= chanté de me rendre ce petit service. Il me dit, chemin faisant, que si j'en avois envie, il me fourniroit en peu de jour un serail de tant de filles que je pourrois desirer. Je lui ai donné les cent roubles.

B 46 325

Nous arrivons chez le paisan, la fille était là, Zinoviéf lui dit toute l'affaire, le paisan remercie S. Nicolas de la providence qu'il lui envoiait, il parle à la fille, je voi qu'elle me regarde, et j'entens qu'elle lui dit qu'oui: Zinoviéf me dit alors que je devois m'assurer qu'elle étoit pucelle, puisque je devois me contenter de l'éducation je me serois mor: noitre en me faisant que je l'avois achetée à mon service comme telle. En force de l'éducation je me serois mor: fitié de devoir lui faire l'affront de la visiter; mais Zinoviéf m'encouragea, en me disant que c'étoit lui faire un plaisir que de me mettre en état de témoigner la chose à ses parens. Pour lors, je me mis à l'ouvrage, et en la prenant en: tre mes cuisses, je l'ai reconnue de la main, et je l'ai trouvée intacte; mais en vérité je ne lui aurois pas donné le démenti quand même je l'aurois trouvée entamée Zinoviéf compta les cent roubles au père, qui les don: na à la fille, et que la fille remit entre les mains de la mère, et mon domestique, et le cocher entrèrent pour signer témoins de ce qu'ils ne savoient pas. Cette fille que j'ai d'abord appellé Laïse entra dans la voiture et vint avec nous à Petersbourg vêtue comme elle étoit de gros drap, et sans chemise. Après avoir visité Zinoviéf je suis resté chez moi quatre jours sans jamais la quitter que lorsque je l'ai vu habillée à la françoise sans luxe, mais très proprement. Celui de ne pas savoir le Russe étoit mon mar: fait; mais ce fut elle, qui en moins de trois mois apprit fort mal l'italien, mais assez bien pour me dire tout ce qu'elle vouloit. Elle commença à m'aimer, puis à devenir jalouse; elle manqua une fois de me tuer, comme le lecteur verra à la fin
dans toutes mes aventures

Bd X

1765 ("mois de May" page 347)
("vers la fin du mois de May"
page 356)
("c'etoit dans le tems du Solstice:
"il n'y avoit pas de nuit"
page 372)

Chap VI

(Orig. Tome VIII Chap. XIII)

BnF
MSS

pages 347 à 374

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Chapitre XIII

Crève coeur, Bombace, voyage à Moskow. Suite des aventures que j'ai eu à Petersbourg.

Le même jour que j'ai ~~conduit~~ mené chez moi Zaire j'ai envoyé Lambert. Il se couchoit tous les jours ; je ne savois plus que faire de lui. On ne le couchoit que comme soldat. Je lui ai fait donner un passeport, et je lui ai donné l'argent nécessaire pour retourner à Berlin. Sept ans après j'ai su à Corfou qu'il étoit entré au service d'Autriche.

Zaire dans le mois de May étoit devenue si jolie qu'ayant envie d'aller à Moskow je n'ai pas eu le courage de la laisser à Petersbourg, je l'ai conduite avec moi me parlant de domestique. Le plaisir que j'avois à l'entendre me parler vénitien étoit inconcevable. J'allois le samedi aux bains russes me baigner avec elle en compagnie de trente ou quarante autrefois hommes que femmes de toutes nues, qui ne regardoient personne, n'approchoient que personne ne les regardoit. Le défaut de honte avoit la source dans une innocence d'intention. Je m'étonnois que personne ne regardoit Zaire qui me paroissoit l'original de la statue de Psiché que j'avois vu à villa Borghese

Ses traits n'avoient pas encore fini de naître, elle étoit dans la treizième année ; elle n'avoit nulle part la marque décidée de la puberté. Blanche comme la neige, ses cheveux noirs rendoient la blancheur encore plus éclatante. Sans la maudite jalousie qui me dévoroit tous les jours, et sans la fatale envie qu'elle avoit à ce que les cartes qu'elle consultoit tous les jours lui disoient, je ne l'aurois jamais quittée.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

B48 327.

Un jeune homme François, d'une jolie figure, qui s'appelloit Chevecoeur, et qui montroit d'avoir eu une education egale à sa naissance arriva à Petersbourg en compagnie d'une fille pa: sitienne qu'il appelloit la Riviere, jeune, et point laide; mais qui n'avoit aucun talents ni autre education que celle qu'ont à Paris toutes les filles qui pour vivre mettent à profit leurs charmes. Ce jeune homme vint me porter une Lettre du prince Charles de Courlande, qui ne me disoit autre chose si non que si je pouvois être utile au comte je lui ferois plai: sir à l'etre. Il me porta cette Lettre accompagné de sa belle à neuf heures du matin dans le moment que je dejeunois avec Zoire — C'est à vous, lui dis-je à me dire en quoi je pourrois vous être utile — En nous accordant votre société, en nous procurant vos connoissances — Pour ma société, je suis etranger, c'est peu de chose, j'irai vous voir, vous viendrez chez moi quand vous voudrez, et vous me ferez plaisir; mais je ne mange jamais chez moi. Pour ce qui regarde mes connoissances, vous sentez qu'étant etranger, je m'ecarterois de la regle en vous presentant avec madame. Est ce votre femme? On me demandera qui vous etes, et ce que vous etes venu faire à Petersbourg. Que dois-je dire? Je m'etonne que le prince Charles ne vous ait pas adressé à d'autres — Je suis gentilhomme Lorrain. Je suis venu ici pour m'assurer ~~avoir~~ ~~une maitresse~~, mademoiselle la Riviere que vous voyez, est ma maitresse — Je ne savois à qui vous presenter avec ce titre; et d'ailleurs je crois que vous pouvez voir les mœurs du pays, et vous amuser sans avoir besoin de la: sonne. Les spectacles, les promenades, les plaisirs même de la cour sont ouverts à tout le monde. J'imagine que l'argent ne vous manque pas — Je n'ai precisement pas d'argent, et je n'en attens de personne — Je n'en ai pas de reste non plus; et vous m'etonnez. Comment avez vous pu faire la folie d'venir ici sans argent? — C'est elle, qui dit que nous n'en avions besoin ~~besoin~~

que du jour à la journée. Elle m'a fait partir de Paris sans le sou, et jusqu'à present il semble qu'elle a raison. Nous avons reçu par tout — C'est donc elle qui a la bourse — Ma bourse, me dit elle, est dans la poche de mes amis — J'entens, et je vois que vous devez en trouver par toute la terre habitée: si j'avois une bourse pour l'amitié de cette espece je vous l'offrirois aussi; mais je ne suis pas riche!

Bombac Hambourgeois, que j'avois connu en Angleterre, d'où il avoit decampé à cause de dettes, étoit venu à Petersbourg, où il avoit eu le bonheur d'entrer au service militaire; fils d'un riche negociant il tenoit maison, domestiques, et voiture, il aimoit les filles, la bonne chere, et le jeu, il perdoit des dettes à force ouverte. Il étoit laid, vif, et rempli de l'esprit des roués. Il arrive chez moi pour interrompre le discours que j'avois entamé avec la singuliere voyageuse qui tenoit sa bourse dans la poche de ses amis. Je lui presente Monsieur, et Madame en lui disant tout, excepté l'article qui regardoit la bourse. Bombac extasié de l'aventure fait des avances à la La Riviere, qui les reçoit dans le for de son metier, et dans un quart d'heure je vis de voir qu'elle avoit raison. Bomback les invite à dîner chez lui pour le lendemain, et les conjure d'aller avec lui le jour même à Grosnacabak pour y recevoir un dîner sans façon: il me prie d'y être aussi, et j'accepte. Zaïre me demande de quoi il y avoit question, car elle ne comprenoit pas le françois, et je lui dis tout. Elle me dit que j'agissant d'aller à Grosnacabak elle vouloit y être aussi, et je la contente, car c'étoit de la jalousie toute pure, et j'en craignois les suites qui consistoient en mauvaise humeur, en larmes, en desespoirs, qui m'avoient forcé plusieurs fois à la battre; ~~c'étoit le principal moyen dont~~ à peine la convaincre que je l'aimois. Après les coups elle devenoit peu à peu tendre, et

la paix se feroit avec la fête de l'amour.

Bomback fres content i'en alla pour depecher des affaires, pro: mettant de revenir à onze heures, et lundi que Zaïre s'habilloit la la Riviere me tint un propos tendant à me convaincre qu'en matiere de science du monde j'etois la plus ignorant de tous les hommes. Ce qui m'étonnoit étoit que son amant n'étoit tout: bonnement honteux de la figure qu'il representoit. Toute l'excuse qu'il pouvoit m'alleguer étoit qu'il étoit amoureux de la Catin; mais je ne pouvois pas la lui passer.

Notre partie fut gaye. Bomback ne parla qu'avec l'aventuriere, Zayre se tint presque toujours sur mes genoux, ~~dans~~ Ensemble mangea, vit à propos, et fut de propos, et se promena; la belle provoqua Bomback à jouer vingt cinq roubles au quinze qu'il perdit tres galamment, et qu'il lui paya en vie se promettant autre recom: pense que celle de l'embrasser. Zayre fres contente d'avoir été de cette partie, où elle craignoit que je ne lui fisse des infidelités, me dit mille choses plaisantes sur l'amoureux de la Françoise, qui n'en étoit pas jaloux. Elle ne pouvoit pas comprendre comment elle pouvoit le souffrir si sûr d'elle — Mais je suis sûr de toi, et cependant tu m'aimes — C'est que je ne t'ai jamais donné occasion de me croire jalouse.

Le lendemain je fus allé jeun chez Bomback, étant sûr que j'aurois trouvé chez lui ~~sûr~~ des jeunes officiers suisses, qui m'auroient trop ennuyé en enjolant Zayre dans leur langue. J'ai trou: vé chez Bomback le comte voyageur, et ses deux freres qui n'étoient alors, et aujourd'hui Generaux: Le cadet de ces deux freres étoit blond, et joli comme une fille; il avoit été de cabinet le bienaimé du secretaire Depeloff, et un garçon d'esprit non seulement il savoit le preuve; mais il feroit profession de se capti: ver par des voyages la tendresse, et l'estime de tous les hom: mes comme il faut qu'il sautoit ~~[illegible]~~

205 f 31 B5 1

Ayant supposé à l'hambourgeois Bomback le meme gout qu'il avoit trouvé dans Mr Teploff, et ne s'étant pas trompé, il auroit cru de me degrader ne me mettant pas dans leur meme rang. Dans cette idée il se mit à table près de moi, et il me fit tout d'agaceries pendant le dîner, que de bonne foi j'ai cru que c'étoit une fille habillée en garçon.

Après dîner allis devant le feu entre lui, et la voyageuse fran-coise je lui ai declaré mon soupcon, mais Lunin jaloux de la superiorité de son sexe, il en fit sur le champ étalage, et interessé à savoir si je pouvois me maintenir indifferent à sa beauté il s'empara de moi, et croyant de retrouver convaincu qu'il me plaisoit il se mit en position de faire son bonheur et le mien. Et cela seroit arrivé, si la La Riviere fachée qu'un garçon à sa presence osat empieter sur ses droits ne l'eut pris à travers, et ne l'eut forcé à differer son exploit à un tems plus convenable

Ce combat me fit rire; mais n'y ayant pas été indifferent, je n'ai pas cru de devoir faire semblant de l'être. J'ai dit à la fille qu'elle n'avoit aucun droit de se mêler de nos affaires, ce qui tint lieu à Lunin d'une declaration de ma part en sa faveur. Lunin fit parade de toutes ses richesses, et meme de sa blanche poitrine, et defia la fille à en faire autant, ce qu'elle refusa nous appellant G.....: nous ripostames l'appellant p....., et elle nous laissa. Nous nous donnames, le jeune fille, et moi, des marques de la plus tendre amitié, et nous nous la jurames eternelle.

Lunin l'aîné, Crevecoeur, et Bomback, qui etoient allés se promener reviennent à l'entrée de la nuit avec deux ou trois amis qui consolerent facilement la françoise de

BSR 331

la mauvaise compagnie que nous lui avions tenu.

Bomback fit une banque de Pharaon qui ne finit qu'à onze heures quand il n'eut plus d'argent, et nous soupames. Après souper la grande Orgie comença. La la Riviere tint tete à Bomback, à Lunin l'aîné, et aux deux jeunes officiers ses amis. Crevecoeur etoit allé se coucher: Moi avec mon nouvel ami étions les seuls qui eussent l'air sage étant spectateurs tranquilles des débats qui se succedoient avec rapidité, toujours diversifiés, et où la moindre du pauvre Crevecoeur tenoit toujours ferme. Piquée de ne nous intéresser qu'en qualité de spectateurs, elle commit de tems en tems contre nous le plus cruel sarcasme; mais nous nous en moquions. Notre maintien ressembloit à celui de la vertu de deux vieillards tolerans qui compatissoient aux extravagances d'une jeunesse effrenée. Nous nous regardames une heure avant jour.

J'arrive chez moi, j'entre dans ma chambre, et par un gueux Hazard j'evite une bouteille que Zoïre me lança à la tete, et qui m'auroit tué si elle m'eut pris dans la tempe. Elle me frisa la face. De la voix furieuse se jetter à terre, et y donner contre sa tete: je cours à elle, je m'en saisis à terre, je lui demande ce qu'elle a, et la croyant devenu folle, j'apprete à appeller du monde. Elle s'apaise, mais fondant en pleurs, et m'appellant ariarin, et traitre. Pour me convaincre de mon crime, elle me montre un carré de cinq cinq cartes, où elle me fait lire en figures toute la debauche qui m'avoit tenu dehors toute la nuit. Elle me montre la garce, le lit, les combats, et jusqu'à mes egarements contre nature. Je ne voyois rien de tout; mais elle s'imaginoit de voir tout.

Après l'avoir laissé dire tout ce qui lui étoit necessaire pour soulager sa jalousie enragée, j'ai jetté au feu son maudit grimoire, et la regardant avec des yeux où elle pouvoit voir ma colere en

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

même temps que la pitié qu'elle me feroit, et en lui faisant connoître qu'
elle avoit manqué de m'assommer, je lui declare que nous
devions nous separer pour toujours le lendemain. Je lui dis qu'
il etoit vrai que j'avois passé la nuit chez Bomback, où il y a:
voit une fille, mais je lui mis, comme de raison, tous les
excès qu'elle m'imputoit. Après cela, ayant besoin de dormir,
je me deshabille, je me couche, et je m'endors, malgré tout
ce qu'elle fit en se couchant près de moi pour obtenir son par:
don, et m'assurer de son repentir.

Au bout de cinq à six heures je me reveille, et la voyant
endormie je m'habille pensant au moyen de me defaire de cette
fille, qui une fois ou l'autre dans ses fureurs de jalousie pour:
roit fort bien me tuer. Mais comment pouvois-je executer mon
dessein en la voyant devant moi à genoux desesperée, et re:
pentie implorant mon pardon, ma pitié, et m'assurant que
pour l'avenir je la trouverois douce comme un agneau? La
conclusion fut qu'en la prenant entre mes bras je lui ai
donné des marques certaines du retour de ma tendresse
sous condition à laquelle elle se soumit par serment qu'elle
ne feroit plus les cartes pendant tout le tems qu'elle vi:
vroit avec moi. J'avois decidé d'aller à Mortou trois jours
après ce fait, et je l'ai comblée de joye en l'assurant que
je la conduirois avec. Trois choses avoient principalement con:
tribué à me rendre cette fille amoureuse. L'une que je la con:
duisois souvent à Cathanioue à voir sa famille où je faisois
toujours un double, l'autre que je la faisois manger avec moi;
quand j'appellois à dîner du monde, la troisième que je l'avois
battue trois ou quatre fois, lorsqu'elle avoit voulu m'empecher de
sortir.

Singuliere necessité que l'homme a eu Rufie de battre, lorsqu'il a
une raison, son domestique! Les paroles n'ont aucune force;

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

354 elle n'ait retenue qu'aux étrivieres. Le domestique, qui n'a autre arme que celle d'un esclave raisonne après avoir vagu les coups, et dit mon maitre ne m'a pas renvoyé, il ne m'auroit pas battu s'il ne m'aimoit pas, je dois donc lui être attaché.

Papanelopulo étoit mogné de moi, lorsque je lui avois dit au commencement de mon sejour à Petersbourg, qu'aimant mon corsaque, qui parloit français, je voulois me l'attacher par la douceur en ne le corrigeant que par des paroles, lorsqu'il le meriteroit de la raison à force de bastonnade. Si vous ne le battez pas, me dit il, le jour viendra qu'il vous battra; et cela m'est arrivé. Un jour que je l'ai trouvé ivre altéré par la boisson qu'il ne pouvoit pas me cacher je me mis avisé de le gronder par des paroles rudes, en le menaçant elevant seulement ma canne. D'abord qu'il la vit en l'air il courut à moi, et s'en saisit; et si je ne l'avois pas fait tomber sur le champ, il est certain qu'il m'auroit battu. Je l'ai donc l'instant mis à la porte. Il n'y a pas au monde de domestique meilleur que le Russe, infatigable au travail, dormant sur le ~~seuil~~ seuil de la porte de la chambre ou son maitre dort pour être prêt à courir à lui quand il l'appelle, toujours souris, ne lui re: pondant point lorsque son tort est evident, et incapable de le voler; mais il devient un monstre, ou un imbecille quand il a ~~encocher exposé~~ exposé au froid le plus fort pendant souvent toute la nuit à la porte d'une maison pour garder ses chevaux, il ne connoit autre moyen de se tenir en etat de veiller que celui de boire de l'eau de vie. Il lui arrive, s'il en boit deux verres de l'eau: dormir sur la neige, où quelque fois il ne se reveille plus. Il meurt gelé. Le malheur de perdre une oreille, tout le nez l'or exceptè, un morceau de la joue, une levre arrive souvent si on n'y prend pas garde. Un matin j'etois apperçu que j'allois perdre une oreille

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

un jour que je suis arrivé à Petrow en traineau le froid étant très
vif. Il vint vite me frotter avec une poignée de neige jusqu'à
ce que toute la partie cartilagineuse que j'allois perdre s'est
ranimée. Interrogé à quoi il s'étoit apperçu que j'étois en ce
danger, il me dit qu'on l'apperçoit facilement, puisque la par=
tie menacée par le froid devient extremement blanche. Ce
qui me surprit, et qui me paroit encore aujourd'hui incroyable
est que la partie perdue quelque fois revient. Le prince Char=
les de Courlande m'assura qu'il perdit un jour en Siberie le
nez, qu'il regagna cependant dans l'été. Plusieurs moscki=
tes m'assurerent du même phenomene.

Dans ce temps là l'impératrice fit faire un ample amphy=
theatre de bois aussi grand que toute la place qui existe
devant son palais fait pour l'architecte florentin Rastrelli.
Cet amphitheatre fait pour cent mille spectateurs etoit l'ou=
vrage de l'architecte Rinaldi qui etoit à Petersbourg depuis
cinquante ans, et qui ne s'étoit jamais soucié de retourner à
Rome sa patrie. Dans l'enceinte de cet edifice Catherine
voulut donner un carrousel à tous les preux chevaliers de
son empire. Les quadrilles devoient etre quatre, et chaque=
un par chacune vetus tres richement dans le costume de la
nation qu'ils representoient devoient se battre en courant
la joute à cheval les uns contre les autres pour des prix de
grande valeur. Tout l'empire ~~étoit~~ avoit été informé de cette magni=
fique fête qui devoit se faire toute aux frais de la couronne,
et les princes, comtes, barons commençoient deja à arriver des
villes les plus eloignées avec leurs beaux chevaux. Le prince
Charles de Courlande m'avoit écrit qu'il alloit aussi arriver.
On avoit decidé que le jour dans lequel la belle fête se donneroit

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

B56 335.

seroit le premier dans lequel il feroit beau tems; et rien n'
etoit plus rare, car un beau jour tout entier sans pluie, sans
vent, ou sans nuage qui menace est à Petersbourg un tres
rare phenomene. Nous comptons en Italie sur le bon tems; en
Russie on compte sur le mauvais. Je ni Lorsque les Russes qui
voyagent par l'Europe parlent de leur beau climat. C'est
un fait que dans tout le cours de l'année 1765 il n'y a pas
eu en Russie un seul jour beau: La preuve incontestable est
qu'on n'a pas pu donner le carouzel. On a couvert les echaf-
faux de l'amphytheatre, et on l'a donné l'année suivante.
Les chevaliers passerent l'hyver à Petersbourg: ceux qui n'
eurent pas la force pecuniaire pour y rester retournerent à
leurs pais. Un de ces derniers fut le prince Charles de Cour-
Lande.

Mont etant disposé pour mon voyage à Moskow je me mis
mi avec Zayre dans mon Schlafwagen ayant un domestique
derriere qui parloit le Russe, et l'Allemand. Pour quatrevingt
roubles un cherochic s'engagea de me transporter à Mos-
kow en six jours, et sept nuits avec six chevaux. C'etoit
bon marché, et n'allant pas en poste je ne pouvois pas pre-
tendre d'aller plus vite, car le voyage etoit de 22 postes
de Russie qui feroient 500 milles d'Italie à peu près. Cela
me paroissoit impossible; mais c'etoient les affaires.

Nous partimes, Lorsque le coup de canon de la citadelle
nous avertit que le jour etoit fini: c'etoit vers la fin du
mois de May où on ne voit plus de nuit à Petersbourg.
Sous le coup de canon qui annonce que le Soleil est
descendu sous l'horizon personne n'en savoit rien. On peut
y lire une lettre à minuit, la lune ne rend pas la nuit plus
claire. C'est beau, dit on, mais cela s'ennuyoit. Le jour con-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

tinuel durre huit semaines. Personne n'allume durant ce Temps
là des chandeles. C'est different à Moskow. Quatre degrés et
demi de Latitude moins que Petersbourg font qu'à minuit on
a toujours besoin de chandele.

Nous sommes arrivés à Novogorod en quarante huit heures,
où le cherochic nous permit un repos de cinq heures. C'est
là que j'ai vu quelque chose qui m'a surpris. Cet homme in-
vité à boire un coup se montrant fort triste il dit à Zayne qu'
un de ses chevaux ne vouloit pas manger, et il en étoit de-
sesperé, car il étoit sûr que n'ayant pas mangé il n'iroit
pas jusqu'au aller. Nous sortons avec lui, nous allons à l'ecurie,
et nous voyons le cheval morne, immobile, sans appetit. Son
maitre commença à lui faire une harangue dans le ton le
plus doux, le regardant avec un air de tendresse, et d'estime,
capable de reveiller dans la bete des sentimens qui dormoient
la persuader à manger. Après cette harangue, il baisa le
cheval, lui prit la tête, et la lui mit dans la creche;
mais ce fut inutile. L'homme alors commença à pleurer; mais
d'une façon, que je mourois d'envie de rire, car je croyois qu'il
esperoit d'attendrir le cheval par ses pleurs. Après avoir donc bien
pleuré, il baise encore la bete, et lui remet de nouveau la
tête dans la mangeoire; mais encore inutilement. La Russie
pour lors entre en colere contre une telle obstination de la bête,
jure de la venger. Il la tire hors de l'ecurie, lie à un poteau
le pauvre animal, prend un gros baton, et le bat pour un
bon quart d'heure de toute sa force. Quand il s'en peut plus,
il le ramene dans l'ecurie lui met la tête à l'auge, et voila
le cheval qui mange avec une faim devorante, et le cherochic
qui rit, saute, et fait des folies d'allegresse. Mon etonnement fut
extreme. J'ai cru que cela ne pouvoit arriver qu'en Russie, ou
le baton a tant de vertu qu'il opere des miracles. Mais j'ai

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

toujours cru que cela ne seroit pas arrivé à un ane, qui resiste aux
coups de baton avec bien plus de constance qu'un cheval. On m'
a dit qu'aujourd'hui les coups de batons ne sont plus en Russie
tant en vogue comme ils étoient dans ce tems là. Il commençoit
par malheur à devenir françois ~~j'ai vu que je vois ici le cas de~~
~~Voltaire dit dans ses ouvrages de batons à l'ame bleu voltaire:~~
~~sorte, l'ordre est rompu dans les grands pour cela~~
~~en Angleterre~~. Depuis Pierre premier qui grand on le fachoit savoit des
coups de canne à ses generaux
~~l'on avoit donné coups de canne~~ à un officier Russe m'a dit que le
lieutenant devoit recevoir avec soumission de coups de baton du
capitaine, comme le capitaine du major, le major du lieutenant
colonel, et celui du colonel qui devoit aussi en recevoir du gri=
gadier. Tout cela à changé aujourd'hui. J'ai vu cela du ge=
neral Voyakow à Riga qui avoit été élevé par le grand Pierre,
et qui étoit né avant la naissance de Petersbourg.

Je crois de n'avoir rien dit de cette ville tant celebre aujour=
d'hui, et dont l'existence me paroit encore aujourd'hui pre=
caire quand j'y pense. Il falloit un genie comme celui de ce
grand homme qui se plaisoit à donner des dementis à la natu=
re pour penser à bâtir une ville qui devoit devenir la capitale
de tout son vaste empire dans un endroit, dont le terrain ne peut
pas être plus ingrat aux travaux de ceux qui i obtiennent à vou=
loir le rendre propre à soutenir les palais qu'on y bâtit tous les
jours en pierre à des frais enormes. On me dit qu'aujourd'hui
cette ville est deja adulte, et gloire soit à la grande Catherine;
mais dans l'année 1765 je l'ai vue encore dans l'enfance.
Tout me paroissoit ruines bâties exprès. On pouvoit les voir
avec certitude qu'il faudroit les regraver encore six mois après.
Je voyois une ville qu'un homme pressé devoit avoir fait faire
à la hâte; et effectivement le Czar en est accouché en neuf mois.
Mais ces neuf mois furent le tems de l'enfantement: l'enfant
avoit peut etre été conçu beaucoup de tems auparavant. ~~Je re=~~
~~flechissois~~ je reflechissois, en contemplant Petersbourg, au proverbe Connis legitimus

ceçor edit cahulor ; mais un moment après admirant le grand
dessein je disois pénétré de respect Ici pourtant Léna sed Leonem.
Dans un siecle d'ici je pronostique Petersbourg superbe, mais désert
au moins de deux tiers, et pour lors Les grands palais ne tom=
beront pas en ruine faute de pilotis. On prononcia l'architec=
te barbare qui y portèrent des architectes françois faits pour
bâtir des maisons à des marionettes, et M. Boskoi, homme
d'esprit d'ailleurs, n'existera plus pour donner la préference
sur Rastrelli, et sur Rinaldi à un La Mothe parisien qui étonna
Petersbourg en fabriquant une maison de trois étages ou l'ad=
mirable, selon lui, étoit qu'on ne voyoit, et on ne pouvoit de=
viner où étoient Les escaliers. ~~L'empire de Russie ou fit de=~~
~~sieges dans [illegible] Lequel monta Catherine par sa Cathoris~~
~~Monsieur~~
~~ainsi que sur le trône, devant des lois [illegible] les~~
~~Russes en ont Lois, car [illegible]~~
~~Société~~

Nous sommes arrivés à Moskou, comme notre homme
nous l'avoit promis. Il n'étoit pas possible d'y arriver plus
vite allant toujours avec Les mêmes chevaux ; mais en
poste on y va rapidement. L'impératrice Elisabeth, dit un
homme qui étoit là a fait Le voyage en cinquante deux
Lieues — Je le crois bien, dit un de la Rue de la Vieille roche, elle avoit
donné un Oukás dans Lequel elle avoit prescrit Le tems,
et elle y seroit allée encore plus vite si elle avoit prescrit
un tems moindre.

C'est un fait qu'il n'étoit pas permis dans mon tems de
douter de l'infaillibilité d'un Oukas, celui qui osoit mettre
en doute La puissance de l'exécution de l'Oukas, ce qui vaut
dire décret, étoit censé coupable de lese majesté. Je tra=
versai à Petersbourg un pont de bois avec Rebiscao, Papa=

lorsqu'un d'eux
Melopulo, et trois ou quatre autres, ~~[illegible]~~ m'ayant flairer
la criterie de ce pont, ~~[illegible]~~ me dit qu'il serait fait de
pierre pour un certain jour de fonction publique dans le
quel l'impératrice devoit y passer dessus. Comme il me man-
quoit que trois semaines pour parvenir à ce jour, j'ai dit que
cela n'étoit pas possible, un mille me regardant de travers me
dit qu'il ne falloit pas en douter puisqu'il y avoit un Ukase,
je voulois répliquer, mais Papanelopulo me serra la main me
faisant signe de me taire. A la fin le pont ne fut pas fait,
mais je n'ai pas pour cela eu raison, car, huit jours avant
le terme, l'impératrice publia un second Ukase dans le
quel elle ordonnoit que son bon plaisir étoit que le pont ne
fut construit que dans l'année ~~prochaine~~ suivante.

Les Czars de Russie se sont toujours servi, et se servent
encore du langage du despotisme en tout. J'ai vu un ma-
tin l'impératrice habillée en homme pour aller se prome-
ner à cheval. Son grand ecuyer prince Repnin tenoit la bri-
de du cheval qu'elle devoit monter, lorsque le cheval
l'avisa de donner au grand ecuyer un tel coup de pied ~~[illegible]~~
~~grand ecuyer~~ qu'il lui cassa la cheville. L'impératrice d'un
air étonné ordonna que le cheval disparoitre ~~de devant elle~~ pour l'avenir
~~[illegible]~~, et intima peine de mort à quiconque oseroit ~~le~~ pré-
senter l'animal mal honnête à ses yeux. Le titre qu'on donne
encore aujourd'hui à toutes les charges de la cour est entiè-
rement militaire, ce qui demontre la nature du gouvernement.
Le premier cocher de l'impératrice a rang de Colonel comme
son premier cuisinier; le castrato Luini avoit rang de
Lieutenant colonel, et le peintre Moretti n'avoit que rang
de Capitaine, parcequ'il n'avoit que huit cent roubles pour an.
Les sentinelles qui se tiennent aux portes intérieures des appar-

Tement de l'impératrice avec leurs fusils croisés demandent à la
personne qui se presente pour entrer quel est son rang pour
savoir s'ils doivent decroiser leurs fusils pour la laisser entrer:
Le mot est cacoi-vas. Quand on me fit cette demande la
premiere fois, et qu'on m'expliqua le mot je mis resté tout
court; mais l'officier qui étoit là me demanda combien j'a-
voi de rente, et ayant repondu que j'avois trois
mille roubles, il me donna d'abord rang de Generals, et on
me laissa passer. Ce fut dans cette chambre que j'eu un
moment après l'impératrice passer, et s'arreter sur la porte
en se degantant pour donner ses belles mains à baiser
aux deux sentinelles. C'est par ces procedés debonnai-
res qu'elle se tenoit attachés ce corps qui étoit commandé
par Grégori-Grégoriwitz Orlow, du quel la revolte de sa
personne dependoit en car d'une revolution:
Voila ce que j'ai vu la premiere fois que je l'ai suivie à sa chapelle,
~~Elle s'est arrêtée dans la chambre d'audience~~
où elle alloit entendre la messe
~~sa chapelle~~, Le protopope évêque la reçut à la porte pour
lui presenter l'eau lustrale, et elle lui baisa la [redacted]gue,
en même tems que le prelat, decoré d'une barbe de deux
pieds de longueur, baissa sa tête pour baiser la main de la
souveraine qui étoit en même tems que sa maitresse pour
le temporel, son Patriarche aussi. Pendant toute la Messe,
elle ne donna aucun signe de devotion: l'hipocrisie n'é-
toit pas digne d'elle, elle rendoit digne d'un saint corps
d'oeil tantôt l'un, tantôt l'autre des assistants, adressant
de tems en tems la parole à son favori, auquel elle n'avoit
rien à dire; mais elle vouloit le combler de gloire faisant
voir à tous ceux qui étoient là que c'étoit lui qu'elle
distinguoit, et mettoit au dessus de tous les autres.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je l'ai entendue un jour en sortant de l'opera, où on avoit donné dire
l'Olimpiade de Metastasio, la musique de cette opera a fait ces mesmes paroles!
a tout le monde le plus grand plaisir, et par conséquent j'en
suis ravie; mais je n'y suis ennuyée. La musique est une bel-
le chose; mais je ne comprens pas comment on puisse s'ai-
mer passionement à moins qu'on n'ait rien d'important à faire,
et à penser. Je fais venir actuellement Buranello: je suis cu-
rieuse de voir s'il saura me faire devenir la musique quelque
chose d'interessant.

C'est toujours dans ce style qu'elle raisonnoit. Je disois à la
place ce qu'elle m'a dit à mon retour de Moscou. Nous som-
mes descendus à une bonne auberge, où on me donna deux
chambres, et où on mit dans une remise ma voiture. Après
dîner, j'ai loué une voiture à deux places, et j'ai pris un
domestique de louage qui parloit françois. Ma voiture étoit
à quatre chevaux, car la ville de Moskow est composée de
quatre villes, et il faut courir beaucoup dans des mesnes,
ou mal pavées, quand on a beaucoup de visites à faire:
J'avois cinq ou six lettres, et j'ai voulu les porter toutes:
sûre de ne pas descendre, j'ai conduit avec moi ma chere
Zayre, fille de treize ans curieuse de tout. Je ne me sou-
viens pas de la fête que l'eglise grecque celebroit ce jour
là; mais je me souviens toujours de l'assomante sonnerie des
cloches que j'ai entendu dans toutes les rues, car j'ai vu
des eglises par tout. On recueilloit alors le blé pour en faire
la recolte en septembre, et on se moquoit de nous qui le
huit
semons mois avant eux, tandis que non seulement ce
n'est pas necessaire, mais que cela ne peut que rendre la mois-
abondante.
son moins Je ne sais pas qui a raison; mais il se
peut que nous ayons raison tous.

J'ai porté à leurs adresses toutes les lettres que j'avois eu: qu'a Petersbourg du grand veneur, du prince Repnin, de mon banquier Papanelopulo, et du frere de Melissino. Le lendemain matin j'ai reçu les visites de tous ceux aux quels j'avois été adressé. Ils m'invitèrent tous à dîner avec ma fille d'asne. J'ai accepté le dîner du premier venu, qui étoit M. Dimidow, et j'ai promis aux autres d'y aller dans les jours suivans à tour de bâton. J'ay trouvé ici le rôle qu'elle devoit jouer fut suffisant de me faire voir qu'elle meritoit que je lui fisse cette distinction. Elle comme un petit ange elle fit pour tout où je l'ai conduite les delices de la compagnie qui ~~n'imaginoit ce qu'elle vaut~~: ~~Lui elle~~ ne se trouvoit pas d'agrafon dire si elle étoit ma fille, ma maitresse, ou ma servante. Sur cet article là, comme sur cent autres, les mêmes sont de très bonne composition. Ceux qui n'ont pas vu Moskow ne peuvent pas dire d'avoir vu la Russie, et ceux qui n'ont connu les Russes qu'à Petersbourg ne connoissent pas les Russes, car à la cour ils sont tous differens de ce qu'ils sont en nature. On peut les regarder à Petersbourg tous comme étrangers. Les citoyens de Moskow, et principalement les riches, plaisantent tous ceux, qui pour leur état, pour interêt, ou pour ambition expatrient; car leur patrie est Moskow, et ils ne regardent Petersbourg que comme la cause de leur ruine. Je ne sais pas si c'est vrai; mais je dis ce qu'ils disent.

Au bout de huit jours j'ai tout vu: fabriques, eglises, vieux monumens, cabinets aussi d'histoire naturelle,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

bibliotheques, qui ne m'interesserent pas, la fameuse cloche,
et j'ai obsrevé que leurs cloches ne sont pas posées en boucle
comme les nostres; mais solidement. Ils les font sonner
moyennant une corde attachée au bout du battant. J'ai
trouvé les femmes plus jolies à Moskow qu'à Petersbourg.
Elles ont l'accez fort doux, et fort facile, et pour obtenir d'
elles la faveur d'un baiser sur les levres, il suffit de faire
semblant de vouloir leur baiser la main. Par ce qui re=
garde la chere, je l'ai trouvée en profusion, et sans deli=
catesse. Leur table est toujours ouverte à tous leurs amis;
et un ami conduit à dîner avec lui sans façon cinq ou
six personnes ~~avec lui~~, arrivant quelque fois à la fin du
dîner. Il n'y a pas d'exemple qu'un mari dise nous avons
dîné, nous être venu trop tard: il n'ont pas la vilaine ame
qu'il faut avoir pour prononcer ces mots. C'est aussi=
tôt à y penser, et le dîner recomence: le maitre, ou la
maitresse fête les gasteaux. Ils ont une boisson delicieuse
dont j'ai oublié le
~~je ne sais comment elle se~~ nom; mais meilleure du
sorbet qu'on boit à Constantinople chez tous les grands
seigneurs. Ils ne donnent pas à boire de l'eau à leurs
domestiques qui sont fort nombreux; mais une eau qui n'
est pas desagreable au gout, qui est saine, et nourrissante, et à
il bon marché qu'avec un rouble il en tont un grand tonneau.
J'ai remarqué la grande devotion qu'ils ont tous à S. Nicolas.
Ils ne prient Dieu que par le canal de ce saint, dont l'i=
mage doit se trouver dans un coin de la chambre où
le maitre de la maison reçoit des visites. Celui qui entre
fait la premiere reverence à l'image, la seconde au

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

maitre; si l'image par hazard ne s'y trouve pas, le Russe
après l'avoir cherchée des yeux par toute la chambre reste in-
terdit, ne sait plus que dire, et perd la tête. Le Russe en
general est le plus superstitieux de tous les chretiens. Sa lan-
gue est illirique; mais sa liturgie est toute grecque: le peu-
ple n'y comprend rien, et le clergé, ignorant lui même,
est enchanté de le maintenir dans l'ignorance. Je n'ai
jamais pu faire comprendre à un calogero qui parloit la-
tin que la seule raison qui fait que nous autres romains
en nous faisant le signe de la croix passons la main de l'é-
paule gauche à la droite, tandis que les grecs la passent de
la droite à la gauche, est que nous disons spiritus sancti,
tandis qu'eux disent en langue grecque agios pneuma: si vous
disiez, en lui dis-je, pneuma agios vous vous signeriez
comme nous, ou nous comme vous si nous disions sancti
spiritus. Il me repondit que l'adjectif devoit etre avant le
substantif, parceque l'on ne pouvoit prononcer le nom
de dieu sans lui donner au préalable une epithete
honorifique. C'est de ce calibre que sont presque toutes
les differences qui passent entre les deux sectes, sans
parler d'une grande quantité de mensonges que j'ai trou-
vé tout chez eux que chez nous.

Nous retournames à Petersbourg de la même façon,
dont nous en étions venus; mais Zayne auroit desiré que
je ne fusse jamais parti de Moskow. Se trouvant dans
toutes les heures de la nuit, et du jour près de moi, elle
etoit devenue si amoureuse que j'en m'affligeois quand je
pensois au moment dans lequel je devois la laisser. De l'ai
menée le lendemain de mon arrivée à Catharinoff, ou elle

montra à son pere tous les petits presens que je lui avois fait sur
lui
~~a elle~~ racontant en grand detail tous les honneurs qu'elle avoit
reçus en qualité de ma fille, ce qui fit beaucoup rire le bon
homme.

La premiere nouveauté que j'ai trouvé à la cour fut un
Ukase qui ordonnoit l'erection d'un grand temple dans la
Moscovie, vis à vis de l'appartement où je demeurois, qui de-
que l'imperatrice
voit être dedié à Dieu. C'étoit Rinaldi ~~elle~~ avoit choi-
si pour en être l'architecte. Ce philosophe lui avoit dit qu'il
avoit besoin de savoir quel emblême il mettroit au haut
du portail du temple, et elle lui repondit qu'il devoit se
passer de tout emblême en y ecrivant seulement en gran-
des Lettres Dieu en telle langue qu'il voudroit — J'y perdis
un triangle — Point de triangle. Dieu, et voilà tout.

Une autre nouveauté étoit la fuite de Bombac qu'on
avoit attrapé à Mittau, où il croyoit d'être sûr; mais M.
de Simolin l'avoit arreté. Ce pauvre fou étoit aux arrets,
et son cas étoit grave, car c'étoit une desertion. On lui a
fait cependant grace en l'envoyant en garnison à Cas-
kacta. Grand coeur, et sa maitresse étoient partis avec
nommé Bilotti
de l'argent; et un aventurier florentin, avoit pris la fuite
en emportant à Papanelopulo 18 mille roubles; mais un
certain Bori ami de Papanelopulo l'avoit atti
rattrapé à Mittau, et l'avoit reconduit à Petersbourg où
il étoit en prison. Dans ces jours là le prince Charles de
et il
Courlande arriva, qui me le fit savoir d'abord. Je lui ai
fait une visite dans une maison où il demeuroit qui appar-
tenoit à M. Demidow, qui possedoit des mines de fer, c'étoit

plus à faire bâtir cette maison toute de fer: Murs, escalier, portes, pavé, cloisons, plafond, toit, tout étoit de fer, le meu= bles exceptés. Il ne craignoit pas l'incendie. Le prince avoit mené avec lui sa maitresse toujours de mauvaise humeur, qu'il ne pouvoit plus souffrir, parcequ'elle étoit vraiement insoutenable, et il étoit à plaindre, car il ne pouvoit s'en défaire qu'en lui donnant un mari, et ce mari fut qu'elle le vouloit ne se trouvoit pas. Je lui fis une vi= site; mais elle m'a tant ennuyé en se plaignant du prince que je n'y suis plus retourné. Quand ce prince vient me voir, et qu'il est ma foyre, et qu'il reflechit à com= bien peu de frais je me trouvois heureux, en faisant une heureuse, il agit comment tout homme sage, qui a besoin d'aimer, devroit tenir une concubine; mais le penchant que le dit homme a au luxe gâte tout, et lui fait devenir amer tout ce qui est doux ~~[illegible]~~

~~[illegible]~~.

On me croyoit heureux, j'aimois à le paroitre, et je ne l'étois pas. Depuis ma detention sous le plomb, j'= étois devenu sujet à des affection hemoroïdales internes, qui m'incommodoient trois ou quatre fois par an, mais ~~des~~ à ~~[illegible]~~ alors je reconnoissois toute la [illegible] ~~[illegible]~~ Une à Petersbourg cela est devenu serieux et perodique, tous les jours au reveil douleur insoutenable, ~~[illegible]~~ me rendoit triste et malheureux ~~[illegible]~~

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Le medecin octogenaire Serapeon, informé par moi ~~m'avoit donné~~ me donna la triste nouvelle ~~de la mauvaise~~ que j'avois une fistule incomplete qu'on appelle borgne; un iinus qui s'é: toit formé dans mon rectum. Il n'y avoit autre remede que le cautel Gitonni. Il falloit selon lui me disposer à subir l'operation sans perte de tems: Il s'agissoit d'abord d'en connoitre la hau: teur, et à cette fin il vint chez moi le lendemain du jour de la confidence avec un bon chirurgien qui me visita l'intestin en introduisant dans mon anus une sonde de chargie cou: verte d'huile: en la tirant dehors il vit en connut la hauteur et l'etendue en observant l'endroit de la sonde où la petite tache de l'humeur coulante du trou fistuleux étoit restée. Le petit trou de mon iinus, me dit le chirurgien, étoit distant du sphyncter de deux pouces: le fondement du iinus pouvoit être fort large: ma douleur venoit de ce que la lymphe acre qui remplissoit le iinus corrodoit les chairs pour s'ouvrir une issue, qui pour lors rendroit ma fistule complete, et l'operation plus facile. Après cette ouverture, que la nature alloit se procurer, il me dit que je me trouverois soulagé de la douleur; mais beau: coup plus incommodé par ~~la suite~~ l'ecoulement continuel du pus, que j'aurois à la partie. Il me conseilla d'avoir patience, et d'attendre ce bienfait de la nature. Il me dit, croyant de me consoler que la fistule complete à l'anus étoit une maladie fort commune par toute la province où l'on buvoit l'eau excellente de la Neva, qui avoit la faculté de purifier le corps en for: çant les mauvaises humeurs à en sortir. Par cette raison on fait compliment en Russie à tous ceux qui ~~sont~~ cette fistule ~~sont~~ souffrent des hemorroïdes. ~~Cette fistule~~ ~~me~~ m'obligeoit à vivre absolument en regime, ne fut peut incomplete ~~et~~ être salutaire.
~~sans doute bonne~~.

Le colonel d'artillerie Melissino m'invita à une revue à trois verstes de Petersbourg, où le General en chef Alexis Orlow devoit donner à manger aux principaux invités à une table de quatre vingt couverts. On devoit y voir l'exercice du canon qui devoit decharger vingt coups dans une minute. J'y fus avec le prince de Courlande, et j'ai admiré la verité exacte de la chose. Le canon de campagne servi par six artilleurs, et chargé par eux vingt fois dans une minute en dechargeoit autant marchant à l'ennemi. J'ai vu cela une montre à secondes à la main. En trois secondes le canon été balayé à la premiere, chargé à la seconde, et dechargé à la troisieme.

A la grande table je me suis trouvé pres du secretaire d'ambassade de France, qui voulant boire à la Russe, et croyant que le vin d'Hongrie ressembloit au frivole Champagne en but si bien que le Levant de table il ne pouvoit pas se tenir de bout. Le comte Orlow y remedia le faisant boire encore jusqu'à ce qu'il degobilla, et on le porta ailleurs endormi

Dans la gayeté de ce repas j'ai goutté un echantillon de l'esprit du pays. Secundi calices quem non fecere disertum?. N'entendant pas le Russe, M. Zinowieff qui étoit à mon coté m'expliquoit toutes les saillies des convives après lesquelles succedoient les applaudissements. On faisoit le verre à la main portant une santé à quelqu'un qui à son tour devoit boire la vendant. (BnF MSS)

Melissino se Leva tenant à la main un grand gobelet rempli de vin de Hongrie. Tout le monde se tut pour entendre ce qu'il alloit dire. Il porta la santé à son General Orlow, qui etoit vis à vis de lui à l'autre bout de la table. Voila ce qu'il lui dit: Puisses tu mourir le jour que tu te trouveras riche.

L'applaudissement fut general. Il fesoit l'eloge de la grande gene=
rosité de M. Orlow. On auroit pu le critiquer; mais en buvant de com=
pagnie on n'y regarde pas de si près. La réponse d'Orlow me parut plus
sage, et plus noble quoiqu'egalement forte, car il y avoit aussi quel=
que de mauvais. Se levant aussi tenant à la main un grand gobelet:
ne parlons pas de mauvais, lui dit il, que par mes mains. Claquemens
de mains beaucoup plus forts.

L'esprit des Russes est energique et frappant. Il ne le cherchent d'adresse
ni de tournure: il vont violemment au fait.

Voltaire dans ces jours là avoit envoyé à l'imperatrice sa Philoso=
phie de l'histoire écrite pour elle, et dediée à elle par une
dedicace de six lignes. Un mois après une edition entiere de 3000
volumes de cet même ouvrage arriva par eau, et disparut entie=
rement en huit jours. Tous les Russes qui savoient lire françois
avoient ce livre dans la poche. Les chefs des Voltairiens étoient
deux seigneurs de beaucoup d'esprit un Strogonoff, et un Chouvalof.
J'ai vu des vers du premier aussi beaux que ceux de son idole, et
vingt ans après, un dithyrambe du second superbe; mais le sujet
en étoit la mort de Voltaire, ce qui me parut tres bizarre, car un poe=
me de ce genre ne fut jamais employé pour un sujet triste. Les
Lettrés Russes dans ce tems là dans la noblesse, et dans les amateurs
militaires ne connoissoient, ne lisoient, ne celebroient que Voltaire,
et croyoient avoir tout ce que Voltaire avoit publié d'etre
devenus aussi savans que Leurs ajesses: je Leur disois qu'il Leur falloit
lire les livres où Voltaire avoit puisé sa science, et qu'ils parviendroient
peut être à en savoir d'avantage. Excusons nous, me dit un sage
à Rome, de disputer avec un homme qui n'a lu qu'un seul livre.
Mais étoient les Russes dans ce tems là; mais on m'a dit, et
je le crois, qu'ils sont pareils aujourd'hui. J'ai conté à Breide le

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

qui après avoir été ministre à Turin retourna en Russie. 371
prince Beloselski, ~~ayant été ministre de Russie à Turin~~, 350. 215

Le prince s'avisa de geometriser l'entendement humain; il analisa la metaphysique: son petit ouvrage clarifiqua l'ame, et la raison, plus je le lis plus je le trouve sublime: c'est un dommage qu'un abbé puisse en abuser.

Mais voici un trait du comte Panin precepteur de Paul Petrowitz heritier presomptif de l'empire il souvint à lui, qui étant à l'opera il n'osoit claquer des mains à un air de Lusini, que lorsqu'il lui en avoit donné la permission.

Lorsque le courrier qui aporta la nouvelle de la mort subite de François premier empereur des Romains l'imperatrice étoit à Cranaxelo, le comte ministre étoit dans la prairie de Peterhoury avec son auguste eleve qui alors avoit l'age de onze ans. Le courrier vint à midi consigner la depeche au ministre qui étoit debout vis à vis de ceux qui lui faisoient cercle, dont j'étois du nombre. Paul Petrowitz étoit à sa droite. Il decachete, il lit tout bas, puis il dit, s'adressant la parole à personne, voila une nouvelle importante. L'empereur des romains est mort subitement. Grand deuil de cour, que Votre Altesse (dit il au prince en le regardant) portera trois mois plus que l'imperatrice — Pourquoi donc le porterai-je plus longtems? — Parceque en qualité de duc de Holstein V. A. a rang à la diete de l'empire, répliqua le page, ajoutant-il (en tournant ses yeux — vers tous les assistants) que Pierre premier devint fou, et ne fut jamais obtenir.

J'observois l'attention avec laquelle Legrand dressoit son Mentor; et de quel maintien il dissimuloit la joye qu'il ressentoit. Le moyen d'instruire me plut beaucoup. Donner des idées à la jeune ame, et lui laisser le soin de les debrouiller. J'en ai fait l'eloge au prince Lobkowitz qui

1371 étoit là, et qui renchérit sur mes réflexions. Le prince Lobkowitz se
faisoit aimer de tout le monde: on le préféroit à son prédécesseur littéralement, et c'est beaucoup dire, car il avoit fait la pluie, et le beau temps. La gaieté, l'affabilité du prince Lobkowitz animoit toutes les compagnies où il alloit. Il faisoit la cour à la comtesse de Berri, qui étoit la beauté dominante, et personne ne le croyoit malheureux.

On donna alors une grande revue d'infanterie à douze ou quatorze verstes de Petersbourg, l'impératrice y étoit, et toutes les dames de cour, et les premiers courtisans; deux ou trois villages qui avoisinoient l'endroit avoient des maisons, mais en si petit nombre qu'il étoit fort difficile de s'y loger; mais tout de même j'ai voulu y être pour contenter aussi Zayre, qui étoit ambitieuse de se faire voir avec moi. La fête devoit durer trois jours, on y croyoit des feux d'artifice faits pour Sheticino, une mine qui devoit faire sauter un fort, et une quantité d'evolutions militaires dans une vaste plaine, qui devoient faire un très intéressant spectacle. J'y suis allé dans mon Schlittenbergen avec Zayre sans doutes d'un loge-ment bon, ou mauvais dont j'avois besoin. C'étoit dans le Jeune du Solstice: il n'y avoit pas de nuit.

Nous arrivons à huit heures du matin à l'endroit où on faisoit ce premier jour les evolutions qui durent jusqu'à midi, et après nous allons nous mettre devant un cabaret, et nous nous faisons porter à manger dans la voiture, puisque la mai-son étoit si pleine que nous n'avions pas vu où nous mettre. Après dîner mon cocher va par tout pour chercher un gîte, mais on n'en trouve nulle part: je m'en moque, et me con-tente par retourner à Petersbourg je prens le parti de lo-ger dans ma voiture. Ce fut ce que j'ai fait tous les trois jours, et ce qui fut trouvé excellent par tous ceux qui avoient dejeuné beaucoup, et qui auroient été très mal logés. Sheticino

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

me dit que l'impératrice avoit trouvé mon expédient très bien raisonné. Ma maison de cette façon étoit ambulante, et je me plaçois dans les endroits toujours les plus secs, et les plus commodes à l'égard du lieu où on devoit donner les exhibitions ce jour là. Ma voiture outre cela étoit faite exprès pour y être à merveille avec une maîtresse, car c'étoit une dormeuse. J'étois le seul qui avoit à cette saison une pareille voiture, on me feroit des visites, et Zagre brilloit en faisant les honneurs de la maison en langue russe, que j'étois bien fâché de ne pas comprendre. Rousseau, le grand J. J. Rousseau prononça au hazard que la langue russe est un jargon de la grecque. Une pareille thèse ne semble pas convenir à un si rare genie, et malgré cela il y a donné de dans.

J'ai beaucoup conversé dans ces trois jours avec le comte Rostoptschin de celui qui étoit alors employé à Constantinople qu'on appelloit le baron. Nous nous étions connus à Paris, puis à la Haye, où j'avois eu le bonheur de lui être utile. Il étoit alors hors de France pour éviter des affaires qui lui seroient arrivées vis à vis de ses camarades officiers qui l'étoient trouvés à la bataille de Minden. Le comte Rostoptschin était à la bataille de Zorndorf, car il était à la bataille de Kunersdorf, car il était à la bataille de Torgau. Il étoit venu à Petersbourg avec Madame de Soltikow qu'il avoit connue à Paris, et dont il étoit devenu amoureux. A Paris il logeoit chez elle, il alloit à la cour, et il y étoit bien vu de tout le monde. Il étoit fort gai, il avoit de l'esprit orné, et il étoit aussi joli garçon

~~[illegible]~~ Deux ou trois ans après il
~~[illegible]~~ eut ordre de l'impératrice de sortir de Petersbourg ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~, lorsque la guerre contre les Turcs arriva à cause des
troubles de la Pologne. On prétendit qu'il tenoit une corres:
pondance epistolaire avec son frere qui travailloit alors à Danda:
nelli pour empecher le passage à la flotte Russe que ce:
lui ci devoit amener. Je ne sais pas ce qu'il est devenu après
son départ de Russie.

Il m'obligea beaucoup à Petersbourg en me prêtant cinq
cent roubles, que je n'ai jamais eu l'occasion de lui rendre;
mais je ne suis pas encore mort.

Dans ce jours là M. Manzi negociant grec qui avoit eu
une maison de commerce à Venise, et qui avoit tout à fait
quitté le negoce pour devenir libre, arriva à Petersbourg, fut
presenté à la cour, et comme aimable de figure fut introduit
dans toutes les grandes maisons. L'impératrice le distingua,
parce qu'elle avoit jetté les yeux sur lui pour le charger de
ses affaires à Venise. Il devoit la cour à la comtesse de
Brus; mais ses rivaux ne la craignoient pas: tout riche
qu'il étoit, il n'avoit pas le courage de déroger, et en Russie
l'avarice est un peché auquel les femmes ne pardonnent pas.

J'ai fait dans ces jours les voyages de Carskoezelo, de Petrow,
d'Oranje-baum, et de Cronstat: il faut tout voir quand on
va quelque part, et qu'on veut dire qu'on y est allé. J'ai écrit
sur plusieurs matieres pour tacher d'entrer aux sciences ci:
vil, et j'ai presenté mes productions qui n'allerent pas les
yeux de l'impératrice; mais mes soins furent inutiles. On ne
fait cas en Russie que des hommes qu'on fait venir exprès.
On n'estime pas ceux qui y vont de leur propre gré. On a peut
être raison

1765 ("vers la fin du mois d'octobre", page 397) Bd X

1766 ("vers la fin de Janvier," page 406)

("le vingt de Fevrier", page 409)

Chap. VII

(Orig. Tome VIII Chap XIV)

BnF MSS

pages 375 à 410

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je pensois à partir au commencement de l'Automne, et M. Panin egalement que M. Alexeieff me disoient toujours que je ne devois pas m'en aller sans pouvoir dire que j'avois parlé à l'Imperatrice. Je leur répondois que j'en étois fachè aussi; mais que n'ayant trouvé personne qui voulut me presenter je ne pouvois que me plaindre par tout de mon mauvais sort.

Ce fut à la fin M. Panin qui me dit d'aller me promener de bonheur au jardin d'eté, où elle alloit tres souvent, et où me rencontrant par hazard il étoit vraisemblable qu'elle me parlat. Je lui ai fait sentir que je desirerois de rencontrer S. M. Ce un jour qu'il se trouveroit avec elle. Il me nomma le jour, et j'y fus.

Je regardois me promenant tout seul les statues qui bordoient l'allée, qui étoient de mauvaise pierre et tres mal faites, mais qui devenoient curieuses par rapport au nom qui y étoit gravé dessous. Une statue qui pleuroit offroit au Lecteur le nom de Democrite, une autre qui rioit c'etoit Heraclite, un vieillard avec une longue barbe se nommoit Sapho, et une vielle femme avec une gorge delatrée etoit Avicenna. Elles étoient toutes dans cegout là. Dans ce moment je vois à la moitié de l'allée la soeur Soltikoff qui s'avançoit precedée du comte Grégoire Orlow, et suivie de deux dames. Le comte Panin étoit à sa gauche, et elle lui parloit. Je me mets en haye pour la laisser passer, et d'abord qu'elle se trouve à portée, elle me demande d'un air riant, si la beauté de ces statues m'avoit bien interessé; je lui reponds suivant ses pas, que je croyois qu'on les eut

B96 355.

placées là pour en imposer aux sots, ou pour faire rire ceux qui connoissent un peu l'histoire. Tout ce que je sais, me répondit elle, c'est qu'on a trompé ma bonne tante, qui d'ailleurs ne se soucie pas d'approfondir ces petites tromperies là; mais j'espere que tout ce que vous aurez vu chez nous ne vous aura pas paru si risible que ces statues.

J'aurois manqué à la vérité, et à la politesse, si à cette explication d'une dame de ce calibre je ne lui eusse démontré qu'en Russie ce qui feroit rire n'étoit rien en comparaison de ce qu'il y avoit à admirer; et là dessus je l'ai entretenue presqu'une heure sur tout ce que j'avois trouvé de remarquable à Petersbourg dans tous les genres.

Le propos m'y ayant amené, j'ai parlé du roi de Prusse, sachant son éloge, mais condamnant respectueusement l'habitude qu'avoit ce monarque de ne jamais laisser que la personne qui répondoit à une interrogation qu'il lui avoit faite achevat la reponse qu'il devoit lui faire. Elle fit alors un gracieux sourire, et elle me demanda compte des entretiens que j'avois eu avec lui, et je lui ai dit tout. Elle eut la bonté de me dire qu'elle ne m'avoit jamais vu au concert de musique instrumentale, tac. Ce concert étoit un concert de musique instrumentale, et vocale qu'elle donnoit à son palais tous les dimanches après dîner, où tout le monde pouvoit aller. Elle s'y promenoit, et elle adressoit la parole à ceux auxquels elle vouloit bien faire cet honneur. Je lui ai dit que je n'y avois eté qu'une seule fois, ayant le malheur de ne pas aimer la musique. Elle dit alors en riant, et regardant M. Panin, qu'elle connoissoit quelqu'un qui avoit ce même malheur. C'étoit elle même. Elle cessa de m'écouter pour parler à M. Belkoi qui s'approchoit, et M. Panin l'ayant quittée, je suis sorti aussi du jardin enchanté de l'honneur que j'avois eu.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Cette princesse, de moyenne taille, mais bien faite, et d'un port majestueux, possedoit l'art de se faire aimer de tous ceux qu'elle croyoit curieux de la connoitre. Sans etre belle, elle etoit sûre de plaire par sa douceur, son affabilité, et son esprit, dont elle se servoit très bien pour paroitre exempte de toute prétention. Si en effet elle l'etoit, sa modestie devoit être heroïque, car elle pouvoit en avoir à très bon droit.

Quelques jours après M. Panin me dit que l'imperatrice lui avoit demandé deux fois de mes nouvelles, et qu'il etoit ravi fait que je lui avois plu. Il me conseilla dejier les occasions de la rencontrer, et il m'assura qu'il m'ayant déjà goûté, elle me feroit dire de l'approcher toutes les fois qu'elle me verroit quelque part, et que si j'avois envie d'être employé, elle pouvoit penser à moi.

Malgré que je ne sus pas moi-même à quel emploi je pouvois être propre dans un pays qu'au surplus je n'aimois pas, je fus cependant bien aise de savoir qu'il pouvoit m'être facile de me procurer quelqu'accès à sa cour. Dans cette vue j'allois au jardin tous les matins. Voici en détail le recond entretien que j'eus avec elle. Me voyant de loin, elle me fit dire par un jeune officier de l'approcher.

Comme on parloit par tout du Carousel que le mauvais tems avoit empeché de donner, elle me demanda, pour me donner quelque chose, si on pouvoit donner un spectacle dans ce gout là à Venise, et je lui ai répondu là dessus beaucoup de choses sur les spectacles qu'on ne pouvoit pas y donner, et sur qu'on y donnoit, et qu'on ne pouvoit pas donner ailleurs, qui l'amuserent, et je lui ai dit à ce propos que le climat de ma patrie etoit plus heureux que le Russie en ceci que les beaux jours y etoient communs, tandis ils etoient à Petersbourg fort rares,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

malgré l'année que les étrangers y trouveroient plus jeune que par tout ailleurs. C'est vrai, me dit elle, car chez vous elle est d'onze jours plus vieille. Ne seroit-ce pas, ~~Li~~ poursuivis-je à lui dire, une operation digne de V. M. celle d'adopter le calendrier Gregorien? Tous les protestans y conformeront, et l'Angleterre aussi il y a quarante ans, retranchant les onze derniers jours de Janvier; et elle y a déjà gagné quelques millions. Dans cet accord general l'Europe est étonnée que le vieux style subsiste toujours ici où le souverain est le desirable de son espece, et où il y a une academie des sciences. On croit, Madame, que l'immortel Pierre qui ordonna qu'on commençat l'année au premier de Janvier, auroit aussi ordonné l'abolition du vieux style, s'il n'eut cru devoir se conformer à l'Angleterre, qui animoit alors tout le commerce de votre vaste empire. Vous savez, me dit elle d'un air affable, et fin, que le grand Pierre n'étoit pas savant — Je crois, Madame, qu'il étoit beaucoup plus. Ce monarque étoit un vrai, et sublime genie. Ce qui lui tenoit lieu de science étoit un tact fin qui lui faisoit porter un jugement juste sur tout ce qu'il voyoit, et qu'il croyoit propre à augmenter le bonheur de ses sujets. C'étoit ce meme genie qui ne ~~le~~ lui fit jamais donner dans le faux, et qui lui donna la force, et le courage d'extirper les abus.

L'impératrice allait me répondre lorsqu'elle vit deux dames, qu'elle fit appeller. Je vous répondrai avec plaisir une autre fois, me dit elle, et elle se tourna vers les dames. Cette nouvelle fois est arrivée huit à dix jours après quand je croyois qu'elle ne se souciait plus de me parler, car elle m'avoit vu, et elle ne m'avoit pas fait appeller.

Elle debuta par me dire que ce que je desirois qu'elle fit pour augmenter la gloire de la Russie étoit déjà fait. Toutes les lettres, me dit elle, que nous écrivons pour les pays étrangers, et tous les actes publics qui peuvent intéresser l'histoire,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

nous les contresignons avec les deux dates une au dessous de l'autre, et tout le monde sait que l'excedente d'onze jours est la moderne — Mais, oserai-je lui objecter, à la fin de ce siecle les jours de trop de= viendront douze — Point du tout, car c'est encor fait. La dix= sieme année de ce siecle, qui entre de la reformation Gregoi= rienne ne sera pas bissextile chez vous, ne le sera pas non plus chez nous. Ainsi il ne reste plus entre nous aucune difference reelle. N'est il pas vrai que ce retranchement suffit d'abord qui il empeche les progres de l'erreur? Il fait meme en sorte que l'erreur soit d'onze jours, car c'étoit le nombre qu'on aug= mente tous les ans à l'epacte, nous pouvons dire que votre epacte est la notre avec la seule difference d'une année. Nous l'avons même ensemble dans les onze derniers jours de l'an= née tropique. Pour ce qui regarde la celebration de la Pague nous devons laisser dire. Vous avez l'equinoxe fixé au vingt= un de Mars, nous l'avons au dix, et les mêmes querelles que les astronomes vous cherchent, il nous les cherchent aussi: tantôt c'est vous qui avez raison, tantôt c'est nous, car enfin l'equinoxe arrive souvent un, deux, et trois jours plus tard, ou plus tôt; et de ce que nous sommes sûrs de l'equinoxe la loi de la Lune de Mars devient frivole. Vous voyez que vous n'etes souvent pas d'accord même avec les juifs, qui à ce qu'on pretend ont l'embolisme parfait. Cette difference enfin de la celebration de Pague ne trouble pas l'ordre pu= blic, ni la bonne police, n'y ne cause aucune alteration aux importantes loix qui regardent le gouvernement — Ce que V. M. vient de me dire est très sage, et me comble d' admiration; mais la fête de Noel..... — Ce n'est qu'en

cela que Rome à raison, car vous voudiez me dire, je pense, que nous ne la celebrons pas dans les jours du solstice, comme elle doit l'être. Nous le savons. Permettez que je vous dise que c'est une observation minutieuse. J'aime mieux laisser courir cette foible erreur, que causer à tous mes sujets une très grande affliction retranchant du calendrier onze jours qui frustreroient de leur jours de naissance, ou de celui de leur nom deux ou trois millions d'ames, et même tous, car on diroit qu'en force d'un despotisme inouï j'ai abregé de onze jours la vie de tout le monde. On ne se plaindroit pas tout haut, car ce n'est pas ici la mode; mais on se diroit à l'oreille que je suis athée, et que j'attaque avec evidence l'infaillibilité du concile de Nicée. Cette simplicité de critique faite pour faire rire ne me feroit cependant pas rire, si des matieres graves à m'élever ne me feroit cependant pas rire, si des matieres graves à m'élever beaucoup plus agreables.

Elle eut le plaisir de me voir surpris, et de me laisser dans ma surprise. Je me suis senti sûr qu'elle avoit étudié la matiere exprès pour m'ebloüir, ou qu'elle avoit eu une conference avec quelqu'astronome après que dans ~~son~~ notre dernier entretien je lui avois parlé de la reforme. Monsieur Alsuwieff me dit quelques jours après qu'il étoit fort possible que l'impératrice eut lu un petit traité sur ce même sujet qui disoit là dessus tout ce qu'elle m'avoit dit, et même d'avantage, et que d'ailleurs il se pouvoit qu'elle fut là dessus parfaitement bien instruite.

D'un style très modeste elle disoit son avis avec precision, et son esprit paroissoit imperturbable autant que son humeur dont la figure riante annonçoit l'egalité. S'en étant faite une habitude, cela ne devoit pas lui couter de la peine; mais cela ne diminue pas le merite de la chose, car pour l'exercer il faut avoir une force superieure aux mouvemens ordinaires de la

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

nature humaine. Le maintien de cette souveraine tout-à-fait opposé à celui du roi de Prusse m'indiquoit un genie plus vaste que celui de ce prince. Le dehors de bonté par le quel elle encourageoit lui auroit un gain, tandis que l'autre avec sa brusquerie risquoit d'en être la dupe. Catherine avec son air sans prétention pouvoit prétendre d'avantage, et obtenir. Quand on examine la vie du roi de Prusse on admire son courage, mais on voit en même tems que sans le secours de la fortune il auroit succombé: et quand nous examinons celle de l'imperatrice de Russie, nous ne trouvons pas qu'elle ait beaucoup compté sur le secours de l'aveugle déesse. Elle vint à bout d'entreprises qui avant qu'elle montat sur le trone paroissoient grandes à toute l'Europe: il semble qu'elle ait voulu la convaincre qu'elle les trouva petites

J'ai lu dans un de ces journaux modernes, où le journaliste s'étoit de son emploi pour attirer l'attention du lecteur sur carte de lui même osant découvrir sa pensée sans se soucier du lecteur qu'elle pouvoit choquer, que Catherine II mourut heureuse comme elle vecut. Elle mourut, comme tout le monde sait, de mort subite. Or ce journaliste, appellant cette mort heureuse, nous instruit, sans nous le dire, que ce seroit cette même mort qu'il désireroit pour lui même. A la bonne heure; chacun à son gout, et nous pouvons la lui souhaiter à seconde de son plaisir. Mais si pour que cette mort soit heureuse, il est necessaire de supposer que celui qu'elle frappe la souhaitoit, qui lui a dit que Catherine la desiroit? S'il lui suppose ce desir en conséquence du profond esprit que tout le monde lui attribuoit, on pourroit lui demander de quel droit il decide qu'un esprit profond doive regarder la mort subite comme la plus heureuse de toutes les morts. Seroit ce parce qu'il la trouve

— Elle lui même? Mais n'étant point un sot il devroit craindre de se tromper; et si en effet il se trompe, le voila declaré sot. Ce jouxtaliste donc reste convaincu de sottise soit qu'il se trompe, soit qu'il ne se trompe pas. Pour savoir si c'est l'un, ou si c'est l'autre nous avions besoin d'interroger aujourd'hui la faculté impératrice. Etes vous bien contente, Madame, d'être morte de mort subite? — Quelle betise! Vous ne sauriez faire une pareille question qu'à une desesperée, ou à une femme qui en consequence de la mauvaise constitution devoit craindre une mort douloureuse à la suite d'une longue, et cruelle maladie. Je n'étois ni dans l'un, ni dans l'autre de ces cas: j'étois heureuse, et je me portois tres bien. Il ne pouvoit pas m'arriver un malheur plus grand, car c'est peut être le seul, auquel, n'étant pas folle, je ne devois jamais m'attendre. Ce malheur m'a empeché de finir certaines, que j'aurois finies tres facilement, si Dieu m'eut accordé la moindre petite maladie, dont le plus legers de tous les symptomes eut pu me faire prevoir la possibilité de ma mort; et je peux vous assurer que pour m'y disposer je n'avois pas eu besoin que le medecin me l'annonçat. Mais point du tout. C'est un ordre du ciel qui m'obligea à partir pour le plus grand de tous les voyage sans me laisser le loisir de faire mon paquet; quand je n'étois pas prête. M'appellera-t-on heureuse d'avoir succombé à cette mort, parceque je n'ai pas eu la peine de la voir arriver? Ceux qui ~~ne~~ supposent que je n'aurois pas eu la force de me resigner en paix à une loi de la nature commune à tous les mortels doivent avoir connu en moi un fond de poltronerie, dont, en verité, je ne crois pas d'avoir donné sujet de m'en faire soupçonner atteinte dans toute ma vie à quique ce soit. Je peux enfin vous jurer, qu'aujourd'hui,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

esprit tout nu comme vous me voyez, je m'avouerois contente, et heureuse, si le trop severe decret du ciel qui me foudroya ne m'eut accordé que seulement vingt quatre heures de bon sens avant mon dernier moment. Je ne me plaindrois pas de son injustice — Comment Madame! Vous accuser Dieu d'injustice? — C'est tout simple, puisque je suis damnée. Croyez vous possible qu'un damné, quand même au monde il auroit été le plus coupable de tous les vivans, puisse trouver juste un decret qui le condamne à etre malheureux pour toute l'eternité? — Effectivement je crois que cela n'est pas possible, car la reconnoissance de la justice de la condamnation vous considerait d'une certaine façon — C'est tres bien raisonné; et un damné doit etre à peupe= ine inconsolable — Malgré cela il y a des philosophes, qui en consequence de cette mort vous appellent heureux — Dites vous ce que je viens de vous dire vous dis vous devez dire, car tout ce que je viens de vous dire vous démontre que ma mort subite me declare malheureux, quand même je me trouverois heureux aujourd'hui — C'est puisqu'ainsi raisonner. Oserois-je vous demander, Madame, si vous admettez la possibilité d'une mort malheureuse suivie d'un bonheur eternel, ou d'une heureuse suivie d'une punition eternelle — Ni l'une ni l'autre est entre les choses possibles. Le bonheur eternel est une suite du contentement de l'ame dans le moment qu'elle quitte la matiere, comme la damnation eternelle doit l'etre d'un esprit qui s'en separe se trouvant dechiré par des remords, ou par des vains regrets. Mais en voila assez, car la peine à laquelle je suis condamnée ne me permet pas de vous parler d'avantage — Dites moi de grace quelle est cette peine — Ménagez. Adieu.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

B 84 363.

Après cette longue digression poetique, le Lecteur me saura gré de me voir retourner à ma matiere.

M. Parisin m'ayant dit que dans deux ou trois jours l'impératrice alloit partir pour Cramaxalo je me suis laissé voir prevoyant que ce seroit pour la derniere fois. Je fus donc au jardin; mais la pluye commençant j'allois en sortir, lorsqu'elle me fit appeller, et en= trer dans une salle rez de chaussée où elle se promenoit avec Gregori Gregorivitz, et une autre dame. J'ai oublié, me dit elle avec un air de dignité mêlé de la plus noble complaisance, de vous demander si vous croyez la correction du calendrier exempte d'erreur — La correction même l'avoue, mais elle est si petite qu'elle ne peut produire une alteration sensible dans la mesure de l'année solaire que dans l'espace de neuf à dix mille ans — J'ai trouvé la même chose, et cela étant il me semble que le pape Gregoire n'auroit pas dû avouer l'erreur. Le Legislateur ne doit jamais se montrer ni foible ni mineacieux. Il me prit envie de lui dire, il y a quelques jours, voyant que si la correction n'avoit pas extirpé l'erreur radicale avec la suppression du bissextile à la fin du siècle le monde auroit eu une année de plus dans l'espace de cinquante mille ans, dans lequel espace l'é= quinoxe se seroit promené cent trente fois toujours reculant; dans tous les jours de l'année, et on auroit célébré Noël dix à douze mille fois en été. Le grand pontife de l'eglise Latine trouva dans cette sage operation une facilité qu'il n'auroit pas trouvée dans la mienne tres scrupuleusement attachée à ses anciens usages — Je crois cependant que V. M. l'auroit trouvée obéissante — Je n'en doute pas; mais que d'affliction dans mon clergé se voyant forcé à frustrer de leur

fête une centaine de saints, et de saintes qui se trouveroient dans les onze jours retranchés! Vous n'en avez qu'un chaque jours; mais nous en avons dix à douze. Je vous dirai outre cela que tous les anciens états sont attachés à leurs anciennes lois: ils disent que si elles se conservèrent elles ne peuvent qu'être bonnes. On m'a dit que votre republique commence l'année le premier de Mars, et il me semble que cette coutume, bien loin d'indiquer barbarie, soit un monument d'honneur qui signale son ancienne existence. Outre cela on a moins de tort, ce me semble, de commencer l'an le premier de Mars que le premier de Janvier. Mais cela ne cause-t-il pas quelque confusion? — Aucune Madame. Les deux Lettres M. V. que nous joignons à la date pendant les mois de Janvier, et de Février rendent la méprise impossible — Venise se distingue aussi par ses armoiries qui ne suivent aucune regle du blason, le tableau même proprement parlant ne pouvant pas s'appeller ecusson. Elle se distingue aussi par la plaisante figure qu'elle donne à l'evangeliste son patron, et par les cinq pointes Latines qu'elle lui adresse où, à ce qu'on m'a dit il y a une erreur de grammaire. Erreur respectable à cause de son antiquité. Mais c'est il vrai que vous ne divisez pas les vingt quatre heures du jour en deux fois douze? — Oui Madame; et nous commençons à les compter au commencement de la nuit — Voyez vous ce que c'est que l'habitude? Cela vous semble plus commode, tandis que moi même je trouverois cela très incommode. — V. M. sauroit regardant sa montre combien d'heures le jour doit encore durer, et elle n'auroit pas besoin pour le savoir d'entendre le coup de canon de la citadelle qui avertit le peuple que le Soleil est passé à l'autre hemisphère — C'est vrai, mais pour un avantage que vous avez de savoir l'heure

B86 de la fin du jour, nous en avons deux. Nous savons qu'à douze heu=
res du jour il est toujours midi, et minuit à douze heures de la nuit.
Elle me parla des moeurs des venitiens, de leur penchant aux
jeux de hazard, et elle me demanda à ce propos, si la Lotterie
de Genes y étoit établie. On a voulu, me dit elle, me persuader
à la permettre dans mes états, et j'y aurois consenti, mais sous
condition que la mise ne pust jamais être moindre d'un zecchin,
et cela pour empecher d'y jouer les pauvres, qui ne sachant pas
compter croyent à la facilité de trouver le terno.
A cette explication dont la base étoit une profonde sagesse,
je lui ai fait une très humble inclination de tête. Ce fut le der=
nier entretien que j'eus avec cette grande dame, qui sut re=
gner trente cinq ans sans jamais commettre aucune faute essen=
cielle, et ne perdant jamais la moderation.
Peu avant mon depart, j'ai donné une fête à Catherinoff à
tous mes amis avec un beau feu d'artifice qui ne me couta
rien. Ce fut un cadeau que me fit mon ami Melissino, mais
mon souper à une table de trente couverts fut exquis, et mon
bal brillant. Malgré la tenuité de ma bourse, je me suis cru en
devoir de donner à mes bons amis cette marque de reconnois=
sance à toutes les attentions qu'ils avoient eu pour moi.
J'étois parti avec la comedienne Valville, c'est ici que je dois
informer le Lecteur de la façon dont j'ai fait connoissance avec
elle.
Je suis allé tout seul à la comedie françoise, et je me suis allé me
placer dans une Loge au troisieme à côté d'une très jolie dame,
qui y étois toute seule, et que je ne connoissois pas. Je lui adresse
la parole tantôt pour critiquer, tantôt pour applaudir au jeu d'une
actrice, ou d'un acteur, et elle me repond toujours avec un esprit
seduisant comme ses charmes. Enchanté d'elle je pris la

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

liberté vers la fin de la pièce de lui demander si elle étoit Russe.
Je suis Parisienne, me repondit elle, et comedienne de mon metier.
Mon nom de guerre, et Valville, et si vous ne me connoissez pas je n'en
suis pas surprise, car il n'y a qu'un mois que je suis arrivée ici, et je n'ai
joué qu'une fois le rôle de soubrette dans les folies amoureuses —
Pourquoi une seule fois? — Parceque je n'ai pas eu le bonheur de
plaire à la souveraine. Mais comme je suis engagée pour un
an, elle a ordonné qu'on me paye tous les mois les cent roubles
qu'on doit me payer, et au bout de l'an on me livrera un passe=
port, on me payera le voyage, et je m'en irai — Je suis sûr
que l'imperatrice croit de vous faire une grace vous payant sans
que vous soyez obligée à travailler — Certainement elle doit
le croire, car elle n'est pas comedienne. Elle ne sait pas que
ne jouant pas je perds plus qu'elle ne me donne, car j'oublie mon
metier que je n'ai pas encore fini d'apprendre — Il faut lui
faire savoir cela — Je voudrois bien qu'elle m'accorda une
audience — Cela n'est pas necessaire. Vous avez certaine=
ment un amant — Personne — C'est incroyable.
Pas plus tard que le lendemain matin je lui envoye un billet
conçu en ces termes » Je voudrois, Madame, nouer une intrigue
» avec vous. Vous m'avez inspiré des desirs qui m'incommodent, et
» aux quels je vous defie à faire raison. Je vous demande à sou=
» per, desirant de savoir d'avance combien il me coutera. Devant
» partir pour Varsovie le mois prochain je vous offre une place dans
» ma dormeuse qui ne vous coutera que l'incommodité de me souffrir
» couché à votre coté. Je connois le moyen de vous faire obtenir un
» passeport. Le porteur a ordre d'attendre une réponse que
» j'espere de lire en termes si precis que ceux de ce billet. BnF MSS
Voici la reponce que j'ai reçu deux heures après. » Ayant,
» Monsieur, le grand talent de denouer toute intrigue avec la
» plus grande facilité, quand je trouve les noeuds mal faits, je n'ai

» aucune difficulté à consentir à la nouer. Pour ce qui regarde les de=
» sirs que je vous ai inspiré, je suis fachée qu'ils vous incommodent,
» car ils me flattent, et je ne saurois me resoudre à leur faire voi=
» son que pour les rendre plus forts. Quant au souper que vous me
» demander, vous le trouverez prêt ce soir, et nous marchanderons
» après pour ce qui va à la suite. La place que vous m'offrez près
» de vous dans votre domeure me sera chere, si outre mon passe=
» port vous aurez le credit de me faire payer le voyage jusqu'
» a Paris. J'espere que vous ne trouverez pas mes termes moins
» precis que les votres. Adieu Monsieur jusqu'à ce soir.

J'ai trouvé cette Valville toute seule, et tres joliment logée: je l'ai abordée, et elle me recut comme si nous avions été vrais camarades. Allant d'abord à ce qui l'interessoit plus que tout le reste, elle me dit qu'elle se croiroit heureuse de partir avec moi, mais qu'elle doutoit que je puisse lui en obtenir la permis=sion. Je lui ai repeté que j'en étois sûr si elle vouloit presenter un placet à l'imperatrice tel que je le lui écrirais moi même, et elle me promit de le presenter me donnant d'abord encre et papier pour l'écrire. Le voici en peu de lignes. » Madame.

» Je supplie V. M. I. de penser que restant ici un an sans rien
» faire, je perdrois mon métier d'autant plus facilement que
» je n'ai pas encore bien fini de l'apprendre. Votre generosité
» par conséquent me devient plus nuisible qu'utile: elle me
» combleroit de reconnoissance si elle la pouvoit jusqu'à me donner
» la permission de partir.

Comment! me dit elle. Pas d'avantage?— Pas un seul mot d'avantage— Mais dites moi, ne parlerons nous, ni de l'avantage du voyage, et je ne suis pas riche— Presente ce placet, et ou je suis le plus tot des hommes, ou tu auras non seulement l'argent pour ton voyage, mais tous les appointemens d'une année— Ce seroit trop— Cela sera. Mais ne con=

Rés. 1589

connois pas l'impératrice, et je la connois. Il doit le faire copier, et le presenter en personne — Je le copierai moi même. Mon écriture est tres lisible. Il me semble d'ailleurs que c'est moi qui l'a fait, car il est tout à fait dans mon style. Je crois cependant que tu es plus comedien que moi, et je veux commencer ce soir à devenir ton écoliere. Allons souper.

Après un petit souper assez fin que la Valville assaisonna avec cent plaisanteries du jargon parisien que je connoissois assez, elle ne fit pas des façons pour m'accorder la reste. Je ne suis descendu qu'un moment pour renvoyer ma voiture, et pour instruire mon cocher de ce qu'il devoit dire à l'oüie à la quelle j'avois deja dit qu'il se pourroit que j'allasse à Cronstadt, ou je passerois la nuit. C'étoit un Ukranien dont j'avois experimenté plusieurs fois la fidelité; mais j'ai d'abord vu que devenant l'ami de la Valville, je ne pouvois plus la garder avec moi.

J'ai trouvé dans cette comedienne le même caractere, et les mêmes qualités qu'on trouve dans toutes les filles françoises qui ayant des charmes, et une sorte d'education pretendent d'avoir assez de merite pour n'appartenir de droit qu'à un seul: elles veulent être entretenues, et d'ailleurs le titre de maitresses les flattent beaucoup plus que celui de femmes. Elle me conta dans les entractes quelques unes de ses aventures, qui me firent deviner toute son histoire, qui n'étoit pas longue. Le comedien Clerval étant allé à Paris pour faire une troupe de comedien pour la cour de Petersbourg l'ayant par hazard connue, et lui ayant trouvé de l'esprit l'avoit convaincue qu'elle étoit née comedienne, malgré qu'elle ne se fût jamais apperçue de cela. Cette idée l'avoit eblouye, et elle avoit signé l'engagement, et reçu celui de l'entrepreneur sans même s'être souciée d'examiner les pleins pouvoirs. Elle étoit

BnF MSS

partie de Paris avec lui, et six autres personnages acteurs, et actrices, entre lesquels elle étoit la seule qui n'avoit jamais de sa vie joué la comedie. J'ai cru, me disoit elle, que tout comme chez nous une fille entre à l'opera dans les choeurs, ou dans les ballets sans avoir jamais appris à chanter, ni à danser, il en étoit de même pour entrer dans une troupe de comediens. Comment aussi-je pû penser autrement quand un comedien comme Clerval me disoit que j'étois faite pour briller sur le théatre, et me le prouvoit me conduisant avec lui? Il n'exigea de moi avant de me rejouer que de m'entendre à lire, et de me faire apprendre par cœur trois ou quatre scenes de differentes pieces qu'il me fit jouer dans ma chambre avec lui qui comme vous savez joue supérieurement les valets: il me trouva excellente soubrette; et certainement il n'a pas voulu me tromper. Il s'est trompé lui même. Or quinze jours après notre arrivée ici, j'ai debuté, et j'eus ce qu'on appelle un affront, dont en verité je me moque, car je ne le sens pas — Il se peut que tu ayes eu peur — Peur! Tout au contraire. Clerval m'a juré que si j'avois eu montré un peu de peur, l'inexperience, qui est la bonté même, se seroit crue en devoir de m'encourager.

Je l'ai quitée le matin après avoir vu mon placet écrit de sa main, et excellemment bien copié. Elle m'assura qu'elle iroit le presenter elle même le lendemain, et j'ai accepté son record pour lors que je me serois separé de Zaïre, dont je lui ai conté l'histoire. Elle loua mon procedé.

Les filles françoises qui se sont sacrifiées à Venus, ayant de l'esprit, et quelque éducation, sont toutes dans le gout de la Valville: elles n'ont ni passion, ni temperament, et par conséquent elles n'aiment pas. Elles sont complaisantes, et leur projet est un seul, et toujours le même. Maitresses de donner, elle donnent avec la même facilité, et toujours riant. Cela ne vient pas d'étourderie; mais d'un vrai système. S'il n'est pas le meilleur, c'est au

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

moins le plus comode.

De retour chez moi, j'ai trouvé Laïve en apparence de tranquillité, mais triste, cela me deplaisoit plus encore que la colere, parceque je l'ai= mois; mais je devois finir; et me disposer à soutenir toute la peine que me causeroient ses larmes. Sachant que je devois partir, et que n'etant point sure je ne pouvois pas la conduire avec moi, elle étoit inquiete sur son sort. Elle devoit appartenir à celui auquel je donnerois son passeport, et elle en étoit fort curieuse. J'ai passé avec elle toute la journée, et la nuit lui donnant des marques de ma tendresse, et de la peine que je ressentois devant me separer d'elle.

L'architecte Rinaldi homme rage, agé de soixante et dix ans, et qui étoit en Russie depuis quarante étoit amoureux d'elle; il m'avoit dit plusieurs fois que je lui ferois le plus grand plaisir de lui Laï= ssant à mon depart m'offrant de me donner le double de ce qu'elle me coutoit, et je lui avois toujours répondu que je ne laisserois jamais Laïve à quelqu'un avec lequel elle n'auroit pas voulu être de son bon gré, puisque j'avois intention de lui faire present de la somme que me payeroit celui qui en feroit l'ac= quisition. Cela ne plaisoit pas à M. Rinaldi, car il ne se flattoit pas de lui plaire: il esperoit cependant.

Il vint chez moi le même matin que j'avois destiné à finir l'affaire, et parlant très bien le russe, il rendit compte à la fille de tout ce qu'il sentoit pour elle. Elle lui répondit en italien que ne pouvant appartenir qu'à celui auquel je laisserois son pas= seport, c'étoit à moi qu'il devoit s'addresser, et que d'ailleurs elle n'avoit aucune volonté, ni le moindre degout pour per= sonne, egalement qu'aucun attachement. Ne pouvant pas en tirer une réponse plus positive et honete l'homme nous quitta après avoir dîné avec nous esperant peu mais le reco= mandant toujours à moi.

Après son degout, je l'ai priée de me dire sincerement, si elle me

Bgr voudroit du mal, si je la laissois à ce digne homme qui la traiteroit ave= tainement comme si elle étoit sa propre fille.

Dans le moment qu'elle alloit me répondre, on m'a remis un billet de La Valville où elle me prioit d'aller d'abord chez elle entendre quel= que chose de nouveau qui me feroit plaisir. J'ai dans l'instant or= donné qu'on mette les chevaux à ma voiture.

Fort bien, me dit Zaïre d'un ton très tranquille, va à tes affaires, et quand tu rentreras je te donnerai la dessus une réponse precise. J'ai trouvé La Valville très contente. Elle avoit attendu l'impera= trice à son passage de la chapelle à son appartement, et interrogée par elle même de ce qu'elle feroit là, elle lui avoit donné le placet. Elle l'avoit lu en marchant, et avec un doux sourire elle lui avoit dit d'attendre. Trois ou quatre minutes après, elle lui avoit fait rendre le même placet sur lequel elle avoit écrit adressé au secretaire du cabinet Golagin. Elle avoit écrit dans l'interieur quatre lignes en langue russe, que M. Golaguin même lui avoit expliquées, etant d'abord allée lui remettre le placet. L'imperatrice lui ordonnoit de faire livrer à la comediane Valville un passeport, ses gages pointemens pour une année, et cent ducats de Hollande pour son voyage. Elle etoit sûre de recevoir le tout dans quinze jours, parce qu'elle ne pouvoit recevoir le passeport de la police que quinze jour après la publication de son depart.

La Valville reconnoissante me temoigna toute son amitié, et nous fixames le tems de notre depart. J'ai fait annoncer le mien sur la gazette de la ville trois ou quatre jours après. Ayant promis à Zaïre de rentrer, et etant curieux de la réponse je l'ai quittée en l'engageant à vivre avec elle d'abord que j'aurois mis entre bonnes mains la jeune fille que je devois laisser à Petersbourg.

Zaïre après avoir soupé avec moi de très bonne heure me

demanda si M. Rinaldi la prenant avec lui me rembourseit des cent roubles que j'avois donné à son pere: je lui ai repondu qu'oui. Mais à present, me dit elle, il me semble de valoir bien d'avantage d'abord que tu me laisses tout ce que tu m'as donné, et que je me sais expliquer en italien —— Je vois cela, ma chere petite; mais je ne veux pas qu'on puisse dire que j'ai gagné sur toi, d'autant plus que j'ai deja decidé de te faire un present de cent roubles que je recevrai en lui livrant ton passeport —— Puisque tu veux me faire ce beau present, pourquoi ne me remets tu pas plus tot entre les mains de mon pere avec mon passeport? Comprens tu bien que ton action deviendroit beaucoup plus genereuse? Si M. Rinaldi m'aime, tu n'as qu'à lui dire de venir me voir chez mon pere. Il parle le russe comme lui, ils s'accorderont sur le prix, je ne m'opposerai pas. Serai tu fachés s'il ne m'aura pas à si bon marché —— Non en verité, ma chere enfant; au contraire, je serai bien aise d'être devenu utile à ta famille, car enfin M. Rinaldi a tu vriche —— Cela suffit, et tu seras toujours cher à ma memoire. Allons nous coucher. Tu me mener à Catherinoff pas plus tard que demain matin. Allons nous coucher.

Voila toute l'histoire de ma separation de cette fille qui fut la cause que j'ai vecu à Petersbourg assez logement. Zinovioff m'a dit que restant donner une caution j'aurois pu partir avec elle, et qu'il m'auroit fait ce plaisir lui même. Je n'ai pas voulu songeant aux consequences. Je l'aimois, et c'auroit été moi qui serois devenu son esclave; mais il se peut que je m'aurois pas fait tant de reflexions, si dans le meme tems je ne fusse devenu amoureux de la Valville.

Zaïre employa la matinée à ramasser ses hardes tantot riant, et tantot pleurant, et elle vit mes larmes toutes les fois qu'elle

1794 quitoit la mâle pour venir m'embrasser. Quand je l'ai laissée chez
son pere lui donnant son passeport, j'ai vu à genoux devant moi
toute la famille qui me donnoit des attributs qu'on ne donne qu'à
la divinité. Mais dans la chaumiere l'on figuroit tres mal, car
ce qu'on appelloit un lit n'étoit qu'une grande paillasse ou toute la
famille couchoit ensemble.

Quand j'ai rendu compte de tout cet evenement à M. Rinaldi, il
n'en fut pas fache. Il me dit qu'il esperoit de l'avoir, et qu'ayant
le consentement de la fille, il s'accorderoit facilement avec son
pere pour le prix; et il commença le Lendemain à aller la voir;
mais il ne l'eut qu'après mon depart; il lui fit du bien, et elle de-
meura avec lui jusqu'à sa mort.

Après cette triste reparation la Valville est devenue ma seule
amie, et en trois ou quatre semaines je me suis trouvé prêt à par-
tir avec elle. J'ai pris à mon service un marchand Armenien qui
me preta cent ducats, et qui feroit bien la cuisine dans le gout ori-
ental. J'eus une Lettre de recomandation du resident de Pologne
au prince Auguste Sulkouski, et une autre d'un ministre Anglican
au prince Adam Czartoryski; et ayant mis dans ma dormeuse un
bon matelas, et des couvertures je m'y suis couché avec la Valville,
qui trouvoit cette facon de voyager aussi agreable que comique,
car nous étions positivement au lit.

Nous nous arretames le Lendemain à Coporio pour diner a-
yant dans la voiture ample provision de comestibles, et de bons
vins. Deux jours après nous rencontrames le fameux maître
de chapelle Galuppi surnommé Buranello qui alloit à Petersbourg
avec deux amis, et une virtuosa. Il ne me connoissoit pas, et il
fut tres surpris de trouver à l'auberge où il s'arreta un bon
diner à la venitienne, et un homme comme moi qui le recevoit
lui faisant compliment dans notre Langue maternelle. Il m'em-
brassa à reprises quand je lui ai dit mon nom.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

La pluye ayant gaté les chemins nous employames huit jours pour arriver à Riga, où je n'ai pas trouvé le prince Charles de Courlande. Nous en employames encore quatre pour arriver à Koenigsberg où la Valville qui étoit attendue à Berlin dut me quitter. Je lui ai laissé mon Armenien auquel elle paya de tres bonne grace les cent ducats que je lui devois. Deux ans après, je l'ai trouvée à Paris, et j'en parlerai à sa place. Nous nous separames fort gayement, et sans qu'aucune de ces réflexions tristes ordinaires dans toutes les separations de l'espece de la notre vint troubler notre belle humeur. Nous n'avions été amans que parceque nous n'avions fait aucun cas de l'amour; mais nous avions l'un pour l'autre l'amitié la plus sincere. Ce fut a Cleina Roop lieu à peu de distance de Riga, où nous nous sommes arrêtés, et où nous passames la nuit qu'elle m'offrit ses diamans, et tout l'argent qu'elle avoit. Nous logions chez la comtesse de Lowenwold a qui j'avois porté une Lettre d'une princesse Dolgourouki. Cette dame avoit à son service en qualité de gouvernante de ses enfans la jolie ancienne femme de Campioni que j'avois connu à Riga dans l'ancienne precedente. Elle me dit que son mari étoit à Varsovie, et logeoit chez Villiers. Elle me donna une Lettre dans laquelle elle le prioit de penser à elle. Je lui ai promis de lui faire envoyer de l'argent, et je lui ai tenu parole. J'ai trouvé la petite Beti toujours charmante; mais toujours maltraitée par la cruelle mere qui en paroissoit jalouse.

A Koenigsberg j'ai vendu ma dormeuse, et étant resté tout seul j'ai loué une place dans une voiture à quatre, et je suis allé à Varsovie. Mes trois compagnons furent des polonois, qui ne parloient qu'allemand: ainsi je me suis fort ennuyé tous les six jours que j'ai employé dans ce desagréable voyage. Je suis allé me loger chez Villiers où j'étois sûr de trouver mon ancien ami Campioni.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

B96 Je l'ai trouvé en bon état, et bien logé. Il tenoit une école
de danse, et un bon nombre d'écoliers, et d'écolieres lui produi-
soit assez pour vivre à son aise. Il fut enchanté de recevoir des
nouvelles de Tanni, et des enfans, et il lui envoya de l'argent,
mais il ne pensa pas à la faire venir à Varsovie comme elle le
desiroit. Il m'assura qu'elle n'étoit pas sa femme. Il me conta
que le fameux marquis d'Aragon avoit quité Varsovie après
avoir perdu tout l'argent qu'il avoit gagné en Russie ayant
trouvé des Grecs plus Grecs que lui. Varsovie en étoit pleine;
mais celui qui avoit fait grande fortune étoit Tomatis, qui avoit
la direction de l'opera buffa, et une danseuse Milanoise nom-
mée Cataï, qui par ses charmes beaucoup plus que par son
talent faisoit les delices de la ville, et de la cour; mais Tomatis
en étoit le seul maitre. Le jeu de Lazard étoit permis il ne
pensa les joueurs qui y tenoient maison. C'étoit une Vero-
naise nommée Giropoldi, qui vivoit avec un officier Lorrain
appellé Bachelier qui faisoit la banque de Pharaon. Une dan-
seuse qui avoit été maitresse du fameux Affligio à Vienne affi-
soit les chalans. Elle la faisoit passer pour vierge: c'étoit ce-
pendant la même de laquelle Affligio avoit eu une fille
qu'il fit elever à Venise au conservatoire des Mendicanti, et qui
se trouva avec lui à Bologne quand il fut arreté par ordre de
l'archiduc Leopold grand duc de Toscane qui l'envoya finir ses jours
aux galeres. Un autre grec qui tenoit aussi maison avec une
Saxonne étoit le major Sabi, dont j'ai ailleurs parlé à mon second
sejour à Amsterdam. Le baron S.te Helène y étoit aussi, mais
le principal talent de celui ci consistoit à faire des dettes, et
à persuader ses créanciers à attendre: il logeoit à la même au-
berge avec sa femme jolie, et honête, qui ne vouloit rien savoir

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

de ses affaires. Il me parla de plusieurs autres aventuriers, et je fus bien aise de me trouver d'abord informé de tous ces gens, dont pour mon propre avantage je devois eviter la société.

J'ai pris le Lendemain un Laquais de louage, et une voiture à moi, tres necessaire à Varsovie où il étoit impossible d'aller à pieds. C'étoit vers la fin du mois d'octobre du 1765.

Mon premier pas fut celui d'aller porter ma Lettre du ministre Anglois au prince Adam Czartoryski General de Podolie. Il étoit assis devant une grande table couverte de cahiers, et entouré de quarante à cinquante personnes, dans une vaste Bibliotheque, dont il avoit fait sa chambre à coucher. Il étoit cependant marié avec une fort jolie comtesse de Flemming, à laquelle il n'avoit pas encore pu faire un enfant parceque étant trop maigre il ne l'aimoit pas.

Après avoir lu la Lettre, qui étoit de quatre pages, il me dit noblement en françois par surcroît qu'il feroit le plus grand cas de la personne qui m'avoit adressé à lui, et qu'étant beaucoup occupé il me prioit d'aller souper avec lui, si je n'avois rien de mieux à faire. Je vais remonter dans ma voiture, et je me fais mettre à la porte du prince Sulkowski, qui alors étoit ambassadeur à Louis XV. Ce prince étoit l'aîné de quatre freres, et avoit un esprit profond, et une quantité de projets, tous beaux, mais tous dans le gout de ceux de l'abbé de St. Pierre. Etant dans le moment de sortir pour aller au corps des cadets, il lut la Lettre, puis il me dit qu'il avoit beaucoup à me parler. Il me dit que si je n'avois rien de mieux à faire, je lui ferois plaisir allant dîner tete à tete avec lui à quatre heures. Je lui ai répondu que j'aurois cet honneur.

De là je suis allé chez un negociant nommé Chempinski

3/8 qui par ordre de Paysanelopolo devoit me payer cinquante ducats par mois. Mon Laquais m'ayant dit qu'il y avoit repetition d'un opera nouveau au Theatre, et que tout le monde pouvoit y aller, j'y fus, et j'y ai passé trois heures inconnu de tout le monde, et ne connoissant personne. J'ai trouvé les actrices, et les danseuses jolies, mais plus que toutes la Catai, qui danseoit le serieux, et qui ne savoit pas faire un pas; mais generalement applaudie, et surtout par le prince Repnin ambassadeur de Russie qui parloit en ton de souverain. Le prince Sultkowski me tint à table quatre mortelles heures me fondant en tout excepté en ce que je pouvois savoir. Son fort étoit politique, et commerce, et me trouvant vide il brilla. Il me prit je me crois en affection precisement parce qu'il ne vit jamais qu'admiration Reur.

Vers les neuf heures, n'ayant rien de mieux à faire, c'est la phrase que j'ai trouvée dans la bouche de tous les grands seigneurs Polonais, je suis allé chez le prince Adam qui après m'avoir nommé, me nomma par leurs noms tous les personages présents. C'étoient Monseigneur Czartinski prince evegue de Warmie; le grand notaire de la couronne Rzewuski que j'avois vu à Petersbourg rendre visite de la part de la grande Catherine après de la petite verole; le palatin de Wilna Oginski, et les Generaux Roniker avec deux autres, dont je n'ai pas retenu les noms: La derniere qui il me nomma fut la femme que j'ai trouvée très gentille. Un quart d'heure après je vois un beau seigneur qui entre, et tout le monde se leve. Le prince Adam me nomme, et tout de suite il me dit d'un ton très froid c'est le roi.

Cette façon de mettre un étranger vis à vis d'un masque n'est pas faite, c'est certain, pour lui oter le courage, ni pour faire que la majesté l'ebouisse, mais c'est toujours une surprise, et le

231 378 B99

trop de simplicité de monde. Rejetant d'abord l'idée que cela put être une attrappe, je me mis avancé deux pas, et quand j'allois plier le genou S. M. me donna la main qu'il me laissa baiser de l'air le plus affable. Dans le moment qu'il alloit me faire les interrogations de coutume, le prince Adam lui donna à lire la longue lettre du ministre Anglican qui lui étoit très connu. Après cette lecture se tenant toujours debout, le charmant prince commença à me faire des questions qui toutes regardoient l'impératrice, et les principaux personnages de la cour; et là dessus je lui ai donné des détails auxquels il montra de s'intéresser infiniment. Un quart d'heure après on vint dire qu'on avoit servi, et le roi ne cessant jamais de m'écouter me conduisit à table, et me fit asseoir à sa droite. La table étoit ronde. Tout le monde mangea le roi excepté qui n'avoit semblablement n'avoit pas appetit, et moi qui ne l'aurois pas senti quand même je n'aurois pas dîné chez le prince Sulkouski, tant j'étois satisfait de l'honneur que j'avois d'être celui qui le roi attentive à mes propos toute la compagnie.

Après i être levé de table, le roi fit des commentaires à tout ce que j'avois dit avec des graces, et d'un style des plus agréables. Au moment de se retirer il me dit qu'il me verra toujours avec un très grand plaisir à la cour. Le prince Adam me dit au moment que j'allois partir, que si je voulois qu'il me présentat à son pere, je n'avois qu'à aller chez lui sur les onze heures le lendemain. Le roi de Pologne étoit de la moyenne taille, mais très bien fait. Sa figure n'étoit pas belle, mais spirituelle, et intéressante. Sa voix étoit basse, et quand il ne parloit pas on auroit pu le juger triste; mais quand il parloit son eloquence brilloit, et dans les propos qui en étoient susceptibles il repondoit la gaieté dans tous ceux qui l'accompagnoient par des très fines plaisanteries.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Assez satisfait de ce debut, je suis retourné à mon auberge, où j'ai trouvé Compioni en société agréable de filles, et de joueurs qui n'avoient pas encore fini de souper. Après m'être arreté une heure plus par curiosité que par gout, je me suis retiré.

Le lendemain matin à l'heure indiquée j'ai connu l'homme rare, le magnifique palatin de Russie. Il étoit en robe de chambre entouré de gentilshommes tous vetus dans le costume de la nation, tous bottés, tous à moustaches, la tete nue, et rasée. Il étoit là debout parlant tantôt à l'un, tantôt à l'autre d'un air affable mais serieux. D'abord que son fils, qui l'avoit prévenu, me nomma, le Palatin s'épanouit me faisant un accueil où je n'ai vu ni orgueil, ni familiarité. Sans être ce qu'on appelle bel homme, il avoit la physionomie belle, le ton très noble, la parole facile. Il n'intimidoit pas, il n'encourageoit point: il se mettoit par là en état de connoitre l'homme avec le quel il vouloit faire connoissance, tel qu'il étoit. Après avoir entendu qu'en Russie je n'avois fait autre chose que me divertir, et connoitre la cour, il jugea que je n'étois allé en Pologne que pour faire la meme chose, et il me dit qu'il me mettroit à portée de connoitre tout le monde. Il me dit qu'étant garçon et seul je lui ferois plaisir allant voir le matin manger à sa table tous les jours que je ne serois pas engagé par d'autres.

Retiré derriere un paravent il se fit habiller, puis après s'être montré avec l'uniforme de son regiment vetu à la françoise, et en perruque blonde en queue, et longues facel dans le costume du roi defunt Auguste III, il fit une revue rasée en cercle à tout le monde, et il rentra dans l'interieur de ses appartements, où logeoit madame la palatine son épouse,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

qui n'étoit pas encore bien retablie d'une maladie, à laquelle elle auroit succombé sans les soins qu'eut d'elle le medecin Reuman qui étoit un eleve du grand Boherave. Cette dame étoit de la famille d'Ecoff, famille éteinte, dont étoit la derniere heritiere, elle avoit porté en dot au palatin un bien immense. Ce fut quand il l'épousa qu'il quita la croix de Malte. Il avoit gagné cette épouse par un duel au pistolet fait à cheval, où après avoir reçu parole de la dame qu'elle lui accorderoit son coeur, il eut le bonheur de tuer son rival. Il n'eut de ce mariage que le prince Adam, et une princesse aujourd'hui veuve appellée Lubomirska, et alors Strasnikowa du nom de la charge que son mari occupoit dans l'armée de la couronne.

Ce fut ce prince palatin de Russie, et son frere qui étoit grand chancelier de Lithuanie, qui furent les premiers auteurs des troubles de la Pologne, qui alors ne faisoient que de naitre. Mecontens ces deux freres du peu de cas qu'on faisoit d'eux à la cour, où le roi ne vouloit que ce qui plaisoit à son favori comte de Brühl premier ministre, ils se mirent à la tête du complot, qui ne tendoit à moins qu'à le detroner pour placer sur le trone sous la protection de la Russie un jeune homme leur neveu, qui étoit allé à Petersbourg comme gentilhomme d'ambassade avoit su se gagner les bonnes graces de la grande duchesse, qui peu de tems après devint impératrice, et qui mourut cette année 1797. Ce jeune homme étoit Stanislas Poniatowski fils de Constance Czartoryski leur sœur, et du fameux Poniatowski l'ami de Charles XII. La fortune voulut qu'il n'eut pas besoin d'une conjuration pour monter sur un

402 dont dignes fussent si non regnassent.

Le roi qu'on vouloit detroner mourut, et pour lors les conjurés a=
girent à decouvert, et je ne repeterai pas à mon lecteur l'hi=
toire qui mit sur le trone Stanislas, qui à mon arrivée à Varso=
vie regnoit depuis presque deux ans. J'ai trouvé Varsovie brillante.
On se disposoit alors à tenir la diete, dans la quelle on étoit impa=
tient de voir quelles étoient les pretentions de Catherine II
en recompense de tout ce qu'elle avoit fait pour mettre la Pologne
en etat de se donner un roi piaste.

A l'heure du diner, j'ai trouvé chez le palatin de Russie trois
tables de trente à quarante couverts chacune. On me dit que
cela étoit tous les jours. Le luxe de la cour n'étoit rien en
comparaison de celui qui brilloit chez le prince palatin de Rus=
sie. Le prince Adam m'avertit que c'étoit tous les jours à la
table où étoit son pere que je devois aller me placer. Il me
presenta ce jour là à la jolie princesse sa soeur, et à plusieurs
palatins, et starostes, aux quels etant allé rendre mes devoirs
dans la suite, je fus devenu en moins de quinze jours connu
de toutes les grandes maisons, et par consequent invité à
tous les grands repas, et les bals qu'on donnoit presque
tous les jours chez les uns ou chez les autres

N'ayant pas assez d'argent pour me mettre dans le courant
avec des joueurs, ni pour me procurer quelque tendre con=
noissance avec quelque fille du theâtre françois, ou de l'ita=
lien j'ai pris du gout à la bibliotheque de Monseigneur Za=
luski eveque de Kiovie, et particulierement pour lui. J'y
passois presque toutes les matinées, et ce fut de la que j'ai
reçu de documens authentiques sur toutes les intrigues, et les

secrets manèges qui tendoient à bouleverser tout l'ancien système
de la Pologne, dont ce prelat étoit un des principaux soutiens. Mais
sa constance fut inutile. Ce prelat fut un de ceux que le despotisme
Russe fit enlever sous les yeux du roi, trop foible pour oser resister,
et envoyer en Siberie. Cela arriva quelques mois après mon depart.

Ainsi la vie que je menois étoit tres uniforme. Je passois les
après diners chez le prince palatin de Russie pour faire sa par=
tie de tres sette, jeu italien qu'il aimoit beaucoup, et que je
jouois assez bien pour que ce prince ne fut jamais si content
que lorsque il pouvoit m'avoir de sa partie.

Mais malgré ma sage conduite, et mon economie trois mois
après mon arrivée je me trouvois endetté, et je n'avois pas des
ressources. Cinquante sequins par mois que je recevois de Venise
ne me suffisoient pas. Voitures, Logement, deux domestiques,
et le devoir d'être toujours bien mis me tenoient dans la
detresse, et je ne voulois m'ouvrir à personne. J'avois raison.
Un homme dans le besoin, et qui demande du secours à un riche,
perdson estime s'il l'obtient, et gagne son mepris s'il le lui refuse.
Mais voila de quelle façon la fortune m'envoya deux cent ducats.

Madame Schmith, que le roi avoit ses raisons pour tenir Co=
gè au chateau, me fit dire d'aller souper chez elle m'avertissant
que le roi y seroit. J'y allai avec plaisir le charmant evêque Ca=
sinski, l'abbé Rigiotti, et deux ou trois autres initiés de la litterature
italienne. Le roi, qui en société je n'ai jamais vu de mauvaise
humeur, et qui d'ailleurs étoit tres versé, et connoissoit tous les
classiques comme jamais roi ne les connut, mis sur le tapis des
anecdotes des anciens Lettrés romains citant des scholiastes ma=
nuscrits qui me fermoient la bouche, et que S. M. peut être
inventoit. Chacun parloit; j'étois le seul qui étoit de mauvaise

BnF MSS

heureux, et n'ayant pas dîné je mangeois comme un ogre ne répondant que par des monosyllabes quand la politesse l'exigeoit. Or le propos étant tombé sur Horace, et chacun citant une ou deux de ses sentences disant son avis sur la profondeur de la philosophie du grand poëte de la raison, ce fut l'abbé Casigliotti qui m'obligea à parler, me disant qu'à moins que je ne fusse de son avis je ne devois pas me taire. Si vous prenez donc mon silence, lui dis-je, pour une confirmation de la préférence que vous donnez à la pensée d'Horace sur plusieurs autres je prendrai la liberté de vous dire que j'en connois de plus sublimes en politique de cour, car rien ne nasi rebat poëmata purges qui vous plaît tant n'est dans le fond qu'une satire, et point du tout delicate — Il est difficile de combiner la delicatesse à la satire — Pas pour Horace, qui même plut par là à Auguste, ce qui fait l'eloge du monarque, qui moyennant la protection qu'il accorda aux savans rendit son nom immortel, et excita des souverains couronnés à se declarer ses amis prenant son nom, et même le deguisant.

Le roi de Pologne, qui à son avenement au trone avoit pris le nom d'Auguste, devint alors serieux, et ne put s'abstenir de m'interrompre. Qui sont donc, me dit-il, les souverains couronnés qui prirent le nom d'Auguste le deguisant — Le premier roi de Suede qui s'appella Gustave: c'est l'anagramme tres pur d'Auguste — C'est plaisant. Pour le corps c'est un anecdote. Où avez vous trouvé cela? — Dans un manuscrit d'un professeur d'Upsal à Wolfenbüttel. Le roi alors se mit à rire de tout son coeur, lui qui au commencement du souper avoit aussi cité un manuscrit. Mais après avoir bien ri, il rattrapa le propos me demandant dans quels traits d'Horace non manuscrits; mais bien connus je trouvois une delicatesse remarquable faite pour rendre sa satire agreable — Je pourrois, sire, en citer plusieurs, mais en voila un pour exemple, qui me semble bien beau, et sur tout modeste. Coram rege, dit-il, sua

de pauperibus tacentes plus quam porcentes ferrent.

C'est vrai, dit le roi souriant, et madame Schmith demanda à l'évêque la traduction du passage. A la presence du roi, lui dit il, ceux qui ne parleront pas de leurs heroïnes obtiendront plus que les autres qui en parleront. La dame dit que le trait ne lui paroissoit pas satirique. Après avoir tout dit, je devois me taire. Aussi le roi même fouvna le propos sur Trieste, me disant qu'il écriroit que nous le lisions ensemble. Je lui ai répondu avec une inclination de tête avec Horace. Tempora quaeram.

Ce fut le lendemain en sortant de la messe que le genereux, et trop malheureux Stanislas Auguste me donnant la main à baiser me remit un enveloppe negligeamment fait, me disant de remercier Horace, et de n'en parler à personne. J'y ai trouvé deux cent ducats d'or, et j'ai payé mes dettes. Depuis ce jour je fui allé presque tous les matins à ce qu'on appelle la garderobe, où le roi se faisant coiffer parloit volontiers à ceux qui n'y alloient que pour l'amuser. Mais il ne pensa jamais à lire l'Iriste. Il entendoit l'italien, mais pas assez pour le parler, et encore moins pour gouter le grand poëte. Quand je pense à ce prince, et aux grandes qualités que je lui ai connues, il me semble impossible qu'il ait commis tant de fautes en qualité de roi. Celle d'avoir renoncé à sa patrie est peut être la moindre. Ne trouvant pas un ami qui voulut le tuer, j'ose dire qu'il auroit dû se tuer lui même; mais il n'avoit pas besoin de chercher le bonheur dans un ami, car imitant Cosiusko une balle seul auroit suffi à l'envoyer à l'immortalité.

Varsovie devint très brillante dans le carnaval. Les étrangers y venoient de tous les coins de l'Europe pour nulle autre raison que pour voir l'heureux mortel qui étoit devenu roi sans que personne eut pu deviner qu'il le deviendroit quand il étoit au berceau. Après l'avoir vu, et lui avoir parlé chacun convenoit qu'il

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

donnoit un dementi à tous ceux qui traitoient la torture d'aveugle et folle. Mais l'empressement qu'il avoit à se faire voir étoit extreme. Je le voyois inquiet quand il savoit qu'il y avoit à Varsovie quelques étrangers qu'il n'avoit pas encore vus. Personne d'ailleurs n'avoit besoin de lui être presentée, car la cour étoit ouverte à tout le monde, et quand il voyoit des figures qui lui étoient inconnues, il étoit le premier à leur adresser la parole.

"Voici un fait qui m'est arrivé vers la fin de Janvier, et qu'il me semble de devoir écrire, quelque soit le jugement que le lecteur puisse porter sur ma façon de penser. Il s'agit d'un songe, et je me suis deja confessé quelque part que je n'ai jamais pu me defendre d'un peu de superstition.

J'ai revé que dinant en bonne compagnie un des convives me jetta une bouteille à la figure qui me l'avoit mise toute en sang, et qu'ayant d'abord passé mon epée à travers du corps de l'assassin, leur je montois dans une voiture pour m'en aller. Voila tout; mais voila ce qui me rappella le reve le même jour.

Le prince Charles de Courlande arrivé à Varsovie dans ces jours là m'engagea à aller diner avec lui chez le comte Poninski ancien Maitre d'hotel de la Couronne, le même qui dans la suite fit beaucoup parler de lui, fut fait prince, puis proscrit, et cruellement pleuré. Il devoit à Varsovie une bonne maison, et il avoit une tres aimable famille. Je ne lui avois jamais fait ma cour, parceque il n'étoit aimé ni du roi, ni de ses parens.

A la moitié du diner une bouteille de Champagne, dont quelque personne la touche, creva, et un éclat me sautant au front me coupa une veine, d'où le sang sortant rapidement mit sur la table, rapidement sur mon visage, sur mon habit, et sur la table. Je me leve avec tous les autres, vite un bandeau, on change la nappe, et on le remet à table pour finir de diner. Voila tout.

Je reste ebahi ; mais non pas de la chose ; mais me rappellant
le reve, dont-sans ce petit accident je ne me serois jamais souvenu.
Un autre auroit peut être conté alors à la compagnie le reve, mais
j'ai toujours eu trop peur de passer pour visionnaire, ou pour fot. Je
n'y ai pas moi même fait une certaine attention, car mon reve
differoit ~~du petit~~ de l'evenement dans les principales circontances. Deux autres le
verifierent quelques mois après.

La Binetti que j'avois laissée à Londres arriva à Varsovie avec
son mari, et le danseur Sic. Ils venoient de Vienne, et ils alloient
à Petersbourg. Elle portoit une lettre de recomandation au prince
frere du roi General au service d'Autriche qui étoit alors à Var:
sovie. J'ai tout cela le même jour de son arrivée soupant chez
le prince palatin de la bouche meme du roi, qui dit que moyennant
mille ducats il vouloit les engager à rester à Varsovie huit jours
pour les voir danser.

Impatient de la voir, et de lui donner la premiere cette belle nou:
velle, je fus allé la voir à l'auberge de Villiers le Lendemain
de tres bonne heure. Fort surprise de me trouver à Varsovie, et plus
encore de la nouvelle que je lui donnois des mille ducats que la
fortune lui envoyoit, elle appella Sic qui paroissoit en douter ;
mais une demie heure après le prince Poniatowski meme vint lui
confirmer le desir de S. M., et elle y acquiesca. En trois jours
Sic mit en ordre un ballet, et les habits, la decoration, l'orchestre,
les figurans tout fut prest par la diligence de Tomatis, qui
croyoit en plein drap, et n'epargnoit rien pour plaire au gene:
reux maitre. Le couple plut si fort qu'on l'arreta pour un
an ! lui donnant carte blanche ; mais cela deplut beaucoup à
la Catai, que non seulement la Binetti eclipsoit, mais elle
lui enlevoit les adorateurs. Par cette raison Tomatis causa à
la Binetti des desagremens theâtraux, qui finent devenir les

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

deux premieres danseuses ennemies implacables. La Binetti en dix ou douze jours eut une maison meublée avec la plus grande elegance, vaisselle simple, vermeille, cave avec des vins exquis, excellent cuisinier, et adorateurs en foule, entr'autre le Stolnick Moszinski, et le Portoli de la couronne Branisky ami du roi qui logeoit dans un appartement contigu au sien.

Le parterre du théatre étoit divisé en deux partis, car la Catai, malgré que son talent ne fût rien en comparaison de celui de la nouvelle arrivée, n'a pas cru de devoir lui ceder la place. Elle avoit dans le premier ballet, et la Binetti dans le second, et ceux qui applaudissoient la premiere se taisoit à l'apparition de la seconde, et egalement le parti de la seconde étoit muet à la danse de la premiere. Les obligations que j'avois à la Binetti étoient tres fortes, et de tres ancienne date; mais mon devoir étoit encore plus fort vis à vis de la Catai qui avoit pour elle toute la famille Czartoryski, et tous ses alliés, avec tous ceux qui dependoient d'elle: le prince Lubomirski entre autres Stolnick de la couronne qui m'honoroit en toute occasion de son suffrage, étoit son principal adorateur. Or il est evident qu'en grace de la Binetti je ne pouvois deserter sans m'attirer le mepris de tous ceux pour les quels je devois avoir les plus grands egards.

La Binetti m'en fit des reproches amers, et je lui fis en vain allegué mes raisons. Elle exigea que je m'abstinsse d'aller au théatre me disant, sans vouloir s'expliquer d'avantage, qu'elle preparoit contre Tomatis une vengeance qui le feroit repentir de toutes les impertinences qu'il ne cessoit de lui faire. Elle m'appelloit le doyen de toutes les connoissances, et d'ailleurs je l'aimois encore, et je ne me souciois de la Catai, quoique plus jolie que la Binetti tomboit du haut mal.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Voici la cruelle façon dont elle fit sentir le premier effet de sa haine au pauvre Tomatis

Xavier Branicki Portoli de la Couronne, chevalier de l'aigle blanc, colonel d'un regiment de hulans, assez jeune, d'une jolie figure, qui avoit servi six ans en France, et ami du roi, qui revenoit alors de Berlin, où il avoit traité avec le grand Frederic en qualité d'envoyé du nouveau roi de Pologne étoit le principal amoureux de la Binetti. C'est à lui qu'elle dut avoir confié ses peines, et c'est lui qu'elle dut avoir chargé de la venger d'un homme qui en qualité de directeur du théatre ne negligeoit aucune occasion de lui causer des chagrins. Branicki à son tour dut lui promettre de la venger, et si l'occasion tardoit à arriver, de la faire naitre. C'est la marche de toutes les affaires de cette espece, et il n'y pas d'autres conjectures plus vraisemblables. Mais la façon dont ce Polonois s'y prit est singuliere, et fort extraordinaire

Le vingt de Janvier M. Branicki fut à l'opera, et contre la coutume après le second ballet il alla dans la loge sur le théatre où la Coltai se habilloit lui faire sa cour. Tomatis étoit le seul qui étoit avec elle, et il y resta. Il avoit également qu'elle, que s'étant brouillé avec la Binetti il venoit l'arracher d'un triomphe dont elle ne se soucioit pas ; mais elle fut tout de même fort polie avec ce seigneur dont il n'étoit pas permis de mepriser l'hommage sans courir des grands risques.

Quand la Coltai fut prête pour retourner chez elle l'opera étoit deja fini, le galant Portoli lui offrit son bras pour la conduire à la voiture qui étoit à la porte, et Tomatis la suivit. Il se trouvoit aussi à la porte attendant la sienne la neige tombant à gros flocons. La Coltai arrive, on ouvre la portiere du

vis à vis, elle entre, et M. Branicki y entre aussi, et Tomatis reste là immobile, et etonné. Le seigneur lui dit de monter dans la voi= ture, et de le suivre; Tomatis lui répond qu'il ne monteroit dans au= tre voiture que dans celle qui lui appartenoit, et il le prie d'avoir la complaisance de descendre. Le Postoli crie au cocher d'aller, Tomatis lui ordonne de rester, le cocher obeit son maître. Le Postoli alors force à sortir, ordonne à son huzard de donner un soufflet à l'impoli, ordre qui fut executé avec toute l'exactitude, et si rapidement qu'il ne laissa pas le tems au pauvre Tomatis de se souvenir qu'il avoit une epée faite pour le moins pour l'enfoncer dans le corps d'un bourreau qui l'avoit ainsi deshonoré. Il monta dans son vis à vis, et il alla chez lui, où apparamment forcé à digerer son soufflet il n'a pas pu souper. J'y etois invité; mais apres avoir été temoin de cette trop scandaleuse aventure, je n'ai pas eu le courage d'y aller. Je rentrai chez moi triste et revenu ayant peur d'avoir reçu moi même au moins une petite portion de cet infame soufflet. Je reflechissois si l'affront pouvoit avoir été con= certé avec la Binetti, et examinant la marche la chose me paroissoit pas ressemblable, car ni la Binetti, ni Branicki ne pouvoient pas prevoir l'impolitesse de Tomatis.

1766 (" 4 de Mars " page 405)
" 5 Mars " " 410 bis & 415
" Le jour de Pagues " " 426 & 427

Bd X

Chap VIII

(Orig. Tome VIII Chap XV)

pages 403 bis à 450

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Chapitre XV

Mon duel avec Branicki, mon voyage à Christianopol, retour à Varsovie. Mon je reçois un ordre du Roi de partir. Mon aventure à Breslau. Mon départ avec la fille inconnue.

En réfléchissant chez moi à cette triste aventure, je trouvois que Branicki en montant dans la vie à vis de Tomatis n'avoit pas outrepassé les bornes de la galanterie. Il en auroit agi sans façon: il auroit fait la même chose si Tomatis avoit été son ami intime: il pouvoit prévoir une jalousie italienne, mais il ne pouvoit pas prévoir une opposition de la part de Mo= matis de ce calibre là: s'il l'avoit prévue il ne se seroit ex= posé à l'affront que déterminé de tuer celui qui auroit osé le lui faire. D'abord qu'il le reçut, la nature l'excita à la vengeance, et il adopta celle qui lui est venue dans l'es= prit; un soufflet! C'étoit trop; mais c'étoit moins que s'il l'avoit tué. On auroit dit qu'il l'a arrangé, malgré que Tomatis eut aussi une épée, car les domestiques de Bra= nicki ne leur auroient pas laissé le tems de dégainer.

Malgré cela je trouvois que Tomatis devoit tuer le domesti= que au risque même d'y laisser la vie. Il lui falloit pour cela moins de courage que celui qu'il eut d'obliger le Por= tefaix de la couronne à sortir de son équipage. Il me pa= roissoit que Tomatis avoit eu grand tort de ne pas prévoir que Branicki sentiroit l'affront avec violence, et pour cons= quent de ne pas se mettre sur ses gardes au moment que Bra= nicki succomboit à l'affront. Tout le tort, à mon avis, étoit du côté de la Castri, qui ne devoit jamais se laisser mettre dans la voiture par le bras du Portefaix.

Le lendemain ce fut la nouvelle du jour dans toutes les bonnes compagnies. Tomatis resta huit jours sans sortir,

BnF MES

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

demandoit en vain vengeance au Roi, et à tous les protecteurs, etne pouvant en obtenir aucune. Le Roi même ne savoit quelle espece de satisfaction il pouvoit procurer à l'etranger, car Branitki soutenoit qu'il avoit rendu affront pour affront. Tomatis me dit en confidence qu'il avoit bien trouvé le moyen de se venger, il cela ne lui eut pas coûté trop cher. Il avoit deboursé pour les deux spectacles quarante mille ecus qu'il auroit infailliblement perdus, si en se vengeant il se fût mis dans le cas de devoir sortir du royaume. La seule chose qui le consola fut que les distinctions que lui voient les grandes familles aux quelles il étoit attaché redoublerent, et que le Roi même au theatre, aux tables, aux promenades, et partout lui parloit, et le gracieusoit extremement.

La seule Binetti jouissoit de cette avanture, et triomphoit. Quand j'allois la voir, elle me feroit en me saillant compliment de condoléance sur le malheur qui étoit arrivé, disoit elle, à mon ami: elle m'ennuyoit; mais je ne pouvois me dire cela. Soit que Branitki n'avoit agi ainsi qu'excité par elle, ni de sciner qu'elle m'en voulut aussi; mais quand même je l'aurois su je me serois moqué d'elle, car le Portoli ne pouvoit me faire ni bien, ni mal. Je ne le voyois jamais, je ne lui avois jamais parlé, je ne pouvois par lui donner prise. Je ne le voyois pas même chez le Roi, car il n'y étoit jamais au heures que j'y allois; et il ne venoit jamais chez le prince Palatin, pas même à la suite du Roi quand il venoit pour y souper. M. Branitki étoit un seigneur detesté de toute la nation, puisqu'il étoit tout Russe, grand soutien des dissidents, et ennemi de tous ceux qui ne vouloient pas flechir sous le joug au quel la Russie vouloit soumettre l'ancienne constitution.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Le Roi l'aimoit en force de l'ancienne amitié, car il lui avoit des obligations particulières, et par des raisons politiques. Le monarque devoit le tenir à cheval du forret, puisqu'il devoit autant craindre La Russie s'il se declaroit [redacted] contraire au system deja concerté, que la nation s'il en avoit agi à de= couvert.

La vie que je menois étoit exemplaire, point d'amour: voiter, point de jeu; je travaillois pour le Roi, esperant de devenir son secretaire, je faisois ma cour à la princesse Palatine, qui aimoit ma compagnie, et je jouois a Triesette avec le Palatin contre deux autres tels que le hazard les menoit. ~~cinq de mars~~ Le 4 de Mars veille de S. ~~Jours de~~ S. Casimire nom du prince grand chan= celan fera aîné du Roi il y eut grand diner à la cour, et j'y fus. Le Roi ayant diner me demanda si j'irois à la co= medie ce jour là. On devoit donner pour la premiere fois une comedie en langue polonoise. Cette nouveauté interessoit tout le monde; mais elle m'étoit indifferente, car je n'y comprenois rien; je lui dit au Roi — N'im= porte; venez y. Venez dans ma loge.

A ces mots j'ai baisé la tête, et j'ai obéi. J'étois debout derriere ~~la~~ son fauteuil ~~du Roi~~. Après le second acte on donna un ballet ou la Casacci piemontoise donna si au gout du Roi, qu'il claqua des mains. Faveur extraordinaire. Je ne connoissois cette danseuse que de vue; je ne lui avois jamais parlé; elle n'étoit pas sans merite; son grand ami etoit le comte Poninski, qui toutes les fois que j'allois diner chez lui me reprochoit de ce que j'allois chez les autres dan= seuses, et jamais chez la Casacci où cependant on étoit fres bien. Il me vint dans l'esprit de sortir après le ballet de la

406 bis 393

loge du Roi, et de monter sur le théâtre pour aller dans la petite loge de la Caracci lui faire compliment sur la justice que le Roi lui avoit rendue. Je passe devant la loge de la Binetti qui étoit ouverte, et je m'arrête un moment; le comte Branitki qui parloit pour un amant entre, et faisant une reverence je sors, et j'entre chez la Caracci, qui s'étonnant de me voir pour la premiere fois à la presence me fait des reproches agréables: je lui fais des compliments, je lui promets d'aller la voir, et je l'embrasse. Dans le moment même de l'embrassade le comte Branitki entre; il n'y a voit qu'une minute que je l'avois laissé chez la Binetti; c'étoit tout simple qu'il m'avoit suivi; mais pourquoi? pour me chercher querele: il m'en vouloit. Il étoit en compagnie de Biliuski lieutenant colonel de son regiment. A son apparition je me leve, et par civilité, et pour m'en aller aussi; mais il m'arrête en m'adressant ces paroles: je vois entré ici, Monsieur, mal à propos pour vous: il me semble que vous aimez cette dame — Certainement mon seigneur; est ce que V. E. ne la trouve pas aimable? — Aimable au possible; et qui plus est je vous dirai que je l'aime, et que je ne suis pas d'humeur à souffrir des rivaux — Eh bien. Actuellement que je sais cela je ne l'aimerai plus — Vous me cederez donc? — Mes prompte=ment. Tout le monde doit ceder à un seigneur comme vous — Mes bien; mais un homme qui cede f... le camp — C'est un peu fort.

En prononçant ces paroles je vois la regardant, et lui montrant la garde de mon epée étois on ne peut plus offi=ciers se trouvant là témoins de toute l'aventure.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je n'avois pas encore fait quatre pas hors de la loge que je me vis honoré du titre de poltron vénitien: je me trouve en lui disant que hors du theatre un poltron vénitien pouvoit tuer un brave polonois, et je prends le grand escalier qui finit: roit à la porte qui donnoit à la rue. J'attens là un quart d'heure esperant de le voir sortir, et de lui faire mettre l'épée à la main n'étant pas retenu pour la crainte de comme Tomatis perdre quarante mille sequins; mais ne le voyant pas, transi de froid j'appelle mes gens, je fais avancer ma voiture, et je me fais conduire chez le prince Palatin de Russie, où le Roi même m'avoit dit qu'il iroit.

Seul dans ma voiture, mon premier mouvement s'étant ainsi calmé un tant soit peu, je me félicite d'avoir resisté à sa violence, n'ayant pas tiré mon epée dans la loge de la Casacci, et je me trouve même bien aise que l'affron: teur ne soit pas descendu, car il avoit avec lui Biriniski ar: mé de sabre, qui m'auroit assassiné. Les polonois, quoiqu'en general assez polis aujourd'hui tiennent cependant en: core beaucoup de l'ancienne leur nature: ils sont encore tous nés ou Dacos à table, à la guerre, et dans la fureur de ce qu'ils appellent amitié. Ils ne veulent pas comprendre qu'un homme suffisant seul à un autre homme, il n'est pas permis d'aller en troupe egorger quelqu'un, qui est seul, et qui n'en veut qu'à un seul. J'ai clairement vu que Braniski m'avoit suivi excité par la Binetti, et decidé de me traiter comme il avoit traité Tomatis. Je n'avois pas re: qu un soufflet; mais c'étoit presque egal: trois officiers étoient venus qu'il m'avoit envoyé paître, et je me reconnoissois pour deshonoré. La puissance de souffrir cette tache ne se

trouvant pas dans ma nature, je sentois que je prendrois un parti; mais je ne savois pas lequel. Il me falloit une satisfaction complete, et j'ai pensé au moyen de me la procurer par des voyes de moderation faites pour sauver la chevre, et les choux. Je suis descendu chez l'oncle du Roi prince Castoryski palatin de Russie determiné à ~~couper~~ conter le tout au Roi, et à laisser à S. M. Le soin d'obliger Brz: niski à me demander pardon.

D'abord que le palatin me voit il me reproche avec douceur de l'avoir fait un peu trop attendre, et nous nous allayons pour faire comme toujours notre partie de trictrac. J'etois son partenaire. A la seconde partie que nous perdons, il me reproche mes fautes, il me demande où j'avois la tête — A quatre lieues d'ici mon seigneur — Quand on joue à trictrac me repondit il avec un honnete personne qui joue pour avoir le plaisir du jeu, il n'est pas permis d'avoir la tête à quatre lieues.

En prononçant ces paroles le prince jete les cartes sur la table, se leve, et va se promener par la sale. Je reste là capot, puis je vais à la cheminée. Le Roi ne pouvoit pas tarder. Une demie heure après, le chambelan Rzewuski arrive, et dit au prince que le Roi ne pouvoit pas venir. Cet annonce me perce l'ame; mais je dissimule mon état. On ordonne qu'on serve, on a servi, je prens ma place ordinaire à la gauche du palatin; nous étions à table dix: huit à vingt. Le Palatin me bourdoit. Je ne mangeois pas. A la moitié du souper arrive le prince Gaspar Lubomirski Lieutenant General au service de Russie, et va s'asseoir à l'autre bout vis à vis de moi. D'abord qu'il m'apperçoit, il me fait à haute voix compliment de condolance sur ce qui

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

m'étoit arrivé. Je vous plains, me dit il Branicki étoit soul; et d'un homme
ivre un honnete homme ne peut pas recevoir un affront.

Qu'est il donc arrivé, qu'est il donc arrivé? Voila la replique
de toute la table. Je ne dis rien. On interroge Lubomirski, et
il repond, que puisque je me taisois, il devoit se taire aussi.
Le palatin pour lors se decide, et me demande avec bonté
ce qu'il m'étoit arrivé avec Branicki — Je vous rendrai un
compte exact de tout, monseigneur, après souper dans un
coin de cette sale.

On parla de choses indifferentes jusqu'à la fin du repas, et
quand on s'est levé, le palatin, que j'ai suivi, alla se mettre
près de la petite porte par où il etoit accoutumé de se retirer.
Je lui narre en cinq ou six minutes tout le fait. Il surprise.
Il me plaint, et il me dit que j'avois raison d'avoir la tête
à quatre lieues de là quand je jouois — Je demande à V.
A. un conseil — Je ne donne pas des conseils dans ces affaires
là, car il faut ou faire beaucoup, ou rien.

Après cette sentence, qui venoit de la sagesse même, il en=
tre dans son appartement. Je vais alors prendre congé de lui: je monte dans
ma voiture, je vais chez moi, je me couche, et la bonne cons=
titution de ma nature me fait jouir d'un sommeil de six
heures. A cinq heures du matin sur mon canapé, je prens
un parti que je dois prendre. Beaucoup, ou rien. Je rejette
d'abord le rien: ~~je trouve qu'il ma fait tort~~. Il faut donc choi=
sir dans le beaucoup. Je n'en trouve qu'un: tuer Branicki,
ou l'obliger à me tuer s'il vouloit m'honorer d'un duel, et
dans le cas qu'il m'eut chicané pour ne vouloir pas se battre,
le tuer en arrivin en prenant bien mes mesures, et même
après
en risquant de devoir prendre après la tete sur un echafaud.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

410 bis 397.

Determiné à la chose, et en devoir de commencer par lui proposer le duel a quatre lieues de Varsovie, puisque la sortie alloit à quatre lieues à la ronde, et les duels y étoient defendus sous peine de mort; je lui écrit ce billet, que je copie actuellement de l'original que je conserve.

Monseigneur. Ce 5e Mars 1766 a cinq heures du matin.
Hyer au soir sur le Théatre V. E. m'a insulté de gayeté de coeur, et elle n'avoit ni raison, ni droit d'en agir ainsi vis à vis de moi. Cela étant je juge que vous me haïssez monseigneur, et que par consequent vous voudriez me faire sortir du nombre des vivans. Je veux, et je veux contenter V. E. Ayez donc la complaisance, Monseigneur, de me prendre dans votre equipage, et de me conduire où ma defaite ne puisse pas vous rendre fautif vis à vis des loix de la Pologne, et où je puisse jouir du même avantage si Dieu m'assiste au point de tuer V. E. Je ne vous ferai pas, Monseigneur, cette proposition sans l'idée que j'ai de votre generosité. J'ai l'honneur d'être

Monseigneur. De V. E. Le tres humble, et tres obeissant serviteur Casanova

Je lui envoye cette lettre par mon laquais une heure avant jour dans son appartement au chateau attenant à celui du Roi. Je dis au domestique de ne le donner qu'en mains propres, et d'attendre qu'il se reveille s'il dorme pour recevoir une reponse. Je ne l'ai attendue qu'une demie heure. Voici la copie.

Monsieur

J'accepte votre proposition; mais vous aurez la bonté de m'avertir quand j'aurai l'honneur de vous voir. Je suis parfaitement - Monsieur - Votre tres humble et tres obeissant serviteur Branicki Potoli C.P.

Enchanté de mon bonheur, je lui repons dans l'instant

que je me trouverai chez lui le lendemain à ~~dix~~ six heures du 4/11
matin pour aller avec lui terminer la querelle en lieu sûr.
Il me repond de lui nommer les armes, et le lieu, et il me
dit que le tout devoit se finir dans la journée. Je lui envoye
pour lors la mesure de mon epée qui étoit de trente deux
pouces, en lui disant que le lieu dependroit de lui pourvu
qu'il fût lors de la matinée. Il me repond d'abord ce billet
qui fut le dernier.

Donnez vous la peine, Monsieur, de me venir voir d'abord,
et vous me ferez plaisir. Je vous envoye en conséquence
mon equipage. J'ai l'honneur d'être &c:

Je ne lui repons que quatre lignes pour lui dire qu'
ayant beaucoup à faire, j'etois obligé de passer chez moi
toute la journée, et qu'ayant decidé de n'aller chez lui qu'
etant sûr que nous irions d'abord nous battre, il devoit m'
excuser si je lui renvoyois son equipage.

Une heure après, ce seigneur arrive chez moi, il entre
dans ma chambre laissant un monde dehors, ~~il avoit~~ etoient à
sortir ~~de~~ trois ou quatre personnes qui ~~le~~ devoient
me parler. ~~Quand il~~ Dès qu'il eut fermé la porte au verrou, il s'
assit sur mon lit, où j'etois pour écrire à mon plus
grande comodité. Ne comprenant pas ce que cela
vouloit dire, je pris deux pistolets de poche que j'avois
sur ma table de nuit — Je ne suis pas venu ici pour vous
tuer; mais pour vous dire que quand j'accepte une pro-
position de me battre je ne differe jamais au lendemain.
Nous nous battrons donc aujourd'hui ou jamais — Je ne le peux
pas aujourd'hui. C'est mercredi jour de poste: je dois finir quel-
que chose, que je dois envoyer au roi — Vous l'enverrez, après
que nous nous serons battus. Vous ne resterez pas mort, croyez
moi, et en tout cas si vous succombez avec la vie, le roi vous par-
donnera. Un homme qui est mort ne peut recevoir aucun reproche.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

— J'ai aussi un testament à faire — Encore un testament.
Vous craignez donc de mourir. Quitter cette crainte. Vous ferez
votre testament dans cinquante ans d'ici — Mais quelle
peut avoir V. E.
difficulté ~~avez-vous~~ à différer notre duel à demain? — C'est
que je ne veux pas être attrapé. Nous serons tous les deux
aujourd'hui mis aux arrêts par ordre du Roi — Ce n'est
pas possible, à moins que vous ne le lui fassiez savoir. — Moi!
Vous me faites rire. Je connois le manege. Vous ne m'avez
pas défié en vain. Je veux vous donner satisfaction; mais
aujourd'hui, ou jamais — Fort bien. Ce duel m'est trop cher
pour vous donner un prétexte de ne pas le faire. Venez me
prendre après dîner; car j'ai besoin de toutes mes forces —
Avec plaisir. ~~Car~~ moi j'aime mieux de bien souper après.
Mais de propos. Qu'est ce que cette mesure de votre épée?
Je veux me battre au pistolet. Je ne me bats pas à l'épée
avec des inconnus. — Qu'appellez vous inconnus? Je vous dis
ici à Varsovie vingt Romains que je ne suis pas maître
en fait d'armes. Je ne veux pas me battre au pistolet, et
vous ne pouvez pas m'y obliger, car vous m'avez donné le
choix des armes, et j'ai la votre lettre — Et bien. A la vi-
gueur vous avez raison, car je sais que je vous ai donné le
choix; mais vous êtes trop galant homme pour ne pas vous
battre au pistolet, si je vous assure que cela me fera plaisir.
C'est la moindre complaisance que vous pouvez avoir pour
moi. Je vous dirai aussi que par le pistolet on risque moins, car
la plus part des fois on manque le corps, et si je vous manque,
je vous promets que pour lors nous nous battrons à l'épée
tant qu'il vous plaira. Voulez vous me faire ce plaisir? — J'ai-
me beaucoup votre langage, car j'y trouve de l'esprit. Je me
suis même incliné à vous faire ce plaisir barbare, et ~~j'ai~~ par un
effort je me trouve aussi en état ~~en état aussi~~ de le partager ~~par un effort de mon imagination~~

fournirois-je à lui dire
j'accepte donc l'arrangement nouveau de notre duel dans ces
termes precis. ~~Nous aurons chacun nos pistolets chacun, que vous~~
Vous viendrez avec deux pistolets
~~prendrez~~ que vous ferez charger à ma presence, et j'aurai
Dumian.
le choix. Mais si nous nous manquons nous nous bat-
trons à l'epée au premier sang, et pas d'avantage, si cela
vous convient, car je ne serai pret jusqu'à la mort. Vous viendrez
me prendre à trois heures, et nous irons où nous puissions etre
à l'abri des Loix — Fort bien. Vous etes un aimable homme.
Laissez que je vous embrasse. Parole d'honneur, que vous ne
direz rien à personne, car nous serions arretés — Comment vou-
lez vous que je m'expose à ce risque, tandis que je ferois dix lieues
à pied pour ~~voir~~ meriter l'honneur que vous voulez bien me faire —
Tant mieux. C'est donc dit. Adieu jusqu'à trois heures.
Br
Le dialogue est fidele comme depuis ~~le~~ à tout le
monde ~~avoit~~. D'abord que ce brave incident me quita, j'ai mis sous un
enveloppe cacheté tous les papiers qui etoient au Roi, et j'ai
envoyé chercher le docteur Campioni dans lequel j'avois toute
la confiance. Voici un paquet, lui dis-je, que vous mettrez
dès ce soir si je suis en vie, et que vous porterez au Roi, si je
suis mort. Vous pouvez deviner de quoi il s'agit; mais souvenez
vous que si vous parlez je suis un homme deshonoré, et qu'outre
cela je me declare, que vous n'aurez au monde un ennemi
plus cruel que moi — J'entens cela parfaitement. Si je allois
decouvrir l'affaire à ceux qui certainement l'empecheroient,
on diroit que c'est vous même qui m'y avez excité. Je desire
que vous vous en tiriez avec honneur. Le seul avis que j'ose
vous donner est celui de ne pas epargner votre adversaire,
quand il seroit le monarque universel. Votre respect pourroit
vous coutter la vie — Je le sais par experience.

J'ai ordonné un dîner succulent, et j'ai envoyé prendre
à la cour de l'excellent vin de Bourgogne, Campioni dina avec

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

moi. Les deux jeunes comtes de Munitheck avec Le Suisse Ber=
trand leur precepteur vinrent me faire une visite pendant
que j'etois à table, et furent temoins de mon bon appetit,
et de ma gayete extraordinaire. A deux heures, et trois quarts
j'ai prié tout mon monde de me laisser seul, et je me suis mis
à la fenêtre pour être prêt à descendre d'abord que le Postoli
arriveroit à ma porte.

Je l'ai vu venir de loin dans une berline à six chevaux pre=
cedé de deux paletreniers à cheval, qui conduisoient à la main deux
chevaux de rele, de deux huissiers, et de deux aides de
camp. Quatre domestiques etoient montés derriere sa voi=
ture, il s'arrete à ma porte, je descends vite de mon troi=
sieme etage, et je le vois accompagné d'un lieutenant
general, et d'un chasseur qui etoit assis sur le devant.
On ouvre la portiere, le lieutenant general me cede sa
place allant se mettre sur le devant près du chasseur, et a=
vec un pied sur le marchepied de la voiture je me tourne
vers mes domestiques, et je leur ordonne de ne pas me suivre,
et de rester à la maison pour attendre mes ordres. Le Pos=
toli me dit que je pourrois avoir besoin d'eux; je lui reponds
que si j'en avois autant que lui je les menerois, mais que
n'ayant que ces deux miserables j'aimois mieux me met=
tre tout seul entre les mains sûr qu'il me feroit service si j'en
avois besoin. Il me repond en me donant la main en
signe de foi qu'il auroit soin de moi en preference de lui
même. Je m'assis, et on va. Il l'avoit ordonné d'avance,
car personne n'a prononcé le moindre mot. Ma demande
auroit été ridicule si j'avois demandé où nous allions. Ce
sont des momens où l'homme doit s'observer. Le postoli ne
parloit pas, j'ai cru que c'étoit à moi à lui faire quelque

question sans conséquence — Comptez vous, monseigneur, de passer le printems, et l'été à Varsovie ? — Je comptois hyver la dessus; mais il se peut que vous ~~[illegible]~~ ne l'exige: chevez — J'espere que je ne deranjerai aucun de vos projets — Avez vous jamais servi comme militaire ? — Oui; mais oserai-je vous demander pourquoi V. E. me fait cette question ? Car..... — Rien, pour rien. Je demandois cela seulement pour dire quelque chose.

Au bout d'une course d'une demie heure la voiture s'arrete à la porte d'un beau jardin. Nous descendons, et nous allons suivis de toute la cour de monsieur à un cabinet de verdure, qui n'étoit pas vert le ŝ de Mars, où il y avoit à un bout une table de pierre. Le chasseur place sur cette table deux pis: tolets longs d'un pied et demi, puis tire de sa poche une bourse de poudre, puis des balances. Il dresse les pistolets pese la poudre, les balles, les charge, les vise jusqu'à la marque, et les croise. Branicki intrepide m'invite à choisir. Le lieutenant general lui, demande d'une voix forte si c'est un duel — Oui — Vous ne pouvez pas vous battre ici; vous êtes dans la station — Cela ne fait rien — Cela fait beaucoup, je ne dois pas en être temoin; je suis de garde au chateau; vous m'avez surpris — Taisez vous. Je reponds de tout, je dois une satisfaction à cet honete homme — Monsieur Casanova vous ne pouvez pas vous battre ici — Pourquoi donc m'a t'on conduit ici ! Je me defens par tout, meme dans l'eglise — Remettez vos raisons au Roi, et je vous ecrirai de son ordre — Je le veux bien, mon general, si Son Excellence veux seulement me dire à votre presence qu'il est fache de ce qui est arrivé hyer entre lui et moi. Branicki à ma proposition me regarde de travers, et me

416 dit d'un ton colere qu'il s'étoit rendu là avec moi pour se battre, et non pas pour parlementer. Je dis alors au Gene= ral qu'il pouvoit de= mander qu'il pouvoit se retirer tenant sa ~~se retirer~~ tenant sa vie de moi je voulois eviter le duel. Il ~~frappa de son mouchoir~~ entre ses mains sa tete, ~~entre les mains~~. Branicki me prie de choisir. Je jette ma fourure, et j'empoigne le pistolet premiè re= ment. Branicki prenant l'autre, me dit qu'il me gar= antissoit sur son honneur l'arme que j'avois dans ma main portoit. Je lui reponds que j'allois en faire l'essai contre sa tete. A cette terrible reponse il palit, il jette son epée à un de ses pages, et me fait voir sa poitrine toute nue. Je me vois forcé à'en faire autant avec regret, car mon epée étoit ma seule arme après le pistolet. Je lui montre ma poitrine aussi, et je recule cinq ou six pas: le postoli en fait autant. Nous ne pouvions pas reculer d'avan= tage. Le voyant ferme comme moi la bouche du pistolet contre terre, j'ôte mon chapeau de la main gauche, et lui demande l'honneur de tirer sur moi le premier, et je me couvre. Le postoli au lieu de tirer d'abord, per= dit deux ou trois secondes à s'allonger, et à cacher sa tête derriere la couche de son pistolet; mais la circonstance ne m'ordonnoit pas d'attendre toutes ces commodités. J'ai tiré sur lui precisement dans le même instant qu'il tira sur moi, et cela fut evident, car tous les gens des maisons voisines dirent qu'ils n'entendirent qu'un seul coup. Quand je l'ai vu tombé, j'ai vite mis dans ma poche ma main gauche que j'ai senti blessée, et jetant le pistolet j'ai couru à lui; mais quelle ne fut ma surprise quand j'ai vu trois autres mes elevés contre moi entre les mains de trois nobles bourreaux, qui m'auroient haché dans l'instant à pie= ces comme je m'étois jeté, si le Postoli d'une voix

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

foudroyante ne les avoit petrifiés en leur criant canaille ves=
pecter cet honnête homme. Ils se retirerent alors, et je fus
allé aider ~~Le Portoli~~ à se relever lui mettant ma main droite
sous l'aisselle tandis que le General l'aidoit de l'autre coté.
Nous le conduisimes ainsi à l'auberge d'itoute de cent pas
du jardin. Ce seigneur marchoit se tenant tres courbé, et
m'examinant de coté avec attention, puisqu'il ne pouvoit
pas comprendre d'où pouvoit sortir le sang qu'il voyoit ruis=
seller sur mes culotes, et sur mes bas blancs

A peine entrés dans l'auberge, le Portoli se jete sur un
grand fauteuil, il s'etend, on le deboutonne, on leve la che=
mise jusqu'à l'estomac, et il se voit lui même blessé à mort.
Ma balle étoit entrée dans son ventre à la septieme coste
cote à droite, et étoit sortie sous la derniere fausse à gauche:
Le deux trous ~~etoient~~ distans l'un de l'autre de dix pou=
ces. Le spectacle étoit alarmant: on jugeoit l'intestins per=
cés, et l'homme mort. Le Portoli me regarde, et me dit
vous m'avez tué, et pouvez vous, car vous perdrez la tête
sur l'echaffaud: vous etes dans la staroitie, je relegrand
officier de la couronne, et voici le cordon de l'aigle blanc.
Sauvez vous d'abord, et si vous n'avez pas d'argent pre=
nez ma bourse. La voici: (BnF MSS)
La grosse bourse tombe, je la remets dans sa poche en
le remerciant, et en lui disant que je n'en avois pas besoin,
puisque si j'étois coupable de mort j'allois dans l'instant
porter ma tête aux pieds du trone. Je lui dis que j'espérois que
sa blessure ne seroit ~~n'étoit~~ pas mortelle, et que j'étois au desespoir de
ce qu'il m'avoit obligé à faire. Je lui donne un baiser
sur le front, je sors de l'auberge, et je ne vois ni voitures,
ni chevaux, ni domestiques. Ils étoient partis tous pour

aller chercher medecin, chirurgien, prestre, parens, et amis. Je me voi seul, et sans eyde dans une campagne couverte de neige, blessé, et ne sachant par le chemin pour retourner à Varsovie. Je vois de loin un traineau à deux chevaux, je crie à haute voix, le paisan s'arrete, je lui montre un ducat, et je lui dit Varsau: il m'entend, il eleve une nate, je me couche dedans, et pour me garantir des eclaboussures il me couvre avec la même nate. Il va au grand galop d'heure après je rencontre Biriuski le fidel ami de Brunis: ki à cheval, qui court ventre à terre, tenant son sabre nu à la main. S'il avoit pris garde au traineau il m'auroit vu la tête, et certainement il me l'auroit tranchée comme un jonc. J'arrive à Varsovie, je me fais conduire à l'Hotel du prince Adam pour lui demander asile, et je ne trouve personne. Je me determine d'aller me sauver dans le couvent des recolets qui étoit à cent pas de là. Je renvoye mon traineau.

Je vais à la porte du couvent, je sonne, le portier moi: ne impitoyable ouvre la porte, me voit tout en sang s' imagine que je vais pour me sauver de la justice, tente de refermer sa porte; mais je me lui en laisse pas le tems. Un coup de pied dans le ventre le jette les jam: bes en l'air, et j'entre. Il crie au secours, des moines arrivent, je leur dis que je veux l'asile, et je les menace s'ils me le refusent. Un d'entr'eux parle, et on me mene dans un taudis qui avoit l'air d'un cachot. Je flechis, sûr qu'ils changeroient d'avis dans un quart d'heure. Je demande un homme qui aille appeller mes domestiques, qui viennent d'abord, j'envoye chercher un chirurgien, et Campioni. Mais avant que ceux ci

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

247 466

arrivent, voila le palatin de Podlachie qui ne m'avoit jamais parlé,
mais qui ayant eu un duel dans sa jeunesse saisit cette occasion
de venir m'en narrer les circonstances d'abord qu'il apprit les
belles circonstances du mien. Un moment après je vis arriver
le palatin de Calich, le prince Sapiehki, le prince Sanguko,
le palatin de Wilna Oginski, qui commencerent par dire
des Lonneurs aux moines qui m'avoient logé comme un
galerien. Ils l'excuserent en disant que j'étois entré en mal-
frottant le portier; ce qui fit rire ces princes, et par moi qui
souffroit beaucoup de ma blessure. Ils me donnerent sur le
champ deux belles chambres.

La balle de Branicki étoit entré dans ma main par le
metacarpe au dessous de l'index, et m'ayant casse la premie-
re phalange y étoit restée: la force avoit été affoiblie par
un bouton de metal de ma veste, et par mon ventre qui
elle avoit blessé pres du nombril legerement. Il s'agissoit de
tirer hors de ma main cette balle qui m'incomodoit beau-
coup. Un chirurgien aventurier nommé Gendron, qui
fut le premier qu'on trouva vint me la tirer de hors en
me faisant une ouverture opposée, ce qui allongea de
double ma blessure. Tandis qu'il me feroit cette dou-
loureuse operation je narrois toute l'histoire à ces sin-
ces dissimulant sans peine tout le mal que le chirurgien
maladroit me causoit en introduisant la tenaille pour se
saisir de la balle. Tant la vanité a des forces sur l'es-
prit de l'homme.

Après le depart du chirurgien Gendron arriva celui du
prince Palatin, qui s'empara de moi en se chargeant de
faire decamper l'autre qu'il appelloit sans avenu. Dans
le meme instant arriva le prince Lubomirski mari de la

410 407 fille du prince palatin de Russie, qui nous etonna tous en
nous racontant tout ce qui étoit arrivé immediatement a=
prés mon duel. Biriuski d'abord qui étoit arrivé à Vola
vit l'horrible
~~etoit arrivé~~ blessure de son ami, et ne me vit pas, il pas=
fit comme un furieux jurant de me tuer par tout où il me
trouveroit. Il alla chez Tomatis, qui étoit en compagnie
de la maitresse, du prince Lubomirski, et du comte Mos=
sinski. Il demanda à Tomatis où j'étois, et d'abord qu'il
entendit Tomatis lui repondre qu'il n'en savoit rien il lui
decharga à la tete un coup de pistolet. A cette action
d'assassin Mosinski le prit à travers pour le jeter par
la fenetre, mais Biriuski s'en delivra moyennant trois
coups de sabre, dont un lui fit un balafre sur la figure
en lui faisant sauter trois dents. Après cela, poursuivit
le prince Lubomirski, il me prit au colet tenant un pis=
tolet à ma gorge, et me menaçant la mort, il jeta le
conduisoit dans la cour à son cheval pour s'en aller
—sans craindre les domestiques de Tomatis. Ce que j'ai
fait dans l'instant. Mosinski est allé chez lui où il desira
rester long tems entre les mains du chirurgien, et je
suis retourné chez moi pour être temoin de toute la
confusion où la ville est plongée à cause de votre duel. On
a dit que Braniski étoit mort, et les Cosaques, à cheval, cou=
vrent par tout pour venger leur colonel en vous massa=
crant. Bon pour vous que vous êtes ici. Le grand ma=
rechal a fait entourer le couvent de deux cent dragons
sous prétexte de s'assurer de votre personne; mais dans
le fond pour empecher les furieux de forcer le couvent
pour venir vous massacrer ici. Braniski est en grand dan=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

ger, dient les chirurgiens, si la balle a percé les intestins, et
il y a
il répondent de sa vie si elle n'a pas touché. Il raisonnent
cela dernier. Il loge chez le prince grand chambelan n'
ayant pas osé aller dans son appartement à la cour. Le
Roi cependant est allé le voir d'abord. Le general qui fut
present au duel dit que ce qui vous a sauvé la vie fut la
menace que vous aviez fait à Branicki de le blesser à la
tête. Ayant voulu se garantir la tete il l'est mis dans
une posture genante, et il vous a manqué. Sans cela
il vous auroit percé le coeur, car il tire contre le tran=
chant d'un couteau, et il coupe la balle en deux.
L'autre bonheur que vous avez eu fut de n'avoir
pas été vu de Branicki qui ne pouvoit pas s'imaginer
que vous fuiriez sous la neige dans le traineau — le
grand bonheur que j'ai eu, Monseigneur, fut que je
n'ai pas tué Branicki, car j'allois être massacré sur
le champ s'il n'avoit pas empeché par trois grands
ses amis qui avoient déjà elevé leurs sabres sur moi.
Je suis fachè de ce qui est arrivé à V. A., et au bon comte
Mosinski. Si Tomatis n'a pas été tué par le coup de
pistolet de Branicki c'est une marque que le pistolet
étoit vide. — Je le crois aussi.

Dans ces moments un officier du Palatin de Russie
me porte un billet de son maitre. Voyez, m'écrit il, ce
que le Roi me mande dans ce moment, et donnez
tranquillement. Voila ce que j'ai lu sur le billet que le
Roi lui ecrivit, et que je conserve. Branicki, mon cher
oncle, est fort mal, et mes chirurgiens sont auprès de lui

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

4RR pour lui preter tous les secours de leur art; mais je n'ai pas ou= blié Casanova. Vous pouvez l'assurer de la grace quand meme Branicki mourroit.

J'ai imprimé sur le billet un respectueux baiser, et je l'ai montré à la noble assemblée qui admira l'homme vraiement digne d'une couronne. J'avois besoin qu'ils me laissassent, et ils me laisserent. Après leur depart mon ...ami Compioni mettemit mon poignet, et versa des pleurs de tendresse sur l'evenement qui me faisoit un honneur immortel. Il m'attendoit là dans un coin ou il avoit tout entendu.

Le lendemain les visites vinrent en foule, et les bourses pleines d'or de la part de tous les magnats contraires un part de Branicki. L'officier qui me presentoit la bourse de la part du seigneur, ou de la dame qui me l'envoyoit me disoit qu'etant etranger il ne pouvoit que j'eusse besoin d'argent, et qu'on prenoit dans cette supposition la liberté de m'en envoyer. Je remerciois, et je refu= sois. J'ai renvoyé au moins quatre mille ducats, et j'en étois loin. Compioni a trouvé mon heroisme fort ridicule, et il avoit raison. Je m'en suis repenti après. Le seul present que j'ai accepté fut celui de la table pour quatre personnes que le prince Adam Czar= torysky m'envoya tous les jours; mais je ne mangeois par. Vulnerati fame cruciantur étoit l'epithete fa= ri de mon chirurgien, qui n'avoit par inventé la poudre. Ma blessure au ventre n'appuroit deja, mais le quatrieme jour mon bras tout enflé, et ma blessure devenue noire et menaçante la gangraine fit decider aux chirurgiens

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

après un conseil qu'ils tinrent entr'eux qu'il falloit me
couper la main. J'ai su cette singulière nouvelle le
matin de bonne heure en lisant la gazette de la cour
qu'on imprimoit dans la nuit après que le Roi avoit signé
le manuscrit. J'en ai beaucoup ri. J'ai ri aussi de tous
ceux qui vinrent le matin me faire leur compliment
de condoleance, et dans le moment que je me moquois
du comte Clari qui vouloit me persuader à me faire
laisser ~~couper~~ l'operation ~~nécessaire~~, voilà précisement mon gras chirurgien, mais les
chirurgiens qui arrivent — Pourquoi Roi?. Messieurs —
Parceque, me dit mon ordinaire, avant que de venir à
l'amputation j'ai voulu avoir le consentement de ces
professeurs. Nous allons voir à present dans quel état
vous etes.

Il me leve l'appareil, il tire le rotor, il examine la
blessure, la couleur, puis l'enflure livide, ils parlent
polonois entr'eux, puis tous les trois d'accord me disent
en latin qu'ils me couperont la main à l'entrée de
la nuit. Ils sont tous gais, il me disent que je n'avois
rien à craindre, et que par là je me rendois sur de
ma guerison. Je leur reponds que j'étois le maitre de
ma main, ~~et que je ne leur permettrois jamais cette amputation~~
~~ridicule~~, et que je ne leur permettrois jamais cette amputa-
tion ridicule — La gangraine y est, et demain elle
montera au bras, et il faudra alors couper le bras — A la
bonne heure. Vous me couperez le bras; mais en attendant pour autant que je me connois en gangrene je

n'en ai pas eu chez moi — Vous ne vous y connoissez pas mieux que nous — Allez vous en.

Deux heures après voila les visites ennuyeuses qui commencent de tous ceux auxquels les chirurgiens avoient rendu compte de mon obstination. Le prince palatin même m'écrit que le Roi étoit tout étonné de mon manque de courage. Ce fut alors que j'ai écrit au Roi ~~que j'eus écrit une lettre de quatre pages au Roi où je lui~~ ~~disois que j'étois malade, dont la maladie était d'impatience et de~~ ~~chagrin, que tous les chirurgiens de l'armée, et de bonne foi, pour tous ceux qui le connoissoient et les auteurs qui ont~~ ~~écrit sur la gangrène, étoient d'accord que mon mal n'étoit point~~ ~~gangreneux, que je ne savois que faire de mon bras sans ma main,~~ que je ne savois que faire de mon bras sans ma main, et que cela étant je me couperois coupé le bras, lorsque la gangrène sera visible ~~à ceux qui n'étoient pas~~ ~~chirurgiens comme ceux des chirurgiens qui étoient auprès~~ ~~de lui étoient gens à le couper sans nécessité~~

Ma lettre fut lue de toute la cour. Le prince Lubomirski vint me dire que j'avois eu tort de me moquer ainsi de ceux qui s'intéressoient à moi, car enfin il étoit impossible que les trois premiers chirurgiens de l'armée se trompassent dans une chose si simple — Monseigneur ils ne se trompent pas; mais ils croyent de pouvoir me tromper — Par quel interêt? — Pour faire leur cour au comte Branicki qui est fort mal, et qui a peut être besoin de cette consolation pour guérir — Oh pour cela, permettez que je ne le croye pas — Mais que direz vous, lorsque on dira que j'ai eu raison? — Si cela arrive, je vous

admirerai, et votre fermeté vous attirera des eloges; mais il faut que cela arrive — Nous verrons ce soir, si la gangrene aura attaqué le bras, et demain matin je me ferai con= per le bras. J'en donne parole à V. A.

Les chirurgiens viennent le soir au nombre de quatre; on me dé= veloppe le bras qui etoit deux fois plus gros que nature, je le vois livide jusqu'au coude; mais en avançant le bistouri de la blessure je vois les bords vermeils, et je vois de la ma= tiere; je ne dis rien. Le prince Auguste Sulkowski, et l'abbé Fouvel attaché au prince Galitzin étoient presents. Les quatre chirurgiens decident que le bras etant pris pour l'amputation de la main, il ne faudra donc couper le bras et qu'il faudra tout au plus tard le lendemain matin. Las de disputer je leur dis de venir avec les instrumens ne= cessaires, et que je me mettrai à l'operation. Ils s'en vont fort contens porter cette nouvelle à la cour, chez le Prince Galitzin; mais le lendemain matin j'ai ordonné à mon domestique de ne pas les laisser entrer dans ma chambre; et l'histoire fut finie. J'ai convenu ma main. Reste à savoir si cette plaie [illegible] Que pourrai je faire pour M'engager à [illegible] j'aime la vie, et s'il dit [illegible] je veux qu'il me visite, et s'il dit [illegible] je serois [illegible] de pistolet à la cervelle, [illegible] plaie et jusqu'à présent il n'étoit [illegible] lui même.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

~~moi que Campiosin Henri de bas de, il tire tout de bon, il lave~~
~~la plaie, et il jure au prince que j'ai raison. — Eh bien, mon~~
~~prince, si j'ai raison, faites vous moi grace de cette tatouage sur le~~
~~bel maire de votre Limousin. — S'il s'engage de vous gué-~~
~~rir sans amputation de la bretelle de l'honneur, dis-moi~~
~~aussi Mon, lui dit il, comme je me vendrois cet gros lion:~~
~~nommé Combelle, mais je veux bien être ici demain~~
~~matin, chez la plus belle et dans la même étable que je suis~~
~~dans présent d'honneur de leur donner un démenti,~~
~~il dit qu'il y a la gangrene, et pour cette tatouage~~
~~nous disputâmes assez grand d'opération, si la gangrene~~
~~y était, elle ne remonte à la~~
~~Le docteur ainsi dit, je les laisse aller, et le lendemain~~
~~matin nous avons été trouver le chirurgien tous~~
~~ensemble, et après la plus belle étable je suis~~
~~chirurgien de lui tenir parole et de faire à son~~
~~patient la première opération. Le docteur~~
~~pâlissait prononce contre la plaie et celle-ci les Boi~~
~~je vous fait compliment sur votre plaie et que ma plaie soit~~
~~aussi belle que la vôtre. Je souhaite que ma plaie soit~~
~~par vide que celle et qu'on puisse différer~~
~~par vide que celle et qu'on puisse différer~~
~~Pour vous je vous dirai que, et je vous dirai que je~~
~~vous souhaite de guérir sur toute la main~~
~~jusqu'à l'emplâtre — Hostches — Je m'en moque~~

Le jour de Pâques je suis allé à la messe avec mon
bras en écharpe, mais je n'ai entièrement recouvré que après
dix huit mois. Ma
cure n'a duré que vingt cinq jours. Ceux qui me con-
damnaient se virent obligés à me faire des éloges. Ma
fermeté me fit un honneur immortel, et les chirurgiens
durent convenir d'être tous ou français ignorans, ou très

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

imprudent.

Mais un autre petite aventure m'assura aussi le troisième jour après le duel. Un jésuite vint de la part de l'evêque de Posnanie, dont Varsovie feroit une partie du Diocese pour me parler tête à tête. Je fis sortir tout le monde, et je lui demande ce qu'il veut. — Je viens delegué par Monseigneur (c'étoit un Castoryski frere du palatin de Russie) pour vous absoudre des censures ecclesiastiques dans lesquelles vous etes encourus ayant fait un duel — Je n'en ai pas besoin, puisque je n'en conviens pas. Je fus attaqué, et je me suis defendu. Re= mettez Monseigneur: si cependant vous voulez m'ab= soudre du peché sans que je le confesse vous etes le maitre — Si vous ne confessez pas le crime, je ne peux pas vous en absoudre; mais faites une chose. Demandez moi l'ab= solution dans le cas que vous ayez fait un duel — Avec plaisir. Si c'est un duel, je vous prie de m'absoudre, et je ne vous prie de rien, si ce ne l'est pas. — Il me don= na l'absolution dans le même tems. Les jesuites etoient admirables pour trouver des subterfuges à tout.

Trois jours avant que je sorte le grand Marechal de la couronne retira la troupe qui étoit aux portes du couvent. A ma sortie, c'étoit le jour de Paques, je fus allé à la messe, puis à la cour, ou le Roi en me donnant la main à baiser me laissa mettre le genoux sur le pave= quet: il me demanda (c'étoit concerté) pourquoi j'avois un bras en echarpe, et je lui ai repondu que c'étoit à cause d'un rhumatisme: il me repondit de me garder d'en attraper d'autres. Après avoir vu le Roi, j'ai dit à mon

cocher de me conduire à la porte de l'hotel où demeuroit le comte Branitki. Il me paroissoit de lui devoir une visite. Il avoit tous les jours envoyé un laquais pour savoir comment je me portois; il m'avoit renvoyé mon epée, que j'avois laissé sur le champ de bataille; il étoit condamné au lit encore au moins pour six semaines à cause qu'on avoit dû lui dilater les deux ouvertures où des étoupes s'étoient arrêtées, et empechoient sa guerison. Je lui devois une visite. On alloit aussi lui faire compliment de ce que le Roi l'avoit nommé la veille Lofftchig, ce qui veut dire grand veneur de la couronne. Cette charge étoit au dessous de celle de Portoli; mais elle étoit lucrative. On a dit en plaisantant que le Roi ne la lui avoit donnée qu'après avoir vu qu'il tiroit parfaitement bien; mais ce jour là j'ai tiré mieux que lui.

J'entre dans son antichambre; les officiers, les laquais, les chasseurs sont surpris de me voir. Je demande à l'adjudant d'etre annoncé à Monseigneur; il étoit visible. Il me me repond rien, il soupire, et il entre. Une minute après il sort, il fait ouvrir les deux battans, et il me dit d'entrer.

Branitki étoit en robe de chambre d'un glacé d'or, couché sur un lit à dos appuyé sur des oreillers à rubans couleur de Rose. Pale comme un cadavre il étoit en bonnet. Je suis venu, monseigneur, vous demander pardon, si je n'ai pu dissimuler une bagatelle à laquelle étant plus sage je n'aurois pas dû faire attention. Je suis venu vous dire que vous m'avez beaucoup plus honoré qu'offensé, et je vous demande pour l'avenir votre protection contre vos amis, qui ne connoissant pas votre ame croyent de devoir être mes ennemis — Je conviens, me répondit-il, de vous avoir insulté, mais vous conviendrez aussi que j'ai bien payé de ma personne. Pour ce qui regarde mes amis, je me declarerai ennemi de tous ceux

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

qui ne vous respecteront pas. On a banni, et degradé de noblesse Biriuski, et on a bien fait. Pour ce qui regarde ma protection, vous n'en avez pas besoin: Le Roi vous estime egalement que moi, et que tous ceux qui connoissent les Loix de l'honneur. Assurez vous, et pour l'avenir soyons bons amis. Qu'on serve une tasse de chocolat à Monsieur. Vous êtes donc gueri?— Entierement, à l'exception de l'articulation, que je ne recouvrerai que dans l'espace d'un an— Vous vous êtes bien battu contre les chirurgiens, et vous avez eu raison de dire à quelqu'un que ces sots là croyoient de me faire leur cour en vous rendant manchot. Ils meurent le coeur d'autrui par le leur. Je vous felicite de l'avoir terassé, et d'avoir gardé votre main; mais je n'ai ja= mais pu comprendre comment ma balle ait pu entrer dans votre main après vous avoir blessé au ventre.

On me porta dans ce moment là du chocolat, et le prince grand chambelan entra me regardant d'un air riant. Dans cinq ou six minutes la chambre fut pleine de dames, et de seigneurs, qui ayant su que j'étois chez le Lofftchig, et étant curieux de notre dialogue venoient en être temoins. J'ai vu qu'ils ne s'attendoient pas à nous trouver si d'accord, et qu'ils en étoient enchantés. Branitski me remit sur le propos qu'on avoit sus= pendu— Comment ma balle put elle entrer dans votre main?— Vous permettez que je me mette dans la même posture— Je vous en prie.

Je me leve alors, et je me montrant comme j'étois il com= prend la chose— Vous auriez dû tenir, me dit une dame, vo= tre main derriere votre corps— Je pensois plus tot, Madame, à tenir mon corps derriere ma main— Vous vouliez tuer mon frere, car vous avez visé à la tête— Dieu m'en preserve, Ma= dame; mon interest étoit de le laisser vivant pour qu'il pût me defen= dre, comme il a fait, de ceux qui l'accompagnoient— Mais vous lui avez dit que vous tireriez contre sa tête— C'est ce qu'on dit tou=

toujours; mais l'homme sage tire au centre, la tête est aux confins.
C'est aussi vrai qu'en devant la bouche du pistolet, je l'ai arrêté sans
aller plus haut que de la moitié de la ligne — C'est vrai, dit Branicki,
votre tactique vaut mieux que la mienne, vous m'avez donné
une leçon — celle que V-l. m'a donné d'hier soir, et de sorte
froid est beaucoup plus digne d'être suivie — On voit, reprit sa
même sœur Sapieha, que vous devez vous être exercé beaucoup
au pistolet — Jamais de ma vie. Ce fut mon premier mal:
heureux coup; mais j'ai toujours eu une idée nette de la ligne
droite, des yeux justes, et le poignet exempt de tremblement —
C'est tout ce qu'il faut, dit Branicki; je possede tout cela, et
je suis charmé de n'avoir pas tiré si bien que d'ordinaire.
— Votre balle, monseigneur, m'a coupé la ~~troisieme~~ première pha:
lange. La voila ecrasée pour mon os. Permettez que je vous
la rende — Je suis faché de ne pas pouvoir vous rendre
la vôtre — Votre blessure va mieux à ce qu'on m'a dit —
Ma blessure trouve beaucoup de difficulté à se cicatriser. Si
j'avois fait comme vous ce jour là le duel m'auroit coûté la vie.
Vous avez, à ce qu'on m'a dit, tres bien dîné — Ce qui en a
été la cause fut la peur que j'avois que ce dîner ne fut mon
dernier — Si j'avois dîné votre balle m'auroit percé l'es:
tomac, au lieu qu'étant vide elle n'a fait qu'y passer dessus.
Ce que j'ai vu pour certain est que Branicki d'abord qu'il fut
sûr de se battre à trois lieues est allé à la messe, se confesser, et
se communier. Le confesseur dut l'absoudre quand il lui dit que son
confesseur l'obligeoit à aller se battre. C'est encore l'ecole de l'
ancienne chevalerie. Pour moi, chrétien plus, ou moins que
Branicki je n'ai dit à Dieu que ces quatre mots: seigneur, si mon
ennemi me tue, je suis damné; gardez moi donc de la mort. A:
près plusieurs propos gais, et interessans j'ai pris congé du heros
pour aller chez le grand marechal de la couronne, vieillard no:
nagenaire, qui est en Pologne en force de sa charge seul maitre

+ La comtesse de Salmour étoit sa soeur.

Bielinski

d'administrer la justice. Je ne lui avois jamais parlé il m'avoit defendu des Palais de Branitki, il m'avoit fait grace de la vie, je devois aller lui baiser la main.

Je me fais annoncer, j'entre, il me demande ce que je veux de lui — Je viens baiser la main qui a signé ma grace, Monseigneur, et promettre à V. E. d'être plus sage à l'avenir — Je vous le conseille. Mais pour ce qui regarde votre grace, aller remercier le Roi, car s'il ne l'avoit pas demandée pour vous je vous aurois fait decapiter — Mais: gré les circonstances, Monseigneur! — Quelles circonstances? Est il vrai ou non que vous avez fait un duel? — Cela n'est pas vrai; car je ne me suis battu qu'obligé à me defendre. On pourroit appeller ce que j'ai fait duel, si le comte Branitki m'avoit conduit hors de la starostie, comme mon premier cor: tel le lui dit, et comme nous étions convenus. Ainsi je crois que V. E. bien informée ne m'auroit pas fait trancher la tête — Je ne sais pas ce que j'aurois fait. Le roi a voulu que je vous fasse grace; c'est une marque qu'il a cru que vous la meritiez, et je vous fais mon compliment. Si vous voulez venir dîner chez moi demain, vous me ferez plaisir — Vous serez obei monseigneur.

Le vieillard était illustre, et avoit beaucoup d'esprit. Il avoit été le grand ami du fameux Poniatowski, ~~frere~~ neveu du Roi. Le lendemain à table il me parla de lui beaucoup. Quelle consolation, lui dis-je, pour le digne ami de V. E. s'il avoit vecu assez pour voir la couronne sur la tête de son fils! — Il ne l'avoit pas voulu.

La force avec laquelle il prononça cette reponse me fit voir son ame. Il étoit du parti saxon. Le même jour je fus dîner chez le prince Palatin, qui me dit que des raisons politiques l'avoient empeché d'aller me voir au couvent; mais que je ne devois pas douter pour cela de son amitié, car il

me dit-il

avoit pensé à moi — Je vous fais préparer un appartement chez moi. Ma femme aime votre société; mais il ne sera prêt que dans six semaines — Je prendrai donc ce tems, monseigneur, pour aller faire une visite au palatin de Kiovie, qui m'a fait l'honneur de me faire prier d'y aller — Qui est celui qui vous a prié de sa part? — Le staroste comte de Brühl, qui est à Dresde, dont la femme est fille du palatin — Vous feriez bien d'aller faire à présent ce petit voyage, car ce duel vous a fait une foule d'ennemis, qui iront au devant de toutes les occasions de vous chercher querelle, et le ciel vous préserve de vous battre encore. Je vous l'avertis. Mettez vous sur vos gardes, et n'allez jamais à pied, surtout la nuit.

J'ai passé quinze jours, toujours invité à des dîners, et à des soupers où on vouloit par tout m'entendre réciter l'histoire du duel dans le plus grand détail. Le roi y étoit insultant toujours ressemblant de ne pas m'écouter; mais il ne put m'empêcher une fois de me demander si, me trouvant à Varsovie ma patrie, et y recevant un insulte, j'aurois appellé en duel l'insultant, supposé que ce fut un noble vénitien — Non sire, car j'aurois deviné qu'il n'y seroit pas venu — Qu'auriez vous fait donc — J'aurois mordu le traître. Mais si le même noble vénitien osoit m'insulter dans mon pays étranger, il m'en rendroit compte.

Etant allé faire une visite au comte Moszinski, j'y ai trouvé la Binetti, qui à mon apparition se sauva — Qu'a-t-elle contre moi? dis-je à Moszinski — Elle est la cause du duel, et vous êtes la cause qu'elle a perdu l'amant, car Brühl ne veut plus entendre parler d'elle. Elle apprend qu'il vous traiteroit comme Tomatis, et vous avez presque fait un crime. Elle le condamne hautement de ce qu'il a accepté

votre defi; mais il ne la verra plus

Le comte Moninski étoit aimable au possible, il avoit plus que de l'esprit; mais genereux jusqu'à la prodigalité il se ruinoit à la cour à force de faire des presens. Ses blessures commençoient à se cicatriser. Celui qui auroit dû m'être attaché plus que personne étoit Zamatti; et tout au contraire il ne me voyoit plus avec le meme plaisir qu'il avoit à me voir avant mon duel. Il voyoit en moi un homme qui lui reprochoit tacitement sa poltronerie, et la preference qu'il donnoit à l'argent sur l'honneur. Il auroit peut être mieux aimé que Branicki m'eut tué, car pour lors l'auteur de son deshonneur seroit devenu le plus odieux personnage de toute la Pologne, et on lui auroit peut etre plus facilement pardonné la facilité avec laquelle il poursuivoit à se montrer dans les grandes maisons avec une tache qui le rendoit mepriable, malgré la belle compagnie qui le fêtoit, et qu'il frequentoit; car il étoit évident que toute la faveur dont il jouissoit lui venoit du fanatisme que la Catai avoit fait pour sa beauté, et pour les manieres douces, et non pas pour son talent

Determiné à faire une visite aux mecontens, qui n'avoient reconnu le nouveau Roi que par force, et dont plusieurs n'avoient pas même voulu le reconnoitre, je suis parti avec Campioni pour avoir en ma compagnie un homme qui m'aimoit, et qui avoit du courage, et avec un domestique. J'avois deux cent cequins dans ma bourse, dont cent m'avoient été donnés par la Palatine de Russie tête à tête, et d'une façon si noble que j'aurois entr'egrand tort à les refuser.

j'avois gagné les autres cent m'étoit intervenu à
quinze que le comte Clari fit contre un Staroste Sniadinski,
qui se mirroit à Varsovie de gayeté de coeur. Le comte Clari,
qui tête à tête ne perdoit jamais lui gagna ce jour là deux
mille ducats, que le jeune homme paya le lendemain. Le
prince Charles de Courlande étoit parti pour Venise, où
je l'avois recommandé à mes puissans amis, dont il eut
sujet d'être très content. Le ministre anglican qui m'a-
voit recommandé au prince Adam étoit alors arrivé à
Varsovie de Petersbourg. J'ai dîné avec lui chez le prince
même, le Roi, qui le connoissoit, ayant voulu y être.
On parloit aussi alors de Madame Geoffrin ancienne
amie du Roi qui alloit arriver à Varsovie invitée, et
desirée par le Roi même, qui malgré les chagrins
que les ennemis lui suscitoient tous les jours étoit toujours
l'ame de toutes les compagnies qu'il honoroit par sa
présence. Il me dit un jour que j'avois rempli Lille, et
prouvé que la couronne de Pologne étoit la couronne
du martire. Le Roi cependant auquel je vens toute la
justice qui lui est due eut la foiblesse de permettre à la
calomnie de l'empêcher de faire ma fortune. J'ai eu
le plaisir de le consoler de son sort. J'en parlerai à
propos dans une ou deux heures.

Je suis arrivé à Léopol six jours après mon départ de
Varsovie à cause que je me suis arrêté deux jours chez le
jeune comte Zamoiski ordonat de Zamosc qui avoit qua-
rante mille ducat de rente, et qui tomboit du haut
mal. Il me dit qu'il étoit prêt à donner tout son bien

au medecin qui pourroit lui donner la santé. Sa jeune femme me fit pitié. Elle l'aimoit, et elle n'osoit pas se coucher avec lui, car il l'aimoit, et l'accident lui prenoit precisement lorsqu'il vouloit lui donner des marques de sa tendresse; elle étoit au desespoir de devoir se refuser à ses desirs, et même se lever, lorsqu'il l'auroit d'inviter. Le magnat, qui est mort peu de tems après me logea dans un très bel appartement où il n'y avoit rien. C'est la mode en Pologne: on suppose qu'un homme comme il faut voyage avec tout son necessaire.

Je me suis logé à l'auberge à Leopol qu'ils appellent Lemberg; mais j'ai dû en sortir pour me loger chez la fameuse castelane Kaminska grande ennemie de Brazilki, du Roi, et de tout son parti. Elle étoit fort riche, mais les confederations l'ont ruinée. Elle me traita tout à fait bien; mais sans plaisir de part, et d'autre parce qu'elle ne parloit que le polonois et l'allemand. J'ai passé de Leopol à une petite ville, dont j'ai oublié le nom, où demeuroit le petit general Joseph Rzewuski auquel j'avois une lettre du Starosti prince Lubomirski: c'étoit un vieillard robuste, qui avoit une longue barbe, qu'il sortoit pour indiquer à ses amis la riviere à cause des nouveautés qui troubloient sa patrie. C'étoit un homme riche, savant, et chretien superstitieux, poli à l'excès. Il me garda trois jours. Il commandoit, comme de rai- son la petite place forte où il habitoit, et où il tenoit une garnison de 500 hommes. Le premier jour qu'il me logea j'étois une heure avant midi dans la chambre

avec trois ou quatre autres officiers. Dans le moment que je lui parlois de quelque chose d'intéressant un officier entre s'approche de lui, il lui dit un mot à l'oreille, et le même officier me dit à l'oreille aussi Venise et S. Marc. Je lui repondis tout haut que S. Marc étoit le protecteur de Venise; on se mit à rire, et je m'apperçois que c'étoit la parole du jour que S. E. avoit donné, et qu'on me communiquoit pour m'honorer. J'ai demandé pardon, et on changea d'abord la parole. Ce magnat me parla beaucoup politique: il n'étoit jamais allé à la cour; mais il étoit decidé à aller à la diete pour s'opposer de toutes ses forces aux voix de la Russie en faveur des dissidens. Ce fut un des quatre que le prince Repnin fit prendre et envoya en Siberie.

Après m'être congedié de ce grand republicain je suis allé à Christianpol ou demeuroit le fameux palatin de Kiovie Potocki qui avoit été un des amans de l'impératrice de Russie Anne Ivanowna. Il avoit fait lui même la ville où il demeuroit, et il l'avoit appellée Christianopol de son propre nom. Ce seigneur, qui étoit encore beau, tenoit une cour magnifique: il fit honneur à la lettre du comte de ~~Brul~~ Brühl en me gardant chez lui quinze jours, et en me faisant voyager tous les jours avec son medecin, qui étoit le celebre Hyrneus ennemi juré du plus celebre encore Van Swieten. Cet Hyrneus très savant étoit un peu fou: il étoit empirique, il avoit le système d'Asclepiade, qui est devenu insoutenable après le grand Boerhaave; mais malgré cela il feroit des cures étonnantes. De retour à Christianopol tous les soirs je faisois

256 jamais 457

ma cour à Madame la palatine, qui ne descendoit à souper par
ce que les devotions qu'elle exercoit dans sa chambre ne le lui per-
mettoient pas. Je ne l'ai jamais vue qu'avec ses trois filles, et
deux cordeliers qui étoient tour à tour les directeurs de sa
conscience.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

4138 ~~Le marquis~~ alors en détail toute l'histoire ~~de ce qui~~ et je lui dis
~~s'était passé, et je lui demandai comment je pourrais faire mon~~
~~pour pouvoir recouvrer ce qui m'était dû, car on me prit~~
devait être gueux, je devais aller pour chercher de justice,
~~pour la punir un peu,~~

257

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

son secours. Le fait était allé chez son maître, et avoit fait vendre deux domestiques qui l'avoit habillé, et porté chez lui son cabotan. Il en fut quitte pour dire qu'il n'en savoit rien, et qu'il ne croyoit pas même que nous fussions chez lui. Dans le même jour un chirurgien de la maison du maître de Vieduru vint parler au palatin lui disant que le maître demandoit justice contre moi m'accusant de toute l'affaire. Lorsque le palatin m'en parla en présence du chirurgien j'ai répondu sèchement que je n'avois aucune connoissance de ce fait, et que je ne connoissois ni Vieduru, ni le fait: et ainsi il n'en fut rien. Je suis parti le lendemain pour Leopol avec Campioni armés tous les deux de pistolets et de carabines et depuis ce tems là je n'ai point rien su de ce Vieduru, sur le quel j'ai l'heureusement exercé une douce, et juste vengeance.

Je me suis divertis à Leopol huit jours avec une fort belle fille qui peu de tems après rendit amoureux d'elle le comte Potoski Staroste di Sniatin au point qu'il l'a épousée. De Leopol je suis allé demeurer huit jours à Pulavie vis à vis ce palais sur la Vistule à dix huit lieues de Varsovie, qui appartenoit au prince palatin de Russie. Il l'avoit fait bâtir lui même. Campioni y laissa pour aller à Varsovie. Un endroit quelconque peut être délicieux tant qu'on voudra qu'il ennuyera toujours un homme qui sera condamné à y vivre seul à moins que cet homme n'ait sous la main quelqu'ouvrage de littérature. A Pulavie une paisanne qui venoit dans ma chambre me plut, et elle s'enfuit en criant un matin que j'ai tenté de faire quelque chose avec elle: le concierge accourut me demander froidement pourquoi je n'allois pas pour les voyes directes, si la paisanne me plaisoit — Quelles sont ces voyes directes? — Parler à son père, qui est ici, et lui demander à l'amiable s'il veut vous vendre son pucellage — Je ne parle pas polonois, finissez cette affaire vous même — Avec plaisir. Lui donnerai-je vous

cinquante florins. — Vous badinez. Si elle est pucelle, et douce, comme un mouton, je lui en donnerai cent.

La chose fut faite le même jour après souper. Après, elle s'est sauvée comme une voleuse. J'ai su que son père avoit été obligé de la battre pour le faire obéir. Le lendemain on vint m'en offrir plusieurs sans même me les faire voir — Mais où est donc la fille? dirois-je au concierge. — A quoi sert de voir au visage, quand on vous assure qu'elle est pucelle. — Apprenez que ce qui m'intéresse est le visage, et que le pucellage d'une fille laide est une corvée pour mon drôle de goût.

On commença alors à m'en faire voir, et la veille de mon départ je me suis accommodé d'une autre. En général le sexe est laid dans ce pays-là. Je suis parti pour Varsovie. C'est ainsi que j'ai vu la Podolie, la Pologne, et la Volinie que peu d'années après furent appellées Galicie, et Lodomerie car elles ne pouvoient devenir appartenantes à la maison d'Autriche qu'en leur changeant le nom. On dit cependant que ces fertiles provinces sont plus heureuses après qu'elles ont cessé d'être polonaises. Actuellement il n'y a plus de Pologne.

A Varsovie j'ai trouvé Madame Geoffrin qu'on fêtoit pour tout, et qu'on regardoit avec étonnement à cause de la simplicité avec laquelle elle étoit mise. Non seulement je me suis vu reçu froidement de tout le monde, mais positivement mal reçu. Nous ne croyons pas, me disoit on sans façon, de vous voir reparoître de nouveau dans ce pays. Qu'êtes vous venu y faire? — Je suis venu payer mes dettes. Je trouvois cela revoltant. La galatin même de Russie me paroissoit un autre. On me recevoit aux tables où j'étois convié; mais on ne me parloit pas. La princesse cependant veuve du prince Adam me dit d'un ton doux d'aller souper avec elle. J'y vais, et à une table très ronde je me vois vis à vis du Roi, qui ne m'adressa jamais la parole. Il n'a parlé qu'avec le suisse Bertrand. Cela ne m'étoit pas arrivé avant ce jour là.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Le lendemain je vais dîner chez la comtesse Oghinski fille du prince Czartoryski grand chancelier de Lithuanie, et d'une comtesse de Waldstein très respectable qui ~~est quatre vingt dix ans.~~ vient quatre vingt dix ans.

Cette dame demande à table où le Roi avoit soupé la veille, personne n'en savoit rien, et je garde le silence. Le general Romicher arrive lorsqu'on se levoit de table, la Palatine lui demande où le roi avoit soupé, et il lui dit qu'il avoit soupé chez la princesse Stanislawa, et que j'y étois. Elle me demande pourquoi donc je n'avois rien dit à table, lorsqu'elle s'en étoit moquée curieuse: je lui répondis que c'est parceque j'étois fachè de m'y être trouvé, le Roi ne m'ayant jamais ni dit le mot, ni regardé: se voit en disgrace, et je ne savois en deviner la raison.

En sortant de chez le Palatin de Wilna Oghinski je vais faire ma reverence à la Tante profonde prince Auguste Sulkowski, qui après m'avoir très bien reçu comme il feroit toujours me dit que j'avois mal fait à retourner à Varsovie, parceque tout le monde avoit changé d'avis sur mon compte — Qu'ai je fait? — Rien; mais tel est en general notre caractere; inconstant, inconsequent, empreinté Sarmatarum vitium veluti extra ipsos. Votre fortune étoit faite: vous avez manqué le moment: je vous conseille de vous en aller — Je m'en irai aussi.

Je vais chez moi, et à dix heures mon domestique me donne une lettre qu'on avoit laissé à ma porte. Je l'ouvre, je n'y vois pas de signature, et je trouve que la personne qui m'aime, et estime, et qui ne se signe pas parceque elle avoit vu la chose du Roi même, m'avertit que le Roi me croyoit plus avec plaisir à la cour, parceque il avoit vu que j'avois été prendre congé à Pacy, s'il pour en être sorti en emportant avec moi une grosse somme appartenante à la caisse de la Loterie de l'Ecole Militaire, et que j'avois outre cela exercé en Italie le vil emploi de comedien dans les troupes ambulantes de province en province.

Voila des calomnies qu'il est très aisé de donner, et qu'il est très difficile de confondre. Voila les cours où la haine travaille

continuellement excitée pour l'envie. J'aurois voulu pouvoir me=
prêter, et partir sur le champ; mais j'avois des dettes, et pas
assez d'argent pour aller en Portugal où j'étois sûr d'une gran=
de ressource.

Je n'allois plus nulle part, je ne voyois que Campioni, j'écrivois
à Venise, et pour tout où j'avois des amis pour tacher de me mettre
en fonds, Lorsque le même Lieutenant general qui avoit été pre=
sent à mon duel vient d'un air triste me dire au nom du Roi
de partir de la Starostie de Varsovie dans huit jours. A cette a=
nonce je me courbe, et je lui dis de répondre au Roi ~~de~~
ne me sentois pas disposé à obéir à un ordre de cette espece. Si je
que je ~~n'obéirois pas à un ordre de cette espece~~
pars, lui dis-je, je veux ~~faire croire~~ dit-je, que tout le monde
sache que je pars par force — Je ne me charge pas de cette
réponse. Je vais dire au roi que j'ai executé son ordre, et pas
d'avantage. Vous prendrez tel parti que vous croirez le plus
convenable.

Excedé de colere j'écris au Roi une longue lettre ~~de~~
~~elle je lui reproche toute~~. Je lui de=
montre ~~que~~ que mon honneur exigeoit que
je desobeisse à son ordre. Mes creanciers, vive, me pardonneront
quand ils sauront que je n'ai quitté la Pologne sans les payer
que parceque V. M. m'en a fait sortir par force.

Lorsque je pensois par qui je pourois envoyer ma forte lettre
au monarque j'ai vu chez moi le comte Moszinski. Je lui ai
raconté tout ce qui venoit de m'arriver, et après lui avoir lu
ma lettre, je lui ai demandé par qui je pourois l'envoyer,
et il me repondit remply de sentiment qu'il la lui remettroit
en personne. Après cela, je suis allé me promener pour
prendre un peu d'air, et j'ai trouvé le prince Sulkouski qui ne s'e=
tonna pas quand je lui ai rendu compte de l'ordre que j'avois
reçu de partir.

Le prince alors me dit en detail toute l'aventure qui lui
étoit arrivée à Vienne où l'imperatrice Marie Therese lui avoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

fait signifier l'ordre de partir dans le court espace de vingt quatre heures par nulle autre raison que par celle qu'il avoit fait des complimens à l'archiduchesse Christine de la part du prince Louis de Wirtemberg.

Le lendemain matin le Stolnik de la couronne comte Mosinski vint me porter mille ducats. Il me dit que le Roi ne savoit pas que j'avois besoin d'argent, car j'avois beaucoup plus besoin de conserver ma vie; et que c'étoit par cette raison que S. M. m'avoit envoyé l'ordre de partir, puisque restant à Varsovie, et allant la nuit, j'étois toujours exposé à des dangers evidens. Ces dangers venoient de cinq ou six personnes qui m'avoient envoyé des cartels, et auxquelles je n'avois pas même repondu. Ces gens là pour se venger de mon mepris pouvoient m'attaquer, et le roi ne vouloit plus avoir des inquietudes sur mon compte. Il me dit outre cela que l'ordre que S. M. m'avoit donné ne me feroit aucun deshonneur, en egard à la personne qui me l'avoit porté, aux circonstances, et autems qu'on m'avoit prescrit pour que je puisse partir à mon aise. La consequence de tout ce discours fut que non seulement j'ai donné parole au M. Mosinski de partir, mais je l'ai supplié de remercier S. M. de ma part de la grace qu'il me feroit, et de la mauv. que qu'elle me donnoit de l'interest qu'elle prenoit à ~~mon bonheur~~ ma vie.

Le genereux Mosinski m'embrassa, et me pria d'agreer le petit present qu'il alloit me faire d'une voiture, puis: que je n'en avois pas, et il me pria de lui écrire. Il me dit que le mari de la Binetti étoit parti avec la fille de chambre de la femme, dont il étoit devenu amoureux portant avec lui tout ce qu'elle avoit en diamans, en montres, en tabatieres d'or, et jusqu'à trente six couverts d'argent qu'elle avoit pour le service de la table. Il l'avoit laissée au danseur Lig avec lequel elle couchoit toutes les nuits. Les protecteurs de la Binetti,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

dont le principal étoit le prince General frere du Roi s'étoient unis pour la conduire, et lui avoient donné avec pouvoir de ne pas regreter tout ce que son coquin de mari lui avoit enlevé. Il me dit que la grande generale de la couronne soeur du Roi étoit arrivée de Bialistock, et qu'elle étoit logée à la cour où on lui feroit les plus grands honneurs. On croyoit que son mari se determineroit à la fin à venir à Varsovie. C'étoit le comte Branitki, qui mourut de declarant le dernier de sa famille, et faisant par conséquent, comme c'étoit l'usage, enterrer ses armes avec lui. Le Branitki qui m'avoit honoré du duel n'étoit ni son parent, ni ne portoit son nom que par abus. Il s'appelloit Bragneski.

Le lendemain j'ai payé mes dettes qui montoient à deux cent ducats, et je me suis disposé à partir le surlendemain pour Breslau avec le comte Clari lui dans sa voiture, et moi dans la mienne que le comte Mosinski m'a d'abord envoyé. Le comte Clari partoit sans avoir jamais été à la cour, il ne s'en soucioit pas, il n'aimoit ni la bonne compagnie, ni les femmes comme il faut; il ne vouloit que des joueurs, et des catins. Il étoit arrivé à Varsovie avec la Durant, dont je sus qu'il avoit enlevée de Stutgard, où elle étoit au service du Duc, ce qui avoit beaucoup deplu à ce souverain, dont la grande qualité n'étoit pas celle d'être tolerant. Clari à Varsovie, lors de la Durant, s'en est defait, en l'envoyant à Strasbourg, ainsi il partoit seul comme moi avec un domestique. Il me dit qu'il se reproposoit de venir à Breslau pour voir son pere qui étoit chanoine. Il me feroit vive quand il me rendoit compte de ses affaires sans que je le lui demandasse, car dans tout ce qu'il me disoit il n'y avoit pas un seul mot de vrai. J'ai connu trois hommes de condition qui avoient ce vilain vice. Ceux qui l'ont sont à plaindre:

il lui coûte à la seule condition de ne pouvoir plus dire la vérité à per=
sonne, lorsqu'il est de leur interest de faire que ceux qui les écoutent
leur ajoutent foi. Le comte Clari, qui n'étoit pas de la famille
de Clari de Moerlitz ne pouvoit aller ni dans son pais, ni à Vi=
enne, parcequ'il avoit deserté à la veille d'une bataille. Il
étoit boiteux; mais personne n'en savoit rien, car, quand il
marchoit, il ne le paroissoit pas. C'étoit la seule vérité qu'il pou=
voit cacher sans faire tort à personne. Il est mort à Venise dou=
ze ou douze ans. Il étoit
la matière: je parlerai de lui dans onze
bel homme ayant une physionomie douce, et prevenante.

Nous arrivames à Breslaw attendu jour, et nuit sans qu'
il nous arrivât rien de sinistre. Campioni, qui m'a fait [illegible] tenu avec moi, il
qui à Varstemberg, et il m'a laissé là pour retourner à Vor=
sovie où il avoit un tendre attachement. Il vint me rejoindre
à Vienne sept mois après: j'en parlerai à la place. N'ayant
pas trouvé à Varstemberg le baron Treiden je ne me mis ar=
rêté que deux heures. Le comte Clari étant parti de Breslaw
le lendemain à la pointe du jour, j'ai pensé d'abord que
je ne me mis en seul à me procurer le plaisir de connoître l'abbé
Bastiani celebre venitien, dont le Roi de Prusse avoit fait
la fortune. Il étoit chanoine de la cathedrale.

Il m'a reçu comme je le devois avec cordialité, et sans
façon: nous étions tous les deux également curieux de nous
connoître. Il étoit blond, beau de figure, bien formé, et a=
yant une taille de six pieds; il avoit beaucoup d'esprit une
[illegible] belle littérature, une eloquence seduisante, une gai=
eté caractéristique, une bonne bibliotheque, un bon cui=
sinier, et une bonne cave. Très bien logé rez de chaussée, il
tenoit logée au premier une dame de laquelle il aimoit beau=
coup les enfans, parcequ'il en étoit peut être le pere. Adorateur
du beau sexe, il n'étoit pas exclusif; il devenoit de tems en tems
amoureux d'une jeune ami, et il inspiroit pour en faire la con=

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

quette à la grecque quand il trouvoit les obstacles qui sortent de l'e: ducation, des prejugés, et de ce qu'on appelle des moeurs. Sa pas: sion dans les trois jours que j'ai passé à Breslaw dinard, et soupard tous les jours chez lui étoit evidente. Il soupiroit pour le jeune abbé comte de Cavalcabo. Il ne detachoit jamais de lui ses yeux enflammés d'amour: il me jura qu'il n'étoit pas encore venu à une declaration, et qu'il n'y viendroit peut être jamais pour ne pas s'exposer au risque de compromettre sa dignité. Il me fit voir tous les billets doux qu'il avoit reçu du roi de Prusse avant sa promotion au canonicat: ce monarque avoit été positivement amoureux de Baretani, il a voulu le devenir sa maitresse, et il l'a recompensé en Roi en lui donnant un canonicat ecclesiastique. Cet abbé étoit fils d'un tailleur venitien, s'étoit fait moine cordelier, et s'étoit sauvé de la persecution de ses tyrans. S'etant sauvé à la Haye il trouva l'ambassadeur de Venise Tron qui lui preta cent ducats, et il s'est rendu à Berlin, ou le grand Frederic le trouva digne de sa tendresse. C'est par ce chemin là que souvent les hom: mes font fortune. Sequere Deum.

La veille de mon depart à onze heures du matin je vis allé chez une baronne pour lui remettre une lettre de son fils qui étoit au service du Roi à Varsovie. Je me fais annon: cer, et on me prie d'attendre une demie heure pour laisser à la dame le tems de s'habiller. Je m'assis sur un sofa à côté d'une jeune fille, jolie, bien mise avec manteau, et sac à ouvrage; elle m'interelle i je lui demande si elle étoit là pour parler aussi à la baronne — Oui monsieur; je viens m'offrir à Madame pour gouvernante françoise de ses trois jeunes demoiselles — Gouvernante à votre age! — Helas l'age ne fait rien quand on est dans le besoin. J'ai perdu pere, et mere, mon frere est un pauvre lieutenant qui ne peut m'aider en rien, que voulez vous que je fasse? Je ne peux vivre honetement que tirant parti du peu de bonne education

que j'ai eu — Ch que gagneriez vous par an étant gouvernante? — Helas! Cinquante miserables ecus pour m'habiller — C'est bien peu — On ne donne pas d'avantage — Et à present où demeurez vous? — Avec une tante pauvre, ou je gagne ma vie en cousant des chemises toute la journée — Si au lieu de devenir gouvernante d'enfans, vous vouliez devenir gouvernante d'un homme d'honneur qui demeure avec moi, et je vous donnerai les cinquante ecus non pas par an mais par mois — Moi pour votre gouvernante? De votre famille s'entend — Je n'ai point de famille, je suis seul, et je voyage rarement demain à cinq heures du matin pour Dresde seul dans ma voiture, où il y a une place pour vous, si vous la voulez. Je demeure dans la belle auberge: venez avant que je parte avec votre mâle ~~je ne sais~~, et nous partirons — C'est une plaisanterie, et d'ailleurs je ne vous connois pas — Je ne plaisante pas, et sur l'article de me connoitre je vous demande qui de nous deux a plus de raison de connoitre l'autre. Nous nous connoitrons parfaitement bien en vingt quatre heures, il n'en faut pas d'avantage.

Mon serieux ton, mon air de candeur convainquit la fille que je ne badinois pas; mais elle étoit toute étonnée. A mon tour je me sentois surpris d'avoir reduit au serieux un propos que je n'avois entamé que pour dire un bon mot. Voulant persuader la fille je m'étois persuadé moi même: l'aventure me paroissoit dans toutes les regles de la etourderie, je me complaisois de voir qu'elle y perdoit en jettant de tems en tems les yeux sur ma figure pour voir si je me moquois d'elle. Il me sembloit de savoir quelles étoient les idées qui l'occupoient, et j'interpretois tout à son avantage. C'étoit une fille que j'allois mettre à la lumiere du jour, et à la quelle j'allois donner l'education du grand monde.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (8)

Je ne doutois ni de sa sagesse, ni de ses sentimens, et je me félicitois d'etre l'heureux qui alloit l'eclairer en detruisant les fausses idées qu'elle avoit de la vertu. Enfatué je tire de ma poche deux ducats, et je les lui donne pour arres du premier mois. Elle les prend timide, et incertaine, et convaincue alors que je ne lui en imposois pas.

La Baronne est visible, elle a lu deja deux fois la lettre, elle me fait cinquante interrogations sur son cher fils, elle me prie a dîner pour le lendemain, et elle reste mortifiée quand je lui dis que je partois le lendemain à la pointe du jour. Je la remercie donc, je prens congé d'elle, et je vais chez Barbieri sans avoir même observé qu'à ma sortie de la chambre de la baronne la jeune fille n'y étoit plus là où je l'avois laissée.

J'ai dîné avec l'abbé, et après avoir passé toute la journée en jouant à l'hombre nous soupons bien, puis nous nous embrassons, et adieu. Le lendemain de bonne heure tout est prêt, les chevaux sont attelés, je pars, et sont par hors de la porte, mon postillon s'arrete. La glace à ma droite étant baissée, je vois un paquet qui entre, je regarde, et je vois la demoiselle, dont en verité je ne me souvenois plus, mon domestique lui ouvre la portiere, elle s'assit auprès de moi, je trouve la chose merveilleusement bien faite, je l'applaudis en lui jurant que je ne m'attendois pas à tant d'esprit, et nous marchons. Elle me dit qu'elle avoit averti le postillon un quart d'heure auparavant de l'arreter quand il la verroit; et qu'elle lui avoit ordonné cela de maniere — Vous vous êtes très bien reglée, car bien sait ce qu'on auroit dit à l'auberge. On vous auroit aussi peut-être empeché de partir — Oh pour cela non. On ne sauroit pas même à Breslau que je suis partie avec vous à moins que le postillon ne le dise. Je ne serois pas cependant déterminée à venir, si je n'avois pas reçu les deux ducats. Je n'ai pas voulu vous donner occasion de juger que j'eusse une âme

Suite du tome [illegible]